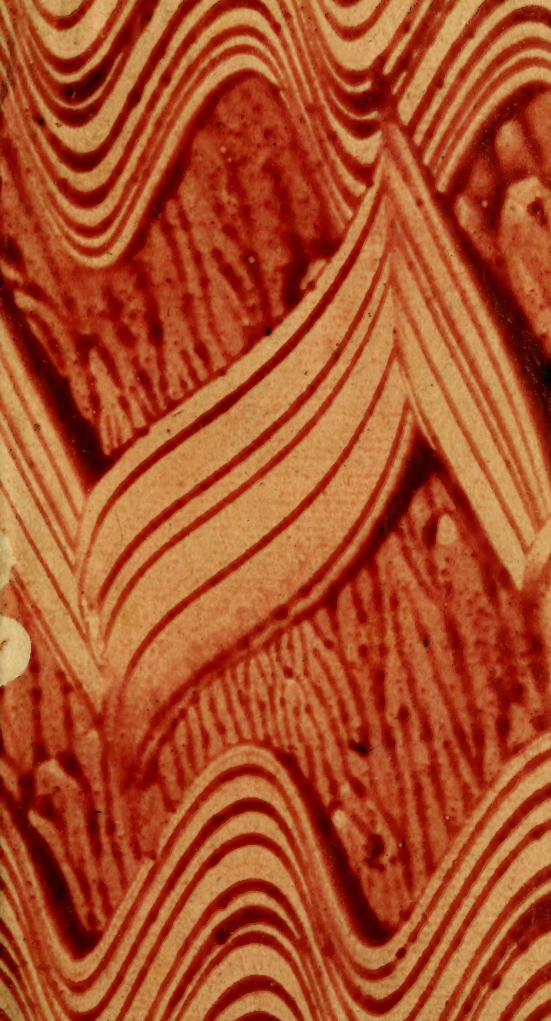






THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION



2149 A 8

7

ack

862 m
R 270

977

CURIOSITÉS

HISTORIQUES,

OU

R E C U E I L

DE PIÈCES UTILES

À L'HISTOIRE DE FRANCE,

ET QUI N'ONT JAMAIS PARU.

TOME PREMIER.



A A M S T E R D A M,

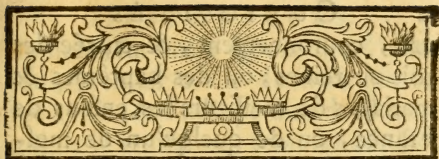
M. DCC. LIX.

~~944~~
~~C97~~

Joan of Arc

DC3

C9X



DISCOURS DES RANGS ET PRÉSEANCES DE FRANCE,

Faits en 1605 par M. de VILLEROY.

L n'y a royaume, ni autre état, ni principauté en la chrétieneté, là où les rangs & séances, à qui marchera devant ou derriere, soient plus mal réglés, ordonnés & assurés qu'en France; aucun n'y a le sien assuré, & ne sçait comme il doit marcher: de sorte que, quand il faut faire une grande cérémonie, comme sa-

Tome I.

A

cre , couronnement , & entrée des rois ou reines , ou des baptêmes & mariages de messieurs les enfans de France , ou de quelqu'un de messieurs les princes ou princesses du sang , ou qu'il s'agit du recueil ou réception d'un prince étranger , ou d'autre cérémonie extraordinaire ; nul ne sçait comment il doit aller , ni où il se doit mettre.

Aux autres royaumes & états , les rangs sont disertement exprimés & réglés.

L'Angleterre est la maîtresse en cette science ; chacun y sçait son rang. En France , chacun y porte le sien en incertitude , & en la volonté du prince , souvent persuadée & tournée par le conseil de ceux qui n'y entendent rien , & qui le font juger par la faveur , & non pas par la raison. De tout temps la France a été sujette à ces disputes des rangs. Celle qui , au sacre du roi Charles VI

du nom, fut entre Louis duc d'Anjou, premier oncle de trois que le roi avoit, & Philippe duc de Bourgogne le troisieme, étoit fondée sur quelques raisons: c'étoit la cérémonie d'un sacre, auquel les pairs seuls ont rang; Philippe étoit duc de Bourgogne, & par conséquent premier pair de France; Louis étoit le premier oncle, & comme tuteur & régent au royaume durant la minorité du roi: mais, en cette cérémonie, en ces actes, son aînesse, sa tutelle, sa régence, ne lui pouvoient donner aucune raison qui le dût faire passer devant son frere, pair de France. Ce différend fut, en apparence, à l'heure assoupi par la hâte de la cérémonie, & par le jugement des autres pairs qui l'adjugerent à Philippe: mais depuis, en plusieurs occasions d'état, il se réveilla entre les successeurs de ces deux princes. Et les choses en vinrent jusques-là que,

cent & quatre ans après, René duc de Lorraine, fils d'une petite arriere - fille dudit Louis duc d'Anjou, défit & fit mourir devant Nancy, Charles, dernier duc de Bourgogne & petit - fils dudit duc Philippe: comme si le destin eût voulu que cette injure dût être si longtemps connue entre les successeurs de l'un & de l'autre; tant entre les grands la haine se couve sous les cendres d'une future vengeance réservée à leur postérité, & à plusieurs siècles.

Il y a quelquefois eu un autre différend entre lesdits sieurs princes du sang entre eux; à sçavoir si l'ordre de leur rang est selon la proximité de la couronne; ou si un prince duc, plus éloigné de ladite couronne, précède un prince comte plus proche. Au temps du roi Charles VI, ce différend se meut entre le duc de Bourbon & le comte d'Alençon, le duc plus éloigné, & le comte plus pro-

HISTORIQUES. 5

che: le conseil dudit seigneur roi ordonna que l'un seroit devant l'autre par tour: mais ce n'étoit pas là guérir le mal du différend. Mais, pour en ôter la cause, ledit roi érigea le comté d'Alençon en duché & pairie le premier de janvier 1414, & alors la préséance fut adjugée audit duc d'Alençon.

Aussi étoit en différend si le prince plus éloigné de la couronne, chef de sa maison, précède le prince plus proche, n'étant chef de sa maison. Au sacre du roi Louis XI, le duc de Bourbon, plus éloigné de ladite couronne, mais chef de sa maison, précéda les comtes d'Angoulême & de Nevers, puînés des branches d'Orléans & de Bourgogne, plus proches de ladite couronne que ledit duc de Bourbon. Depuis, ce différend a été vuidé par la décision qui en a été faite, que le plus proche marchera le premier.

Par ordonnance du roi Charles VI, publiée lorsqu'il tenoit son lit de justice au parlement le 26 décembre 1407, les princes du sang sont ordonnés du conseil pour le gouvernement & administration du royaume durant la minorité des rois : & pour les assemblées particulières faites devant ladite ordonnance, les princes du sang avoient toujours été mis audit conseil les premiers après les reines; non sans cause, puisque la régence du royaume tollue par ladite ordonnance appartenoit au plus prochain du sang, si autrement n'en avoit été disposé par le roi défunt; auquel majeur l'élection du conseil de son fils roi mineur, étoit libre comme du sien; tout ainsi que les princesses du sang, mariées, peuvent tenir leurs rangs, si ceux de leurs maris sont moindres; ainsi les princes du sang qui sont d'église, se tiennent, s'ils veulent, à leur rang du sang, non à

l'ecclésiastique, lequel ne leur diminue en rien leur degré naturel, ordre ni préséances.

Pour montrer l'exemple du rang des filles de princes du sang, le roi Charles V avoit épousé Jeanne de Bourbon; à l'entrée qu'elle fit à Paris, le roi & elle voulurent que la sœur aînée d'elle, mariée au comte de Tancarville, simple seigneur Normand, marchât, là & ailleurs, au rang qu'elle marchoit lorsqu'elle étoit fille. Et de nos jours nous avons vu que M. Louis de Bourbon, pere du duc de Montpensier qui est aujourd'hui, donnant sa fille puînée en mariage à François de Cleves comte d'Eu, puis duc de Nevers, elle demeurant veuve sans avoir enfans de lui, le roi Charles IX voulut qu'elle revint à tenir son premier rang de princesse du sang, attendu même qu'elle n'avoit enfans de son dit mari. Maintenant se présente sur ce fait un exem-

ple très-mémorable & signalé. Le roi faisant le mariage de mademoiselle Léonore de Bourbon, sœur de monseigneur Henri de Bourbon, prince de Condé, avec Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, veut que toujours & en tout lieu elle tienne son rang ordinaire de princesse du sang, sans s'attacher à celui de son mari comme font les autres femmes.

Les états généraux de ce royaume furent convoqués en la ville d'Orléans en l'an 1560, sous le regne de dix-sept mois du roi François II, & tenus en l'an 1561, au commencement de celui de Charles IX; la fin, la conclusion, & la résolution desquels furent remis au mois d'août ensuivant au lieu de S. Germain en Laye. Comme le regne étoit changé, aussi étoient les affaires, & l'autorité de ceux qui gouvernoient & qui ne gouvernoient point sous le-

HISTORIQUES. 9

dit roi François II. Messieurs de Guise avoient toute l'autorité, & messeigneurs les princes du sang aucune.

Antoine, roi de Navarre, pere du roi Henry IV qui regne à présent en France, étant venu vers ledit roi à Orléans, & ayant amené avec lui Louis de Bourbon, prince de Condé, son frere, qui étoit pere de messeigneurs les prince de Conti & comte de Soissons, qui sont aujourd'hui; & sondit frere fut mis prisonnier, tous deux étoient prisonniers; ledit roi l'étoit des yeux des espions de ses actions, & ledit prince en prison étoit au hazard de sa vie, laquelle depuis lors jusqu'au cinquieme décembre que ledit roi décéda, fut en grande dispute, & ledit roi de Navarre peu assuré; voilà le roi Charles IX roi: la mort du roi François II rendit la liberté & sureté audit roi de Navarre, & la vie & la liberté au-

dit sieur Prince , déclaré innocent des accusations contre lui intentées.

Au mois d'août ensuivant, le reste desdits états fut tenu audit lieu de S. Germain en Laye , en l'assemblée , en l'affiete & séance desquels , Charles cardinal de Lorraine, accoutumé à toutes grandeurs , voulut se feoir devant Charles cardinal de Bourbon, oncle du roi qui est aujourd'hui, comme en toutes autres cérémonies précédentes il avoit précédé ledit sieur cardinal de Bourbon, comme plus ancien cardinal : mais ledit sieur prince , qui , par le changement de regne , par sa délivrance , & par le rabais de la grandeur de ses ennemis, avoit repris cœur , s'opposa à cela , disant qu'ès cérémonies ecclésiastiques, le cardinal de Lorraine , plus ancien cardinal que ledit cardinal de Bourbon son frere , pourroit bien marcher le premier , mais ès assemblées pour les affaires de ce

royaume , c'étoit audit cardinal de Bourbon à tenir le premier lieu comme enfant de France , en laquelle ledit cardinal de Lorraine n'avoit nulle part. La dispute alla si avant, que ledit cardinal de Lorraine quitta la place : & toujours depuis , ès autres tenues d'état comme à Blois , ledit sieur cardinal de Bourbon n'a point voulu tenir rang d'ecclésiastique, qui peut échoir à un simple gentilhomme cardinal , voire à un pédant ou à un vilain ; mais de prince du sang plus honorable & de plus belle espérance que l'autre. Et comme ledit sieur cardinal de Lorraine, dépité de cet affront , protesta ne se vouloir trouver en ladite assemblée , s'il ne tenoit par-dessus ledit sieur cardinal de Bourbon le rang par lui toujours tenu ; ledit sieur prince lui reprocha , & lui dit ces mots : *Vous faites difficulté de marcher en cette cérémonie d'état après M. le cardinal mon frere-*

re , qui est prince du sang , & en la cérémonie de l'ordre de S. Michel , duquel vous êtes chancelier ; vous n'en faites pas tant à l'Eglise qu'à l'assiette des repas : de marcher avec tel chevalier qui possible n'est pas gentilhomme. Ledit sieur cardinal , piqué de cela , quitta la qualité & le collier dudit état de chancelier de l'ordre , & le fit donner par le roi Charles à le Veneur évêque d'Evreux , frere du sieur de Carrouges ; & alors fut dit , jugé , & arrêté qu'en toutes les assemblées d'états & d'autres affaires de France , lesdits sieurs princes du sang tiendront le premier rang. Néanmoins messieurs les ducs de Guise , François & Henri de Lorraine pere & fils , au sacre des rois , & ailleurs , ont voulu débattre le rang des pairs de France devant M. Louis de Bourbon , duc de Montpensier , pere de celui qui est aujourd'hui , disans leurs pairies plus anciennes

que celle dudit sieur de Montpensier : mais depuis il a été dit, pour éviter toutes contestations, que mesdits sieurs les princes du sang en tous lieux tiendroient le premier rang des pairs, sans avoir égard à la date plus ancienne des provisions de ceux qui ne feroient princes du sang. Et bien que jadis ils tinssent sans contredit ni dispute, comme ils doivent tenir, le premier rang ; si est-ce que depuis quatre-vingt & tant le malheur advenu à Charles, dernier duc de Bourbon, les avoit non seulement reculés de cela, mais aussi de toute faveur de nos rois & de toute autorité ; ce qui a donné autorité à certaines personnes étrangères, nées à la ruine de ce royaume, de leur débattre non seulement ce rang, mais en sont venus là d'attenter à leur vie & à la privation du droit que lesdits sieurs princes ont, suivant leur rang, sur cette couron-

ne. Toutesfois la force de telles gens, sans droit ni raison, a été contraint de céder à celle du roi accompagnée de l'un & de l'autre, & ont été contraints de se jeter aux pieds de celui à la tête duquel ils vouloient ôter la couronne; & la populace, bête à plusieurs têtes, qui seule les favorisoit, reconnoissant sa faute, les a abandonnés pour reconnoître son naturel & légitime roi; & Dieu merci, les princes du sang sont revenus dans leur rang, par la faveur que Dieu a donnée au droit, à la valeur, & au courage du roi, assisté du secours de ses bons serviteurs de toutes sortes.

Nous avons, dans ce royaume, plusieurs sortes de principautés & de qualités de personnes, qui engendrent divers rangs, & quelquefois des disputes & inimitiés; les premières sont celles de messeigneurs les princes du sang, puis celles de

messieurs les princes étrangers, & puis nous viendrons aux autres par rangs.

Il y a trois cens ans qu'il n'y eut en France si peu de mesdits seigneurs les princes du sang, qui depuis quatre-vingt-dix ans en ça, témoins qu'on a vu depuis quinze ans qu'il n'y en avoit que cinq encore non mariés, hormis monseigneur le prince de Conti, qui même n'avoit point d'enfans.

Depuis le roi S. Louis, jusqu'au roi Louis XII, & François I, il y avoit en France plusieurs races de princes du sang, comme celle de Navarre, de Bourbon, d'Evreux, de Berry, d'Orléans, d'Alençon, de Bourgogne, d'Anjou, de Bretagne & d'Artois : & quelques-unes nées de celles-là faisoient d'autres branches & fourchons; comme celle de Navarre fourchoit en celle d'Evreux, & celle-ci en celle de Beau-

mont; celle d'Orleans en celle d'Angoulême; celle d'Alençon en celle du Perche; celle de Bourbon en celles de Vendôme, de Castres, de Montpensier de Carenci, de la Roche-sur-Yon; celle de Bourgogne en celle d'Artois, de Nevers & de Brabant; celle d'Anjou en celle du Maine; celle d'Artois en celle d'Eu, & ainsi des autres: de façon qu'au tems des rois Charles V, VI & VII, on a vu quelquefois quarante princes du sang de divers noms, & en diverses branches, qui paroissent grands en toutes qualités de Princes. Alors on ne voyoit de princes étrangers parmi eux leur faire contrecarre, ni ravir les grands états & charges, ni les grandes successions, par le mariage de riches héritières. Il y a bien eu des puînés de quelques maisons, en partie souveraines, qui s'y sont habitués; mais ils n'ont pas tenu rang absolument souverain,

rain, comme ceux de Luxembourg & de Foix. La premiere l'a tenu assez grand jusqu'à la mort de Louis de Luxembourg comte de S. Paul, connétable de France, qui le leur a fait perdre par la perte de sa tête; bien que depuis ils l'ayent tenu assez honorable, mais toujours en dispute, comme on le voit aujourd'hui par l'affection démesurée du feu roi, qu'il y sema par la clause mise ès provisions des sieurs de Joyeuse & d'Epemon, ès qualités de ducs & pairs de France, esquelles il déclare vouloir que lesdits deux seigneurs & leurs descendans marchent devant tous autres pairs gentilshommes non princes; ce sont passions & affections de roi.

La maison de Foix, depuis quelques années, a tenu plus grand rang chez elle que dehors; & en ses qualités & paroles, a toujours tranché de la principauté, celle de Rohan,

qui ne tient rien de la souveraineté, a toujours côtoyé ladite principauté, & ce par mariages & par alliances de filles de rois d'Ecosse & de Navarre, & de ducs de Bretagne.

Après ces maisons-là, il y a des maisons illustres ; & les femmes des seigneurs d'icelles peuvent porter hermines mouchetées, comme celle de la Trimouille, de Laval, de Rieux, de Bretagne ; & depuis, d'autres se sont mises en ce rang par de grands états, biens & faveurs qu'ils ont eu des rois ; puis est venu le grand nombre de ducs & pairs ès maisons des gentilshommes : au lieu que devant l'an 1553, que le roi Henri II donna cette qualité à Anne Barzon de Montmorency, connétable, grand maître de France, il n'y avoit eu aucun gentilhomme qui l'eut portée, étant seulement affectée aux princes ; & depuis, les autres rois l'ont donnée à d'autres gentilshom-

mes ; & par ces faveurs engendrent des procès , des querelles , & des envies. Jusqu'au tems de Charles VII on ne vit en France aucun prince étranger. Le premier fut Jean ou Adolphe , prince de Cleves , c'est-à-dire , puîné de Cleves , grande maison de princes en Allemagne , fils du duc de Cleves & de Marie de Bourgogne , lequel en ce tems épousa Charlotte ou Elisabeth de Bourgogne , fille unique & héritière universelle de Jean de Bourgogne comte de Nevers , prince du sang de France , qui lui apporta ledit comté de Nevers depuis érigé en duché : & la race de ces deux a duré par mâles jusqu'à Jacques de Cleves , dernier duc de Nevers , frere de madame la duchesse de Guise qui est aujourd'hui , qui en l'an 1564 décéda sans enfans ; & par sa mort , madame Henriette de Cleves sa sœur puînée , épousant Ludovic de Gonza-

gue , fils & frere puîné des ducs de Mantoue , lui apporta ledit duché de Nevers ; & de ce mariage est sorti M. de Nevers qui est à présent.

Au tems du roi Louis XII , vint en France Claude de Lorraine comte , puis premier duc de Guise , qui épousant madame Antoinette de Bourbon , grande tante du roi qui est à présent , laissa plusieurs enfans , peres de plusieurs autres qui ont bien fait parler d'eux aux dépens de la France , & que nous , après nos peres , avons vûs & senti à bon escient.

Au tems du roi François I , vint en France Philippe de Savoie , frere de Charles IX , duc de Savoie , tous deux freres de madame Louise de Savoie , mere dudit Seigneur roi , & par conséquent ses oncles maternels.

Le Roi fit duc de Nemours ledit Philippe qui épousa Charlotte d'Orléans , fille du duc de Longueville , en laquelle il engendra Jacques de Savoie duc de Nemours , qui de

madame Anne d'Est , aujourd'hui vivante , veuve de François de Lorraine duc de Guise , & fille du duc Hercules de Ferrare , & de madame Renée de France , fille du roi Louis XII , engendra feu M. de Nemours & celui qui est à présent.

Au tems du roi Henri deuxieme , vint en France ledit feu Ludovic de Gonzague ; & voilà la description des tems des venues desdits étrangers en ce royaume , devant lesquels la maison & race de Jean d'Orléans comte de Dunois tenoit le premier rang après les princes du sang. Il étoit fils naturel de Louis duc d'Orléans , qui étoit second fils de Charles V , & frere du roi Charles VI. Le Comte fut un brave prince , grand capitaine , vaillant , & vrai fils & enfant légitime de France ; il fit de si grands(a) services au roi Charles VII

(a) Ils sont amplement mentionnés dans l'Histoire de Charles VII , impression du Louvre , pag. 801.

à chasser les Anglois hors de la France , que ledit roi les lui voulant reconnoître , lui donna plusieurs belles terres & seigneuries , dont sa postérité jouit encore ; & en outre voulut & déclara par ses lettres patentes en forme de chartes , en date du
de l'an 1454 ou cinq ,
que pour les signalés services faits & rendus à cette couronne par ledit Jean d'Orleans comte de Dunois , à perpétuité lui & les siens descendants & qui descendroient en loyal mariage , fussent censés & réputés comme princes du sang. Alors il n'y avoit point en France aucun homme issu des princes étrangers , que les susdits de Cleves qui y étoient venus presque en même tems : nul ne s'opposa à cette préséance , à cette prérogative , à ce privilege donné par ledit sieur roi , audit Jean d'Orleans , les descendants duquel en ont joui paisiblement jusqu'au tems du

roi François I, que le fufdit Claude de Lorraine duc de Guife tâcha de l'ôter aux descendans dudit Jean qui étoient petits en nombre, jeunes & mal appuyés, & depuis fous les autres regnes ont effayé de faire le même. Néanmoins quelques-uns difent que François de Lorraine duc de Guife, fils dudit Claude, de qui la fœur Marie de Lorraine avoit époufé Louis d'Orleans duc de Longueville, & de lui avoit eu François troifieme d'Orleans auffi duc de Longueville, qui depuis décéda fans hoirs, trouvant un jour en cérémonie ledit jeune duc de Longueville fon neveu parmi la preffe fans rang, pris icelui par la main, & le faifant marcher devant lui, lui dit : *venez ici, mon neveu, voilà votre rang.* Le duc de Longueville mourut jeune fans enfans, laiffant pour fucceffeur Leonor d'Orleans, marquis de Rothelin, fon coufin germain, qui

depuis fut pere de monsieur de Longueville , & pere de M. le comte de S. Paul , qui sont aujourd'hui.

Ce même privilege , cette même préséance dudit Jean d'Orleans , fut par le roi Charles IX adjudgée audit Leonor duc de Longueville , & ce par un brevet (a) du 15 avril 1571 , par lequel ledit sieur roi avoue ledit Leonor duc de Longueville pour prince de son sang ; veut que lui & ses succeffeurs (ce sont les mots dudit brevet) en tous lieux & cérémonies marchent après les autres princes de son sang , & ce suivant les brevets & autres provisions donnés par les prédécesseurs de S. M. , laquelle après ledit brevet lui fit expédier ses lettres patentes du mois de décembre audit an 1571 , confirmatives & plus amplement declarantes

(a) Il est inséré au long dans l'histoire de Charles VII, impression du Louvre , pag. 833 & 834.

ladite

ladite prérogative, prééminence & dignité.

Il y a encore un exemple bien remarquable ; ledit roi Charles, en l'an 1565, au mois de mai & de juin, étant allé à Bayonne pour voir la reine d'Espagne sa sœur qui y vint, voulut que monseigneur le duc d'Anjou son premier frere (car il en avoit deux) allât au devant de ladite reine d'Espagne, pour la recueillir ; alors ledit roi & la reine sa mere ordonnerent à monseigneur ceux que sa majesté vouloit qui l'accompagnaissent & mangeassent à sa table, le rang qu'ils y tiendroient, & l'ordre de leur logis donné aux maréchaux des logis & fourriers.

Il fut donc ordonné qu'à la table de mondit seigneur seroient assés & mangeroient trois princes & deux seigneurs ; les trois princes furent, le premier, monseigneur le prince dauphin, qui fut depuis M. de

Montpensier; le second, fut M. de Longueville, Leonor d'Orleans; & pour le troisiéme, feu M. de Guise, Henry de Lorraine; les deux Seigneurs furent, Henry de Montmorency, sieur d'Anville, maréchal de France, & maintenant connétable de France, & alors deuxiéme fils d'Anne de Montmorency, connétable de France; l'autre seigneur fut Honnorat de Savoie comte, puis marquis de Villars, qui fut pere de madame de Mayenne. L'ordre de l'affiette à table fut comme il s'en suit; après monseigneur, frere du roi Charles, il y avoit une place vuide, puis étoit assis mondit sieur le prince dauphin comme prince du sang, & en après ledit feu duc de Longueville; ces deux étoient l'un après l'autre, & après mondit seigneur, chacun d'eux sur une escabelle; de l'autre côté & vis-à-vis étoit assis sur une escabelle, feu ledit duc de Guise,

ayant la moitié de son visage du côté de mondit sieur le prince dauphin , & l'autre moitié autant du côté de celui du duc de Longueville , de façon qu'il n'étoit point directement vis-à-vis ni de l'un ni de l'autre : cela fit juger que ledit duc de Longueville étoit assis devant celui de Guise , d'autant que plus honoré est celui qui est le troisieme du côté du roi , ou de messeigneurs ses freres , que celui qui est le premier de l'autre côté. Au bas de la table étoient assis lesdits sieurs d'Anville & de Villars. D'autre part, pour le regard du logis , d'autant que l'affiette du logis & de la table étoient en dispute entre lesdits sieurs de Longueville & de Guise , le roi & la reine ne mirent sur les mémoires donnés sur les logis donnés aux maréchaux de logis & fourriers le nom desdits princes , mais seulement après celui

de mondit sieur frere du roi, mirent

par deux fois ces mots : *Monsieur de*
Monsieur de

& ne voulurent mettre ni exprimer le nom ni de l'un ni de l'autre, pour ne les mettre tous deux en jalousie sur la préséance de l'écriture de leurs noms; & ordonnerent auxdits maréchaux de logis & fourriers de logis, aujourd'hui l'un le premier & très bien, & demain l'autre le second & moins bien, & ce pour éviter la dispute. Madame de Nemours qui est aujourd'hui, alors nommée madame la douairiere de Guise, soutenoit fort ledit sieur de Guise son fils, comme bonne mere; & voyant que la préséance étoit appertement adjudgée audit duc de Longueville, protesta que elle & son fils endureroit cela pour l'heure, sans tirer à conséquence, & en voulut avoir une déclaration par brevet. Par ce

discours appert que de tout tems immémorial les ducs de Longueville , depuis leur naissance , ont toujours tenu le premier rang après messieurs les princes du sang , & que les princes issus de la maison de Cleves , l'une des premiers princes d'Allemagne étant venus en France , leur ont cédé , & ont toujours marché après eux.

En l'an 1508 ou 9 , Claude de Lorraine comte , puis premier duc de Guise , venu nouvellement en France , ne débattit point le rang contre Charles de Cleves comte de Nevers , lequel décéda en 1521 ; après sa mort , François de Cleves son fils comte , puis premier duc de Nevers , marcha pareillement devant ledit Claude , puis devant François de Lorraine duc de Guise son fils aîné : en quoi ledit François de Cleves suivit le rang , à l'exemple de l'ordre de la séance des princes d'Allemagne es assemblées politiques , esquel-

les fans doute ni débat, les ducs de Cleves marchent devant ceux de Lorraine.

Ledit François de Cleves époufant Marguerite de Bourbon, fille de Charles de Bourbon comte, puis premier duc de Vendôme, qui fut pere du roi, elle en engendra deux fils & trois filles; les deux fils furent François comte d'Eu, puis duc de Nivernois, & l'autre fut Jacques de Cleves, marquis de l'Isle, puis duc de Nivernois par la mort de fondit frere; & tous deux décéderent fans enfans, laissant trois sœurs; l'aînée fut madame Henriette de Cleves, laquelle mariée à Ludovic de Gonzague fusdit, lui apporta ledit duché & autres seigneuries, & tous deux furent pere & mere de M. le duc de Nevers qui est aujourd'hui, comme déjà il a été dit; la deuxième fille, fut madame Catherine de Cleves, qui est aujourd'hui madame la

douairiere de Guise; & la troisieme Marie de Cleves, mariée à monseigneur le prince de Condé, dernier mort; & eurent feu mademoiselle de Bourbon, laquelle mourant sans être mariée, laissa ses deux tantes susdites ses héritieres.

Pour revenir à la préséance dudit duc de Nevers, François de Cleves, devant les ducs de Guise, bien qu'il fut jeune, il la tint toujours durant le regne de François I; mais ledit roi venant à décéder, le roi Henri II son fils & successeur, se laissant envelopper à l'affection qu'il portoit à Charles cardinal de Lorraine, duc de Guise, frere dudit sieur cardinal, voulut que ledit François de Cleves duc de Nevers cédât le rang à l'autre, & que ledit duc de Guise précédât lesdits ducs de Nevers: ce qu'il fallut que celui-ci fît & quittât son ancien rang, tant a de force & de vigueur la volonté d'un grand roi.

Ladite race de Guise a pareillement débattu le rang contre celle de Savoie. Feu Jacques de Savoie, duc de Nemours, pere de celui-ci, ne se foucia jamais de le débattre contre le susdit François de Lorraine duc de Guise, tant ils étoient bons amis, bien que le susdit Philippe de Savoie eut au tems du roi François I, toujours sans contredit marché devant Claude de Lorraine. Depuis la mort de ces deux puînés de Savoie & de Lorraine derniers, les enfans qui se sont trouvés freres uterins se sont accordés, à sçavoir que l'aîné marcheroit devant l'aîné de Nemours, & celui-ci devant les puînés de Guise : mais si le duc de Savoie & le duc de Lorraine se trouvoient ensemble à Rome, qui est le siege des rangs & cérémonies de la chrétieneté, ou à la cour de l'Empereur, à une diete d'Allemagne, qui est un autre siège d'icelles, il y auroit grande dispute,

& chacun allégueroit des raisons qu'il n'est pas besoin pour cette heure de mettre ici, & il ne faut pas douter que celui de Savoie n'emportât la préséance.

Au tems du roi Charles IX, puîné du feu roi, il y eut dispute entre ledit Ludovic de Gonzague, duc de Nevers de par sa femme & N.... de Lorraine duc d'Aumale qui est aujourd'hui, à qui donneroit les roses le premier à la cour de parlement suivant son rang de pair de France, qui étoit un préjugé de leur rang en toutes les cérémonies. Cette coutume de donner des roses étoit alors fort pratiquée, mais maintenant est comme abolie, pour éviter les différends & épines qui, de ces roses, naissoient entre messieurs les pairs de France, sur la primauté de la pairie. Charles, cardinal de Lorraine, oncle paternel dudit duc d'Aumale, fit pour lors mourir cette dispute, laquelle est de-

meurée indécise , comme a fait celle d'entre M. de Luxembourg & M. d'Epernon , bien qu'il semble qu'elle ne soit du tout éteinte ; & encore que la cour de parlement connoisse qui a le droit , toutefois elle, mue de si fa- ges considérations , a voulu la laisser indécise. Il y a un exemple signalé de la préséance gagnée par ledit duc de Guise François de Lorraine, sur trois princes du sang. Le roi Henri II décéda à Paris le 10 juillet à l'heure de midi ; sur l'heure même le roi François II , son fils & successeur , s'alla loger au Louvre, amenant avec lui ledit sieur duc de Guise , & Charles cardinal de Lorraine son frere , ses favoris & oncles maternels de la femme de sa majesté ; le dimanche d'après , il voulut être vû en son habillement royal de deuil qui étoit de serge violette , le bonnet carré à rabat , & la robe violette longue de plus de trente aulnes à la queue à trois

pointes: or, la cérémonie porte que messieurs les princes du sang seuls doivent porter lesdites pointes; mais il n'y en eut que deux qui les portaient, bien qu'il y en eut cinq présens. Les deux princes qui porterent les deux pointes, l'un la droite, & l'autre la gauche, furent messeigneurs les princes de Condé & duc de Montpensier; & en demeura trois en croupe, à sçavoir François de Bourbon, prince dauphin, fils unique du sieur duc de Montpensier; Charles Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, frere dudit sieur Duc; & Henry de Bourbon, marquis de Beaupreau son fils. La pointe de la queue fut portée par ledit sieur François de Lorraine duc de Guise; mais ce fut la volonté de ce jeune Roi qui se laissoit gouverner par lesdits sieurs de la maison de Guise, pour ce, comme il a été dit, qu'ils étoient oncles maternels de sa femme; & cela fut trouvé très-

mauvais par les spectateurs , de voir que trois princes du sang étoient parmi le commun.

Tous les rois ont des affections particulières , quelquefois droites & d'autres obliques ; le feu roi, comme les autres , en avoit des unes & des autres.

Quelques jours après le décès de la reine sa mere , il voulut aller donner de l'eau-bénite à son corps , & être habillé de ce grand deuil à la royale : il fit faire un habillement violet à la grande queue , à laquelle il fit mettre cinq pointes , pour faire porter les trois à messeigneurs les princes de Conti , duc de Montpensier & prince de Dombes , & les autres qui étoient tirées de la grande à deux de ses favoris. Mondit sieur de Montpensier, bien instruit des cérémonies de France , remontra au roi que nul ne s'appartioit & joignoit à messieurs les princes du sang ,

& ne pouvoit être pair à pair avec eux ; dont cette queue à deux pointes fut coupée , & n'y eut que trois pointes qui furent portées par mesdits seigneurs les princes du sang , comme déclarés seuls qui puissent participer à cet honneur de porter la queue du roi en telles cérémonies.

Voici un autre fait assez étrange : la feue reine-mere de nos trois derniers rois , garnie de passions démesurées , qui ont troublé & brouillé ce royaume , voulut que la princesse de Lorraine , fille de M. le duc de Lorraine , & de feue madame Claude de France , fille du roi Henri II & d'elle , marchât en tous lieux de ce royaume devant mesdames les princesses du sang ; disant ladite reine qu'elle vouloit ledit rang être déferé à ladite princesse , non comme à la fille du duc de Lorraine , mais comme à petite fille de France , qui étoit une raison bien foible ; mais

pourtant elle fit passer cela en loi pour cette fille, dont il ne faut pas s'ébahir; car ce n'est pas la seule violence que ladite reine fit couvrir du manteau de la raison.

Après la dispute des rangs des princes & princesses, il faut dire quelque chose de celles qui naissent entre les gentilshommes ès grandes cérémonies. Celle de l'entrée des rois & des reines dans la ville de Paris, est des plus grandes & célèbres: le rang de messieurs les officiers de la couronne est assez assuré; mais celui des seigneurs qui n'ont cette qualité, est souvent débattu.

A l'entrée du roi Charles IX en la ville de Paris, qui fut le 6 mars 1571, il y eut un débat à qui marcheroit le premier entre les sieurs de la Chapelle des Ursins, & le sieur de Carnavalet, gouverneur de la personne de monseigneur le duc d'Anjou (qui fut depuis le feu roi) frere

du roi, chef du conseil, & surintendant de la maison & affaires de mondit seigneur : ledit sieur de la Chapelle disoit que comme gouverneur de Paris, qui est le premier & plus noble gouvernement de tout ce royaume, il devoit marcher le premier; le sieur Carnavalet au contraire, disoit que son gouvernement étoit plus noble, comme étant de la personne du premier frere du roi, son héritier présomptif, son lieutenant général, représentant sa personne par tout son royaume, pays, terres & seigneuries de son obéissance, & lequel pour toutes ces raisons étoit le gouverneur des gouverneurs: la préséance lui fut adjudgée sans contredit.

Entre les dames il y a bien souvent débat, à qui d'entre elles marchera la premiere, & souvent en viennent aux injures & aux mains; & par là il faut conclure que l'un

des plus fréquens débats qui arrivent en France, sont ceux des rangs entre toute sorte & qualité de personne; les uns fondés sur leur race, les autres sur leurs qualités & offices, les autres sur la faveur qu'ils ont eu du prince, lequel quelquefois trop licencieusement & sans considération, les donne à celui qu'il favorise. Quand ces débats arrivent, il faut avoir recours à la volonté & au jugement du prince, lequel bien souvent juge plus par passion ou par celles d'une dame ou d'un favori ou d'un mignon (nom funeste à la France) que par raison, & prononce cet arrêt pour celui qui n'en est pas digne. Il est encore plus étrange de revoir en deux lettres faites en forme de chartes en faveur de deux mignons, lesquelles portent (comme il a été dit) qu'ils doivent marcher devant tous autres colloqués en même dignités qu'eux, s'ils ne sont princes (clause injuste)

&

& qui dans son injustice marque beaucoup d'affection.

Ces disputes adviennent non seulement au palais, mais aussi au conseil du roi entre lesdits pairs non princes de maison souveraine, mais touchant du doigt à la principauté, témoin celle qui a été dedans le conseil entre M. le duc de Montbazon, aîné de la maison de Rohan, & M. le maréchal de Brissac. On ne voit jamais venir de Fête-Dieu, qu'elle ne laisse dans les villes, quelquefois à la cour, quelque nouvelle dispute entre les officiers : de-là naissent les haines entre les particuliers & leurs familles, qui de-là se transforment en publiques, lesquelles en tems de troubles font des factions dans lesdites villes. Mais les plus importantes disputes des rangs & préséances sont celles qui en ces grandes cérémonies arrivent entre les grands, pour ce qu'elles engen-

drent l'état des troubles, desquelles quelquefois le peuple porte & souffre de grandes incommodités.

A tous les sacres, à toutes les entrées des rois & des reines aux principales villes de leur royaume; & même à Paris, elles se renouvellent: & il est à craindre qu'à cette cérémonie *du baptême de monseigneur le dauphin*, on ne le voye, si sa majesté n'y donne ordre, dans le bon conseil de messieurs les princes de son sang, & de messieurs de son conseil, & autres habiles personnages bien entendus en ce fait.

AUTRE DISCOURS

Des rangs & préséances.

LES rois ont quelquefois donné le rang aux princes par celui de leur rang, & autrefois par l'ordre de leur

dignité, cela ayant été pratiqué diversément selon la disposition de leurs majestés.

Ce que pour faire voir au roi, sa majesté sçaura que à l'entrée de la reine Eleonor, femme du roi François I, & sœur de l'empereur Charles-Quint; messieurs de Longueville & de Guise sont écrits par Bochetel qui a écrit ladite entrée par commandement du roi, devant M. le comte de S. Paul.

A la même entrée, au marcher, M. de Guise précéda M. d'Enguien, fils puîné de M. de Vendôme.

A la même entrée, M. le comte de S. Paul sert de pannetier, & M. de Guise d'échançon, & M. de Nemours de tranchant.

A la même, madame de Vendôme précéda madame de Lorraine au marcher & à la table de marbre.

Au sacre de ladite reine, M. de Longueville précéda M. le comte

de S. Paul & M. de Guise, en ce qu'il porta la couronne, M. de S. Paul le sceptre, & M. de Guise la main de justice.

A l'entrée de l'empereur Charles-Quint, M. de Nevers marcha au rang des princes du sang, & M. de Guise comme grand écuyer entre le dais dudit empereur.

Au sacre du roi Henri II, M. le marquis d'Etampes précéda M. le marquis du Maine, en ce qu'il porta le pain d'or, & ledit marquis, celui d'argent.

A l'entrée du roi, M. de Rohan précéda le duc de Somme & d'Atril à accompagner le roi François II. A aller donner de l'eau-bénite au roi Henri II, M. le marquis d'Elbeuf précéda M. le marquis d'Etampes.

A l'entrée de la reine-mere du roi à Paris, M. de Longueville précéda au marcher M. de Guise; celui-ci M. le duc de Nemours, M. le

duc de Nemours, M. de Nevers, & ledit fleur de Nevers M. d'Aumale.

A l'enterrement de Claude duc de Guise, M. de Longueville précéda M. de Nevers à donner de l'eau-bénite, & l'envoyé de M. le duc de Ferrare, M. de Vendôme.

Grands Officiers.

Le connétable tient le premier lieu des armées, mene les batailles en l'absence du roi, & porte l'épée nue devant lui en cérémonies.

Aux entrées, marche immédiatement devant le roi, & est à sa droite à l'échafaud, quand il entend les harangues. Il porte quelquefois l'épée nue aux festins royaux qui se font à la table de marbre.

Aux enterremens des rois, il marche immédiatement devant l'effigie du roi, & sied à la dextre de ladite effigie. Aux états sied devant le roi à la main droite.

Le Grand-maître.

Aux sacres & mariages, marche avec son bâton de grand-maître devant les rois & reines, au premier rang des grands officiers, après le connétable.

Il porte quelquefois son bâton aux entrées, mais peu ordinairement. Il le porte au parlement, le roi tenant son lit de justice.

Aux enterremens il est chef du convoi, & pour ce rompt le bâton, marche devant l'effigie, & sied à la gauche d'icelle; à l'Eglise marche en même rang aux processions; sied aux états sur les degrés du grand dais du roi.

Grand Chambellan.

Marche aux sacres des rois à gauche ou à droite, selon les grands officiers de la couronne pour servir de son office, & à l'église est assis der-

rière à la gauche du grand-maître ; aux entrées du roi , à son côté ; & aux enterremens porte la bannière de France ; aux parlemens , & le roi tenant ses états , sied au pied de sa majesté , pour recevoir les vassaux , & parler à eux pour sa majesté , & est à dextre d'icelle ; le premier chambellan fait de même en son absence.

Grand Ecuyer.

Porte aux entrées une des épées du roi , & y marche entre le connétable & le cheval de parade du roi ; aux enterremens est assis au pied de l'effigie , ayant deux rois d'armes à ses deux côtés.

Maréchaux de France.

Marchent aux entrées entre les héraults d'armes du roi , & le premier écuyer de la petite écurie ; ils ont séance en la cour de parlement.

Aux états sont assis sur un haut

banc , vis-à-vis M. le connétable & M. le chancelier.

Amiral.

A séance au parlement , & quelquefois assis aux hautes chaises , non sans dispute de messieurs de la Cour.

Premier Gentilhomme de la chambre.

Tient lieu de grand & premier chambellan aux entrées , & en leur présence marche derriere eux ; aux enterremens marche en même rang , & sied à la tête de l'effigie derriere le connétable & le grand-maître.

Chevaliers de l'ordre.

Aux entrées des rois marchent entre les gentilshommes & les suisses ; à celles des reines marchent derriere les princes , lesquelles défilans , ils accompagnent les dames aux processions , suivent les princes qui marchent après le roi.

Aux

Aux enterremens, marchent après les princes du grand deuil, derrière l'effigie.

Chambellans

Tiennent, en toutes cérémonies, les premiers lieux que doivent occuper les gentilshommes de la chambre.

Gentilshommes de la chambre

Aux entrées, marchent entre les chevaliers de l'ordre & les gentilshommes fervans; aux enterremens, doivent aider à porter le corps représenté sous l'effigie; toutefois messieurs de la cour ne les y veulent souffrir; à l'Eglise sont assis derrière.

Maîtres-d'hôtel

Ont quelquefois marché entre les gentilshommes fervans & le premier valet tranchant; &, autrefois, à la droite de messieurs des comptes.

A l'église, ils sont assis aux chaises

basses , du côté des princes du sang ; après les capitaines des gardes & le premier valet tranchant qui porte le pavot.

Cardinaux

Tiennent le premier lieu dans l'église , & sont assis à la droite de l'autel.

Aux sacres des rois & des reines , ils les conduisent à l'église ; & aux entrées des reines , ils marchent aux deux côtés de leur litier ; aux festins royaux, ils mangent à la table de marbre entre eux ; & sont assis suivant leur ancienneté, si leur rang ne les en empêche.

Chancelier ;

Il est chef de la justice , & précède tous états de judicature.

Aux sacres des rois , marche immédiatement devant eux.

A l'entrée des rois , il est en l'é-

HISTORIQUES. 51
chaffaud, pour ouïr les harangues qui leur sont faites, à la main gauche desdits seigneurs, s'il y a un connétable qui tienne la main droite : & après que la cour du parlement a fait sa harangue, marche après elle pour le retour, ayant les maîtres des requêtes & secrétaires du roi devant lui, & lui derriere, comme le premier. Il ne se trouve point aux enterremens ; & quand il se trouve aux processions, il doit être derriere immédiatement.

La Cour de Parlement

Ne se trouve point aux sacres des rois & des reines. Aux processions, ou à tirer ou remettre les corps du roi à S. Denis, marchent après le roi, le plus près, si M. le chancelier n'y est, ayant à gauche la chambre des comptes, laissant entre les deux côtés places pour les princes & princesses.

Aux entrées, marchent derriere,
E ij

comme premiers de ce qui est de la ville de Paris, qui vient au-devant du roi en cérémonie.

Aux enterremens des rois & des reines, le corps de la cour environne l'effigie en forme de mouches, messieurs les présidens au mortier tenans les quatre coins du poile: ils mangent dans une salle qui leur est préparée, & disent que le grand maître doit aller rompre le bâton de la maison devant eux, & le grand aumônier dire graces.

Ils ne veulent souffrir rang aux maîtres des requêtes séparément, mais bien parmi eux comme étant de leur corps.



M É M O I R E

Envoyé par M. le Prince à M.
*DESNOYERS. **

JE vous avois écrit , sur l'affaire du parlement , que quand M. le cardinal se porteroit bien , je lui en écrirois , & au roi ; mais j'ai résolu , avant cela , de vous en écrire à vous seul , & de vous faire entendre ce qui s'est passé , & remettre le tout à votre conduite , afin d'y apporter l'ordre raisonnable sur ma remontrance ; vous suppliant de faire efficacement connoître au roi , que M. le premier président l'a surpris , quand on disoit que l'on laissoit une place vuide , & que je l'avois prise.

1°. La place du roi est sous un dais au milieu du chœur ; celle que j'ai prise est celle que prend celui

* Du 7 mai 1642.

quel qu'il soit, chancelier, premier président, président ou conseiller, qui est le premier en dignité, de ceux qui sont présens au *Te Deum*.

La dispute, au fond, entre les enfans de France & princes du sang contre le parlement, n'a jamais été décidée; & cette place est prétendue par eux & par le parlement. Il y a divers exemples. Je ne dirai pas les raisons qui sont pour le fond, dont le roi est juge & en peut ordonner ce qu'il lui plaira, parties ouïes.

Mais, pour maintenant, il s'agit de la formalité en laquelle le roi a cru que j'avois occupé sa place; ce qui est supposé, puis même qu'en ce dernier *Te Deum*, contre l'ordre du roi, on n'a point laissé de place vuide; & la même place a été occupée par M. le chancelier. En quoi, n'ayant été obéi aux ordres de sa majesté, j'ai raison de me plaindre & de vous supplier m'accorder une lettre au par-

lement, qui porte, que puisque les ordres du roi n'ont été suivis, & que l'on n'a point laissé de place vuide pour lui, cette place n'étant pas la sienne, comme on lui avoit donné à entendre, vû qu'eux-mêmes l'ont toujours occupée, & encore, en cette occasion dernière, contre sa volonté; que le roi veut que sa lettre soit ôtée des registres, & ne serve d'aucun préjugé; remettant à régler les places des princes du sang après les avoir ouïs à son retour; & cependant qu'il mettra ordre aux cérémonies qui pourront arriver avant icelui, afin qu'il n'y ait nul préjugé ni désordre.

Vous promettant, comme je fais secrètement, que pourvu que le roi l'agrée, je m'absenterai de ces cérémonies, s'il en arrive, jusqu'à son retour. Vous ne laisserez pourtant de m'adresser les dépêches que je ferai exécuter par M. le chancelier. Je m'assure que vous me ferez accorder

ma demande, vû que M. le chancelier & le parlement même, reconnoissent que M. le premier président a surpris notablement le roi, quand il vous a mandé que c'étoit la place de sa majesté, & qu'on la laissoit vuide.

R E L A T I O N

De l'audience donnée sur le sésa par le grand vizir, à M. le comte de GUILLERAGUES, le 28 octobre 1684.

M. le comte de Guilleragues, étant arrivé à Andrinople le 3 du mois d'octobre, le grand vizir, qui étoit indisposé, ne put être en état de lui donner audience que le 28 du même mois. Il ménagea ce tems-là pour demander avec vigueur la maniere dont il prétendoit que cette audience lui fut accordée. Sur-tout il insista

à ce qu'il ne la reçut point dans la chambre où tous les ambassadeurs & représentans ont coutume de la recevoir à Andrinople ; parce que l'estrade est disposée d'une manière qu'il n'y a de reste , dans cette chambre, qu'un petit espace pour poser les pabouches de ceux qui ont à y monter. Là-dessus , on lui représenta que le G. V. n'y recevoit pas seulement tous les ambassadeurs & les représentans , mais encore le moufti , & le favori du grand - seigneur , qui sont les deux personnes pour qui il doit avoir le plus de considération. A cela il répondit que ces messieurs ne disputeroient pas au G. V. les honneurs qu'il leur rendoit : mais que la forme du sofa , & la manière d'y être reçu , étant des points qui avoient fait naître un différend , dont toute l'Europe avoit été fatiguée , depuis quelques années qu'il étoit arrivé à la Porte ; il étoit nécessaire que la conclusion de

cette dispute se fit d'une façon si éclatante & si circonstanciée, qu'on ne pût rien alléguer contre la réparation du tort qu'on avoit prétendu faire à l'honneur qui est si justement dû aux ambassadeurs de l'empereur de France. Ses raisons ayant été reçues & écoutées avec assurance qu'il seroit satisfait sur sa demande, & sur toutes les autres qu'il avoit faites sur ce sujet ; il n'hésita point de se laisser conduire au ferrail du G. V. le jour qui avoit été destiné pour cette cérémonie.

Sans particulariser rien de sa marche, pour s'étendre davantage sur les choses qui sont essentielles à sa gloire, on remarquera, seulement, qu'elle a été d'un très-bel ordre, & d'une magnificence distinguée de toutes celles de ses prédécesseurs, & de tous les autres ambassadeurs dans une pareille occasion. Elle étoit de plus de soixante-dix personnes, tant de sa maison, que de marchands &

des personnes attachées aux intérêts de la nation.

Etant donc conduit par le chiaou-bachi, & quelques autres officiers, il entra dans le ferrail du G. V. : & d'abord qu'il eut mis pied à terre, il fut mené, par plusieurs salles, où il ne s'arrêta point, à la chambre où il devoit avoir audience, qui étoit celle où le grand-seigneur est reçu lorsqu'il fait l'honneur au G. V. de l'aller voir; elle étoit superbement ornée de peintures & de dorures, & meublée de minders & de coussins très-riches, ayant un bassin de marbre au milieu avec plusieurs jets d'eau, lequel étoit environné de vases pleins de fleurs, de sorte qu'elle paroissoit avoir été embellie exprès, pour lui faire plus d'honneur.

M. l'ambassadeur ayant remarqué que le sofa étoit de la manière qu'il le pouvoit souhaiter, que les tabourets étoient sur une même ligne, tous deux sur la natte, sans que celui du

vizir fût sur le minder comme il a été pratiqué quelquefois , & qu'ils étoient également enrichis de broderie relevée d'or, sur un fond de velours rouge ; il ne fit pas difficulté de monter aussitôt sur le sofa , & de s'asseoir sur le tabouret qui regardoit la porte par où il étoit entré.

Le G. V. arriva, fort peu de tems après , par une porte qui étoit du côté du tabouret qui l'attendoit. M. l'ambassadeur se leva simplement , pendant que le G. V. montoit sur le sofa : ce que l'on doit particulièrement remarquer ; étant arrivé très-souvent que les ambassadeurs demeu-roient debout , au bas du sofa , en attendant que le G. V. arrivât , afin qu'ils ne se trouvassent pas sur le sofa , comme sur un théâtre , pendant que le G. V. étoit au bas , & qu'il n'y étoit pas encore monté.

Après les saluts réciproques , M. l'ambassadeur se remit sur son siège

dans le même tems que le G. V. s'asfit sur le sien : & dans ce tems le selam-chiaoux, dont la charge, entre autres choses, est de faire cette fonction, prononça à haute voix une courte priere pour la prospérité de sa hautesse.

Le compliment de M. l'ambassadeur fut également fort & obligeant, & d'un ami à un ami. Il fut interprété en turc par le sieur Fontaine ; le sieur Fernetti, premier drogman, ne s'étant pas trouvé d'une assez bonne santé pour faire le voyage. Il s'épan-
doit sur le digne choix que S. H. avoit fait de ce ministre, pour se reposer sur sa prudence & sa capacité des affaires de son empire. Le G. V. répondit par le compliment ordinaire, qui est que M. l'ambassadeur étoit le très-bien venu : ce qu'il répéta par quatre fois, dans cette audience ; ayant été remarqué que les autres vizirs se contentoient de le dire une fois. Il

ne pouvoit pas mieux témoigner la joie extraordinaire qu'il avoit de voir M. l'ambassadeur que par la répétition de ces termes, dont les Turcs se servent à tout moment, pour marquer celle qu'ils ont de voir leurs amis. Il se servit aussi plusieurs fois du mot d'*eltehi*, qui signifie *ambassadeur*; & il parla toujours à M. l'ambassadeur à la troisième personne, qui est la manière la plus honorable de parler parmi les Turcs.

Entre autres discours, M. l'ambassadeur le remercia bien fort de l'aga qu'il lui avoit envoyé à Constantinople pour l'amener, l'assurant & se louant de sa diligence, & des soins qu'il prenoit actuellement à lui rendre tous les services qui dépendoient de la commission qui lui avoit été donnée. Cela valut un très-bon office à cet aga quelques jours après; parce que, s'agissant d'envoyer quelqu'un à Bude pour y porter des ordres,

charge qui étoit alors très-périlleuse, & quelqu'un ayant proposé cet aga au G. V., ce ministre dit qu'il étoit trop nécessaire à l'ambassadeur de France, & qu'il falloit en choisir un autre. Deux ou trois semaines après, il fut revêtu de la charge de capigilar-kiagasi, une des trois principales de la maison du G. V.; laquelle ne l'empêcha presque point d'être aussi assidu auprès de M. l'ambassadeur qu'auparavant, croyant qu'il ne pouvoit pas mieux lui témoigner la reconnaissance du bon office qu'il lui avoit rendu.

Le café fut apporté en même-tems à l'un & à l'autre par deux officiers qui le leur présentèrent, après avoir mis un grand mouchoir de broderie devant eux également beau, & également riche. Cela donna occasion au G. V. de demander à M. l'ambassadeur si cette boisson lui étoit agréable. M. l'ambassadeur lui répondit que le thé & le chocolat lui sem-

bloient meilleurs de beaucoup. Le sorbet, les parfums & les eaux de senteurs leur furent présentés tout de suite à l'un & à l'autre en même-tems.

Après cela le G. V. assura M. l'ambassadeur qu'il souhaitoit être bientôt en état de le conduire à l'audience du G. S., de qui il pouvoit espérer d'être bien reçu ; & que cependant il lui promettoit l'accomplissement des choses qu'il pouvoit desirer.

M. l'ambassadeur se leva, dans ce moment, pour recevoir la veste dont il fut revêtu : les autres vestes furent distribuées à sa suite, au nombre de trente ; ce qui n'avoit pas encore été accordé à aucun de ses prédécesseurs, lesquels n'en ont jamais eu au plus que vingt-une. Un marchand Anglois & un autre marchand Hollandois, que M. l'ambassadeur avoit invités à l'accompagner à cette audience, en eurent chacun une de ce nombre.

Cette distribution achevée, M.
l'ambassadeur

L'ambassadeur se leva, & se retira après avoir salué le G. V., qui s'étoit levé en même-tems, & qui lui dit une autrefois qu'il étoit le très-bien venu. Il retourna à son palais, dans le même ordre qu'il en étoit sorti, étant reconduit par les mêmes officiers, auxquels se joignit Sefer-Beg, interprète de la Porte, lequel avoit été si adroitement interrompu par le sieur Fontaine, lorsqu'il entreprenoit d'interpréter les paroles du G. V., qu'il ne fut pas à son pouvoir d'en proférer quatre dans le cours de l'audience, qui dura près d'une heure.

Au reste, comme dans cette audience, les cérémonies furent de beaucoup différentes de celles qui avoient été faites aux ambassadeurs de France par le passé, le theserifat-emini, c'est-à-dire, le maître & conservateur des cérémonies, présenta une requête pour prier & demander qu'on fit enregistrer tout le détail de ces céré-

monies nouvelles qui n'avoient jamais été pratiquées depuis le commencement de l'empire , criant à haute voix , qu'il falloit brûler l'ancien registre.

Tous les Turcs considérables disoient, au sortir de l'audience, qu'enfin on avoit renouvelé l'alliance de sultan Solyman , & qu'ainsi le destin de l'empire alloit reprendre sa première vigueur. Jamais les Turcs n'ont eu une joie pareille : ils regardoient attentivement M. l'ambassadeur comme le libérateur de l'empire , & ajoutoient ces paroles : *Voici celui qui eût pu faire brûler Constantinop'e , s'il eût écrit un mot au padischa de France.*

La fable de la parenté étoit si fort à la mode, que le peuple même crioit, au coin des rues où il s'étoit ramassé pour le voir passer : *Les François sont parens de sultan Mehmed-Tetih, c'est - à - dire , le victorieux ; & c'est dans cette vue qu'on leur fait des honneurs si surprenans & si extraordinaires.*

On ne finiroit jamais , si l'on vouloit entreprendre d'étaler toutes les belles pensées que les musulmans trouverent ce jour-là ; mais on ne doit pas oublier la pensée du G. V. , qui dit au chancelier , après l'audience , qu'il s'en portoit infiniment mieux , & qu'il se sentoit foulagé de la moitié du fardeau de sa charge , qu'il avouoit être un peu pesante dans la conjoncture des affaires présentes.

Mais ce n'est point sans difficulté que M. de Guilleragues est venu à bout de cette grande affaire avec tant de gloire. Il n'a pas tenu à plusieurs envieux qu'il n'ait échoué dans une si belle entreprise : mais il a sçu si bien détourner toutes leurs dangereuses cabales par sa prudence admirable , qu'il a donné sujet à quelques-uns de se repentir de leur témérité.

Entre autres , peu s'en fallut qu'on ne mît en prison le résident de Mi-

chel Abafy, prince de Tranfylvanie ; qui par ordre de fon maître donna avis à la Porte , que le roi avoit enfin promis aux princes chrétiens de faire la guerre aux Turcs par mer & par terre. Le kiaia du G. V. lui fit , par ordre exprès de la Porte , une réprimande fi feche , qu'il en a été dangereufement malade huit jours durant ; ce qui l'effraya davantage , fut qu'on lui dit qu'il pouvoit tourner cafaque s'il en avoit envie , & qu'il n'avoit que faire de chercher les prétextes de fa révolte dans les armées du roi , & qu'on étoit affuré qu'elles ne menaçoient point la Porte. En même tems , pour mettre fa fidélité à l'épreuve , le G. S. donna un ordre , par lequel Abafy fe trouva obligé de payer fon tribut en bled , qu'il feroit transporter vers la Pologne , à l'armée de Solyman-Bacha ; ce qu'il ne pouvoit exécuter fans fe mettre en danger de foulever tous les peuples , qui

n'en recueillent que ce qui est purement nécessaire à la vie.

La veille de l'audience, M. l'ambassadeur avoit envoyé ses présens au G. V. suivant la coutume ; lequel témoigna combien il les recevoit agréablement, en donnant quarante sequins aux drogmans, les sieurs Fontaine & Perruque, qui les lui porterent. Le kiaia leur en donna dix autres, en recevant les siens ; mais eux, pour faire voir leur générosité, & combien ils étoient peu intéressés, distribuerent la plus grande partie de ces deux sommes, jusqu'aux moindres officiers de la maison du vizir.

Enfin l'on peut dire, par toutes les circonstances de cette audience, que M. de Guilleragues a été pleinement récompensé de tous les travaux & des grands embarras qu'il a eus depuis le commencement de son ambassade ; puisqu'entre tous ces avantages singuliers on lui a accordé en même-

tems tout ce qu'il a demandé pour le bien du commerce , & des marchands qui font dans le levant : mais, avec tout cela, la plus grande satisfaction fera celle d'être agréé par le plus grand & le plus puissant monarque du monde.

L'audience du G. S. ne lui fut donnée que près d'un mois après celle du G. V. le 26 novembre qui étoit un dimanche. Il se mit en chemin sur les huit heures du matin , après avoir entendu la messe , étant accompagné du chiaoux-bachi & suivi des marchands & des domestiques pour se rendre au ferrail du G. S. où il devoit prendre cette audience.

Aussi-tôt que M. l'ambassadeur fut entré dans la grande cour , & qu'environ mille janissaires rangés ; qui étoit tout ce qu'il y avoit alors de cette milice à Andrinople , les autres étant en campagne, l'eurent apperçu, ils prirent tous en même-tems

une course qui fut limitée par plusieurs plats ou grands bassins de pilau, c'est-à-dire, de ris cuit, dont ils se régalerent à leur ordinaire

Ce spectacle ne fut point capable d'arrêter M. l'ambassadeur; il remarqua assez indifféremment tout ce qui se passoit d'extraordinaire au sujet de sa réception : il continua seulement son chemin sans perdre un moment de tems jusqu'à la sale du divan où il entra. Le G. V. l'attendoit, accompagné du janissar-aga, d'un cadilefquer, du defferdar, & du niscangi-bachi, tous assis à quelques distances les uns des autres, sur un banc de parquet attaché à la muraille. Ses deux secrétaires l'y suivirent, avec six autres personnes de ses domestiques, & deux drogmans.

Il ne fut pas plutôt entré, qu'il se plaça sur un tabouret qu'on lui avoit préparé près & en face du G. V. : ils se complimenterent réciproquement

sur la joie qu'ils avoient de se revoir , & sur l'état de leur santé : après quoi M. l'ambassadeur se leva , afin de laisser ce ministre dans la liberté de tenir le divan , & alla s'asseoir pour la seconde fois sur le même tabouret , & dans un endroit honorable de la sale , hors de la foule des plaideurs qui se présenterent. Le G. V. suivant la coutume , permit qu'ils s'approchassent tous de lui les uns après les autres ; il les écouta & jugea plus de cent procès en une heure & demie de tems.

On assure que le G. S. voyoit & entendoit tout ce qui se disoit & se passoit dans le divan , par une jaloufie qui est justement au-dessus de l'endroit où le G. V. étoit placé.

Immédiatement après que le divan fut achevé , on posa près du G. V. une petite table ronde , d'autres ayant aussi été posées pour le janissar - aga. Le cadilesquier , le defferdar & le
nischangi-

nischangi-bachi. M. l'ambassadeur fut conduit à la première par le chiaoux-bachi ; ses deux secrétaires, les sieurs Noguerres & Merilles, furent menés à la deuxième ; deux autres personnes à la quatrième, & trois à la cinquième. Le cadilesquer mangea seul à la troisième, comme étant une personne de loi qui ne doit pas manger avec des étrangers d'une religion différente. Les drogmans demeurèrent debout.

Le repas dura près d'une heure, que M. l'ambassadeur employa bien moins à manger qu'à s'entretenir familièrement avec le G. V., qui étoit fort attentif à écouter tout ce qu'il lui disoit par la bouche du sieur Fontaine son drogman.

Ce repas étant fini, on couvrit M. l'ambassadeur d'une très-belle veste, & on en distribua trente autres aux gens de sa suite, dont quelques-unes étoient ordinaires ; & dans

ce moment , les présens que M. l'ambassadeur faisoit à S. H. furent portés vers l'appartement des sultanes , au kizlar-aga leur intendant.

Cette cérémonie étant achevée , le G. V. sortit du divan , & s'en alla à l'appartement du G. S. M. l'ambassadeur y fut conduit un demi-quart-d'heure après avec le sieur Fontaine son drogman , ses deux secrétaires , & sept autres personnes de sa suite , chacun ayant à ses côtés deux capigi qui ne leur firent aucune contrainte , lors même qu'il fallut paroître devant S. H. & lui faire la révérence , ayant eu pour cela toute la liberté qu'ils pouvoient souhaiter.

M. l'ambassadeur étant entré dans la sale d'audience , il y vit le G. S. assis sur un trône très-magnifique , & revêtu d'habits très-riches. Il le salua profondément , & commença un discours que le vizir voulut continuer ; mais le G. S. dit à M. l'am-

ambassadeur de poursuivre , & de demander ce qu'il lui plairoit. Cette audience dura près d'une demie heure , dans laquelle le G. S. parla une autre fois à M. l'ambassadeur ; ce qui a été jusqu'à présent très-inusité par les G. S. qui se sont toujours contenté d'entendre les ambassadeurs , sans leur répondre en personne , mais seulement par un signe de tête , ou en leur faisant dire par le premier vizir qu'ils étoient satisfaits de leurs complimens.

M. l'ambassadeur , étant sorti de l'audience , sortit aussi hors du serail ; il remonta à cheval ; se rangea , suivant la coutume , près de la porte , avec toute sa suite , pour en voir sortir le G. V. avec les autres officiers , & défiler les janissaires : après quoi il se retira dans le même ordre qu'il étoit venu.

Cette audience a trois particularités considérables , qui n'avoient été

accordées auparavant à aucun de ses prédécesseurs : le nombre de trente vestes distribuées à la suite ; neuf personnes pour suivre M. l'ambassadeur à l'appartement du G. S. ; & l'honneur que S. H. lui fit de lui parler en s'adressant à sa personne.

A peine M. l'ambassadeur s'étoit mis en chemin pour se retirer , que le G. S. sortit par une porte de derrière à cheval pour aller à la chasse ; il en sortit une autrefois le quatrième jour suivant , pour n'y rentrer que soixante jours après , qu'il avoit résolu d'employer à une longue chasse , quelque tems fâcheux qu'il dût faire , n'ayant pas de plus grand plaisir que de faire cet exercice pendant les pluies , les froids , les neiges & les glaces les plus terribles. En effet , les gens même du ferrail assurent , bien qu'il ne se soutienne & ne marche qu'avec difficulté , qu'il ne se sent plus , & s'échauffe de telle ma-

niere, d'abord qu'il voit la neige, que l'on n'est jamais assez prompt pour seller son cheval, & qu'il part sans attendre personne pour le suivre; laissant à chacun de ceux qui sont obligés de l'aller joindre, à leur commodité.

Il n'y avoit à Andrinople que le moufti à qui M. l'ambassadeur dut rendre visite; il lui rendit cette civilité le 23 de décembre: il y alla à cheval, étant précédé de ses valets de pied & estaffiers, avec quelque ordre, & ses officiers le suivoient en foule à pied. Le moufti le reçut très-honnêtement; ils se firent plusieurs complimens réciproques, convenables à leurs dignités. M. l'ambassadeur lui présenta la lettre de S. M. qu'il reçut très-respectueusement. Le café, le forbet, les eaux de senteur, les parfums furent apportés; &, après s'être entretenus quelque tems de choses générales,

M. l'ambassadeur se retira aussi satisfait de cette visite qu'il pouvoit le desirer : il trouva ce prélat mahométan très-mal logé, plus mal équipé, & encore plus mal servi par dix ou douze valets, qui composoient tout son domestique. Il y a peut-être plus d'affectation dans cette simplicité, que de sincérité & de bonne intention, pour se conformer à la pauvreté que la loi de l'alcoran ordonne aux personnes de sa sorte, qui ne laissent pas d'avoir des revenus stables & fort considérables.

M. l'ambassadeur vit aussi le capitain-bacha, gendre du G. S. qui étoit venu de Constantinople à la Porte ; mais il fit cette visite *incognito*, ayant remis à le voir publiquement avec les cérémonies ordinaires, lorsqu'il feroit de retour à Constantinople, où il exerce particulièrement sa juridiction sur toute l'armée navale.

Il ne lui restoit plus qu'à prendre

l'audience de congé du G. V. Mais dans le tems qu'il étoit en état de la demander aux premiers jours de janvier, ce Ministre fut obligé de faire un voyage de dix jours pour se rendre auprès du G. S. qui étoit à la chasse environ à moitié chemin entre Constantinople & Andrinople, & qui l'avoit appelé pour conférer avec lui sur des affaires importantes à l'état.

Quelques jours après son retour, M. l'ambassadeur croyant qu'il étoit suffisamment remis de la fatigue de ce petit voyage, lui fit demander audience, qui lui fut accordée pour le 29 du même mois de janvier; auquel jour il la prit avec autant de pompe, d'éclat & de distinction, que la première audience, sans aucune sollicitation, mais de la pure volonté de ce ministre. En effet, M. l'ambassadeur, qui sçavoit qu'elle ne se prenoit pas avec la même régula-

rité que la premiere audience , avoit déjà renvoyé à Constantinople ses livrées & ses habits les plus magnifiques , ayant projeté de voir le vizir , vêtu à la longue d'une très-belle veste fourrée de marte-zibeline , seul à cheval , & suivi à pied des principaux de sa maison sans valets de pied. Cependant , le jour avant cette audience , M. Fontaine son drogman vint lui annoncer que le G. V. avoit résolu de lui envoyer trente vestes pour lui & pour sa suite , comme à la premiere audience , & qu'il lui enverroient trente chevaux de son écurie pour sa marche. Cette disposition si peu attendue l'obligea de prendre d'autres mesures. Il appella tous les François qui se trouvoient à Andrinople , pour rendre sa suite plus nombreuse , & pour avoir assez de personnes dignes de recevoir l'honneur de la veste ; il fit aussi revêtir douze gners qu'il avoit à son

HISTORIQUES. 81

service , de fort beaux habits à leur mode , pour être autour de son cheval , & pour répondre à l'habit long qu'il étoit obligé de porter pour la raison qui a été dite.

Les trente chevaux arriverent dans le tems nécessaire avec plusieurs officiers qui le conduisirent au sérail du G. V. Etant entré, M. l'ambassadeur fut introduit dans la salle où ce ministre donne ordinairement toutes ses audiences de cérémonies au moufti même & au favori de S. H. où il avoit refusé de recevoir sa premiere audience pour les motifs rapportés au commencement de cette relation. Il lui étoit indifférent , & même il s'attendoit d'y recevoir cette seconde ; mais y étant demeuré assis environ demi quart d'heure de tems , on vint le prendre , & on le fit monter dans une fort belle chambre , différente de celle où il avoit eu sa premiere audience , où les titres

mêmes disoient que jamais chrétien n'étoit entré, & très-peu de gens d'entre eux. M. l'ambassadeur s'y assit d'abord sur le tabouret qui l'attendoit sur le sofa, lequel étoit égal & posé sur la nate, de même que celui du vizir. Le G. V. entra un moment après; & M. de Guillera-gues l'ayant apperçu, il ne fit que se lever de dessus son tabouret, demeurant sur le sofa pour le saluer & s'asseoir en même-tems que lui, comme il fit. L'audience dura près d'une heure, pendant laquelle on fit à M. l'ambassadeur tous les régals accoutumés, du café, du sorbet, des parfums & des eaux de senteur. Le G. V. remarquant que M. l'ambassadeur témoignoit quelque répugnance à boire le café qu'on lui avoit présenté, à cause qu'il étoit ambré; il commanda aussi-tôt qu'on le reprît, & qu'on en apportât d'autre où il n'y eût point d'ambre; & attendit à

boire le sien, que celui-là fut apporté, ayant la civilité de ne pas boire avant M. l'ambassadeur. Enfin les trente vestes furent distribuées, commençant à M. l'ambassadeur qui se leva peu de tems après, & se retira le plus honoré & le plus satisfait ambassadeur qui ait jamais été à la Porte. Enfin, par un surcroît de faveur, le G. V. ordonna qu'on lui fournît vingt chevaux & vingt chariots pour son retour, contre la coutume établie que les ambassadeurs retournent à leurs frais & dépens.

On eut quelque difficulté à trouver ce nombre de chariots, étant presque tous employés à la suite du G. S. qui continuoit toujours d'être en campagne, à prendre le divertissement de la chasse; de sorte que M. l'ambassadeur ne put partir d'Andrinople, que le 16 février. Il trouva les chemins assez beaux pour la saison, & il arriva à Constantinople.

le 22, ayant pour sa personne un carrosse suspendu à la polonoise richement garni, dont le G. V. lui avoit fait présent.

Il descendit de carrosse au fond du port, où M. le vicaire patriarchal, tous les marchands françois, les marchands vénitiens, & plusieurs personnes du pays, affectionnés à la France, l'attendoient. Il entra en même tems dans le caïque qui lui étoit préparé, lequel fut suivi d'une cinquantaine d'autres.

En passant devant Galata, il y fut salué de la mousqueterie & de l'artillerie d'un vaisseau, de deux barques, & d'une tartane de Marseille; à son débarquement à Tophana, il trouva un cheval du vaivode de Galata, qui le porta jusqu'au palais de France, où il fut reçu de madame l'ambassadrice, & de mademoiselle de Guilleragues sa fille, avec une joie extrême de le revoir, après une

si longue absence. Mais cette joie si raisonnable & si juste, mêlée de celle de le voir sorti avec tant d'éclat & tant de gloire d'une affaire si fameuse, avant & durant le cours de son ambassade, fut de très-peu de durée: elle fut changée au bout de cinq jours dans la funeste douleur de le voir tomber dans une attaque apoplectique, qui l'enleva de ce monde au septieme jour de sa maladie. Il est mort le cinquieme, après avoir reçu tous les sacremens, & avoir donné des marques d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, qu'il témoigna publiquement être le seul qu'il redoutoit dans cette dernière extrémité. Ce n'est pas une exagération de dire que tout Constantinople le regrette. Et sans parler des Grecs & des Arméniens, & des Juifs mêmes; les Turcs, depuis les principaux jusques aux moindres, ont donné des marques publiques de la

part qu'ils prenoient à cette perte. Le capitain-bacha, gendre de S. H. envoya s'informer de l'état de sa santé pendant sa maladie, & dit en présence de beaucoup de monde, qu'il n'avoit pas connu de chrétien qui méritât plus d'être estimé & chéri; le kaïmacan, le frere du feu G. V. Cuproli, & tous les principaux officiers de Constantinople n'ont point caché l'affliction qu'ils en ressentoient. Le G. V. n'en eut pas plutôt appris la nouvelle par un courrier exprès, que le kaïmacan lui dépêcha, qu'il témoigna l'estime qu'il faisoit de sa mémoire, en dépêchant un autre sur le champ au kaïmacan, avec ordre d'en faire son compliment de condoléance à madame l'ambassadrice, & l'assurer que son intention étoit que les choses demeuraissent sous son autorité, dans le même état que M. l'ambassadeur les avoit laissées en partant d'Andrinople; & que s'il étoit encore vivant, & qu'il

la prioit d'envoyer au plutôt la lettre du G. S. à S. M. Il lui ordonna de plus de faire enforte que madame l'ambassadrice, & tous les François, fussent encore, s'il se pouvoit, dans une plus grande considération, que lorsque M. l'ambassadeur vivoit. Le kaïmacan appella le sieur Fontaine dans le même tems que cet exprès fut arrivé, pour lui ordonner d'assurer madame l'ambassadrice des intentions du G. V., & lui recommanda, sur toutes choses, de lui donner avis de tous les besoins que madame l'ambassadrice pourroit avoir pour ses intérêts particuliers, & pour le bien du commerce, & la sûreté des sujets du roi, dans les états du G. S. son maître; de sorte qu'on ne doit point douter que les affaires ne demeurent dans le même état qu'auparavant, par la haute considération que M. de Guilleragues a laissée de sa personne à la Porte, jusqu'à ce que le roi lui envoie un successeur.

*PIECES sans dates, d'un cahier
intitulé: Ordres & mémoires de
M. le C. M.*

*Entrée du roi à Paris, le 24 août
1660.*

PLACE DES AMBASSADEURS.

LE roi étant venu exprès de Vincennes chez son éminence, pour régler avec elle tout ce qui étoit nécessaire pour son entrée, dont le jour étoit pris au 26; il ne fut alors parlé des prétentions des ducs & pairs anciens, contre les nouveaux & contre les princes, qu'entre le roi & son éminence. Mais le roi ayant fait savoir à messieurs les ambassadeurs des princes étrangers, qu'ils lui feroient plaisir de l'accompagner à l'entrée, sans leur avoir fait dire la place qu'ils
y.

y tiendroient , & voulant lors la régler ; on demanda tout haut *quelle place* ils avoient tenue dans les entrées des rois précédens. Je dis au roi , que j'avois connu de leurs discours , que s'ils n'étoient les plus proches de sa personne , sans être coupés que de ses honneurs , ils le prioient de les excuser. M. le maréchal de Villeroy reprit avec emportement , que cette place ne leur étoit point due , & que c'étoit celle que les maréchaux de France avoient toujours eue : & sans me vouloir donner le tems d'appuyer de l'exemple de l'entrée du roi Henri II à Rouen en 1550 , où les ambassadeurs furent les plus proches de la personne du roi , & qui est la seule des rois où ils se soient trouvés ; il rapporta celle de la reine Catherine de Medicis à Paris en 1549 , où ils marcherent devant les suisses , présumant que si les maréchaux de

France y eussent été, ils se fussent mis entre le roi & les ambassadeurs. Ledit maréchal prit la chose avec une si grande chaleur, criant à la ruelle du lit de S. E., lisant l'endroit de ladite entrée de la reine Catherine; déclamant ensuite contre les prétentions des ambassadeurs, & ne voulant pas même donner le tems à S. E. de parler; qu'elle parut dès lors peu satisfaite d'un procédé si violent; & il sembla même que les maréchaux de France dussent perdre leur cause. M. le Tellier fut envoyé de la part du roi pour leur parler, & leur faire comprendre l'exemple de l'entrée de Henri II; mais ils furent encore plus obstinés en corps, que M. de Villeroy ne l'avoit paru le matin, & il ne conclut rien. Le roi retourna à Vincennes, sans que l'on eut rien conclu. L'après-dinée, les maréchaux de France députerent à S. E.; & M. le maréchal de Cle-

rambaut parla si bien , qu'encore qu'elle ne demeurât pas persuadée de ses raisons, elle ne répondit point.

Le lendemain le roi étant revenu dès le matin , & mon pere ayant été mandé pour donner son avis , ce qu'il avoit évité jusques-là , autant qu'il avoit pu , de peur de désobliger quelqu'un ; S. M. lui demanda d'abord ce qu'il pensoit des difficultés que faisoient messieurs les maréchaux de France , de laisser passer messieurs les ambassadeurs devant eux. Il n'hésita point à prononcer en leur faveur, & dit, qu'il lui sembloit que messieurs les maréchaux de France étant officiers de la couronne, étoient inséparables de la personne du roi, & devoient passer pour les honneurs. L'on s'en tint donc à cet avis , & l'ordre fut donné à M. de Berlize , introducteur des ambassadeurs , de les avertir pour l'entrée du lendemain , en leur marquant la place qui leur étoit donnée ,

immédiatement devant les héraults, & les trompettes du roi, après lesquels marchent les honneurs. M. le nonce demanda si messieurs les maréchaux de France étoient compris dans les honneurs; & lui ayant été répondu, que comme officiers de la couronne, ils avoient toujours passé pour tels; il le pria d'excuser messieurs les ambassadeurs auprès de S. M. de ce qu'ils ne recevoient point cette place, qu'ils croyoient être au-deffous d'eux.

La réponse ayant été reportée au roi, il m'envoya la dire à S. E., qui ne voulut lors rien faire paroître de ses sentimens, & me renvoya au roi. Mais S. M. m'ayant renvoyé pour la seconde fois vers elle, & m'ayant ordonné de la prévenir par la promesse qu'elle ne se serviroit de son avis, que comme du sien propre; & qu'on ne sçauroit point ce qu'elle avoit décidé; S. E. me dit de té-

moigner à S. M. que les honneurs que recevoient dans toutes les cours de l'Europe ses ministres, seroient d'une grande considération dans son esprit, si mon pere n'avoit assuré que c'étoit faire injustice aux maréchaux de France, que de leur ôter leur place ordinaire; mais que, puisque cela étoit ainsi, qu'il lui sembloit que le roi devoit envoyer à messieurs les maréchaux de France même, leur demander leur avis, lesquels encore qu'intéressés, ils voudroient bien donner, selon l'affection qu'ils avoient pour le bien de l'état, qui consistoit plutôt à satisfaire en telle rencontre les ministres des princes, que de faire un peu de violence à de bons sujets comme eux, qui voudroient bien se relâcher pour faire plaisir à S. M. dans une rencontre qui ne leur fait aucun préjudice, les ambassadeurs en faisant conséquence pour rien. Le roi fut de ce sentiment, & m'ordon-

na d'aller chez messieurs les maréchaux de France , & de lui reporter le soir même leur réponse à Vincennes , prenant néanmoins auparavant l'avis de S. E. Je fus donc parler à ces messieurs en ce sens ; ils témoignèrent être très-obligés au roi , de ce qu'il vouloit bien leur faire l'honneur de leur demander leur avis sur le refus de messieurs les ambassadeurs , & me demanderent du tems pour délibérer entre eux. Je me retirai dans la chambre d'auprès ; & trois heures entières s'étant passées , ils me firent rentrer , & me donnèrent par écrit , le billet qui suit.

Monfieur ,

Sur ce qu'il vous a plu de dire de la part du roi aux maréchaux de France , ils répondent qu'ils reçoivent avec tout le respect & la soumission qu'ils doivent, l'honneur qu'il plaît au roi de leur faire , en leur demandant

leur avis sur la difficulté que font les ambassadeurs ; sur quoi ils représentent à S. M., qu'ils n'ont autre chose à lui dire, sinon que la place des maréchaux de France a toujours été la plus proche du roi, ainsi que S. M. en a paru persuadée, par les exemples des cérémonies passées, & ainsi qu'il leur a déjà plu de s'en faire entendre ce matin. Et les maréchaux de France croiroient manquer à ce qui regarde l'honneur des premières charges de sa couronne, s'ils étoient d'un avis contraire, puisqu'il est constant que les ambassadeurs du pape, de l'empereur, des rois & autres princes étrangers, n'ont jamais eu de place si honorable, que celle que les ambassadeurs font aujourd'hui difficulté d'accepter. Du 25 août 1660, en la maison de M. le maréchal d'Estrées, doyen.

Je fus incontinent lire ceci à S. E: elle n'en fut pas plus satisfaite, que

des autres raisons. Mais considérant que le tems étoit fort court jusqu'au lendemain, que les ambassadeurs s'étoient exclus d'eux-mêmes, & qu'il étoit difficile de rétracter un jugement prononcé; & sçachant aussi que M. Nani, ambassadeur extraordinaire de Venise, n'avoit pas voulu entrer dans aucun tempérament, en y proposant de faire marcher deux maréchaux de France, entre les ambassadeurs & le roi, avec leur bâton à la main, & le reste du corps plus éloigné de la personne du roi que les ambassadeurs: S. E., dis-je, considérant tous ces inconvéniens, m'ordonna de dire au roi qu'elle croyoit qu'il pouvoit laisser les choses en l'état qu'ils étoient, convier seulement au *Te Deum* du lendemain de l'entrée, les ambassadeurs; mais ne laisser pas de témoigner aux maréchaux de France, du ressentiment de leur procédé, qui privoit S. M. d'être accompagnée

accompagnée des ambassadeurs , & d'en recevoir l'honneur qu'ils lui vouloient rendre. S. M. m'ayant demandé par deux fois , si c'étoit bien là l'avis de S. E. ; & , m'ayant fait connoître qu'elle étoit déjà résolue à pousser les maréchaux de France , me dit : puisque cela est ainsi , faites donc avertir les ambassadeurs pour le *Te Deum* seulement ; & , en disant de ma part , aux maréchaux de France de se trouver demain à mon entrée , que ce soit de maniere qu'ils connoissent , que j'aimerois mieux voir les ambassadeurs qu'eux , & que je suis fort mal satisfait de leur procédé. Messieurs les maréchaux de France ne répondirent rien à ce que je leur dis de la part du roi ; & le maréchal d'Albret dit seulement en sortant : *qu'importe si on reçoit la grace qu'on attendoit du roi , ou musquée ou salée , pourvu qu'on la reçoive.*

Le 26 donc se fit cette magnifique entrée du roi & de la reine , pour laquelle la ville se préparoit depuis si longtems. L'ordre en sera imprimé , & la représentation gravée ; mais il eut été à souhaiter , qu'outre le manquement de l'absence des ambassadeurs , qui étoit très-grand , celui des princes de France & des ducs & pairs ne s'y fut pas rencontré. Et la maison de Vendôme , qui a des lettres patentes de Henry IV , vérifiées au parlement , par lesquelles elle doit marcher immédiatement après les princes du sang , devant tous les princes étrangers , ne voulut point céder au comte de Soissons ; & le roi l'ayant nommé , pour être à l'entrée , M. de Beaufort se retira , & madame de Vendôme fit le lendemain un furieux vacarme au louvre contre S. E. , lui disant que si la raison de l'alliance du comte de Soissons avec sa nièce le lui avoit fait

préférer aux autres, elle devoit être plus forte pour son fils, dont le duc de Mercœur son frere, avoit été le premier qui avoit épousé l'une de ses nièces, lorsqu'il n'y avoit pas tant de presse que présentement, d'entrer dans son alliance; enfin qu'elle nourriroit ses petits fils, dans le ressentiment qu'ils devoient avoir du tort qui vient d'être fait à leur pere & à leur oncle.

Les ducs & pairs se retirèrent aussi, n'ayant point voulu céder au comte de Soissons, parce qu'il n'est pas dû. Ils eussent néanmoins accepté le parti, plutôt que de déplaire au roi, de faire marcher leur ancien à la gauche de M. le comte, mais lui ne voulut pas; & le roi prononça toujours en sa faveur, de sorte que les ducs & pairs ne furent point à l'entrée. Ceux à brevet lui cédèrent, comme le roi voulut, par l'appréhension, que, n'étant ducs que par la gra-

ce du roi, & n'étant pas encore confirmés par le parlement, le roi ne put défaire ce qu'il avoit fait en leur faveur, s'ils n'obéissent.

Le roi fut si irrité du procédé des pairs, que le lendemain messieurs les ducs de Lesdiguières & de Chaulnes, eurent des lettres de cachet pour sortir de Paris, & l'on fit défense à M. de Richelieu, de Sully & de Luynes, de se trouver en lieux publics, & de venir au louvre. On croit que Lesdiguières ne fut exilé qu'à dessein de mortifier le maréchal de Villeroy, dont il est beau-frère : car il n'a pas assez d'entendement, pour être le plus coupable.



INSTITUTION

Des habits à brevet.

LE deux d'octobre 1661 , le roi déclara qu'au commencement de l'année suivante, il donneroit à environ trente seigneurs de la cour, des juste-au-corps bleu , en broderie, d'un certain patron particulier, avec défenses aux autres d'en porter de pareils; & , pour jouir de cet honneur, sa majesté nomma

MONSIEUR.

Le prince de Condé.

Le duc d'Anguien.

Le duc de Beaufort.

Le comte d'Armagnac.

Le vicomte de Turenne.

Le duc de Bouillon.

Le maréchal de Grammont.

Le comte de Guiche.

Le comte de Soissons.

Le duc de S. Aignan.

Le comte, depuis duc du Lude.

Le comte, depuis duc de Vivonne.

Le marquis de Villequier, depuis duc d'Aumont.

Le comte, depuis duc de Noailles.

Le marquis de Guitry.

Le marquis de Soyecour.

Le duc de Mazarin.

Le marquis, depuis duc de Villeroy.

Le comte de Beringhen.

Le comte, depuis duc de Lauzun.

Mylord Craft, envoyé d'Angleterre.

Le duc d'Arpajon.

Le comte, depuis duc de la Feuillade.

Le Marquis, depuis maréchal d'Humieres.

Le marquis , depuis maréchal de Bellefonds.

Le marquis de Vardes.

Le prince de Marillac , depuis duc de la Rochefoucault.

Le comte de Grammont.

Le marquis de Canaples.

Le marquis de Montpezat.

Le roi en ajouta quelques - uns dans la suite ; & , trois ans après , sa majesté donna des brevets à 44.



R E L A T I O N

Du différend arrivé à Francfort , entre les électeurs Palatin & de Bavière, au sujet du vicariat de l'Empire.

Fragment de deux lettres de M. de Mazerolles , à S. A. S. M. le prince de Condé, Louis II.

De Francfort le 5 mai 1658.

L'ELECTEUR Palatin arriva ici le premier de mai ; faisant son entrée , il trouva sur son chemin un placard de l'électeur de Bavière , où il se disoit vicaire de l'Empire. Monsieur le Palatin fit arracher ce placard , le fit déchirer & fouler aux pieds devant lui.

Du 10 du même mois & an.

Il arriva jeudi un accident qui

pourra allonger l'affaire, & peut-être apporter quelque changement à la disposition des affaires. Les députés de Bavière ayant apporté un papier de cet électeur, contenant une protestation, au cas qu'on ne lui fit pas raison dans la diete sur le vicariat, & sur la préséance qu'il prétend sur le Palatin. Il représentoit, dans cet écrit, les services rendus par sa maison à l'Empire, & la défection du pere du Palatin: sur quoi, le Palatin s'étant adressé à monsieur de Mayence, pour le prier d'imposer silence à celui qui lisoit cet écrit; & monsieur de Mayence ayant répondu qu'il ne le pouvoit, puisqu'ils étoient assemblés-là, pour écouter les raisons d'un chacun, & pour rendre justice; le Palatin commanda à cet homme de se taire, lequel ayant répondu qu'il parloit pour les intérêts de son maître, & qu'il le représentoit; & continuant à

lire son écrit, le Palatin lui commanda encore une fois de se taire; l'autre continuant toujours à lire, le Palatin prit un grand cornet tout plein d'encre, qui étoit sur la table, & le lui jetta à la tête. Celui-ci esquiva le coup, & l'encre rejaillit sur les électeurs de Saxe, Mayence & Cologne, qui furent tous muets, sans se lever de leurs sièges. Il n'y eut que l'électeur de Trèves qui s'avança vers le Palatin, lui remontrant que c'étoit une grande violence. Il l'obligea de se retirer dans une chambre; on obligea aussi les députés de l'électeur de Bavière de se retirer dans une autre. Ils protestèrent qu'ils ne rentreroient plus, qu'ils n'eussent un nouvel ordre de monsieur l'électeur de Bavière, auquel ils dépêchèrent sur l'heure un courier, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Si cet électeur a du ressentiment de cette injure, il est en état de le pouvoir

témoigner , ayant huit mille hommes de guerre sur pied & de l'argent , & l'autre n'ayant ni argent ni hommes , mais ayant toute confiance en l'appui de France & de Suède. Les ambassadeurs de France furent , avec tous leurs amis , offrir leurs services au Palatin : ceux d'Espagne se contentèrent d'envoyer offrir les leurs aux députés de Bavière. L'électeur Palatin fut hier voir tous les autres électeurs , & leur demander pardon de ce qu'il avoit fait. La diète députe vers M. de Bavière , pour tâcher d'accommoder cette affaire.



*R E L A T I O N**C I R C O N S T A N C I É E ,**Du duel des ducs de Beaufort & de
Nemours , le 30 juillet 1652.*

M. le duc d'Orléans ayant réglé ceux qu'il vouloit qui composaient son conseil ; M. de Nemours prétendit précéder M. le duc de Beaufort , étant aîné de sa famille , & l'autre cadet de la sienne. Cette contestation dura quelques jours ; ni l'un ni l'autre ne voulant rien relâcher. Enfin , mardi matin , 30 de juillet , les entremetteurs trouvèrent un expédient , qui étoit de faire naître contestation entre les ducs & pairs , & les présidens au mortier , pour la préséance dans le même conseil ; surquoi il a été résolu que l'on pren-

droit place sans différence de rangs , & que l'on se mettroit comme on se trouveroit. Cette proposition fut faite à M. de Beaufort par madame de Montbazon , & acceptée , à condition que dans tout le détail , il ne seroit parlé ni de lui , ni de M. de Nemours. Le même jour 30 , sur les deux heures après midi , le sieur de Villars vint chez M. le duc de Beaufort , qu'il trouva encore à table , de la part de M. de Nemours : il attendit qu'il eût dîné , & lui dit que M. le duc de Nemours vouloit le voir l'épée & le pistolet à la main ; & que pour cela , il alloit attendre dans les tuilleries. M. de Beaufort lui répondit que M. de Nemours n'étoit pas en état de se battre , n'étant pas encore guéri de sa main. (*Il avoit été blessé à la journée de saint Antoine*) A quoi l'autre lui répondit qu'il étoit assez guéri pour cela ; puis se retira. M. de Beaufort reçut en-

suite la visite de M. d'Estampes, conseiller d'état, pendant laquelle il reçut une lettre de M. le comte de Bethune, sur laquelle il dit au page qui la lui rendit, qu'il alloit voir M. de Bethune à l'heure même. Cela obligea M. d'Estampes à se retirer. M. de Beaufort descendit & dit au sieur d'Héricourt d'aller avec lui : mais, étant près de monter en carrosse, M. le comte de Bury, son cousin, lui dit que deux de ses gentilshommes lui avoient dit qu'ils se doutoient que M. de Villars lui fut venu parler de la part de M. de Nemours, & que cela étant ils ne le quitteroient point. M. de Beaufort lui prit la main & la lui ferra, puis monta en carrosse ; y étant entrés tous trois, les sieurs Brillet & de Riz, ses domestiques s'y mirent aussi, qui étoient ceux qui avoient averti ledit sieur comte de Bury, quoique M. de Beaufort leur dit de

HISTORIQUES. III

demeurer. Ainsi ils allèrent voir M. le comte de Bethune ; de-là , chez M. le comte de Fiesque qu'ils ne trouvèrent point ; puis au jardin de Renard ; d'où M. de Beaufort, ayant avoué l'appel à ceux qui l'avoient suivi, envoya le sieur d'Héricourt, dans les tuilleries, parler audit sieur de Villars, & lui dire que trois de ses amis s'étant doutés de l'affaire, il les avoit liés dans la partie ; & qu'il falloit que M. de Nemours vint lui cinquième ; ce qu'ils arrêrèrent, & prirent rendez-vous à sept heures au marché aux chevaux, où à l'heure même, le duc de Beaufort alla avec ses quatre seconds, & ils attendirent à la porte de derrière de l'hôtel de Vendôme une bonne heure, au bout de laquelle arrivèrent trois gentilshommes ; sçavoir le sieur d'Uzerches, capitaine de ses gardes ; de la Chaife, enseigne, & de Campan, son domesti-

que : quelque tems après arriva M. de Nemours en carrosse, avec le sieur de Villars qui descendit & vint apporter deux pistolets, lesquels furent chargés, & l'un mis entre les mains de M. de Nemours, l'autre entre celles de M. de Beaufort.

Pendant que ces choses se passoient ainsi, madame de Canaples & madame de Cavoye, vinrent pour se promener à l'hôtel de Vendôme par derrière; elles furent tellement surprises, aussi bien que sept ou huit personnes qui étoient avec elles, que tout ce qu'elles purent faire fut de les voir battre. Le comte de Bury se battit contre Campan, Héricourt contre Villars, Brillet contre de la Chaise, & Riz contre d'Uzerches, à l'épée seule & telles qu'ils les avoient à leurs côtés, presque toutes inégales. D'abord qu'ils furent en présence, M. de Nemours tira son pistolet dont il ne toucha point M. de Beaufort,

Beaufort , qui tira presque du même tems , & lui donna deux doigts au-dessus du cœur : le coup lui fortit à la hanche. Ils allèrent ensuite l'épée à la main : mais au premier coup que M. de Nemours voulut porter il tomba sur les genoux , & M. de Beaufort lui cria : *Mon frere , songe z au ciel* , & s'en alla aussitôt aux sieurs d'Héricourt & de Villars , qui se battoient le plus proche d'eux , & désarmèrent Villars , qui avoit blessé Héricourt d'un coup d'épée dans la gorge sans l'être. Brillet cependant avoit blessé la Chaise d'un grand coup , & étoit aux prises , Brillet dessous , lorsque M. de Beaufort les sépara & désarma. Le comte de Bury cependant étoit tombé devant Campan , après avoir reçu un coup d'épée dans le corps , que l'on a cru dangereux au commencement , mais qui se trouve fort heureux. On ne sçait si Campan est mort ou blessé ,

ni ce qu'il est devenu ; madame de Nemours n'en ayant voulu recevoir aucun chez elle. D'Uzerches donna un grand coup d'épée dans le corps à Riz , & le voyant tomber , sans le défarmer , courut pour aller secourir son maître : il le trouva hors d'état d'en avoir besoin. Jamais combat ne fut plus furieux ni si prompt , le tout s'étant passé en un moment. M. de Nemours fut mis mourant dans son carrosse , & expira après avoir marché cent pas. M. de Beaufort, les sieurs d'Héricourt & de Riz, blessés , entrèrent dans l'hôtel de Vendôme : ces deux derniers sont en grand péril. Le comte de Bury se fit mener chez lui , où il est tout à fait hors de danger. Voilà le récit le plus véritable & le plus exact qui ait été fait de cette action.



L E T T R E

*De M. l'archevêque de Paris , à
M. de Chavigny.*

Du 3 août 1652.

LE père Georges m'est venu dire , de la part de monseigneur le prince , que l'ayant envoyé querir à saint Honoré , il lui ordonnoit de me venir trouver , pour sçavoir quelque résolution sur le sujet de feu monsieur de Nemours. Sur quoi ledit prince lui ayant demandé si vous ne lui en aviez point parlé de ma part ; son altesse lui a reparti , qu'il croyoit que vous ne l'aviez pu à cause que vous étiez malade. Sur quoi n'ayant rien voulu témoigner de la faveur que vous m'aviez faite par votre souvenir ; je lui ait reparti , qu'en archevêque & ami , je lui conseilloyois de ne se mêler d'aucune affaire du monde en sa profession. Il m'a protesté que monseigneur le prince l'avoit mandé pour me l'envoyer , dont j'ai du être assez éton-

né , après ce que vous m'aviez fait sçavoir , qu'il vous avoit dit , & ainsi je me suis senti obligé de lui dire qu'il pouvoit assurer son altesse , que je faisois tout mon possible pour lui donner contentement ; mais que le sujet étoit en soi si malheureux , & en toutes ses circonstances public , dont l'on ne pouvoit plus indignement parler ; que tout ensemble m'ôtoit tout moyen de pouvoir servir selon mon desir , & que soudain après ces deux jours , par mon obligation à cette grande fête , je ferois une assemblée , en redoublant mon conseil , pour y trouver tous les expédiens possibles à sa satisfaction , comme à ma décharge envers dieu & le public. Je suis , &c. Signé , J. Franc. P. archevêque de Paris.

Extrait des registres de l'officialité de Paris , du 14 août.

Sur ce qui nous a été remontré par le promoteur , qu'en conséquen-

ce de notre sentence, donnée sur les conclusions le troisième de ce mois, le corps du feu seigneur duc de Nemours avoit été porté, par forme de dépôt, en l'église de S. André sa paroisse : ledit promoteur auroit appris que la dame duchesse de Nemours sa veuve, par une pieuse affection à la mémoire du feu seigneur son mari, vouloit faire, en ladite église & en celle des Augustins, des services solennels & assemblées célèbres, même avec oraison funèbre, à la louange dudit défunt seigneur, ce qui pourroit apporter quelque scandale au public, qui, n'étant pas bien informé des motifs de notredite sentence, pourroit estimer que ces choses se feroient contre les saints canons & decrets de l'église, par lesquels toutes personnes qui meurent dans tels accidens, sont excommuniées & privées de la sépulture chrétienne, & des prières & suffrages de l'église ; c'est

pourquoi il estime nécessaire d'interpréter notre sentence, & apporter quelque modération, à ce que la dite dame duchesse, veuve, ne soit frustrée de la consolation qu'elle espiéroit en exécution d'icelle, & d'ailleurs que personne ne puisse, avec quelque apparence, prendre sujet de scandale de l'effet de notre jugement.

Nous, juge & official, ayant dieu devant les yeux, & suivant l'esprit de sa miséricorde envers les pécheurs, & aussi la bénignité de la sainte église envers ses enfans, & pris, sur ce, conseil de quelques docteurs en théologie de la faculté de Paris, interprétant notredite sentence; attendu que ledit défunt seigneur duc a donné signe de pénitence & reçu l'absolution sacerdotale. Disons, & ordonnons, que son corps jouira de la sépulture chrétienne, suivant notre première sentence,

& même sera assisté des prières & suffrages secrets de l'église : sans toutefois qu'il soit loisible de faire, esdites églises, ni autres de cette ville & diocèse, service solennel, convocation d'assemblée célèbre, ni oraison funèbre.

DERNIÈRES PAROLES

*De monseigneur le maréchal de Fabert,
décédé à Sedan le 17 mai 1662.*

LE jour précédent avant l'ouverture du château, environ cinq heures du matin, le major du château cria de dessus la muraille, à celui de la ville, d'appeler, de la part de mondit seigneur, messieurs les ministres, messieurs les Billots, qui sont deux frères, monsieur David, & monsieur Neaume, tous quatre bourgeois, tous lesquels, excepté deux ministres qui étoient

absens, furent conduits en sa chambre, où se trouvèrent aussi quelques-uns de messieurs du conseil de Sedan, & nous ayant, mondit seigneur, fait passer tous dans la ruelle de son lit, & fait ouvrir le rideau du pied, afin de voir & d'être vû; il nous parla environ trois quarts d'heure, avec autant d'ordre, de présence d'esprit, & grandeur de cœur qu'à l'ordinaire; combien qu'il fut si oppressé, que les mouvemens de sa poitrine me firent croire plusieurs fois que c'étoient des accès; aussi fut-il par deux fois arrêté pour reprendre un peu haleine. Il ôta son bonnet dans le discours, & fit ouvrir une fenêtre qui regardoit cette ouverture du lit. Voici ce que j'en ai pu recueillir de mot à mot, autant que le trouble de mon deuil extrême me l'a pu permettre.

» Messieurs, je vous ai mandés par-
 » ce que j'ai des choses de grande
 » conséquence à vous dire. Il y a
 » longtems

„ longtems que j’y ai pensé, & que je
 „ les ai examinées de toutes les fa-
 „ çons, très-soigneusement, en me
 „ dépouillant de toute préoccupa-
 „ tion, & je les tiens nettement réso-
 „ lues en mon esprit. C’est la réunion
 „ des religions que j’espérois de faire
 „ réussir, & que j’ai beaucoup de re-
 „ gret de laisser imparfaite; car je l’ai
 „ toujours grandement désirée; par-
 „ ce qu’il y va de la gloire de Dieu,
 „ du service du roi, du bien de l’état,
 „ & de vos avantages publics & par-
 „ ticuliers, & du repos de vos con-
 „ sciences. Il y a fort longtems que
 „ j’en ai formé le dessein; mais com-
 „ me ce n’étoit pas un ouvrage si fa-
 „ cile, je travaillois à vous faire ap-
 „ procher les uns des autres, petit-à-
 „ petit, pour vous apprivoiser, par
 „ des conférences amiables, afin de
 „ dissiper les aigreurs & l’animosité,
 „ & j’ai toujours tenu la chose faisa-
 „ ble. Vous, messieurs, s’adressant

» aux ministres, vous m'avez avoué
» que vous étiez presque d'accord
» des choses essentielles ; ainsi s'il ne
» reste que celles qui regardent quel-
» ques cérémonies ; il ne faut pour
» cela qu'un peu de complaisance.
» Cela devoit-il manquer , pour
» achever un ouvrage si excellent &
» si nécessaire. Non, messieurs, puis-
» que nous sommes si proches, il n'en
» faut point demeurer-là. Nous ne
» sommes pas ce que vous croyez ,
» & vous n'êtes pas ce que nous
» croyons. Je vous ai dit que je si-
» gnerois votre confession de foi ;
» je n'y trouve rien qui choque ma
» religion, qui est celle de mes pères ;
» où Dieu m'a fait la grace de vivre,
» & en laquelle je m'en vais mourir ,
» & de laquelle je fortirois néan-
» moins, si je n'étois assuré d'y faire
» mon salut. Messieurs, vous m'avez
» souvent dit beaucoup de choses ,
» mais je doute que l'on m'ait tou-

» jours parlé franchement. J'ai
» parlé à des particuliers sur cette
» matière , que j'ai trouvé fort
» raisonnables , & fort sincères.
» Vous avez , messieurs , beaucoup
» de science & d'étude ; mais il
» faut distinguer la vérité des pré-
» textes : les livres parlent comme
» font les hommes , & on ne se
» propose que les disputes qui ne
» font qu'aigrir , & où chacun seu-
» lement s'efforce de porter son
» parti & soutenir son opinion ,
» sans aller à la source : c'est-là ,
» néanmoins , où on trouve la véri-
» té , & où on peut reconnoître que
» l'erreur , l'abus , & le scandale
» dont vous vous plaignez , ne font
» que dans les mœurs , & non pas
» dans les institutions de la doctri-
» ne. Quand vous lisez les livres ,
» vous en prenez tout ce qui fait
» pour vous & contre nous ; mais
» tout ce qui est pour nous , vous

le laissez en arriere. Il est néanmoins certain que, si un ministre avoit étudié avec les jésuites, il seroit jésuite ; & , si un jésuite avoit étudié avec les ministres, il seroit comme eux. Vous tenez encore à la naissance, & à ce que vous apprenez de vos pères, à l'instruction que vous avez sucée avec le lait, & participez à la haine de vos devanciers, qui se sont ramentus de père en fils, les massacres qu'on a faits sur eux ; ce qui ne sert qu'à entretenir & augmenter l'animosité & la division. Nous sommes élevés de même dans les sentimens & le blâme de votre séparation d'avec nous, & de votre religion ; & , c'est ainsi qu'on s'anime de part & d'autre, & on dispute là-dessus avec chaleur & passion, & point de raison & de charité ; & , j'étois dans cette préoccupation dans ma jeunesse,

dans les guerres contre vos pères,
 où je servois le roi, & où j'ai reçu
 des coups de mousquets; & je
 croyois lors que c'étoit une bonne
 œuvre, de vous détruire. En effet,
 quant à votre séparation, elle s'est
 faite fort mal-à-propos: il est vrai,
 qu'il y avoit des scandales en l'é-
 glise; mais pour cela, il ne falloit
 point se séparer: au contraire, il
 falloit user de douceur, & de per-
 suasion, pour redresser les choses,
 & ramener ceux qui se pouvoient
 égarer. Pensez-y donc, messieurs,
 & y travaillez avec un esprit de
 charité: je vous jure, sur ma part
 de paradis, que je n'ai autre mo-
 tif en ce dessein, que celui de la
 gloire de Dieu, le service du roi,
 & le bien de l'état, & suis porté
 des sentimens d'affection que j'ai
 pour vous: & vous pouvez bien
 juger que ce ne peut être ni par
 vanité, ni par ambition, ni par

l'espérance de la louange des hommes, ni des récompenses de la cour, puisque je m'en vais mourir, & m'en vais en un pays où le roi n'a rien à me donner. Ayez donc, messieurs, la charité que Dieu recommande, ne vous tenez point à l'apparence, ni à l'extérieur des choses, prenez-en le fond, & ne prétextez rien sur ce que quelques moines ont écrit, & dont nous avons tant parlé; ce n'est que du fatras, & une fantaisie particulière; ce sont des coquins qui ne feront point avoués, & de qui les opinions seront réprouvées: vous devez encore, messieurs, être persuadés de mon affection, & de l'amour que j'ai pour vous, qui m'oblige à vous parler. Si vous considérez sur les affaires du présidial, comment je m'y suis porté, pour conserver un chacun dans les charges, & que

» je n'ai point feint de tout hazar-
 » der de mon côté, pour vous main-
 » tenir & vous procurer du repos ;
 » & , si quelqu'un avoit pensé que
 » j'eusse pris les charges , pour en
 » disposer , dans la pensée d'en pro-
 » fiter , il m'auroit fait grand tort.
 » M. de Terme, sçait tout le dé-
 » tail & mes intentions ; c'est un
 » gentilhomme , à qui tout ce peu-
 » ple a beaucoup d'obligation.

» Enfin , messieurs , travaillez à
 » cette réunion avec zele ; ayez de
 » la charité ; sortez d'un si mauvais
 » pas ; vous seriez toujours odieux ;
 » & c'est une chose qui vous doit
 » toucher , que dès que l'on nomme
 » un huguenot à la cour , c'est un
 » nom qui semble donner de l'hor-
 » reur ; mais c'est assez qu'il y va de
 » l'intérêt & du repos de vos conf-
 » ciences ; cela se doit préférer à
 » toute autre chose : mais vous y
 » rencontrez aussi toutes sortes d'a-

» avantages temporels ; car vous êtes
 » privés des commodités & du sou-
 » lagement des familles , à faire éle-
 » ver , instruire & placer vos enfans
 » dans les cloîtres , & participer à
 » tant de bénéfices qui se distribuent
 » parmi nous ; il y va de la gloire
 » de Dieu ; c'est une chose que le roi
 » desire avec passion , & qui regarde
 » le bien de son service & de son
 » état , que ses sujets aient des mê-
 » mes sentimens dans la religion ,
 » comme dans les devoirs civils &
 » politiques ; travaillez - y donc ,
 » messieurs , avec charité , & Dieu
 » vous bénisse.

On lui fit trois réponses succin-
 tes , dont le sommaire étoit , qu'on
 suivroit ses bonnes intentions , à
 quoi il répartit : » Je vous en prie ,
 » messieurs , de la charité , & Dieu
 » vous bénisse : » & sur ce qu'on dit
 que nous espérons que Dieu le ren-
 droit à nos vœux , & qu'étant de re-

tour enfanté, nous lui donnerions plus que jamais, &c. Il repartit : » On ne » retourne point d'où je suis ; » & comme on se retiroit, Billot l'aîné se mit à genoux devant son lit, lui prit & baïsa la main, & la baigna de ses larmes, priant Dieu qu'il détournât le mal de sur mondit seigneur, sur lui ; ensuite de quoi tous les autres la baïserent de même à genoux, ce que mondit seigneur reçut fort bien : car il nous prit à tous la tête dans ses mains, nous bénissant, & nous disant adieu, exhortant chacun de son devoir au service du roi. Nous pleurions tous comme des enfans, devant lui.



S O M M A I R E

Du discours fait par l'amirante de Castille, sur le différend entre le cardinal d'Este (a), protecteur de France, les cardinaux François & lui.

DIVERSES assemblées se sont faites entre les ministres & partisans Espagnols, tant chez l'ambassadeur, que chez le cardinal Albornot, pour résoudre si l'ambassadeur devoit visiter les cardinaux François, & leur rendre la déférence de s'arrêter le

(a) Ce prince s'appelloit Renaud d'Este; il étoit né en 1618; il avoit été fait cardinal en 1641. Le roi Louis XIV le nomma ensuite à l'évêché de Montpellier, & lui donna la protection des affaires de France, auprès de la cour de Rome. Il y fit des merilles, dans l'affaire des Corfès, sous le pape Alexandre VII.

premier aux rencontres par la ville , & a été conclu négativement , & les points suivans proposés , pour faire voir que ce sont respects de courtoisie , & non d'obligation.

L'an 1628 , le grand duc ayant demandé place en la chapelle du pape , le pape Urbain la lui concéda , à condition qu'il visiteroit tout le collège des cardinaux , ce qu'il promit de faire , & qu'il exécuta , sinon qu'il laissa le cardinal Fabrice Verospi qu'il haïssoit , dont il n'y eut point de bruit.

Si les François n'en firent point , quand le cardinal de Savoie laissa leur parti pour celui d'Espagne , il ne s'ensuit pas , que les Espagnols doivent rester tranquilles contre le cardinal d'Este , pour ce qu'il a eu le chapeau à la nomination de l'empereur , auquel il le devoit renvoyer , avant que de quitter son parti , comme les chevaliers renvoyent les col-

liers d'ordres , & les officiers de guerre renoncent à leurs charges , avant que de passer à un autre service : outre que monsieur de Noailles ne rendit plus visite aucune au cardinal de Savoye , depuis qu'il eut changé de parti , ni monsieur de Treves , le cardinal Orsin même à son départ , après que ledit cardinal eut renvoyé le brevet de comprotecteur , que le roi lui avoit envoyé. Sur ces exemples , l'amirante croit n'avoir aucune obligation de visiter le cardinal d'Este , qu'il tient pour son ennemi , sans être obligé de déclarer les raisons de son roi. Il prétend pareillement ne devoir aucune visite aux cardinaux Grimaldi & de Valencey , pour ce qu'ils ont refusé la courtoisie ordinaire , de lui mander leurs carrosses de campagne , sous prétexte qu'ils ne pouvoient le faire , si le protecteur n'étoit invité , & ne mandoit les siens , *E questo* , dit le

texte, *secondo la censura della corte & intendenti delle cerimonie mal è.* Voilà pour le premier chef: pour le second, qui est de s'arrêter le premier, quand on se rencontre, voici ce que porte le discours.

La coutume de s'arrêter, commença du tems d'Alexandre Farnese cardinal, ou de Louis d'Este le vieil, qui étoient en si haut respect & crédit, que les courtisans commencerent d'user de cette déférence pour eux. L'an 1617, le chevalier Philippe Math, fut envoyé pour résident à Rome, par l'archiduc Albert. Tous les cardinaux & Borghese même, lui rendoient le réciproque, quand il s'arrêtoit le premier. Les seuls cardinaux Montalto, Monti & Resi, ne le lui rendoient pas; il consulta son maître de ce qu'il avoit à faire, & l'archiduc lui répondit, qu'excepté le prince souverain, pour les autres ce respect n'étoit

que de courtoisie ; & que comme étranger , il n'étoit pas fujet aux loix du pays ; & , par ainfi , qu'il ne s'arrêât point pour ceux qui ne lui rendroient pas le même honneur , excepté pour les cardinaux princes , & pour le vice-chancelier. Le cardinal Montalto averti , s'arrêta , l'autre fit toujours à fa mode ; ce troisièm mourut. Le duc Orfin , de San-Gemini , ne recevant pas l'honneur de la *riferma* , comme ils l'appellent , du cardinal Decio Caraffa , ne s'arrêta plus en le rencontrant. Le pape Paul en ayant oui quelque plainte , dit que c'étoit un terme de courtoisie , fit néanmoins faire quelque office de fatisfaction au cardinal.

Le marquis de Caravaglio ne recevant pas l'honneur de la *riferma* , ou de s'arrêter le dernier , du cardinal de Medicis , passa outre , & ne s'arrêta plus. Federic Colonna , étant fort jeune , n'ayant pas été ho-

noré du cardinal Odoardo Farneſe en ſ'arrêtant, comme lui avoit fait, l'alla rencontrer auſſi-tôt une autre fois, & paſſa ſans arrêter : le cardinal dit en ſouriant, *il faudra tantôt ſ'arrêter pour les Ragaches*, c'eſt-à-dire, pour les enfans. Son pere mena le jeune garçon demander pardon au cardinal. Doin Camille Colonna, à deſſein, alloit rencontrer le cardinal Ludoviſi, ſans ſ'arrêter du tems de Gregoire XIV, il en fut obligé de ſe retirer de Rome; & le pape déclara que ce n'étoit plus une courtoisie à diſcrétion, mais un reſpect dû aux cardinaux : néanmoins, peu après, le duc Marie Frangipani, reſuſa de ſ'arrêter devant le cardinal Pie, pource qu'il n'étoit pas en crédit à la cour.

Les ambaffadeurs des couronnes, ont prétendu le même honneur; &, pour ce, Caſtel Rodrigo fit couper les jarrets aux chevaux du marquis

Montenero, qui ne vouloit pas s'arrêter quand il passoit; & le marquis de los Velès ne prétendoit autre chose contre l'évêque de Lamego, quand il l'affaillit.

Le connétable Dom Philippe Colonna, ne vouloit point s'arrêter devant les ambassadeurs de France, ni devant le cardinal de Lyon; & pour ce différend, on se pourvut de soldats de part & d'autre. Le marquis de Château-Villain cherchoit à rencontrer le marquis de Cœuvres, ambassadeur, pour lui faire affront, & se faisoit pour cela accompagner de nombre de personnes armées. Enfin, les ministres des princes ne sont pas obligés aux loix des pays où ils sont de passage, & l'on attendoit de la prudence du cardinal d'Este, qu'il s'éloigneroit jusqu'à Tivoli, pour laisser cette fonction libre, notamment, puisqu'en même-tems, le gouverneur de Milan, donnoit libre passage

passage aux Suisses ; pour le service du duc de Modene. *Il che fà dubitare se la pazzia de' popoli faccia furiosi li principi , ovvero il furore de' principi renda pazzi li popoli.* Ce sont les termes de la conclusion , bien extravagante au sentiment de plusieurs.

Au discours précédent , il n'est point fait de mention de ce que les ambassadeurs d'obédience de Venise & de Florence , ne voulurent point visiter les cardinaux Barberins , de quoi le pape ne fit aucune démonstration.

On ne sçait quel gentilhomme avoit fait un discours pour le parti du cardinal d'Este , dont le cardinal n'a pas agréé la publication ; mais il est aisé de voir , par le propre discours de l'adversaire , que l'amirante est dans le tort. 1°. En ce qu'il n'a pas fait inviter le cardinal protecteur à mander son carrosse. 2°. En ce que , ou lui , ou les siens ont protesté de

lui faire affront , faisant semer le bruit , qu'ils l'enleveroient & feroient conduire en Espagne , comme un rebelle , & ne lui rendroient aucun honneur. 3°. En ce qu'ils ont donné sujet de croire qu'ils avoient tel dessein , en faisant d'abord venir à Rome , plusieurs gens de main , bandits & assassins , comme ceux du fameux Pezzola , chef des bandits. Ce qui a donné juste sujet au cardinal de se mettre en état de défense ; ce qu'il a dignement fait par l'assistance des François , & des princes amis , notamment du duc de Parme , du duc de Mantoue , des cardinaux François & des Romains mêmes , qui restent indignés des violences Espagnoles , & de voir la ville au danger d'un sac , par l'introduction de tant de voleurs , & gens de mauvaise marque. Il a d'ailleurs la raison pour lui ; car ce qui étoit autrefois courtoisie , est deve-

nu par la coutume , un devoir rendu à la dignité des cardinaux. Que , si par fois il n'a pas été rendu , ç'a été par surreption , & non par dessein formé , & publié comme les Espagnols se vantoient maintenant , où bien par l'impuissance des personnes à qui ce devoir étoit refusé. Le cardinal d'Este ne se trouvant pas en cet état , étant bien appuyé de la France , & de naissance à ne pas boire des affronts , à soutenir l'honneur de la couronne , & du sacré collège ; & , les cardinaux François avec lui , qui ont eu raison de ne pas contribuer au mépris qu'on vouloit faire du protecteur , & de se tenir unis avec lui.



ANECDOTE

*Sur la succession aux places de M. de
PÉREFIXE , archevêque de Paris.*

EMMANUEL - THÉODOSE DE LA
TOUR D'AUVERGNE , qu'on ap-
pella depuis le cardinal de Bouillon ,
étoit parvenu si jeune au chapeau ,
qu'on l'appelloit , dans le monde ,
l'enfant rouge. On peut dire qu'il
n'avoit eu obligation qu'à lui-même
de cette dignité. Voici la façon dont
il y parvint.

La mort de Hardouin de Beau-
mont de Péréfixe , arrivée le 31 de
décembre 1670 , ayant laissé va-
cant le siège de l'église de Paris ,
monfieur l'abbé de Bouillon pria
monfieur de Turenne , fon oncle , de
demander au roi , pour lui , cet ar-
chevêché. Monfieur de Turenne ne

put d'abord s'empêcher de rire de l'idée de son neveu : ensuite , prenant la chose plus sérieusement , il lui remontra que son âge , qui n'étoit que de vingt-un à vingt-deux ans , s'opposoit à ses desirs ; que le premier siège de France exigeoit de grands mérites & de grands talens. En effet , cette place étoit regardée , en ce tems-là , d'un œil bien différent qu'elle ne l'est aujourd'hui. On avoit encore , pour ainsi dire , sous les yeux toutes les affaires , que l'esprit remuant du cardinal de Retz avoit suscitées à la cour pendant la minorité de Louis XIV. Mais l'abbé de Bouillon , après avoir laissé parler son oncle , lui répondit , qu'il sentoît comme lui tous les inconvéniens de la demande : que même , comme sa maison avoit été mêlée fort avant dans les troubles dont il parloit , il devoit renoncer pour toujours à un bénéfice de cette impor-

tance : qu'il ne s'étoit jamais flatté un moment de pouvoir obtenir cette place : mais que cependant il falloit agir , & la solliciter avec la plus grande chaleur ; parce qu'il ne doutoit point que le roi , pour compensation , ne lui donnât un chapeau de cardinal. Monsieur de Turenne ouvrit alors les yeux : il n'eut rien de plus pressé que d'aller demander au roi , pour son neveu , l'archevêché de Paris. Le roi ne manqua pas d'étaler au maréchal toutes les raisons qu'il avoit de ne point lui accorder ce qu'il desiroit. Monsieur de Turenne , qui , selon le plan concerté , ne devoit pas en demeurer là , ni s'effaroucher d'un premier refus , n'en renouvela ses demandes qu'avec plus d'empressement. Enfin , après avoir bien pressé le roi à plusieurs reprises , & en avoir toujours été refusé , il proposa à sa majesté , pour alternative , de lui accorder

la nomination de la France pour le cardinalat ; & il l'obtint sur le champ.

C'est de cette façon que le cardinal de Bouillon eut le chapeau si jeune , & qu'il devint , par la suite , doyen du sacré collège. Quand il prit congé de Louis XIV , pour aller attendre à Rome le décanat , sa majesté lui fit le meilleur traitement. Elle lui dit , entre autres , ces propres paroles , en sortant de son cabinet , & passant devant lui : *mon sieur le cardinal , j'use encore de mon droit.* Faisant allusion à l'action de Charles VII , qui étant à Rome , avoit pris séance dans le consistoire , après le doyen des cardinaux.

Ce fut monsieur Colbert , secrétaire d'état , qui , le premier , annonça à Louis XIV la mort de monsieur de Péréfixe. Il avoit , parmi ses pensionnaires , un des valets de chambre du prélat , qui , dans les occasions ,

l'informoit de diverses choses. Ce valet avoit ordre du ministre de l'informer de la mort de son maître, aussitôt que le moment en seroit arrivé. Le domestique fut éveillé ; & M. Colbert , qui sçavoit récompenser , fut si bien servi , qu'il reçut la nouvelle qu'il attendoit , aussitôt que le prélat eut rendu le dernier soupir. Il quitta , sur le champ , son dîner : il monta chez le roi , qu'il trouva enfermé avec madame de Montespan. Le ministre gratta à la porte : le roi alla lui-même lui ouvrir ; & monsieur Colbert lui dit , qu'il venoit annoncer à sa majesté la mort de monsieur de Péréfixe : qu'elle devoit être sûre de la conduite de celui à qui elle donneroit cette place : que ce qui étoit arrivé du tems du cardinal de Retz , devoit faire connoître la nécessité de placer sur le siège de l'église de Paris un homme d'un caractère doux ,
tranquille ,

tranquille , & qui se conformât absolument en tout aux intentions de sa majesté ; & qu'il la supplioit de penser mûrement à un choix aussi important , & de ne point se déterminer sur le champ : le roi le lui promit. Mais ce prince eut besoin du conseil de monsieur Colbert , pour faire tomber la nomination sur monsieur de Harlay de Chanvallon , alors archevêque de Rouen.

Le ministre étant de retour chez lui , sa femme entra dans son cabinet : il lui confia les raisons qui l'avoient fait sortir de table. La dame lui demanda si , après avoir annoncé au roi cette nouvelle importante , il n'avoit point demandé , pour lui , à sa majesté la charge de chancelier de ses ordres , dont monsieur de Péréfixe étoit revêtu. Mais , comme monsieur Colbert étoit beaucoup moins occupé de ses propres affaires , que de celles de l'état , il ré-

pondit à sa femme qu'il n'y avoit pas seulement pensé.

Monsieur de Louvois vouloit aussi faire sa cour au roi, & donner avis le premier à sa majesté de la mort de monsieur de Péréfixe : mais son projet étoit en même-tems de demander la place de chancelier des ordres. Il ne fut pas averti aussi à tems que monsieur Colbert ; & il y avoit une heure que le roi sçavoit cette nouvelle, quand monsieur de Louvois arriva. Sa majesté étoit à table : elle lui répondit qu'on l'en avoit déjà informée. Monsieur de Louvois devina par qui il avoit été prévenu ; & il ne douta point que son concurrent n'eût en même-tems demandé la charge de l'ordre. Cependant, il ne négligea pas d'en faire la demande au roi à tout événement. La tentative lui réussit ; sa majesté, qui n'en avoit point disposé, la lui accorda sur le champ. Et

monsieur Colbert, qui retourna chez le roi pour la demander, fut obligé d'attendre que par la suite il vaquât une autre charge dans l'ordre.

RELATION

De l'insulte faite à l'hôtel de l'envoyé de France à Mayence, & de la réparation qui en a été faite le 24 juillet 1674.

AUJOURD'HUI, après midi, un officier Lorrain, nommé Schellart, qui se dit major des dragons, étant passé à cheval devant la maison de monsieur l'abbé de Gravel, envoyé de France en cette cour, déchargea ses deux pistolets contre la porte de son logis. Ses gens coururent aussitôt aux fenêtres avec des armes; & ils auroient assurément châtié cette insolence: mais il étoit déjà disparu.

Ledit envoyé étant survenu peu de tems après , & lorsque ce même officier repassoit par-là à pied , il auroit pu le faire assommer , s'il avoit voulu , étant accompagné de dix ou douze de ses domestiques bien armés : mais il jugea plus à propos , par plusieurs considérations , d'en tirer satisfaction d'une autre maniere. Il se contenta de traiter ledit officier , qui lui faisoit de lâches soumissions , de malhonnête-homme , & de lui dire , en présence de quelques gentilshommes de la cour , qu'il le feroit repentir & châtier de sa pétulance avant qu'il fût vingt-quatre heures ; & que s'il en valoit la peine , il le feroit traiter par ses valets comme le méritoit une action de cette nature. Cet officier , continuant ses lâches excuses , voulut , pour tâcher de faire sa paix , donner la main à l'envoyé , qui la lui releva avec une telle violence ,

qu'elle lui remonta jusqu'au visage ; sur quoi des gentilshommes de la cour ayant prié ledit envoyé de ne point s'emporter davantage ; l'autre se retira.

Monsieur l'électeur ayant été averti de cette violence publique faite dans sa capitale , donna aussitôt ses ordres pour faire chercher ledit officier dans toutes les hôtelleries , pour le faire arrêter : mais on apprit , qu'après cette action , il s'étoit évadé de la ville.

Ledit envoyé écrivit , à l'heure même , à monsieur le duc de Lorraine , pour lui demander justice de cette violence. Hier , dès la pointe du jour , vint , de la part de ce prince , l'intendant de son armée , pour témoigner à monsieur l'électeur le sensible déplaisir qu'il avoit de l'insolence qu'avoit commise un de ses officiers ; & que pour commencer à en témoigner son véritable ressentiment

ment , il lui avoit fait mettre les fers aux pieds & aux mains ; à quoi ledit intendant ajouta , que si monsieur l'électeur & monsieur de Gravel n'intercédoient pour lui , son maître le feroit passer par les armes.

Un des principaux officiers de la cour de monsieur l'électeur , ayant parlé là-dessus à l'envoyé de France, & lui ayant fait entendre les intentions de monsieur le duc de Lorraine , ils ont eu ensemble une grande conférence ; & il y a eu plusieurs allées & venues pour convenir de la satisfaction qui feroit faite audit envoyé : ce qui fut enfin arrêté de cette sorte ;

Que monsieur l'abbé de Gravel témoigneroit , par le canal des ministres de monsieur l'électeur , à l'intendant de l'armée de monsieur le duc de Lorraine , qu'il prieroit son altesse de le relâcher de ses fers & de sa prison , pour lui donner lieu

d'être amené à la tête de quelques cavaliers , à son hôtel , comme un officier en arrêt ; & qu'au même lieu où il avoit commis la faute , il demanderoit très-humblement pardon au roi , & feroit ses excuses audit envoyé de l'insolence à laquelle il s'étoit laissé emporter par le trop de vin qu'il avoit pris , dont il avoit tout le déplaisir imaginable ; & qu'il supplieroit ledit envoyé d'intercéder auprès de son altesse électorale de Mayence à ce que son altesse sérénissime de Lorraine lui pardonnât , promettant qu'il ne retomberoit jamais dans une pareille faute , dont il se repentiroit très-sincèrement.

Les choses étant ainsi résolues , ledit sieur intendant s'en retourna à l'armée. Il revint le lendemain à Mayence , & fit rendre à monsieur l'abbé de Gravel la réponse de monsieur le duc de Lorraine à la lettre qu'il lui avoit écrite. Il fut commen-

cé une autre négociation par l'interposition des personnes de qualité qui s'intéressoient dans l'affaire dudit Schellart , pour faire enforte qu'il ne fût pas ainsi conduit par des cavaliers à la porte de l'hôtel dudit envoyé ; mais qu'il fût amené , par quelques-uns de ses amis , dans ledit hôtel , où il feroit toutes les satisfactions qu'il desireroit. Mais , l'envoyé n'ayant rien voulu relâcher de ce qui avoit été convenu le jour précédent , la chose s'est enfin exécutée en ces termes , aujourd'hui , à trois heures après midi , en présence de quelques-uns des principaux ministres de son altesse électorale , & d'un grand nombre de peuple qui étoit venu pour voir faire cette réparation.

L'officier l'ayant faite en ces termes qu'il est parlé ci-dessus , l'envoyé de France monta en carrosse , & alla prier monsieur l'électeur d'in-

tercéder auprès de monsieur le duc de Lorraine, à ce que son altesse voulut bien pardonner audit officier.

Copie de la lettre de M. l'abbé de Gravel, à M. le duc de Lorraine, du 22 juillet 1674.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse sérénissime est trop généreuse pour prendre en mauvaise part la juste plainte que je prens la liberté de lui faire contre un de ses officiers, qui a été assez mal avisé pour venir tirer deux coups de pistolet dans les armes du roi qui sont sur la porte de mon logis. Cet officier s'appelle Schellart. Comme je suis très-persuadé qu'une action de cette nature, non seulement ne s'est point faite par les ordres de votre altesse sérénissime,

mais même qu'elle la désapprouvera ; j'espere qu'elle aura la bonté d'en faire châtier l'auteur. J'attens cette justice de votre altesse sérénissime ; & demeure, &c.

Copie de la réponse de M. le duc
de Lorraine, du 23 juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu les lettres que vous m'écrivîtes hier au sujet de l'action de Schellart ; c'est une brutalité si impertinente , qu'elle ne pouvoit se faire que par un yvrogne. J'en ai , en mon particulier , beaucoup de déplaisir , l'ayant fait mettre en arrêt dès que j'en fus averti. J'ai envoyé ce matin à monsieur l'électeur de Mayence , offrir de lui envoyer ce Schellart , afin d'en tirer telle satisfaction qu'il lui plairoit , & pour lui , & pour ce qui

*vous touche. Vous assurant que, quoi-
que j'aie le malheur de n'être pas dans
les bonnes graces de sa majesté très-
chrétienne, je ne me départirai ja-
mais du respect que je dois à un grand
roi, particulièrement lorsqu'il s'agit
des intérêts des personnes de votre ca-
ractere & de votre mérite; étant
comme je suis, &c.*

Au quartier proche Flersheim, le 23
juillet 1674.

*C O P I E d'une Lettre de M. le
comte de Maulevrier, écrite à M.
de Vignon.*

Du camp de Fremusem, le 30 juillet
1674.

IL ne s'est rien passé d'extraordi-
naire & de nouveau de ces côtés-ci,
que le cartel de défi que monsieur

le prince Palatin a envoyé , par un trompette , à monsieur de Turenne. Je l'ai lû , & c'est une pièce des plus curieuses de nos jours. Ce cartel est en forme de lettre , de trois pages d'écriture. Les deux premières pages parlent du changement de religion de monsieur de Turenne en termes assez piquans , lui disant que , quoiqu'il ait changé de religion , il n'a point changé d'honneur , ayant toujours fait tout le mal qu'il a pu dans ses états ; les ayant ravagés lorsqu'il y a passé comme ami , & depuis qu'il y est entré comme ennemi , y commettant des barbaries & des cruautés dont on n'use point parmi les Turcs. Il explique ensuite ces barbaries & ces cruautés , qui consistent en quelques villages pillés & brûlés , & quelques-uns de ses payfans assommés. Après cela , il dit , que ne pouvant point encore se mettre à la tête d'une armée pa-

reille à la sienne, pour venger l'empire & son pays de tant de maux soufferts, il veut en tirer vengeance lui-même de personne à personne; & là-dessus, il lui demande le lieu, le tems, le jour, l'heure & la manière du combat; & ajoute enfin qu'il espere que cette terre, qui a servi autrefois d'asyle au grand-pere de monsieur de Turenne, Henry ou Guillaume de Nassau, dont la fille étoit mere de monsieur de Turenne, qui étoit son grand oncle, sera témoin de son repentir, comme elle l'a été de ses excès.

Monsieur de Turenne renvoya à monsieur l'électeur, dès le soir même, son trompette avec un mot de réponse fort honnête, lui avouant qu'il étoit vrai que des soldats de l'armée avoient brûlé quelques villages de ses états; mais que c'étoit parce qu'ils y avoient trouvé de leurs camarades tués par des payfans

d'une maniere assez étrange ; que les payfans du Palatinat ont brûlé tous vifs cinq foldats Anglois dans des villages écartés ; qu'ils y avoient mis le feu à des heures auxquelles on ne l'avoit pû empêcher ; & que ne doutant point que son altesse électorale ne fût bien persuadée que ces choses ne se faisoient point par ses ordres , il la supplioit de lui conserver toujours l'honneur de ses bonnes graces , n'ayant rien fait qui l'en dût éloigner.

Le respect que nous avons tous pour madame , ne nous a pas pû empêcher de rire beaucoup de la chaleur de ce prince & de son procédé.



RELATION

De l'affaire de M. Brisacier.

Septembre 1676.

JE ne doute pas que votre altesse sérénissime n'ait appris, de divers endroits, une folie qui a passé dans la famille de monsieur de Brisacier; mais je crois qu'elle ne sera pas fâchée que je lui mande la chose de la manière que je l'ai apprise.

Il y a environ deux mois que le roi de Pologne écrivit au roi, pour le prier de trouver bon qu'il pût acheter une terre en France, & de la vouloir ériger en duché, pour la mettre sur la tête de la personne que le roi de Pologne lui marqueroit. Le roi croyant que la pensée du roi de Pologne étoit de la donner à un de ses enfans, pour lui établir quelque bien dans le royaume, ou à mon-

sieur le marquis de Bethune , ou à monsieur le marquis d'Arquien , lui accorda ce qu'il lui demandoit là-dessus ; lui fit une réponse honnête , commanda l'expédition des lettres patentes , qu'il ordonna pourtant qu'on gardât , pour les délivrer lorsque le roi de Pologne auroit déclaré pour qui feroient la terre & la dignité. La grace étant accordée , on commença à chercher une terre ; on convint de celle de Voulvart , qui appartient à monsieur de la Baziniere , & venoit de monsieur de Longueville : mais comme l'on m'a dit que cette terre avoit été donnée au comte de Dunois du tems de Charles VII , & qu'elle étoit réversible à la couronne , le roi n'a pas voulu qu'elle ait été vendue à cause de cette réversion ; ainsi le contrat est demeuré nul : de sorte qu'on en a cherché une autre qui a été achetée de madame du Pleffis , qui est la terre

terre de Rieux en Bretagne. La chose étant en cet état depuis trois ou quatre jours , un prêtre qui avoit présenté au roi la première lettre du roi de Pologne , lui en a apporté une autre toute de sa main. Il alla trouver monsieur de Pomponne pour le prier de le mener au roi , afin qu'il lui pût donner cette lettre. Monsieur de Pomponne fit ce qu'il put pour sçavoir ce que c'étoit , sans qu'il pût en venir à bout : mais comme ce prêtre étoit une espèce de tartuffe d'une apparence de sagesse , il lui dit qu'il le meneroit au roi : & en effet , dès le matin , il le mena à sa majesté , qui l'ayant tiré à part à une fenêtre , le prêtre lui donna la lettre du roi de Pologne , qui étoit toute de la main de cette majesté , & qui portoit , à peu près ; que la maison de Brisacier étant alliée de celle de Sobieski , & voulant lui donner des marques de l'estime qu'il avoit pour

cette famille , & particulièrement pour le sieur Brisacier , secrétaire des commandemens de la reine , il croyoit bien que sa majesté auroit agréable qu'il mît sur sa tête la dignité de duc & pair , qu'il lui avoit demandée , avec la terre qu'il avoit achetée. Le roi , quoiqu'il eût envie de rire de cette scène , conserva pourtant son sérieux , & répondit à ce prêtre qu'il lui rendroit une réponse positive , dans quelques jours , sur ce que le roi de Pologne lui mandoit : & étant rentré dans la chambre où se tient le conseil , n'y ayant que ces messieurs qui le composent : Il y a longtems , dit sa majesté , que nous sommes en peine de sçavoir pour qui est la terre & le duché que demande le roi de Pologne , je le sçai présentement ; mais il faut que vous le deviniez , avant que je vous le dise , & que je vous fasse voir la lettre que j'ai qui le marque. Chacun

de ces messieurs s'efforça de deviner ; les uns dirent que c'étoit pour monsieur le marquis de Bethune , c'étoit lui qui avoit frappé l'esprit du roi la première fois que le roi de Pologne lui en avoit écrit : les autres dirent que c'étoit pour monsieur le marquis d'Arquien ; les autres que c'étoit pour les enfans du roi de Pologne , pour qui la reine de Pologne seroit bien aise d'avoir un établissement en France : mais pas un n'ayant deviné , le roi leur dit qu'ils ne devineroient pas en dix ans ; & leur faisant voir la lettre , ils trouverent que c'étoit monsieur de Brisacier , dont chacun demeura aussi surpris , que votre altesse sérénissime se le peut imaginer. Le roi leur dit qu'il ne falloit point parler de cela à qui que ce soit au monde , parce qu'il y avoit quelque fusée en cela qu'il ne pouvoit débrouiller ; & qu'avant d'en rien dire à personne , il falloit

en écrire à monsieur de Bethune ; pour lui rendre compte de tout cela , & apprendre de lui tout ce qu'il en pouvoit sçavoir : mais , le lendemain , monsieur de Brisacier ayant été dire à la reine qu'il y avoit un prêtre qui avoit une lettre à rendre à sa majesté , la reine lui dit qu'il le lui amenât , s'il vouloit , présentement ; & l'ayant fait entrer , la reine reçut la lettre , qu'elle se mit à lire , & l'on remarqua qu'elle rioit en la lisant ; ce qui fait croire que le roi , qui avoit commandé aux autres de ne point parler , n'avoit pû s'empêcher de le lui dire. La reine , quelques momens après , envoya , à ce qu'on dit , pour sçavoir si elle pouvoit voir le roi : elle alla pour lui faire voir cette lettre ; & justement , comme il étoit chez madame de Montespan , monsieur de Brisacier voyant que la Vienne y entroit , le pria de dire à madame de Montef-

pan qu'il voudroit bien avoir l'honneur de lui faire la révérence ; ce que le roi entendant , dit que c'étoit trop , & dit tout haut ce qui s'étoit passé : & étant sorti , chargea monsieur de Pomponne de voir ledit sieur de Brisacier , & de sçavoir de lui tout le particulier de cette histoire : & monsieur de Pomponne ayant demandé audit Brisacier à quoi il songeoit , celui-ci lui répondit qu'il étoit de qualité à être duc & pair : monsieur de Pomponne lui répondit que cela n'étoit pas connu dans le royaume ; & il répliqua qu'il étoit parent du roi de Pologne , & qu'il étoit entré en tout cela , parce qu'il l'avoit souhaité ; que le roi de Pologne se souvenoit de l'amitié qu'il avoit toujours eu pour sa famille. Celui qui a mené toute cette intrigue est le prêtre dont j'ai déjà fait mention ; c'est un carme déchauffé , qui a jetté le froc aux orties ; & un nommé monsieur Béreau ,

que votre altesse sérénissime connoît, qui ont dit à monsieur de Pomponne, lorsqu'il leur en a parlé, que le roi de Pologne avoit ici un conseil des plus éclairées personnes du royaume ; & qui disent que le roi de Pologne étant en France, lorsqu'il étoit jeune, il fut amoureux de madame de Brisacier, ou d'une de ses filles. Enfin cela a terminé, par un ordre que le roi a fait donner à monsieur de Brisacier de se retirer hors de Paris jusqu'à nouvel ordre. Monsieur de Brisacier étoit si persuadé de sa bonne fortune, qu'il y a déjà quelque tems qu'il avoit fait faire un carrosse & une livrée neuve, ne marchant plus qu'avec huit laquais ; & ayant porté ses prétentions sur mademoiselle de Noailles, qu'il prétendoit épouser, à l'ombre du duché dont il se croyoit déjà revêtu (a).

(a) On trouve quelques autres circonstances de cette aventure, dans le *RECUEIL A*, imprimé à Fontenoi, 1745, page 46.

M É M O I R E S
ET ANECDOTES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE P O L O G N E ;
C O N T E N A N T ,

*L'abrégé de la vie de la reine Louise-Marie
de Gonzague, par M. Desnoyers, secré-
taire des commandemens de cette majesté.*

*La relation des funérailles de cette reine,
tirée d'une lettre de Chauveau, secrétaire
du prince de Condé.*

Remarques sur le roi J. Casimir.

*Portrait du roi Jean Sobieski ; & l'histoire de
la concurrence du prince de Conty, & de
l'électeur de Saxe, pour la couronne de
Pologne.*

MÉMOIRES



M É M O I R E S

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE POLOGNE.

*Portrait de la reine LOUISE-MARIE ,
par M. Desnoyers , secrétaire des
commandemens de cette majesté.*

LOUISE-MARIE DE GONZAGUE-
CLEVES , reine de Pologne & de
Suède , naquit à Nevers le 18 d'août
1611 , de Charles I , qui n'étoit
alors que duc de Nevers & de Re-
thel (a), & de Catherine de Lorraine.

(a) Il devint duc de Mantoue , le pro-
pre jour de Noël 1617 , par la mort de
Vincent de Gonzague II , duc de Man-
toue , son cousin : mais il ne fut paisible

Mayenne sa femme. La rare beauté, & les autres excellentes qualités de la jeune princesse, engagèrent Gaston de France, duc d'Orléans, à la rechercher en mariage, en 1627, avec une passion extrême : mais la reine Marie de Médicis qui n'aimoit pas la maison de Mantoue, quoique forcée de rendre justice aux différens mérites de la jeune princesse, rejetta ce mariage. C'est l'origine des mécontentemens, que Gaston prit contre sa mere, & contre le roi son frère; mécontentemens qui l'ont suivi jusqu'au tombeau. Ils le firent sortir de France, & ils furent cause, dans la suite, de toutes les guerres qui se sont faites entre les couronnes de France &

possesseur, que le 19 Juin 1631, par l'acceptation du traité de Querasque, que le roi Louis XIII força l'empereur Ferdinand II, le roi d'Espagne, & le duc de Savoye d'accepter, malgré les droits qu'ils prétendoient avoir sur Mantoue.

d'Autriche. Le mariage que le duc d'Orléans contracta avec la princesse Marguerite, sœur du duc de Lorraine, concourut à augmenter l'animosité des deux partis.

La princesse Louise-Marie, étoit alors chez une de ses sœurs (a), abbesse d'Avenay en Champagne, d'où elle fit quelques petits voyages dans le duché de Rethel, pour les affaires du duc de Mantoue son père. En 1633, elle étoit à Nevers; le comte Zawaski, ambassadeur de Pologne l'y alla voir, elle le fit recevoir & traiter magnifiquement. Il étoit pour lors question du mariage de cette princesse avec Ladislas-Si-

(a) Elle en avoit deux, l'une qui s'appelloit Anne, connue, pendant les troubles de la minorité, sous le nom de la Palatine, parce qu'elle avoit épousé en 1645, Edouard, prince Palatin du Rhin; celle dont il s'agit ici, s'appelloit Bénédicte; elle mourut à Paris, le 21 septembre 1637.

gismond IV, roi de Pologne & de Suède; mais ces bruits n'eurent aucun effet, parce que ce prince épousa la princesse Cécile Renée, sœur de l'empereur Ferdinand III. Zawaski avoit mené de Paris avec lui, un excellent peintre, pour faire le portrait de la princesse, que le roi son maître lui demandoit. Elle demeura à Nevers jusqu'à la mort du duc de Mantoue son père, qui arriva en 1637. Elle accourut aussi-tôt à Paris, pour ses affaires; ce fut alors que son mérite brilla dans tout son jour. Le roi Louis XIII en fut si frappé, qu'en 1638, il lui donna une charge militaire: il la fit gouvernante, & sa lieutenant générale, dans les provinces de Nivernois, & de Donzinois. Elle partit bientôt pour aller faire son entrée, & se faire reconnoître aux principales villes de ces provinces, qui en contiennent vingt-trois murées. Elle fut reçue sous le

dais, comme la personne du roi même, & conduite dans l'église principale, au bruit du canon, & des acclamations des peuples, pour assister au *Te Deum*, chanté pour sa réception. Elle a gouverné ces provinces avec la même autorité que le roi, jusqu'à son départ pour la Pologne. Elle remit alors au roi ces gouvernemens, au grand chagrin des peuples.

Le prince Jean Casimir de Pologne, frère du roi Ladislas, vit cette princesse à Paris, dans un voyage qu'il y fit en 1640, & il en devint éperdument amoureux; mais en vain il crut avancer les affaires de son cœur, en faisant confidence de sa passion à Priendi, qui étoit en même tems à Paris, en qualité de résident de Mantoue; une mort assez imprévue, qui emporta la reine Cécile-Renée, l'obligea de faire taire ses desirs, du moins pour quelque

tems. Le roi son frère , qui étoit re-
devenu libre , se ressouvint de la
princesse de Gonzague, dont Zawas-
ki lui avoit apporté le portrait ,
mais qui étoit encore mieux empreint
dans son cœur ; & bientôt rempli du
dessein de l'associer à son trône , il
dépêcha à la cour de France le comte
d'Oënhoff, Palatin de Poméranie,
qui en vint faire la demande. Cette
affaire rencontra si peu de difficul-
tés de toutes parts , que le comte
d'Oënhoff vit bientôt arriver à Pa-
ris , sur ses pas , le comte de Lerno,
évêque de Warmie , & le comte
Opalinski (a), Palatin de Posnanie.
Ces nouveaux ministres étoient en-
voyés , pour épouser la princesse au
nom de Ladislas leur roi , & pour
la conduire en Pologne , ce qui ,

(a) Père de Catherine Opalinska , reine
de Pologne , & duchesse de Lorraine ,
femme du roi Stanislas I , & mère de
Marie-Félicité , reine de France.

malgré les vœux de l'impatient roi, ne put être consommé qu'en 1645. Louise-Marie fut mariée comme fille de France, par Louis XIV, & par la reine Anne d'Autriche, sa mère, qui gouvernoit ce royaume pendant la minorité de son fils, en qualité de régente. Elle fut consignée aux ambassadeurs, dont je viens de parler; mais pour plus de décence, la reine-mère associa à ces seigneurs Renée du Bec, maréchale de Guébriant. On l'honora du caractère d'ambassadrice extraordinaire, & elle fut chargée de conduire en Pologne, & de remettre au roi Ladislas, sa future épouse, commission dont la maréchale s'acquitta avec toute la dignité, & tout le succès que chacun sçait. Tous les princes chez qui la future reine passa dans sa route, s'empresèrent de lui rendre les plus grands honneurs. Elle arriva à Warsovie le 10 mars 1646, & le

mariage y fut aussitôt confirmé & ratifié dans l'église de saint Jean. Le roi son mari la conduisit quelque tems après à Cracovie, où elle fut solennellement couronnée, le 15 de juillet 1646. L'année suivante, elle accompagna Ladislas en Lithuanie. Le séjour qu'ils y firent, ne fut pas fort long. Ils partirent de Vilna le 29 avril, pour en revenir: mille pronostics avoient semblé s'opposer à ce voyage malheureux. Je ne m'amuserai point à les détailler, parce qu'il n'est pas de lecteur qui n'en connoisse la futilité. Il faut pourtant dire, à l'honneur de la reine, que ces obstacles n'en furent point pour elle; ce qui est d'autant plus grand, qu'elle avoit été élevée en France, où Catherine de Medicis, & tous les Italiens qui l'avoient suivie dans ce royaume, avoient mis les superstitions & les astrologues fort à la mode. Le cardinal Mazarin, qui pour

lors gouvernoit la France, n'étoit pas plus exempt de cette foiblesse, que ceux qui n'avoient point d'esprit. Quoiqu'il en soit, le propre jour que leurs majestés Polonoises partirent pour leur retour, la reine fut surprise par quelques accès de fièvre, qui parurent au roi assez de conséquence, pour s'arrêter à Merecz. C'est une ville du grand duché de Lithuanie: l'air y est excellent. Ladislas qui s'y plaisoit extrêmement, y faisoit sa résidence ordinaire, avant d'être monté sur le trône; & de tems en tems, il y fit depuis quelques voyages, mais toujours avec un grand plaisir. Il ne devinoit pas que ce lieu qui avoit tant de charmes pour lui, dût être celui où il alloit expirer. Le roi y tomba malade le 5 de mai, d'une maladie qui devint de moment en moment plus dangereuse, & qui l'emporta le 20 du même mois. Quelque sensibles que

fussent ces coups pour la reine, ils ne l'accablèrent point; elle ramassa toutes ses forces, & accourut malade à Warsovie. La cour de France reçut la nouvelle de ce fâcheux accident, par un courrier que lui dépêchèrent aussitôt le vicomte d'Arpajon, ambassadeur extraordinaire, & le vicomte de Bregy, ambassadeur ordinaire. Le roi en écrivit une lettre de consolation à la reine de Pologne: elle est du 3 septembre 1648 (a).

(a) Le roi Ladislas étoit chevalier de l'ordre du S. Esprit. Voici pour preuve l'extrait d'une lettre de monsieur le Prince, au cardinal Mazarin. Elle est datée de Dijon, du 7 octobre 1646. *C'est un grand honneur à la France, que le roi de Pologne demande l'ordre. Il n'y a là-dessus rien à faire, que de l'envoyer par quelque personne de qualité, pour le lui donner, ou d'y commettre l'ambassadeur. Il n'y a rien qu'à concetter le serment, car il ne fera pas celui que font les François. M. de Brienne doit savoir ce qui est nécessaire.*

C'étoit pour les intérêts du prince Jean Casimir, que la reine veuve de Pologne, avoit couru à Warsovie, malgré l'état où j'ai dit qu'elle étoit, elle ne laissa pas de travailler de tout son pouvoir, pour procurer l'élection en faveur de ce prince, qui, dès le moment de la mort de son frère, avoit pris le titre de roi de Suède, pour des prétentions qu'il est inutile, & qu'il seroit trop long d'expliquer ici. Elle s'intéressa avec tant de succès, pour son beau-frère, qu'elle parvint à le faire élire, & proclamer roi de Pologne; & quoiqu'il fut le reste du sang des Jagellons, on peut assurer que ce fut dans la vue de conserver à la reine, les honneurs du trône, puisque les états de ce royaume, souhaitèrent avec tant de passion, qu'elle devint la femme du nouveau roi. Il ne fallut pas beaucoup de peine, pour y faire consentir Casimir.

Il n'avoit eu garde d'oublier qu'il l'avoit tendrement aimée. Ils envoyèrent conjointement à Rome, solliciter les dispenses nécessaires pour se marier ; & le pape Innocent X, qui étoit alors sur le trône de l'église, crut que pour faire le bonheur de la Pologne, il devoit écarter l'idée que le roi qui demandoit à épouser la reine veuve, étoit le propre frère de Ladislas, qui étoit descendu 9 mois auparavant dans le tombeau. La date de la dispense, est du 22 février. Leurs majestés se marièrent donc le 29 mai 1649, & Louis XIV donna des lettres patentes au mois de juin suivant, qui ordonnoient l'enregistrement de leur contrat de mariage au parlement de Paris, & à la chambre des comptes, afin de ne rien retrancher à cette reine, de l'honneur qu'il lui avoit fait, de la marier comme fille de France. Pour donner quelque idée de son grand

courage, il faut dire que quand les Suédois surprirent la Pologne, elle fut obligée de se réfugier en Silésie (a) en 1655, d'où elle ne revint, que quand Casimir fut rentré en Pologne, dans le mois de janvier 1656. Elle l'assistoit de ses conseils, tandis

(a) Cette reine y possédoit les duchés d'Opelen & de Ratibor, en vertu de la donation que lui en avoit faite Ladislas IV son premier mari, qui le tenoit par engagement, de l'empereur Ferdinand III, pour une somme de deniers, revenant à deux millions deux cent mille livres, monnoye de France, rachetables par l'empereur, par pareille somme de deux millions deux cent mille livres. La reine donna dans la suite, ces deux duchés en dot, à la princesse Palatine, Anne sa nièce, qui épousa en février 1663, Henry-Jules d'Anguien, fils du grand Condé. Leurs majestés Polonoises, qui avoient adopté cette princesse, firent longtems tout ce qu'ils purent, pour faire tomber leur couronne au duc d'Anguien; ou, ce qui étoit une même chose, au prince de Condé, son père.

qu'il chassoit l'ennemi de son royaume. Le roi lui en r'ouvrit l'entrée, & elle partit du petit Glogau, le 28 de juin 1656, pour y revenir: mais une preuve admirable de sa valeur héroïque, fut celle qu'elle montra le 29 de juillet de la même année, lorsque le roi, son mari, donna la bataille sous Warfovie, aux Suédois, & aux Brandebourgeois: elle fit dételler les chevaux de son carrosse, pour faire conduire du canon au bord de la Vistule, & elle le fit tirer sur les ennemis. En 1657, les affaires la pressoient d'aller trouver le roi à Dantzic; elle fit pressentir le roi de Suède, pour en avoir un passeport; ce prince le promit, & sur cette seule espérance, elle se mit en chemin; mais en même-tems qu'il l'amusoit de promesses, il avoit donné ses ordres, pour l'enlever sur sa route; & ce fut à Konitz, qu'il tenta de le faire. La reine en eut quelque

défiance ; cependant elle conserva assez de sang froid , pour songer , & pour travailler à sa sûreté ; & , sans que la rigueur de la saison l'effrayât , elle se retira de Konitz à minuit , le 3 de janvier ; & sa fuite rendit inutiles toutes les mesures qu'avoit prises son ennemi. Elle accompagna le roi son mari , au siège de Cracovie : cette ville fut reprise sur les Suédois , le 24 d'août 1657 ; & ils en sortirent le 30 : elle étoit si nécessaire à Casimir , qu'elle ne manqua point de se rendre avec lui à Bidgotz , au mois de novembre 1657. Il s'agissoit de faire , avec l'électeur de Brandebourg , le traité qui lui assura la souveraineté de la Prusse. Tout l'armée fut témoin de son courage & de sa constance , pendant le siège de Thorn , c'est-à-dire , pendant près de cinq mois : aussi infatigable que le roi , elle coucha toujours , comme lui , sous une hutte ; & ce siège ,

qui commença au mois de septembre 1658, ne finit qu'au mois de janvier suivant. Peu d'années après, les différends qui étoient entre la Pologne & la Suède, engagèrent la France à offrir à ces deux puissances sa médiation. Elle fut acceptée, & les Ministres que Louis XIV envoya, travaillèrent de concert à terminer la guerre par une paix solide & durable entre les deux nations belligérentes. Elle fut enfin conclue à Oliva le 4 mai 1660, & ce traité fit autant d'honneur à la France, qu'à la Pologne, & à la Suède. La reine fut toujours présente aux conférences, & toutes les négociations passoient par ses mains. Cette guerre ne fut pas plutôt terminée, qu'il s'éleva en Pologne, des troubles intestins. Dans les années 1662 & 1663, les armées se confédérèrent. Le roi fut obligé de courir à Leopold, pour les faire revenir. La reine l'y accompagna,

pagna, & elle le suivit aussi à Rana, quoiqu'elle fut malade ; mais il s'agissoit d'un traité qu'on projettoit de faire avec les confédérés, où elle sentoît que sa présence étoit nécessaire. Casimir les força de l'accepter, tel qu'il lui plût le 8 de novembre 1665. Ces rebelles le rompirent bientôt, mais leur roi les obligea une seconde fois de s'y soumettre, le 30 de juillet 1666.

Tant de soins & de fatigues avoient extrêmement pris sur la santé de la reine. Elle mourut à Warsovie le 10 de mai 1667, après avoir vécu dix-huit ans avec le roi son mari. Elle en avoit eu deux enfans, le premier qui étoit une princesse, le 21 juillet 1650, morte le 8 août 1651 ; & le 9 de janvier, elle avoit mis au monde un prince, qui ne vécut que jusqu'au vingt. Comme cette princesse aimoit extrêmement la Pologne, ne pouvant oublier qu'elle étoit

descendue par les femmes , & par deux lignes différentes de la maison Jagellone ; elle voulut adopter la princesse Anne Palatine du Rhin , sa nièce , sortie aussi de la même tige , par quatre endroits ; sçavoir , deux du côté de son père le prince Edouard , & deux du côté de sa mère , sœur de la reine. Elle la maria avec monsieur le duc d'Anguien , fils du premier prince du sang de France , aussi issu par les femmes des Piaſtes & Jagellons , rois de Pologne ; & elle institua ces époux , les héritiers.



FUNÉRAILLES DE LA REINE.

Voici la relation des funérailles de la reine , telle que je l'ai copiée sur une lettre écrite à M. le Prince , le 25 de septembre 1667 , de Cracovie. Chauveau , de qui elle venoit , étoit l'un des secrétaires de ce prince , & son agent en Pologne , auprès de leurs majestés.

LA cérémonie se fit jeudi dernier , (j'ignore la date de ce jour.) On alla prendre le corps de la reine , sous une tente , dans le cimetière d'une église , hors de cette ville , où on l'avoit mis en dépôt en arrivant. On le remit sur le même chariot qui l'avoit amené de Warsovie , & on marcha à l'église du château , au même ordre que l'on étoit venu jusques là. Le char étoit traîné par huit chevaux

Q ij

couverts , & caparaçonnés de velours rouge , sur les côtés desquels étoient les armoiries de la reine ; & il étoit conduit par deux cochers habillés du même velours , à la mode des pénitens , c'est-à-dire , avec de grands capuchons. La bierre dans laquelle étoit le corps , étoit exposée sur le char , & assez élevée ; & surmontée d'une couronne , & d'un sceptre sur un couffin. Tous les gentilshommes du roi , & les officiers principaux de la reine , portoient les bords du drap , qui tenoient au char. Il étoit précédé par tous les corps de métiers , par les ordres religieux de la ville , & par l'université qui marchoient avec la croix & la bannière , & plusieurs tombeaux ; six évêques , & un corps de musique. Immédiatement après le corps , marchoient le nonce & les ambassadeurs ; & le roi qui se faisoit porter en chaise , ne pouvant assister à cette fonc-

tion à pied , à cause de sa goutte. Sa majesté étoit environnée des officiers de la couronne & des sénateurs. Trois de ces derniers portoient encore l'un , la couronne de Pologne , le second , celle de Suède , & le troisième , le sceptre , sur des coussins de velours rouge. Ils étoient suivis de tous les domestiques. Ensuite alloient toutes les dames de la feuë reine. Madame la chancelière de Lithuanie , marchoit à leur tête , à cause de la prétention de parenté. On s'avança dans ce bel ordre , jusqu'à l'église du château , où la cérémonie fut consommée. Le corps fut mis dans une chapelle ardente , qui avoit été dressée avec toute la magnificence requise à ces sortes d'apparats. Elle étoit fort élevée , pour cela. M. l'archevêque de Gnesne , primat du royaume officia ; & M. l'évêque de Warmie , fit l'oraison funèbre , en latin , dont on dit qu'il s'acquitta très-dignement , & avec

beaucoup d'applaudissemens. On n'alla point à l'offrande. Et après que toute la cérémonie fut finie , c'est-à-dire , vers les quatre heures après midi , on descendit le corps dans une cave , où on le déposa à la droite du roi Ladislas.

R E M A R Q U E

Sur le second mari de Louise-Marie.

J E A N - C A S I M I R , de même que Ladislas , dont on vient de parler , étoit fils de Sigismond III , roi de Suède , & depuis de Pologne , mais de Constance d'Autriche , sa seconde femme. Le jeune prince commença sa vie , par courir presque toutes les villes de l'Europe , mais moins en voyageur , qu'en héros , qui cherche les occasions d'acquérir de la gloire. Il avoit beaucoup de valeur ,

& la prudence n'étoit pas une de ses moindres qualités. Il a payé de sa personne, dans vingt-deux batailles, qui presque toutes ont été suivies de la victoire. Après avoir servi l'empereur dans ses armées, il fut déclaré par le roi d'Espagne, viceroy de Portugal, pour prendre possession de cette charge : il alla à Milan, & de là il s'embarqua à Final, pour se rendre en Espagne ; mais en passant sur la côte de Provence, il mit pied à terre à saint Tropez, & entra dans la ville, d'où il alla par terre à Toulon & à Marseille. Il observoit avec grand soin, la situation des lieux, & la force des villes & des ports. De là, étant allé aux Martigues, toujours travesti, il y fut reconnu ; & Margonne qui y commandoit comme gouverneur de la tour de Boue, le fit arrêter par ordre du comte d'Alais, gouverneur de Provence, qui le fit conduire à Salon, d'où pen

après, il fut traduit & enfermé au château de Vincennes, où il resta quelque tems. Cette retraite fut pour lui une source de réflexions, qui le déterminèrent à embrasser l'état ecclésiastique. Plein de ce grand dessein, il alla à Rome; & bientôt il y entra dans l'ordre des pères jésuites, où il auroit voulu finir ses jours. Innocent X, qui alors remplissoit la chaire de saint Pierre, enchanté de la vie édifiante de ce prince, lui donna le chapeau de cardinal. Mais la Pologne, qui à chaque mutation de roi, est exposée à être déchirée de troubles intestins, dès que Ladislas son frère fut mort, tourna les yeux sur lui, elle l'obligea de sortir de son cloître, & de se charger du fardeau de son sceptre. Une suite de différens intérêts le força ensuite d'épouser la reine Louise-Marie de Gonzague, veuve de Ladislas son frère, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Il se rappelloit incessamment

incessamment les douceurs qu'il avoit éprouvées dans la vie privée ; elles rendoient plus piquantes les épines, dont sa couronne étoit hérissée : il prit le parti de s'en débarrasser ; mais il lui fallut du tems pour l'exécution de ce grand dessein : il est vrai que la mort de la reine sa femme, l'avança beaucoup. Enfin il consumma ce sacrifice en 1668 ; & comme il entroit dans ses vues, de venir demeurer en France aussi-tôt qu'il eût abdiqué, il en fit part à Louis XIV, le 18 de septembre suivant. Le roi l'en félicita aussitôt, par une lettre du 7 octobre. Sa majesté, après les éloges qu'il méritoit, l'exhortoit à tenir bon en Pologne, jusqu'à ce que l'évêque de Beziers, qui y alloit en qualité d'ambassadeur extraordinaire de France, s'y fut rendu. Le roi lui promettoit aussi d'accélérer de tout son pouvoir le mariage de son oncle Hen-

ry (a), duc de Verneuil, évêque de Metz, abbé de saint Germain des prez, & d'autres abbayes considérables, & de lui conférer aussi-tôt tous ces grands bénéfices. Le roi Casimir en fut bientôt en possession, excepté de l'évêché, dont il trouvoit le poids presque aussi pesant que celui de la couronne. La feue reine de Pologne, n'avoit jamais pu voir, sans le plus grand chagrin, que le duché de Nevers, le plus beau de tous ceux de France, fût sorti de sa maison, elle avoit écrit plusieurs fois à monsieur le prince de Condé Louis II, d'en faire le retrait; mais ce grand prince y avoit toujours entrevu de grandes difficultés. Le roi de Pologne, dans l'espérance de les surmonter, fit un voyage à Nevers en 1672 : mais comme il y avoit

(a) Fils de Henry IV, & de mademoiselle d'Entragues.

longtems que sa santé étoit languissante, il y tomba malade, & y mourut le 14 de décembre de la même année. Son corps fut transporté dans le royaume qu'il avoit quitté, & il y fut inhumé à côté de la reine sa femme, dans le tombeau des rois. Son cœur resta à l'abbaye de saint Germain des prez, qui étoit un de ses bénéfices, où l'on peut voir le superbe mausolée qui lui fut élevé.

La médifance pour qui il n'est rien de sacré, n'avoit pas attendu que ce roi fut mort, pour exhaler son venin : elle avoit déjà publié qu'il avoit épousé, secrètement à la vérité, Marie Mignot, cette blanchisseuse de Grenoble, que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un conseiller du parlement de Dauphiné, & avoit ensuite élevée (a), jusqu'à celui de François de l'Hôpital, maréchal de

(a) Le 25 août, 1653.

France , gouverneur de Paris , & chevalier des ordres du roi. Tous ceux qui ont lu les lettres galantes ou médisantes de madame du Noyer , savent qu'un vent indiscret qui échappa à la blanchisseuse , fut la cause première de ses aventures. Le chansonnier Coulanges , qui tiroit partie de tout , la plaça autrefois fort joliment dans un couplet , qui peut-être , n'a pas été entendu de tout le monde. Dans un petit dialogue , qui commence par ce vers : *Or , dites-nous , Coulanges* ; après les noms de plusieurs héros , qui ont abdiqué , on trouve le couplet suivant :

Du feu roi de Pologne ,
 Monsieur que dites-vous ?
 Sans sceptre & sans vergogne ,
 Il vécut parmi nous.
 Oui , mais son inconstance ;
 Moine , roi , cardinal ,
 Le fit venir en France
 Mourir à l'Hôpital.

J'ai lu dans des lettres manuscrites de Gourville , à monsieur le prince de Condé , deux traits qui regardent cette maréchale. Voici le premier (a). *Monsieur Ladvocat* (c'étoit un secrétaire des commandemens de la princesse de Condé) dit qu'il a sçu de monsieur Beurrey , que très-assurément , le roi de Pologne avoit épousé la maréchale de l'Hôpital. Il me l'avoit dit hier en fort grand secret ; mais aujourd'hui j'ai appris qu'il l'avoit dit à beaucoup d'autres. Il ajoute , que madame la maréchale de l'Hôpital se voyant couchée avec le roi de Pologne , s'étoit récriée , Dieu soit béni , les prophéties sont accomplies , prétendant que dans son horoscope , on lui avoit dit qu'elle épouserait un grand prince. Le second trait est tiré de la lettre du 8 août de la même année. *La maréchale de l'Hôpital* , soutient qu'elle avoit épousé le

(a) Du 1 juillet 1673.

roi Casimir. Elle s'est retirée , n'ayant pas un sol pour vivre , dans un trou que lui ont donné les Carmelites de la rue du Bouloir. Cette grande aventuriere , n'est morte que le 30 novembre 1711.

P O R T R A I T

D U R O I S O B I E S K I ,

Par M. de M.

J E A N S O B I E S K I ne sortoit pas des premières maisons du royaume de Pologne : mais les alliances que la sienne avoit prises dans celles de Zolkiewski & Danielowich , dont les biens lui sont tombés , l'avoient fort distinguée , & l'avoient rendue très-considérable. La mere de Sobieski étoit du nom de Danielowich , petite-fille de cet illustre Zolkiewski , grand général , qui

ayant pris Moscow au commencement du siècle dernier, refusa la couronne que les Moscovites lui offrirent, & la fit mettre sur la tête du jeune Ladislas, fils du roi Sigismond, son maître. Sobieski étoit né (a) à Zolkiew en Russie, à quatre lieues de Leopold : son pere étoit Castellan de Cracovie, qui est la dignité du premier sénateur laïc. Il avoit un fils aîné, qui fut tué dans une bataille contre les Cosaques, qui le couperent par morceaux. Jean devint par-là le chef & l'espérance de sa maison. J'ai entendu dire, en Pologne, qu'une maladie vénérienne avoit empêché celui-ci de se trouver à l'action où son frere fut tué, & où il l'auroit été infailliblement aussi, toute l'armée Polonoise ayant été taillée en pièces. C'est ce qui faisoit dire aux plaisans, qu'il étoit encore plus redevable de la couronne

(a) En 1624.

à Vénus qu'à Mars. Il fut proclamé roi le lundi 21 mai 1674, avec le consentement unanime.

Quand il fut élu, il étoit grand maréchal, & en même-tems grand général : ce sont les deux plus belles charges de la république, qu'on avoit réunies en sa personne. Le grand maréchal est le juge & le chef de la noblesse, & le grand général commande l'armée. Aussi l'autorité que ces deux dignités lui donnoient, lui faisoit regarder le trône si indifféremment, qu'il ne cessoit de dire à la grande maréchale, sa femme, qui avoit une passion extrême de se voir reine, qu'elle ne sçavoit pas ce qu'elle souhaitoit ; qu'il n'auroit plus qu'un vain titre, & qu'aussitôt que la couronne seroit sur sa tête, il perdrait tout son crédit ; que la royauté diminueroit son autorité ; & que ses meilleurs amis, dès qu'ils lui verroient le sceptre à la main, se

tourneroit contre lui , & deviendroient ses plus mortels ennemis. Mais la destinée , ou plutôt l'ambition de la grande maréchale , l'emporta sur toutes ces considérations , & le firent travailler à son élection.

Ce prince avoit de quoi faire l'un des plus grands rois du monde : mais , malheureusement , une avarice insatiable gâtoit tout chez lui , & l'empêchoit de mettre en œuvre ses grandes qualités : il étoit livré à cette affreuse passion , & elle étoit toujours le mobile de ses actions. Si , principalement dans les dernières années de sa vie , il a fait la guerre mollement & nonchalamment , c'est qu'une guerre , poussée avec vigueur , auroit demandé plus de dépense : c'est ce vice qui , joint à son indolence naturelle , l'a empêché de songer à fixer la couronne dans sa maison , & qui lui avoit toujours fait tellement négliger l'éducation des

princes ses enfans , qu'ils n'ont jamais eu la moindre personne de mérite auprès d'eux. Il vendoit toutes les charges , contre la disposition des loix du royaume , qui ordonnent qu'elles soient données *gratis* : c'est pourquoi , comme il n'obligeoit personne , la plûpart de ceux qu'il avoit élevés , furent les premiers , aussitôt après sa mort , à se déclarer contre sa famille , & à crier hautement qu'il les avoit rançonnés par toutes les sommes qu'il leur avoit extorquées. Il haïssoit extrêmement le travail ; & l'application à quelque chose qui en demandoit , étoit un supplice pour lui. Il aimoit tellement le repos , qu'il laissoit la reine presque maîtresse absolue des affaires , & moins par foiblesse que par paresse. Il avoit beaucoup d'esprit , & même de l'agréable , de la science , de la fermeté , de la douceur , de la prudence , qu'il portoit quelquefois jus-

qu'à la dissimulation. Pour de la valeur, je me dispenserai d'en parler, elle a fait assez de bruit par toute l'Europe : mais je dirai qu'il avoit sans doute de grands talens pour la guerre ; & que s'il eût vécu parmi des peuples plus sçavans en l'art militaire que les Polonois, il auroit égalé nos plus fameux capitaines. Quoiqu'il n'eût jamais combattu que contre les Turcs, les Tartares & les Moscovites ; il raisonnoit admirablement bien sur nos sièges, sur nos combats, & sur notre façon de faire la guerre, & on voyoit bien que rien n'échappoit à la pénétration de son génie. Il avoit naturellement de l'inclination pour la France ; l'esprit & les manières Françoises lui plaisoient on ne peut davantage ; il nous vouloit plus de bien qu'aux Allemands. Cependant la grande réputation de Louis XIV ne laissoit pas de lui inspirer quelquefois des

mouvemens de jalousie. Par exemple , lorsqu'on reçut en Pologne la nouvelle de la prise de Luxembourg , un chirurgien François qui le servoit , nommé des Moulins , & qui étoit alors dans la chambre de ce roi , s'oublia assez pour s'écrier là-dessus , avec l'imprudence d'un homme sans éducation: *Ah ! c'est un roi que celui-là. Et moi , interrompit le roi avec colere , qui suis-je donc ? un J... F... !* J'ai cru devoir rapporter ce terme extraordinaire dans la bouche d'un roi. L'impertinence de des Moulins étoit digne de punition ; cependant il ne fut châtié que légèrement , & par une disgrâce qui fut peu marquée , & qui ne dura pas longtems , & il étoit encore plusieurs années après au service de la reine. Le roi se mettoit quelquefois en colere ; dans ces momens il étoit terrible : heureusement ils passaient bientôt. Je reviens aux

grands talens qu'il avoit pour la guerre : il étoit fans doute fort grand capitaine , & fort craint de ses ennemis ; & on peut dire , sans flatterie , que ce ne fut que la terreur de son nom qui fit lever le siège de Vienne aux Turcs , qui étoient prêts de s'en rendre maîtres ; car , avec dix mille hommes , ils auroient pû fermer le passage à l'armée Polonoise , en se rendant maîtres des défilés profonds qu'il falloit passer pour venir à eux : mais la proximité du roi de Pologne les avoit tellement troublés , qu'ils ne songèrent pas à faire occuper ces défilés ; ainsi ils laissèrent le passage libre aux Polonois. Cependant Sobieski vanitoit cette action plus qu'elle ne valoit. Il disoit un jour , qu'il ne pouvoit pas comprendre comment le maréchal de Villeroi , à la tête d'une armée si leste & si nombreuse , n'avoit osé tenter le secours de Namur :

mais un François , gentilhomme de la reine , qui l'entendit , ne pouvant retenir son zèle pour sa patrie , lui dit fort hardiment , à propos de ce que le roi disoit que la difficulté des passages n'avoit pas empêché les Polonois de secourir Vienne : » que » si les Turks avoient eu autant d'es- » prit & de cœur que les alliés , & » qu'au lieu de perdre le jugement , » ils eussent songé à mettre seule- » ment quelques troupes dans les » chemins creux & presque imprati- » cables , que les Polonois avoient » à passer , Vienne auroit eu le mê- » me fort que Namur. » C'en'étoit pas par ignorance que le roi parloit ainsi , mais pour donner plus de lustre au secours de Vienne. Quel dommage que l'avarice eût presque anéanti ces grandes qualités !

Il étoit presque toujours en Russie sur ses terres , soit à Zolkiew , soit à Javarow. J'ai déjà dit que la pre-

mière étoit un bien patrimonial de sa maison : la seconde n'est qu'une starostie , dont le prince Jacques eut la propriété jusqu'à la quatrième génération , c'est-à-dire , lui, & les fils de ses petits-fils. Il y a un étang parfaitement beau. On disoit assez haut que c'étoit par avarice qu'il faisoit dans ces deux terres tant de séjour , afin qu'elles lui rapportassent davantage , parce que la présence de la Cour fait ordinairement renchérir les denrées. Il aimoit & protégeoit les Juifs , parce qu'ils faisoient valoir ses biens. Il avoit même pour médecin un Juif Italien , de Casal , nommé *le docteur Jonas* , fort habile dans sa profession. Les Polonois disoient de ce roi , qu'il s'entendoit avec les Tartares , parce qu'on remarquoit qu'ils ne ravageoient jamais ses terres , qu'on eût dit qu'ils vouloient épargner , peut-être dans la même vûe d'Annibal , qui con-

fervoit celles de Fabius , afin de le rendre suspect au peuple Romain ; car ces peuples , quoique barbares , ne laissent pas d'avoir beaucoup d'esprit , & même de l'avoir malin. Ils avoient un jour enlevé un courrier Polonois , chargé de lettres de conséquence , qui pouvoient causer bien du chagrin au roi : ils lui envoyèrent ces lettres , après s'en être divertis , comme s'ils n'eussent pas sçu ce qu'elles contenoient , donnant un air de politesse à ce qui n'étoit qu'un effet de leur malignité , & de la joie qu'ils avoient de faire sentir à ce prince ses peines domestiques : peut-être étoit-ce un effet de leur politique , & qu'ils espéroient tirer quelque avantage du trouble que ces lettres mettroient dans la maison royale. Quoiqu'il en soit , lorsqu'elles arriverent , le roi étoit à table ; il les donna à lire au marquis de Bethune , son beau-frere , qui mangeoit
avec

avec lui , & pour qui il n'avoit rien de réservé. Ce seigneur donna une belle preuve de sa présence d'esprit & de sa sagesse dans cette occasion ; car , ayant bien vû ce dont il étoit question , il jetta brusquement ces lettres au feu , comme par une espèce de dépit. Il dit au roi qu'elles ne contenoient que des bagatelles , qui n'auroient pas laissé de le chagriner ; & , sur le champ , il inventa une affaire tout-à-fait vraisemblable , dont le roi se paya : mais la chose , pour cela , n'en fut pas plus secrète. Les Tartares , qui ne vouloient pas que leur malice fût sans succès , la publièrent. Son avarice faisoit croire qu'il laissoit à sa mort plus de trente millions comptans : mais , peu après qu'il eut expiré , on vit qu'il y avoit beaucoup à diminuer de cette somme. Ses chers ducats virent enfin le jour : & en comptant ce que la reine & le prince Jacques ont dé-

pensé pour avoir des voix à l'élection , les trois cens mille ducats que cette majesté envoya en France en espèces , peu après la mort du roi son mari , pour être constituées sur les postes , au denier douze ou treize ; & enfin la dot de l'électrice de Baviere , sa fille , on ne trouva que sept ou huit millions d'employés. Il est pourtant à croire que la reine & le prince avoient fait peu de réserves , tant ils étoient possédés du desir de régner , ou de faire échouer l'élection de monsieur le prince de Conti. Mais le roi étoit pillé par ses domestiques , comme le sont tous les avarés ; peut-être par la reine elle-même. Un François , établi depuis longtems à cette cour , & qui la connoissoit parfaitement , me disoit un jour que ce prince n'avoit jamais fait la fortune de personne ; mais que beaucoup de gens l'avoient faite avec lui. Il récompensoit mal ,

& il ne ſçavoit ce que c'étoit que de donner, excepté à l'égard de monſieur Materinski, palatin de Ruſſie, ſon favori. Il l'avoit élevé, d'une condition très-médiocre, au rang de ſénateur.

La nuit qui ſuivit ſon élection au trône, il redemanda à la reine une caſſette pleine de ducats qu'il lui avoit remiſe pour la garder. Mais cette princeſſe, qui les avoit employés à gagner les Patz, qui s'oppoſoient à l'élection, lui dit qu'il devoit ſe contenter d'être roi, & ne pas prendre garde à une bagatelle : mais le deſir de recouvrer les ſommes, que le trône lui avoit coûtées, fit augmenter de plus en plus ſon avarice. Il étoit naturellement gai, & il aimoit à rire : ſon plus grand plaisir, étoit de mettre aux priſes, le pere Nota, jéſuite Piémontois, furieufement paſſionné contre la France, avec monſieur l'abbé de Poli-

gnac , qui étoit ambassadeur de cette couronne. Le jésuite étoit un petit homme pétulant , de beaucoup d'esprit , & qui parloit bien & facilement ; & ces altercations , fournissoient des scènes très-réjouissantes. Le roi les animoit quelquefois , en se mettant de la partie. Ce prince parloit fort bien françois , mais encore mieux latin. Il s'avisa un jour de demander à la reine , ce que signifioit le terme *ribaud* ; monsieur de Polignac qui étoit présent , pour tirer cette princesse de l'embarras où une semblable question la mettoit , prit la parole , & répondit , que monsieur le marquis d'Arquien , c'étoit le père de la reine , le lui expliqueroit mieux. Ce seigneur , qui fut depuis cardinal , avoit la réputation de ne pas haïr le sexe. Sobieski étoit affable , il donnoit de la liberté , il aimoit les plaisirs de la table , qu'il pouvoit quelquefois assés

loin, mais jamais jusqu'à l'ivresse. Comme il étoit accoutumé au vin de Hongrie, & que ce vin est doux & fort, *dolce picante*, comme disent les Italiens; il disoit que notre vin de Champagne, n'étoit que du verjus, & qu'il ne pouvoit comprendre comment il inspiroit de si jolies chansons. Ce roi entendoit parfaitement raillerie. J'ai entendu dire, qu'un jour il gronda vigoureusement le père Nota, dont j'ai déjà parlé. Il s'étoit apperçu que ce jésuite, qui étoit presque toujours auprès de lui, avoit démarqué pendant qu'il dormoit, un petit livre nouvellement arrivé de Hollande, qu'il avoit commencé à lire, & qu'il avoit jetté sur une table en s'endormant. Le jésuite avoit jugé à propos de mettre la marque plus bas, afin que le roi ne vit pas un certain endroit, où la calomnie parloit injurieusement de la naissance de la reine.

sa femme. C'est une preuve , qu'il n'avoit pas l'esprit foible , & qu'il ne faisoit que rire des libelles , qui , dans le fond , ne sont dignes que de mépris. Lorsque les esprits s'échauffoient dans les dietes , & qu'il soupçonnoit qu'on pourroit venir à lui tenir quelques discours offensans , il se mettoit à dormir , ou à en faire le semblant ; & il laissoit ces fiers républicains déclamer tout à leur aise ; mais il n'en faisoit pas moins , & il se mocquoit d'eux. Les Sapieha le chagrinèrent fort dans les derniers tems de sa vie. Ces seigneurs profitant de son inaction & de son avarice , comme ils répandoient l'argent à pleines mains , & que le roi qui soutenoit l'évêque de Vilna , leur ennemi , ne donnoit rien ; les rieurs étoient de leur côté , & la cour les trouvoit toujours dans son chemin. C'étoit par un motif de religion , qu'il avoit pris le parti de ce prélat ,

car il en avoit beaucoup, même de la dévotion. Il récitoit exactement, tous les jours, l'office du saint Esprit, obligation qu'il avoit contractée, en recevant le collier de cet ordre, que Louis XIV lui envoya peu après son élection, comme une marque de l'amitié qu'il vouloit entretenir avec lui. Le roi de Pologne, aimoit la peinture & les beaux arts; il y avoit même assez de connoissance: mais quelques années avant sa mort, son corps qui avoit toujours été robuste, grand & bien proportionné, devint extrêmement gros, & son esprit se ressentit de cette pesanteur. Jusques-là, il avoit été fort beau & fort bien fait; il avoit les yeux grands, & un air fort doux. Dans les dernières années de sa vie, il ne vouloit que vivre, & il ne songeoit qu'à cela. C'est ce qui le rendoit si insensible sur le sort de ses enfans, après sa mort. Elle arriva à

Villanouf, maison de plaifance qui appartenoit à la maison de Sobieski: elle est située à une lieue de Warfovie, au bord de la Viftule, fur le chemin de Leopold, dans la plus belle situation qu'on puiſſe imaginer. Le roi en auroit pu faire un lieu enchanté; mais quoiqu'il en foit, la nature y est ſi belle, que ce lieu plaît davantage que beaucoup d'autres mieux ajuſtés: ce roi mourut âgé de ſoixante - douze ans, le 17 de juin 1696.

P O R T R A I T

DE LA REINE LOUISE-CASIMIRE.

SOBIESKI laiffa de Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, trois fils qui furent, les princes Jacques-Louis-Henry, Alexandre-Benoît-Staniflas, & Constantin-Philippe Ladiflas; & la princesſe Thérèſe-Charlotte.

Charlotte-Casimire, qui épousa le 3 mars 1694, Maximilien, électeur de Bavière. Je ne parle point de quatre autres enfans, morts jeunes, & avant le roi leur père. La reine étoit fille de Henry de la Grange, marquis d'Arquien, capitaine des gardes suisses de Philippe de France, duc d'Orléans, & de Françoise de la Châtre. La reine Louise-Marie de Gonzague, l'avoit fait venir en Pologne, où elle la maria à Jacques de Radzewil, prince de Zamoski, palatin de Sandomier, dont elle n'a point eu d'enfans. C'étoit le plus riche seigneur de ce royaume, & la reine l'avoit choisi préférablement à Sobieski, dont la fortune n'étoit pas alors fort avancée, puisqu'il n'étoit encore que grand-enseigne de la couronne. Ce premier mari étoit un des plus honnêtes hommes du monde : il étoit libéral, magnifique ; il aimoit les François : mais malgré toutes ces

belles qualités , sa femme n'avoit pas beaucoup de tendresse pour lui. Cette belle perle , en forme de pendant d'oreille qu'elle avoit , & que tout le monde admiroit , venoit de lui. Marie-Casimire étoit née en 1640 ; elle eut à peine le tems de devenir veuve du Palatin de Sandomir , qu'elle fut remariée à Sobieski. Ce fut la reine de Pologne qui arrangea ce nouveau mariage , & qui en hâta l'accomplissement , comme on le peut voir par la lettre qu'écrivit à cette princesse , le marquis d'Arquien. Je vais la rapporter ici.

MADAME ,

Je puis dire à votre majesté , que rien au monde ne m'a tant surpris , que celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire , le 15 du mois passé (a) , si

(a) Mai 1665.

différente de celle, dont peu de jours auparavant elle m'avoit honoré, par laquelle votre majesté, madame, avoit eu la bonté de me faire sçavoir le veuvage de ma fille, & la nécessité de se remarier à une personne puissante comme à celle de monsieur Sobieski, en faveur duquel votre majesté demandoit mon consentement, aussi-bien que l'un & l'autre faisoient par la même voye. Et par celle-ci, madame, & au même tems que monsieur le duc d'Anguien, de la part de votre majesté & de la sienne, a desiré de moi d'en écouter seulement les propositions, étant inoui de parler de se remarier un mois après qu'on est veuve. Votre majesté m'apprend qu'elle l'a remariée secrettement, au sçu néanmoins de tout le monde, & qu'elle s'est servie, à ce qu'elle me fait l'honneur de me dire, du pouvoir que je lui avois donné d'en disposer. Ce qui fait, madame, que je supplie très-

humblement , votre majesté de me pardonner , si je lui dis , que la tendresse que j'avois pour ma fille , me fit envoyer , il y a sept ans , mon consentement , pour la marier à monsieur Zamoski ; mais après avoir sçu d'elle le peu de satisfaction qu'elle y recevoit , je pris la résolution , si son mari mouroit , de la retirer dans son pays natal , espérant de la justice de votre majesté , qu'elle me laisseroit user pleinement du pouvoir qu'ont les pères sur leurs enfans , par toutes les loix divines & humaines : mais à présent , madame , que votre majesté me mande , qu'elle en a disposé à sa volonté , & sans mon consentement , qu'elle a jugé par conséquent inutile : Le respect que je dois à une grande reine , comme votre majesté , madame , m'empêche d'en dire mes sentimens , & ne me laisse pour jamais , que le souvenir de la faute de madame de Zamoski. C'est tout ce que peut

*dire à votre majesté, madame, celui
qui sera toute sa vie, avec un très-
profond respect,*

Madame, de votre majesté,

Le, &c. & très-fidèle
serviteur, AR QUIEN.

le 12 juin 1665.

La mauvaise humeur de ce père s'adoucit cependant peu à peu, à mesure que la fortune de sa fille devint plus brillante; & en 1662, après la mort de Gabrielle Lami sa seconde femme, il passa en Pologne. Il étoit né en 1609. Je lui ai vu la plus belle vieillesse; il mangeoit, & il marchoit sans incommodité, & il étoit encore galant à quatre-vingt-neuf ans. La reine sa fille lui faisoit quarante mille livres de rente, & le roi Louis XIV, le gratifia dès qu'il fut cardinal, d'une pension de vingt mille livres. Le payement en a été suspendu quelque tems, à cause des

différends qui lui survinrent après la mort de Sobieski, pour succéder à son trône; mais dans la suite, on l'a payé exactement, & on lui a tenu compte de tout ce qui lui étoit dû. La reine lui procura le chapeau de cardinal du pape Innocent XII en 1695. L'année précédente, il avoit été fait commandeur des ordres de France. Cette décoration fit beaucoup de plaisir à la reine, quoiqu'elle trouvât qu'on avoit longtems différé à le lui accorder, & qu'elle la souhaitât pour son père, depuis plusieurs années. La joie qu'elle ressentit pour lors, jointes aux manières insinuanes de monsieur l'abbé de Polignac, nous ramena un peu son cœur, que les manières de monsieur de Louvois avoient fort éloigné de nous. J'ai entendu raconter en Pologne, que quelque tems après son élévation au trône, elle avoit eu dessein de faire un voyage en France.

cé, où elle étoit bien aise de se montrer dans son nouvel éclat, par le desir qu'ont tous les hommes de briller dans leur patrie. Elle prenoit le prétexte des eaux de Bourbon, qu'elle s'étoit fait ordonner. Mais ayant fait demander à la cour de France, si on ne lui feroit pas le même traitement, qu'à la reine douairière d'Angleterre, monsieur de Louvois avoit répondu, qu'il y avoit bien de la différence entre une reine héréditaire, & une reine élective. Cette réponse, m'ajouta-t-on, la piqua extrêmement, & lui fit rompre un voyage, qui étoit tout disposé. Cette princesse étoit fière, hautaine, impérieuse, vaine, & surtout fort sensible aux manières qu'on avoit pour elle. Si nous nous étions attachés à flater la vanité, nous en aurions tiré les plus grands avantages : mais monsieur de Louvois ne la traitoit pas fort bien, & se plai-

soit, dit-on, à lui faire sentir son premier état; il l'appelloit souvent mademoiselle d'Arquien, & il ne se trouvoit que trop de gens à lui faire ces rapports. C'est au vif ressentiment qu'elle conçut pour les manières de ce ministre, extraordinaires à la vérité, qu'il faut imputer toutes les intrigues qu'elle forma pendant la première guerre de Hollande, pour empêcher le passage des troupes, que le ministère de France devoit envoyer en Hongrie, pour se joindre aux mécontents; ç'auroit été pour nous un coup bien avantageux. Enfin, ce fut cette reine qui fut cause du secours de Vienne: sans elle les Polonois seroient demeurés chez eux; mais le desir de nuire à nos desseins, lui fit tant jouer de ressorts, qu'elle sçut remuer premièrement le roi son mari, ensuite tout ce grand corps léthargique de la République, qu'on a tant de peine à émouvoir.

Pendant la négociation du mariage du prince Jacques son fils aîné, avec la princesse de Neubourg, sœur de l'impératrice, monsieur Caillet de Teil, conseiller au parlement, paroïssoit envoyé de la part du roi Jacques d'Angleterre, qui s'étoit réfugié à la cour de Louis XIV ; mais il étoit agent secret de France. Ce ministre étant un jour seul dans le cabinet de cette reine, lui demanda s'il étoit bien vrai, qu'elle fut résolue de s'allier avec l'empereur.

« Je sçai, monsieur », lui répondit-elle, « que je suis Françoisë, & je ne l'oublierai jamais ; ainsi je préférerai toujours l'alliance de la France à toutes les autres. Il ne tient qu'au roi votre maître, de m'attacher entièrement à lui, & de me détacher de la maison d'Autriche ; mais s'il veut que je rompe avec la princesse Palatine, il faut qu'il fasse pour moi, ce que

» fait l'empereur, & qu'il me donne
 » une princesse de son sang. « *Ma-*
dame , madame , lui répondit mon-
 sieur de Teil en faisant le plaissant ;
voudriez-vous qu'on sacrifiât ainsi une
Princesse du sang de France , & qu'on
la mit dans le risque de n'être un
jour que Starostine de Javarow ? c'est
 comme qui diroit en France, mar-
 quise. La reine fut outrée de cette
 réponse , & répliqua à de Teil , que
 ce qu'il disoit étoit trop fort , pour
 qu'elle y fut insensible ; qu'il ne par-
 loit pas apparemment sans ordre ,
 mais qu'elle méprisoit ceux qui la
 méprisoient , & que son fils épouse-
 roit la sœur de l'impératrice.

Ce monsieur de Teil n'étoit guè-
 re propre aux affaires étrangères ;
 il n'avoit point de monde , du moins
 de celui qu'il faut dans les cours. Il
 ne cessoit de parler au roi de sa terre
 de Teil, qu'il élevoit jusqu'au ciel ,
 & dont il vantoit sans cesse les beau-

tés. C'étoit un homme vain, & entêté de la dignité de son caractère, & qui croyoit que le devoir d'un ambassadeur, étoit de ne relâcher jamais de son rang, même dans les occasions qui sont sans conséquence, & à prendre la main avec hauteur sur les personnes les plus distinguées. Il se fit pour cela un jour, une affaire dans l'église de Zolkiew, avec le marquis d'Arquien, frère de la reine, qu'on appelloit dans ce tems-là, le comte de Maligny. Comme il avoit entendu dire qu'un ministre doit être fort exact sur les détails, il envoya à la cour dans la relation de ce démêlé, un plan de l'église de Zolkiew pour marquer sa place, & celle du comte de Maligny.

La reine étoit née en 1640. Elle étoit fort agréable, quoiqu'elle n'eut pas les dents belles: ses yeux étoient si vifs, & si brillans, que j'ai oui di-

re , qu'aucun peintre n'avoit pu les attraper parfaitement. Elle avoit la plus jolie taille du monde , l'air grand , quelque chose de gracieux dans le visage & dans la bouche , que ses ennemis appelloient minauderie. Elle avoit beaucoup d'esprit , infiniment de manège , mais elle n'étoit point dissimulée : elle ne sçavoit point cacher ce qu'elle avoit dans le cœur. Ce défaut lui a fait beaucoup de tort. Elle étoit bonne amie , quand on avoit sçu lui plaire ; mais c'étoit une dangereuse ennemie , quand elle se croyoit outragée.

La dame le Treux , sa première femme de chambre , étoit une Parisienne , née dans la lie du peuple ; c'est cette femme , qui , avec Alberti , résident de Venise , partageoit la confiance de cette reine. Ce ministre avoit beaucoup de crédit sur son esprit , surtout , depuis qu'elle s'étoit brouillée avec monsieur l'abbé de Polignac.

On peut appeller Alberti avec plus de raison, le ministre de la reine, que de Venise. Mais quoiqu'elle écoutât Alberti & la dame le Treux, elle ne se gouvernoit que par son propre cœur, dont elle suivoit aveuglément tous les mouvemens. Cette belle maxime de monsieur de la Rochefoucault, que *l'esprit est toujours la dupe du cœur*, lui convenoit mieux qu'à personne : car jamais esprit n'a été plus régenté par le cœur. Elle aimoit la flatterie, & elle disoit hautement, qu'elle n'aimoit point les diseurs de vérités. Pour être son ami, il falloit être son esclave. Le prince Ferdinand (a) de Courlande, a été longtems en faveur; & il fit primer les Allemans à la cour de Pologne : mais monsieur l'ambassadeur de France (b) n'y eut pas plu-

(a) Il étoit fils de Jacques, duc de Courlande, il succéda en 1711 à Frédéric Guillaume son neveu.

(b) M. l'abbé de Polignac.

tôt paru, que tous les yeux furent tournés vers lui, & que les François reprirent le dessus ; mais depuis la brouillerie, le prince Ferdinand regagna son premier poste. On disoit pendant la diete de l'élection, que la reine avoit aussi quelques vues pour lui : car il avoit embrassé secrètement la religion catholique ; & , on ajoutoit, que le projet mignon de cette majesté, étoit de faire tomber la couronne à quelqu'un qui l'épousât ensuite : mais la chose n'est guère vraisemblable ; & si elle a pensé à cela, ce n'étoit qu'au cas qu'elle ne put réussir pour ses enfans. Cette princesse ne pardonnoit rien à ses amis, elle exigeoit une complaisance aveugle, & un assujettissement absolu. Elle étoit capable de rompre pour une bagatelle. Lorsque monsieur de Polignac en fut disgracié, tout le monde disoit qu'il étoit délivré d'un joug bien pénible. Elle

avoit beaucoup de présomption, s'imaginant que l'esprit de tout le monde étoit dans sa tête ; cette idée lui a fait faire beaucoup de fautes. Pendant l'interrègne, elle avoit trois ou quatre projets à la fois, pour l'élection. Elle étoit très-bonne parente, elle a toujours été occupée de l'établissement de sa famille, sans parler du mariage du prince Jacques, avec la princesse de Neubourg, & de celui de la princesse sa fille avec l'électeur de Bavière, qui lui ont infiniment coûté, & qu'elle a faits seule peu après son avènement au trône. Elle fit venir en Pologne une de ses sœurs, qu'elle maria à Wieloposki, grand chancelier de la couronne, & l'un des plus riches seigneurs du royaume. Elle vouloit faire épouser au chevalier de Maligny son frère, une des demoiselles Morstin, c'est celle qui est présentement grande chambellanne ; mais le comte de

Morstin son père n'y voulut jamais consentir ; & on a dit que ses refus avoient été l'origine des procès qu'on lui fit. Ce seigneur étoit grand trésorier de la couronne : il fut obligé de chercher un asyle en France. Enfin elle a marié ses deux nièces, filles du marquis de Bethune, aux deux meilleurs partis de la cour, dont l'un est le petit maréchal de Lithuanie.

Le marquis de Bethune dont je viens de parler, mourut ambassadeur de France en Suède, en 1692. Il avoit beaucoup de mérite, & il étoit fait exprès, pour négocier, sur-tout dans le nord, où il faut des manières enjouées & ouvertes. Il étoit adoré en Pologne, moins à cause de sa qualité de beau-frère de la reine, que du caractère aimable de son esprit. Monsieur de Spanheim, l'un des ministres de l'Europe le plus délié, lui dit un jour, ainsi que je l'ai
 appris

appris de ce ministre même , qu'il plaignoit les princes auprès de qui il étoit envoyé ; & que s'il avoit été à leur place , il n'auroit pas voulu l'avoir à sa cour , parce qu'il étoit trop engageant. Ce marquis fut en partie cause de la paix de Nimègue , si avantageuse à la France , à cause de la révolte de Hongrie , à laquelle il contribua beaucoup. Il étoit si fort au goût des Hongrois , que j'ai sçu de gens bien informés , qu'ils auroient été capables de l'élire pour leur roi , si la France avoit jugé à propos d'entreprendre cette affaire. A la cour de Suède , il avoit tellement gagné les ministres , que le roi en devint jaloux , & qu'il fit une ordonnance qui défendoit à ses ministres d'aller manger chez ceux des puissances étrangères. Cette ordonnance ne regardoit que le marquis de Bethune. Il étoit enjoué , badinoit légèrement ; il disoit plaisam-

ment du prince Jacques , qui n'avoit pas une mine fort avantageuse , qu'il portoit l'exclusion de la couronne sur son visage. Mais par-dessus tous ces talens , il avoit beaucoup de probité , & beaucoup de valeur.

La reine de Pologne , à qui je reviens , étoit extrêmement haïe , surtout des dames , à cause de sa hauteur. Elle avoit parmi elles , trois ennemies mortelles , qui étoient la grande maréchale de la couronne , la grande trésorière , & la grande chambellanne. Elles lui firent bien du mal , & ne contribuèrent pas peu à l'exclusion de ses enfans. Car , la grande trésorière a tout pouvoir sur son mari , qui est un Lubomirski , frère du grand maréchal , qu'il a engagé dans le parti opposé à la maison royale. La reine de Pologne avoit aussi des amis : les principaux étoient , Jablonowski , grand général de la couronne , & Leczinski ,

Palatin de Lencici son gendre, qu'on appelloit autrement le général de la grande Pologne. Ces deux seigneurs étoient l'ame de son parti, pour lequel ils ont fait voir un zèle extraordinaire. Le dernier surtout, avoit beaucoup d'esprit & de talens pour l'intrigue. Les amis de cette princesse, voyant qu'il n'étoit pas possible de porter la noblesse à élire aucun des fils du feu roi, & sachant que les partisans de la France, désespérés de ne point voir arriver l'argent de leur pays, que l'ambassadeur avoit tant promis, & sans lequel on ne pouvoit rien faire, avoient déjà pris quelques légers engagements avec l'électeur de Saxe, dont ils vouloient faire un candidat de réserve, afin de l'opposer en cas de nécessité, au prince Jacques, dont ils craignoient extrêmement l'élection, qui les auroit exposés à sa vengeance. Les amis de la reine, pour n'avoir

pas le déplaisir de succomber entièrement, traitèrent donc avec l'électeur, qui par conséquent fut fait roi, & maintenu par le parti de la reine. Monsieur le prince de Conti convenoit beaucoup mieux aux intérêts de cette princesse, que l'électeur qui ne pouvoit lui adoucir la perte d'une couronne, comme auroit pu faire la France : mais la haine dont elle se laissa surprendre contre monsieur l'abbé de Polignac, lui rendit odieux tout ce qui avoit raport à lui. Elle exagéroit tout ce qu'elle avoit fait pour lui, l'argent qu'elle lui avoit prêté depuis qu'il étoit dans ses états ; le bled qu'elle fit passer en France en 1694, à sa sollicitation. Tous les soins & les mouvemens qu'elle s'est donnés, pour faire réussir sa négociation au sujet de la paix particulière des Polonois avec les Turcs, qui ne manqua pas du côté de la Pologne. Enfin, elle lui re-

prochoit sa nomination au cardinalat, qu'elle avoit obtenue du roi son mari, & qui alloit s'effectuer quand ce prince mourut. Elle finissoit ces plaintes, par dire hautement qu'elle étoit bien mal récompentée, que monsieur l'ambassadeur n'avoit aucune bonne raison à alléguer; au contraire, puisque les ordres qu'il tenoit de la cour de France, ne portoient point, qu'il devoit travailler pour le prince de Conti; mais pour quelqu'un des fils de Pologne. Monsieur l'abbé de Polignac convenoit qu'il avoit à cette princesse mille obligations, qu'il n'oublieroit jamais, & qu'il voudroit payer de son sang; il tomboit d'accord, qu'il lui avoit été enjoint par les premiers ordres, de travailler en faveur de l'un des princes de la maison royale, c'est-à-dire, pour celui des trois princes qui conviendrait mieux à nos intérêts, ou enfin, en faveur de l'é-

lecteur de Bavière ; mais qu'ayant reconnu que le prince Jacques avec qui la reine fort brouillée auparavant s'étoit raccommodée étoit le seul qui fut en état de succéder au feu roi son père ; il auroit trahi son ministère , s'il n'avoit pas songé à faire tomber la couronne à quelqu'autre ; qu'il étoit obligé de regarder le prince Jacques comme un ennemi , à cause de son mariage & de ses liaisons avec la cour de Vienne ; que c'étoit-là le motif qui l'avoit engagé à fonder les principaux chefs de la République , au sujet de monsieur le prince de Conti , & qu'ayant mandé en France les dispositions favorables où il les avoit trouvés , à l'égard de ce prince , & le péril qu'il y avoit à laisser élire le prince Jacques , le roi lui avoit ordonné de travailler à l'élection de monsieur le prince de Conti.

Au commencement de cette né-

gociation de monsieur de Polignac , il parut un écrit de ce ministre , qu'on trouva un peu injurieux à la reine ; il fit grand bruit , & bien des gens dirent que monsieur l'ambassadeur auroit bien pu s'empêcher de le mettre au jour ; mais monsieur l'abbé de Polignac répondoit qu'on l'accusoit à tort , que ce n'étoit point lui qui avoit élevé la noise , que son écrit n'étoit qu'une réponse à une lettre de l'évêque de Cujavie , qui lui avoit mandé , *que ses deux dernières lettres avoient mis la nation Françoisse en mauvaise odeur en Pologne , & qu'il lui conseilloit de se désister de ses desseins , pour monsieur le prince de Conti , dont il l'avertissoit en ami , que le succès ne pouvoit lui être favorable.* Monsieur l'ambassadeur répondoit aussi que cette reine étant fort haïe en Pologne , il falloit nécessairement faire un coup d'éclat contre elle , pour gagner la confian-

ce de ses ennemis, qui n'étoient pas en petit nombre, surtout parmi la petite noblesse qu'elle n'a jamais ménagée, & qui cependant est la maîtresse dans les élections; qu'on étoit persuadé que le prince Jacques fit grand tort à ses affaires, en se recommandant avec cette princesse, après la mort du roi. Cette reine étoit vive & lente, elle avoit toute la vivacité dans les yeux & dans l'esprit; mais elle montrait quelquefois des lenteurs & une paresse à impatienter tout le monde. Elle n'alloit presque jamais à l'église au tems marqué, elle s'y faisoit toujours attendre des heures entières, non qu'elle ne se fit un plaisir d'y aller, car elle faisoit voir de la piété, mais c'est qu'elle ne sçavoit pas finir. Un autre grand défaut de cette reine, étoit de ne pouvoir se posséder; elle en donna une grande preuve, lorsqu'elle alla avec fureur reprendre son

portrait

portrait dans l'appartement de monsieur l'ambassadeur, & en son absence. Il est vrai qu'elle le lui avoit envoyé redemander quelques jours auparavant, par un de ses gentils-hommes : mais il avoit répondu galamment, que ce portrait lui étoit trop précieux pour s'en priver. Piquée de ce refus, elle alla le détacher elle-même. On peut juger du tort que lui fit une action aussi vive, & des couleurs avec lesquelles ses ennemis la représentèrent.

Monsieur l'ambassadeur & monsieur l'abbé de Château-neuf, qui étoit venu le joindre, firent en sorte qu'on obligéât cette princesse de sortir de Warsovie. Ils crurent avoir fait par-là un coup important. Effectivement, sa présence les incommodoit beaucoup ; mais elle leur fit encore plus de mal à Dantzic. Elle y empêcha les marchands de nous donner de l'argent ; elle surprenoit

nos lettres de change ; elle en enleva une de quatre-vingt mille ducats. Enfin ce fut à elle qu'on imputa la déclaration de Dantzic contre monsieur le prince de Conti. Cette ville sembla avoir attendu son arrivée, pour célébrer, par des réjouissances publiques, le couronnement de l'électeur de Saxe ; car les feux de joie furent faits deux jours après l'arrivée du fameux Jean Bart, qui amena monsieur le prince de Conti. Cette reine reçut tout-à-fait mal l'abbé de Château-neuf, lorsqu'il alla immédiatement après la diète, pour négocier avec les marchands de la même ville, qui refusoient de nous donner de l'argent, parce que nos lettres de change n'étoient payables qu'au cas que monsieur le prince de Conti fut élu seul ; ce qui nous embarrassa extrêmement, vû le grand besoin d'argent comptant où nous étions, pour gagner l'armée qui s'of-

froit à celui qui la payeroit. Cet abbé faisoit auffi ce voyage, pour remettre à la reine de Pologne une lettre dont le roi l'avoit chargé pour elle. Cette lettre avoit près de six mois de date. Il s'est dit bien des choses à ce sujet, contre l'abbé de Château-neuf, à qui on a prétendu qu'il avoit été ordonné de la rendre en arrivant, & sans la communiquer à l'abbé de Polignac; mais ce second ministre n'a jamais mérité tous les reproches qu'on lui a faits là-dessus. Voici comme la chose se passa.

La cour de France fut fort alarmée des promesses immenses de notre ambassadeur aux Polonois, on les faisoit monter à plus de dix millions. Elle ne vouloit pas que cette couronne lui coûtât de si grosses sommes. D'ailleurs la reine de Pologne écrivoit tous les jours à Paris à madame de Bethune sa sœur, que

L'élection du prince de Conti n'étoit pas une chose possible, & que tout l'argent qu'on dépenseroit pour cela feroit perdu. C'est pourquoi, pour ne pas s'engager davantage dans cette affaire qui paroissoit douteuse, on voulut envoyer en Pologne un homme de confiance qui pût porter un jugement certain de la conduite de l'ambassadeur, & informer de l'état véritable des choses. On jeta les yeux sur monsieur de Forval, gentilhomme de Normandie, de beaucoup de mérite. Il avoit résidé longtems auprès du comte de Tekeli, qui avoit pris tant d'estime pour lui, qu'il lui avoit donné une comté en Hongrie, & qu'il vouloit lui faire épouser une de ses parentes. Il avoit autrefois été envoyé en Angleterre, pour y prendre des mesures avec quelques Jacobites, & passer de-là en Ecosse, dont l'on comptoit de faire soulever une bonne par-

tie. Il avoit eu la prudence , en passant dans ce royaume , de jeter dans la mer ses instructions , après les avoir bien étudiées. Cette sage précaution lui sauva la vie. Rien n'auroit pu la lui garantir , s'il avoit été trouvé muni du moindre papier. Il fut découvert & arrêté ; il est vrai qu'il ne se trouva contre lui aucunes preuves convaincantes ; mais , quoiqu'en affaire d'état les soupçons suffisent souvent pour condamner à la mort , le prince d'Orange , qui devint roi d'Angleterre , ne jugea pas à propos de le sacrifier à sa politique ; il se contenta de le faire enfermer dans la tour de Londres , où il a été longtems prisonnier. Il avoit depuis passé plusieurs années en Pologne , auprès de monsieur de Bethune ; & , comme il connoissoit parfaitement ce royaume , on crut qu'il seroit plus propre qu'un autre à la commission présente. Le roi fit armer à Dunkerque une

frégate, pour le transporter à Dantzic. Des incommodités ne lui permettoient pas de faire le voyage par terre. Forval étant donc sur le point de s'embarquer, avoit été surpris par la goutte, & quand on avoit vu qu'il n'étoit point en état de se transporter, le roi avoit nommé à sa place l'abbé de Château-neuf, frère de monsieur de Castagnere, ambassadeur de France à la Porte. Sa majesté lui donna, en partant, une lettre très-honnête pour la reine de Pologne, avec qui on ne vouloit point rompre tout-à-fait, ne sçachant pas comment l'affaire pourroit tourner. Ce nouveau ministre étant arrivé en Pologne, & ayant montré à monsieur de Polignac la lettre du roi pour la reine, celui-ci lui dit que comme cette princesse tâchoit de persuader à la république, à cause des premiers ordres qu'il avoit reçus de travailler pour la maison

royale; que le prince de Conti étoit son candidat, & non celui de la France, qui, disoit-elle, n'y pensoit pas; elle ne manqueroit pas d'abuser des termes de civilité qui étoient dans cette lettre; qu'elle la montreroit à tout le monde, comme une preuve qu'elle n'étoit pas mal avec Louis XIV; & qu'il n'y avoit que l'abbé de Polignac qui fut son ennemi. Ainsi la crainte de nuire à monsieur le prince de Conti, engagea l'abbé de Château-neuf à supprimer cette lettre, & à la garder pour un moment plus favorable. Il ne la rendit qu'après l'élection: la reine de Pologne n'en pouvoit plus faire alors aucun mauvais usage. Il n'est point du tout vraisemblable, que l'abbé de Château-neuf eut reçu ordre d'en faire mystère à l'ambassadeur. Finissons, par un dernier trait, le portrait de la reine de Pologne, dont j'aurai pourtant encore à par-

ler dans la suite. Cette princesse entra dans un emportement effroyable contre nous , au sujet du bombardement de Bruxelles , qui ne manqua pas de lui rappeler tous ses anciens sujets de plaintes , & ses prétendus griefs contre la France. Elle auroit voulu qu'à sa considération , le roi se fut abstenu de faire bombarder cette ville , la résidence de l'électeur de Bavière son gendre & de sa fille , qui étoit alors grosse & seule. L'électeur étoit devant Namur , d'où il n'arriva qu'une heure avant qu'on commençât à jeter les bombes ; cette reine auroit voulu que nos armes se fussent adressées à quelque'autre place qui n'eut pas été du gouvernement de ce prince. Elle dit là-dessus mille choses dures à monsieur l'ambassadeur , dont cependant la faveur étoit alors au plus haut point. Elle crioit , par exemple , que c'étoit un bel honneur au roi de

France , de bombarder les femmes ; que s'il avoit tant d'envie de brûler , il falloit aller bombarder Amsterdam : mais ce ministre , outré de ces termes choquans & injurieux , lui répondit vigoureusement , que si l'électeur de Bavière eut voulu être à couvert des armes de France , il n'auroit pas dû s'unir si étroitement avec les ennemis du roi , & prendre un gouvernement qu'on donnoit à un simple gentilhomme en Espagne.

Le prince Jacques , fils aîné du roi n'est pas bien fait. Il a une voix de fausset , & des manières efféminées ; & quoiqu'il ne soit pas beau , je lui ai souvent vu des mouches. Il ne manque pas d'esprit , mais il l'a léger & inconstant ; & on dit que deux jours avant l'élection , il se désista des prétentions qu'il y avoit , & déclara qu'il renonçoit à la couronne. Il ne fut pas content de l'électeur de Saxe , qui peu de jours après

qu'il fut sur le trône de Pologne, lui écrivit cavalièrement, avec cette seule inscription, à *monſieur le prince Jacques*; & ſon mécontentement fut cauſé qu'il en uſa fort bien avec monſieur le prince de Conti, pendant qu'il fut à la rade de Dantzig. Il lui envoya faire des complimens, & en parla toujours avec l'eſtime & le reſpect qui lui ſont dûs. Peu de tems avant l'arrivée des vaiſſeaux François, quelques perſonnes lui demandèrent ce qu'il avoit trouvé de plus rare, & de plus extraordinaire à la foire de la Dominique à Dantzig, il leur répondit que c'étoit d'avoir vu ſa mère, Allemande, & lui, François. Ce prince a fait de grandes fautes, ſes amis n'en ſçauroient diſconvenir; quand on ne lui reprocheroit que de s'être livré à la maiſon d'Autriche, dont il fut dans la ſuite fort dégoûté. Il n'a tiré de cette maiſon, que la principauté

d'Olaw en Silésie, où il réside. L'empereur la lui donna en faveur de son mariage. Il lui a donné aussi la toison d'or. La cour de Vienne témoigna, à la diète, prendre assez peu de part à ses intérêts. Le prince Jacques a été mal conseillé : car quoique beau-frère de l'empereur, il devoit se ménager avec la France, qui influe ordinairement beaucoup sur les élections de Pologne, & tâcher de lui faire oublier son mariage, en lui insinuant secrettement qu'il ne l'avoit fait, qu'à cause de l'alliance, qu'il auroit toujours le cœur François, comme il sçavoit bien que ses véritables intérêts le demandoient ; qu'enfin l'empereur, avec qui il étoit obligé de garder des mesures, n'auroit que les apparences, & que tout le solide seroit pour la France. Si ce prince s'étoit comporté de cette façon, l'abbé de Polignac auroit travaillé à lui faire tomber la couron-

ne , au lieu de se donner tant de peine à la lui enlever. J'ai déjà dit que ce prince avoit deux frères , les princes Alexandre & Constantin ; ce dernier étoit le plus cher au roi Sobieski son père , dont il étoit le vrai portrait. Ces deux princes , si l'on en croit les bruits qui couroient alors , prétendoient l'emporter sur leur aîné , parce qu'il étoit né fils de Sobieski , grand maréchal , & qu'ils étoient fils de roi. Cependant on ne fit pas la moindre mention d'eux pendant la vacance. Ils étoient fort bien faits , mais ils avoient été mal élevés. Ils vinrent à Paris , après la mort du roi leur père ; ils s'amuserent à y prendre un air de libertinage , au lieu d'aller à la cour , où on ne les vit presque jamais. C'est sous leur nom que furent constitués les deux millions que la reine avoit envoyés à Paris , peu après la mort du roi son mari , ils leur rapportoient

cinquante mille écus au denier treize. On s'attendoit que le roi, pendant leur séjour en France, leur donneroit le cordon du saint-Esprit, que le roi leur père avoit eu ; mais ils évitèrent peut-être d'avoir cet honneur, pour ne pas déplaire à la maison d'Autriche.

L'archevêque de Gnesne est primat du royaume, premier sénateur & régent pendant l'inter règne. Celui qui l'étoit alors s'appelloit Radzi-cioufski, fils de ce grand homme du même nom, qui fut cause de l'irruption des Suédois dans la Pologne en 1655, & qui ensuite, s'étant raccommodé avec le roi Jean Casimir, fut envoyé ambassadeur à la Porte, où il mourut. Son fils le primat n'est ni aussi vif, ni aussi intrigant. Il témoigna cependant beaucoup de fermeté pour les intérêts de monsieur le prince de Conti, mais elle ne venoit pas de lui. Madame de

Towianska en étoit le mobile. Elle étoit castellane de Lencici, & mère de ce jeune comte de Towianski, qui fut envoyé en France pour notifier la mort du roi de Pologne. Cette dame avoit un si grand empire sur l'esprit du cardinal-primat ; dont elle étoit parente, qu'elle le tourna tout-à-fait de notre côté. Elle crut nous devoir ce retour pour nous payer des caresses dont on accabloit à Paris son fils, qu'elle aimoit passionnément. Elle fut assez puissante pour faire oublier au prélat tout ce qu'il devoit à la famille du feu roi, dont il avoit l'honneur d'être très-proche parent, & à qui il étoit obligé de toute sa fortune. Elle l'attacha tellement à nous, qu'il s'y livra sans réserve. Il prêta soixante mille écus à monsieur l'abbé de Polignac, & enfin il proclama roi notre prince malgré toutes les raisons qui auroient peut-être pu l'en em-

pêcher. La plus forte étoit que nous manquions d'argent, & qu'aucune des promesses de l'ambassadeur ne s'exécutoit. C'est à madame de Towianska qu'il faut attribuer tout ce qu'on a vu faire au primat en cette occasion. Aussi disoit-on que c'étoit les dames qui avoient fait roi monsieur le prince de Conti. Il est certain qu'elles y avoient beaucoup contribué ; elles ont beaucoup d'autorité en Pologne. La castellane de Lencici n'étoit pas la seule qui eût embrassé si chaudement notre parti ; la grande chambellane & la grande trésorière lui disputoient de zèle : mais cette dernière se relâcha à la fin, & empêcha son mari de se rendre à la rade de Dantzic auprès du prince de Conti ; & il ne fut pas difficile à deviner que la jalousie, qu'elle avoit prise de la grande chambellane, en étoit cause : elle ne pouvoit souffrir que l'ambassadeur

fût toujours chez celle-ci, & qu'il lui marquât les attentions & les ménagemens les plus assidus : elle appréhenda que sa rivale n'eût tout l'honneur & tout le fruit de l'aventure, & elle s'engagea dans d'autres intérêts. Madame de Towianska avoit beaucoup d'esprit, mais elle ne parloit pas François ; ce qui étoit assez rare pour une femme de qualité qui demouroit toujours à Warlovie. On l'accusoit d'être fière, hautaine & maligne. Elle avoit été assez belle. Elle étoit de fort bonne maison. Aussitôt que monsieur le prince de Conti fut arrivé, le comte de Towianski, son fils, se rendit auprès de lui, & lui tint toujours compagnie. Ce jeune seigneur courut grand risque dans la route de l'abbaye d'Oliwa, lorsque les Saxons s'avancèrent jusques-là pour dissiper le parti François, & il fut obligé de se travestir en moine pour leur échapper.

per. Les ennemis lui en vouloient particulièrement, & ils lui auroient fait un mauvais parti : mais il se sauva sur des vaisseaux François, qui le débarquèrent en passant à Stettin en Poméranie, d'où il se rendit à Lowitz, résidence ordinaire du cardinal-primat, quand il n'est pas à Warsovie. C'est un grand malheur pour ce jeune seigneur que l'élection de monsieur le prince de Conti n'ait pas eu lieu : on l'auroit vu en peu de tems dans les premières places. Pendant qu'il étoit à Paris, il étoit fort amoureux de l'ainée des Loyson, qui, ainsi que sa sœur, étoit une honnête coquette. Il lui avoit même fait une promesse de mariage avec un dédit de vingt mille écus. Ce fut vraisemblablement la raison qu'eut le cardinal-primat de ne pas le renvoyer en France après l'élection. Cependant ce voyage auroit été absolument nécessaire ; car la Cour de

Louis XIV ne voyant pas paroître de Polonois , fut fort inquiète : elle eut lieu de croire notre parti de beaucoup moins fort qu'on ne le disoit , par l'opposition qu'on y fit au grand nombre de seigneurs que le parti de l'électeur de Saxe avoit nommés pour l'aller complimenter. Mais la même chose ne pouvoit pas se faire pour monsieur le prince de Conti, à cause de la difficulté des passages. Il est vrai que du moins il auroit fallu envoyer quelques seigneurs Polonois. Towianski fut sur le point d'être dépêché, & tout étoit préparé pour son départ : mais le cardinal, qui craignoit que ce jeune homme ne fût assez amoureux pour épouser la Loyson sa maîtresse, ne jugea pas à propos de lui faire faire ce voyage. Ce prélat avoit plus de cinquante ans ; c'étoit un homme d'une belle prestance : il parloit François avec facilité : il est vrai qu'il

avoit été élevé à Paris au collège des Jésuites. Il y étoit du tems de ce neveu du cardinal Mazarin , qui mourut pour avoir été berné par ses camarades ; il étoit un des berneurs. C'est une belle fortune que la sienne. Il a été simple abbé de Radziciowski , ayant assez de peine à subsister. Il étoit homme de qualité : sa mère étoit sœur du père de Sobieski ; & c'est ce roi qui l'a fait tout ce qu'il est. Il avoit été d'abord évêque de Warsovie. C'est un évêché fort riche , dont il tiroit plus que de la primatie , puisque son revenu est de cinquante mille écus , & que ses canonicats rapportent deux mille écus. Ce primat étoit honnête homme , mais peu habile. Monsieur l'ambassadeur disoit qu'il avoit fait de grandes fautes dans la distribution de notre argent ; qu'il en avoit donné à des gens inutiles , & qu'il en avoit refusé à tort à ceux qui au-

roient pu rendre de grands services.

On dit en Pologne qu'il y a une prophétie Latine qui regarde tous les rois qui y doivent régner , comme il y en a une attribuée à sainte Malachie sur tous les papes passés & futurs. La prophétie de Sobieski est *manus congregatorum* , main des assemblées , & il est désigné par la lettre *J* , qui semble le marquer clairement , puisqu'il s'appelle Jean. La lettre de son successeur étoit un *A* avec un *R*. Les partisans de la reine de Pologne l'interprêtoient *Alexandre Roi* , qu'ainsi son second fils seroit élu. Cette lettre *A* nous embarrassoit beaucoup. Nous n'y pouvions trouver *François-Louis de Bourbon* , qui étoit le nom de monsieur le prince de Conti. Nous nous avisâmes de dire que ce prince étant un Alexandre par sa valeur , c'étoit lui que l'*A* regardoit. On pense bien que nous ne donnions cette expli-

cation forcée que pour nous moquer de la prophétie, malgré laquelle nous espérions emporter la couronne. Cependant il paroît que la prophétie a eu son accomplissement dans Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, qui s'est fait couronner sous ce dernier nom. On ne peut pas dire que la prophétie ait été faite après coup, puisqu'elle commença à se débiter en Pologne plus de quatre mois avant que l'électeur de Saxe parût sur les rangs & se déclarât candidat, & dans un tems où de tous les candidats il n'y en avoit pas un seul dont le nom commençât par un *A*, car le prince Alexandre n'étoit pas proprement sur les rangs, & c'étoit le prince Jacques qu'avoit en vue le parti de la reine. La prophétie qui suivoit l'*A* étoit, *moriatur brevi*, & elle s'est trouvée fausse.

Il y a en Pologne de grandes & puissantes maisons. Celles des Lu-

bomirski, des Sapiieha & des Radzivill possédoient elles seules presque toutes les premières charges de la couronne & du duché de Lithuanie. Les officiers de Pologne sont appelés officiers de la couronne, pour les distinguer de ceux du duché.

La charge de grand maréchal est sans contredit la plus belle de toutes. Celui qui en est revêtu est le chef & le juge de la noblesse sur laquelle il a droit de vie & de mort. Son tribunal est souverain, & les gentilshommes qui y sont condamnés n'en peuvent appeller. Le grand maréchal étoit pour lors un Lubomirski, fils de ce grand maréchal du même nom, qui donna tant de peine au roi Casimir, & qui lui en auroit encore donné davantage, si la mort ne l'avoit emporté subitement à Breslaw en Silésie. Le fils n'étoit pas d'une humeur aussi remuante, &

il n'auroit jamais troublé le repos de sa patrie : il avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir ; mais c'étoit un homme tranquille, pour ne pas dire indolent : il n'aimoit pas à se communiquer : il menoit une vie retirée & tout-à-fait philosophique. Cet homme, composé comme un Espagnol, n'étoit pas pour monsieur le prince de Conti. On prétendoit qu'il avoit songé à se faire roi soi-même, & que tous les écrits, qui coururent en Pologne pendant l'inter règne, venoient de lui. On tâchoit d'y prouver aux Polonois, qu'ils devoient plutôt se choisir un roi justicier, qu'un roi guerrier : comme il n'étoit point homme de guerre, on le soupçonna de parler ainsi pour un prince pacifique, afin que les yeux se tournassent sur lui. La grande maréchale, sa femme, étoit une des dames de la cour qui parlât moins bien François. Elle étoit pour nous, quoi-

que son mari fût d'un autre parti. Il étoit veuf quand il l'épousa. Il avoit eu d'un premier lit la Palatine de Beltz, qui étoit une vraie amazone. Jamais enfant n'avoit moins ressemblé à son père.

Le grand trésorier de la couronne étoit frère du grand maréchal. Il n'avoit pas l'air noble, ni la physionomie agréable : mais il avoit laissé en Allemagne, où il avoit servi longtemps, une grande réputation de valeur. Il avoit commencé par être chevalier de Malte, & il avoit possédé dans cet ordre de riches commanderies, qu'il quitta dans la suite pour épouser mademoiselle Bokum, l'une des filles d'honneur de la reine, qui étoit devenue sa mortelle ennemie. Elle n'étoit pas belle ; mais elle avoit beaucoup d'esprit & de manége. Elle faisoit faire tout ce qu'elle vouloit à son mari, qu'elle avoit rendu l'un des arcs-boutans de
notre

notre parti. Cependant il n'étoit point allé rendre ses devoirs à monsieur le prince de Conti à la rade de Dantzic. Quelques-uns attribuèrent ce manquement à la jalousie qui étoit survenue entre sa femme & la grande chambellane. J'en ai déjà dit deux mots. Mais il y a bien plus d'apparence que la victoire du prince Eugene, sur la Teyffe, eût grande part à cette espece de refroidissement ; car cette bataille fut fort préjudiciable à nos affaires. En effet, les Polonois voyant les Turcs mis en fuite, & toutes leurs meilleures troupes taillées en pièces, jugèrent qu'une défaite si complete mettoit l'empereur à couvert de ces infideles, & qu'il ne manqueroit pas de renvoyer à l'électeur de Saxe les douze mille hommes que sa majesté impériale avoit en Hongrie, & qui lui devenoient inutiles par l'accablement du grand seigneur ; que de

plus , il donneroit toute son attention aux affaires de Pologne , & qu'il travailleroit à maintenir l'électeur sur le trône , & à détruire le parti du prince de Conti , dont l'établissement en Pologne étoit si contraire aux intérêts de la maison d'Autriche. C'est pourquoi comme ceux sur qui nous comptions le plus , refusoient absolument de se battre , & que l'arrivée de monsieur le prince de Conti , sans troupes , leur fit comprendre qu'il leur faudroit courir tous les risques de cette aventure , ils furent extrêmement refroidis pour nous , & ne témoignèrent pas la chaleur que nous attendions.

Lorsque monsieur le prince de Conti fut arrivé , ils lui demandèrent où étoient ses troupes. Le prince , qui avoit cru se faire un mérite de n'en point amener , fut fort étonné. Il leur répondit , qu'il ne s'étoit point engagé à en amener , que c'é-

toit à lui à leur demander où étoient les leurs, & les trente mille hommes qu'il devoit trouver à son débarquement. Cela donna lieu à de grandes explications entre monsieur de Polignac & les Polonois. Ceux-ci prétendirent que ce ministre leur avoit promis des troupes, mais il leur soutint, qu'ils n'avoient demandé que la personne de monsieur le prince de Conti.

Le grand généralat n'étoit autrefois qu'une commission, c'est pourquoi celui qui en est revêtu n'est point sénateur : il ne lui manque que cette qualité. Il a un pouvoir absolu sur tous les gens de guerre ; il est même plus puissant que n'étoit autrefois le connétable en France, Il s'appelloit alors monsieur Jablonowski. Il étoit fort attaché à la maison royale, par reconnoissance pour le roi Sobieski, à qui il devoit toute sa fortune. On a prétendu que

le projet de la reine douairière étoit de le faire élever sur le trône , & de l'épouser ensuite. Il avoit été fort lié avec nous. Quoique la dignité de grand général ne donne point de rang , ni d'entrée dans le sénat , monsieur Jablonowski y entroit en qualité de castellan de Cracovie ; ce titre le faisoit premier sénateur laïque. Les Castellans n'ont de rang qu'après les Palatins , mais celui de Cracovie en est excepté ; il précède le Palatin depuis l'action d'un ancien castellan de Cracovie , qui , dans une guerre civile , demeura fidèle au roi , que tout le monde avoit abandonné. Il résista au Palatin qui étoit dans le parti des rebelles. C'est de-là qu'il fut ordonné que le Castellan précéderoit le Palatin ; ce qui , je le répète , n'a lieu que pour Cracovie. Monsieur Jablonowski étoit beau-père du palatin de Lencici.

Monfieur Konfki étoit palatin de Kiowie, & général de l'artillerie ; il n'y avoit pas un plus honnête homme en Pologne. Il étoit fort brave ; il avoit beaucoup de mérite, & il n'étoit point intéreffé ; ce qui eft une vertu fort rare dans ce pays-là, principalement dans un gentilhomme qui n'étoit pas riche. Il étoit pour monfieur le prince de Conti ; & monfieur l'ambaffadeur difoit fans ceffe à fon alteffe féréniſſime, que, comme ce n'étoit ni l'avarice, ni l'eſprit de cabale qui nous l'attachoient, il pouvoit prendre en lui une entière confiance.

Monfieur l'abbé de Polignac n'avoit pas choiſi ſi heureuſement en nous attachant M. Bilenſki, grand chambellan de Pologne. On appelle en Polonois cet officier *port-komorge*. Il nous coûta beaucoup d'argent pour le faire maréchal des nonces à la diete de l'élection. Cet

emploi demandoit un homme de tête , & celui-ci étoit peu estimé : il étoit incapable d'affaires ; on est allé même jusqu'à dire , qu'il n'avoit pas le fonds du cœur François. Effectivement , il ne nous a pas été d'une grande utilité. Ce grand officier a droit de fouiller jusques dans les poches du roi , & il peut entrer à toutes sortes d'heures dans le cabinet de son maître , excepté lorsqu'il est enfermé avec la reine. C'est pourquoi cette charge ne se donne ordinairement qu'à un favori. La grande chambellane, sa femme , n'est pas belle , mais elle est remplie de mérite & de politesse. Personne à la cour de Versailles ne parle mieux , ni plus poliment le François. On auroit pourtant pu lui reprocher , qu'elle parloit un peu trop , & quelquefois imprudemment. Cette dame étoit fort portée pour monsieur le prince de Conti , & personne ne lui

a été plus fidèle, soit que cela vînt d'une inclination naturelle pour la France, ou de l'attention que monsieur l'ambassadeur avoit de la ménager, par la connoissance qu'il avoit des services qu'elle pouvoit rendre. Elle pleura amèrement, lorsque notre prince s'en retourna, & rien ne la pouvoit consoler. Si monsieur le prince de Conti avoit eu beaucoup d'amis aussi ardens, il auroit infailliblement monté sur le trône de Pologne. En général, ce n'est pas la faute des dames, si son altesse n'a pas réussi dans ce projet : elles ont fait tous leurs efforts pour cela, & on ne peut rien leur reprocher, si ce n'est à la grande trésorière, de n'avoir pas été persévérante. La gazette de Hollande a fait mention d'une dame qui se battit dans l'occasion dont il s'agit. Une autre avoit rompu avec son amant, parce qu'il avoit signé pour l'électeur de Saxe. Enfin, comme

notre argent ne venoit point , quelques-unes , ce qu'on aura fans doute de la peine à croire , mirent leurs pierreries en gage pour nous fournir une partie de la somme dont nous avions befoin. Il eft certain que le beau fexe nous fouhaitoit beaucoup , apparemment à caufe de la réputation qu'ont les François d'être la nation la plus galante de l'Europe. Mais pour finir , par un beau trait , le portrait de la grande chambellane , la reine de Pologne , qui n'avoit rien plus à cœur que de détruire tout ce que nous racontions dans fa cour de la valeur & des qualités militaires de monfieur le prince de Conti , dit un jour , en préfence de beaucoup de monde , qu'elle auroit bien voulu fçavoir quelles batailles ce prince avoit gagnées : elle parloit ainfi , parce que ce héros , à qui nous avons dû en ce tems-là prefque toutes nos victoires , n'avoit cependant jamais

commandé en chef. *Quelles batailles il a gagnées, madame ?* répondit sur le champ, avec ardeur, la grande chambellane ; *toutes celles que l'électeur de Bavière a perdues.* Il entroit beaucoup de finesse & de malice dans cette réponse. L'électeur avoit épousé la fille de la reine ; & comme monsieur le prince de Conti a eu beaucoup de part à la gloire des batailles de Steinkerque & de Nerwinde, quoiqu'il ne fut pas général de notre armée, de même, quoique ce fut le roi Guillaume qui commandât l'armée des alliés, l'électeur de Bavière devoit avoir quelque part à la honte de la défaite. La grande chambellane étoit fille d'un comte de Morstein, jadis grand trésorier de la couronne, qui, obligé ensuite de quitter la Pologne, vint se réfugier en France, où il mourut quelques années après. On avoit prétendu que ce grand trésorier avoit

été domestique dans la maison de Lubomirski ; mais quand il seroit vrai , cela ne prouveroit rien de défavantageux à la noblesse de sa maison , puisqu'en Pologne , tous les valets sont gentilshommes.

La Palatine de Beltz , étoit femme de monsieur Siniauski , & fille du grand maréchal de la couronne. J'ai déjà dit que cette dame étoit une vraie amazône ; ce fut elle qui se battit pour monsieur le prince de Conti. L'action se passa à table , chez le grand général de la couronne , qui donnoit ce jour-là un grand repas. La conversation ayant tourné sur les deux princes élus , sujet de tous les entretiens , & chacun s'échauffant à soutenir le parti de son candidat. *Morbleu* , dit tout à coup la Palatine , avec sa vivacité ordinaire , *ce n'est pas assez de parler , il faut se battre*. En même-tems elle se leva , saisit le sabre d'un gentilhom-

me, qui étoit proche d'elle, & alla attaquer le grand enseigne de la couronne, fils du grand général. Ce jeune Seigneur, pour répondre à la plaisanterie, ou pour se défendre, mit le sabre à la main; mais la Palatine frappa dessus un coup si violent, avec celui qu'elle tenoit, qu'elle le fit tomber à ses pieds; & c'est ainsi qu'elle remporta la victoire. Il y a bien de l'apparence que le grand enseigne qui recherchoit en mariage la sœur de son mari, voulut bien être vaincu. Cette dame savoit accorder dans son cœur la reine & le prince de Conti; quoiqu'elle fut très-portée pour nous, elle étoit fort bien à la cour de cette princesse, à qui elle avoit de l'obligation. Après l'élection, elle fit des reproches bien vifs au grand général de la couronne, & à tous les autres, de ce qu'ayant reçu des sommes d'argent si considérables de la reine, ils avoient cependant choisi un étranger, & n'a-

voient pas fait du moins la scission en faveur de l'un des princes de la maison royale : mais sans doute , ces messieurs auroient mieux aimé le prince Jacques qu'aucun autre : ce ne fut donc pas la bonne volonté qui leur manqua , mais ce fut certainement l'impossibilité de son élection qui les fit songer à l'électeur de Saxe. Peu après l'élection , monsieur l'abbé de Polignac pria la Palatine de Beltz , de se transporter à Dantzic pour appaiser la reine ; mais cette princesse étoit si irritée , qu'elle ne put rien gagner sur son esprit.

M. Leczinski , Palatin de Lencici , avoit beaucoup de mérite ; c'étoit un petit homme tout rempli d'esprit & d'adresse ; cela paroissoit sur sa physionomie , qui étoit très-fine & très-spirituelle. Il avoit la tête fort jolie , contre l'ordinaire des Polonois , qui négligent beaucoup leurs cheveux : ils les portent extrêmement courts , & ils les font raser au-

tour de la tête, l'espace de deux doigts, ce qui ne ressemble pas mal à une couronne monacale. C'étoit l'ame du parti de la reine de Pologne. Il se donna tant de mouvemens à la diète, qu'il tomba malade, & qu'il fut près d'en mourir: nous aurions gagné à sa mort, mais la république y eut perdu un homme d'esprit & de tête, très-capable de la servir. Il vouloit faire tomber le bâton de maréchal des nonces, entre les mains du Staroste Odolanofski son fils, parce qu'il auroit gouverné sous son nom; mais monsieur l'ambassadeur l'emporta enfin sur lui, & fit faire maréchal le grand chambellan de la couronne. Cette élection fut disputée très-longtems, elle occupa plusieurs séances. Elle se fit *viritim*, c'est-à-dire, que chaque homme donna sa voix, au lieu que si elle se fut faite *tributim*, comme cela se fait ordinairement, & que l'on n'eut parlé que par Palatinats,

un seul jour auroit suffi pour la terminer. Le Palatin de Lencici étoit alors âgé d'environ quarante-cinq à cinquante ans. Il avoit été par le passé, fort mal avec la reine ; & c'étoit monsieur l'abbé de Polignac qui les avoit réconciliés. Sa charge de général de la grande Pologne, qui est une des plus belles de la république, lui donnoit beaucoup d'autorité ; cette charge ne regarde point les armes, & ce généralat de la grande Pologne, est un starostat général. Les starosties, sont des biens royaux, qui composoient autrefois le domaine des rois : mais ces souverains ont abandonné ces biens à la république, à condition qu'ils en auroient la nomination. Les starostes ont en beaucoup d'endroits juridiction, c'est pourquoi leur pouvoir est plus grand que celui des Palatins mêmes, qui n'ont qu'un vain titre. La Palatine de Lencici, fille du grand général de la cou-

ronne, étoit une grande femme, bien faite, brune, & d'un air languissant.

Le maréchal des nonces dont je viens naguères de parler, est la bouche de la noblesse; ainsi il est en état de rendre de grands services à ses amis; aussi tous les prétendants à la couronne, tâchent toujours de l'avoir de leur côté, & répandent de grosses sommes, pour en faire élire un qui leur soit favorable; l'élection du maréchal étant un grand préjugé pour celle du roi. C'est le maréchal des nonces qui dresse le diplôme ou acte de l'élection, & le roi ne le peut tenir que de lui. Il est élu à la pluralité des voix, au lieu qu'il faut un consentement universel pour l'élection du roi, *nemine contradicente*; dit la loi. Il est vrai qu'il est impossible de voir tout le monde concourir pour un même sujet; mais les plus forts donnent la loi aux autres, & les obligent de donner leur con-

sentement. Un sénateur ne peut pas être maréchal ; il faut qu'il soit pris dans l'ordre des chevaliers , comme le patricien à Rome , ne pouvoit pas être tribun du peuple. Le maréchal est à peu près ce qu'étoit à Rome le tribun du peuple , & ce qu'est l'orateur de la chambre-basse en Angleterre.

Nous avions quatre hommes de confiance : le cardinal - primat , le Palatin de Kiovie , le castellan de Dantzig , & le brave Priemski Castellan de Calisch. Monsieur l'ambassadeur s'observoit beaucoup avec les autres , ils ne nous étoient attachés que par intérêt. Priemski avoit été en France mousquetaire du roi , & s'en faisoit honneur. Il étoit fort des amis de monsieur de Bethune , en faveur de qui il rompit un jour une diète , dont ce ministre appréhendoit les suites. C'étoit un homme d'esprit & de cœur , fort accrédité parmi

mi la noblesse qu'il sçavoit mieux manier que personne. Il en donna une grande preuve, la veille de l'élection : car ayant appris que tout étoit en mouvement pour l'électeur de Saxe, & que plus de quinze Palatinats s'étoient déjà déclarés pour ce prince, sans trouver presque aucune opposition ; il monta aussi-tôt à cheval, quoiqu'il fut fort incommodé, & courut dans le champ de l'élection. *Quoi, mes frères, cria-t'il en arrivant, vous élisez un hérétique ? qu'est devenu votre zèle pour la religion ? vous oubliez donc vos sermens, vos promesses ? ah ! mes chers frères, ce n'est pas à nous que vous vous êtes engagés, mais à celui-ci,* ajouta-t'il, en découvrant un crucifix qu'il avoit caché dans son sein. *Quoi vous vous déclarez pour l'ennemi de ce Dieu, mort pour nous sur la croix ?* ces paroles prononcées d'une manière vive & pathétique, firent une

telle impression sur l'esprit de la noblesse, que les Palatinats qui avoient crié *VIVE SAXE*, revinrent presque tous à nous dans l'espace d'une heure. Cette rapidité de voix en faveur de l'électeur, à ce que j'ai entendu dire à quelques gens, étoit venue du petit maréchal de Lithuanie, fils du grand général qui avoit adroitement insinué à nos amis, qu'il falloit d'abord faire crier, *VIVE SAXE*, pour ne pas effaroucher le parti de l'électeur. Il avoit assuré que nous n'avions rien à craindre de cela, parce qu'on feroit aisément revenir à Conti, d'autant plus que l'électeur ne pouvoit pas être roi. Ce conseil, ou perfide, ou imprudent, pensa nous coûter cher; car nos gens criant Saxe aussi fort que les autres; peu s'en fallut que nous ne fussions pris pour dupes. Le castellan de Calisch nous rendit assurément un grand service en cette occasion, à cause de

l'impétuosité avec laquelle se font quelquefois les élections de Pologne, qui est telle, qu'on n'a pas le tems de s'y reconnoître. On en vit un grand exemple à celle du roi Michel. Elle se fit par une boutade de la petite noblesse, qui ne pensoit pas à lui, quatre heures auparavant, & qui ce jour-là, donna la loi au sénat. Praemoski, archevêque de Gnesne, homme très-vigoureux, ne vouloit pas le proclamer; & les causes de ce refus, étoient qu'il n'avoit pas été élu régulièrement, & dans les formes; mais la noblesse qui l'avoit élu, le fit bien faire à ce prélat, le pistolet sur la gorge. Le roi Casimir qui venoit d'abdiquer, fut si surpris, en apprenant que l'élection s'étoit faite en faveur de Michel, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *quoi, ils ont fait ce chieur!* ce furent ses propres termes, que je me suis cru obligé de rapporter. En effet, c'étoit un

médiocre sujet, que ce prince. Avant d'être roi, on l'appelloit le duc Wisnioneski. Son père avoit eu cinq cens mille écus de rente : mais la perte que la Pologne a faite de la province d'Ukraine, arrivée par la révolte des Cosaques, étoit cause qu'il ne lui étoit resté que le souvenir de tant de richesses, & qu'il ne subsistoit que des bienfaits de la reine Louise-Marie de Mantoue, & du roi Casimir. Il n'avoit de recommandable que la noblesse de son sang : car il descendoit des anciens Jagellons, qui ont tenu si longtems la couronne de Pologne. Le castellan de Calisch, de qui j'ai encore un mot à dire, étoit de bonne maison, & les Priemski ont possédé souvent des charges considérables. Il n'étoit pas riche, mais il le devint par sa femme. Il n'y avoit que trois ou quatre ans qu'il étoit sénateur. Il étoit si bon François, que lorsque mon-

seigneur le prince de Conti s'en fut retourné, il dit que ce prince seroit toujours roi dans son cœur.

Borouſki, castellan de Dantzic, est un des plus honnêtes hommes du monde, & le moins intéressé. La castellane, sa femme, est Françoisse de nation, & du nom de Langeron. Les biens de la famille de cette dame ne répondoient pas à sa noblesse : mais un seigneur Polonois, qui voyageoit en France, passant par Bourges, où demouroit madame de Langeron, y devint amoureux de l'une de ses filles, l'épousa & l'emmena en Pologne. Ce mariage procura la fortune de toute la famille ; car la nouvelle mariée fit venir auprès d'elle sa sœur & son frère. Celui-ci, qui étoit connu sous le nom de Buys, s'avança dans la suite jusqu'au grade de général dans les troupes Polonoises ; & sa seconde sœur, après avoir été quelque tems fille d'hon-

neur de la reine Louise-Marie , épousa un homme de qualité , qui fut depuis castellan de Dantzic.

L'évêque de Cujavie , nommé DombSKI , étoit un homme de beaucoup d'esprit. L'attentat qu'il fit sur les droits du primat , en proclamant l'électeur de Saxe , fut sans doute un coup d'une grande vigueur , qui montra qu'il étoit très-capable de pousser une affaire. Cependant, épouvanté par nos gens , il s'étoit enfui le mercredi 26 Juin , qui devoit être le jour de l'élection , parce que les six semaines , prescrites pour cette grande opération , expiroient ce jour-là. Le cardinal - primat auroit dû alors nommer le prince de Conti , & l'occasion étoit la plus belle qu'on pût souhaiter , puisque l'évêque de Cujavie étoit absent , & que l'élection n'auroit sans doute pas été troublée , comme elle le fut : mais ce prélat avoit suivi le conseil de cer-

taines gens mal intentionnés pour nous, quoiqu'ils ne le fissent pas paroître, qui lui firent entendre, que, s'il le nommoit dans le moment présent, il alloit sans doute causer beaucoup de désordre; qu'il falloit attendre au lendemain, & qu'on travailleroit pendant la nuit à réunir les esprits encore trop divisés. Ce délai nous fut extrêmement préjudiciable : car nos ennemis en profitèrent pour répandre, à l'ombre des ténèbres, de grosses sommes d'argent, avec lesquelles ils renforcèrent leur parti, & nous débauchèrent beaucoup de monde. Tellement que l'évêque de Cujavie revint le lendemain au camp, & eut l'audace de proclamer l'électeur de Saxe, peu après que le primat eut proclamé monsieur le prince de Conti.

Les diètes d'élection sont fixées pour absolu & dernier terme à six semaines, au-delà desquelles elles

ne peuvent être prolongées : c'est pourquoi, comme les deux princes furent proclamés un jour après l'expiration, bien des gens dirent, qu'à la rigueur, l'élection de l'une & l'autre étoit nulle. L'élection des rois de Pologné se peut faire de deux manières, ou par toute la noblesse à cheval, ce qu'on appelle *Pospolite*, ou par les nonces, c'est-à-dire, les députés de la noblesse. L'élection de monsieur le prince de Conti fut faite par la *Pospolite*, comme celle du roi Michel. Tout gentilhomme est nonce aux diètes d'élection, ce qui n'est pas aux autres.

Comme la noblesse s'en retourne chez elle aussitôt qu'elle a élu un roi, l'abbé de Polignac, qui prévoyoit la scission ou double élection, avoit écrit en France dès le mois d'avril, qu'il étoit nécessaire que monsieur le prince de Conti partît, & se rendît secrètement sur les frontières de Pologne,

logne, pour pouvoir être à portée de se mettre à la tête de son parti, immédiatement après la diète d'élection. Effectivement, si ce prince étoit parti en ce tems-là, il y a tout lieu de croire que ses affaires auroient pris un meilleur tour. Mais la cour, qui craignoit que ce ne fût une démarche imprudente, ne jugea pas à propos de faire partir un prince du sang comme une espèce d'aventurier, sans une assurance certaine, & sur de simples promesses de l'ambassadeur, quelque fortes qu'elles parussent.

La couronne de Pologne a coûté plus de dix millions à l'électeur de Saxe. Pour l'acquérir, ce prince avoit vendu, à la maison de Lunebourg, ses droits sur le duché de Lawembourg sur l'Elbe; il avoit engagé, à l'électeur de Brandebourg, plusieurs riches bailliages; & enfin il avoit pris de l'argent partout.

L'abbé de Polignac disoit, qu'il ne demandoit que trois millions que le roi lui avoit promis, mais qu'il lui falloit de l'argent comptant à Warsovie pour la diète, & non des lettres de change, dont les Polonois ne font pas beaucoup de cas; qu'ils aimoient mieux trois cents livres en espèces, que deux mille livres en billets. De plus, il auroit fallu de l'argent comptant pour distribuer manuellement à la petite noblesse, & pour payer l'armée qui se seroit donnée à nous moyennant cela. Notre nouvelle monnoie nous fit un tort extrême, parce que les étrangers ne prenoient nos écus de trois livres douze sols, qui alors avoient cours, que sur l'ancien pied de soixante sols. Lorsque la France nous envoyoit six cent mille livres, nous n'en touchions pas cinq cent mille.

L'électeur, à qui je reviens, avoit succédé en 1694 à Jean-George,

son frère , électeur de Saxe. Ce dernier étoit mort sans enfans , & de regret d'avoir perdu sa chère comtesse de Roclitz , que la petite vérole avoit emportée. Il aimoit cette femme avec une passion excessive , & j'en ai entendu raconter des choses surprenantes. Cet amour avoit été cause des mauvais traitemens qu'il avoit faits à l'électrice sa femme , qui étoit une très-belle princesse , & d'une douceur charmante. Il n'avoit survécu à sa maîtresse que de quelques jours , & il étoit mort de la même maladie qu'elle. On disoit qu'après la mort de ce prince , on lui avoit trouvé sur la poitrine un fachel rempli de plusieurs ingrédiens inconnus , que les gens crédules avoient pris pour un schiltre amoureux. La comtesse de Roclitz n'étoit pas méchante , mais elle avoit une mère qui l'étoit extrêmement. Cette femme étoit cause

de tous les mauvais traitemens que l'électrice recevoit. Aussitôt, après la mort de l'électeur, on mit cette mère en prison : on l'accusoit de mille crimes ; on parloit de lui faire son procès : mais cette affaire ne fut jamais poussée.

Chrétien V, roi de Dannemarck, étoit oncle du nouvel électeur de Saxe Auguste : cependant ce roi laissa passer le Sund à monsieur le prince de Conti, par mécontentement de ce que son neveu avoit vendu au duc de Zell le duché de Lawembourg. Il n'étoit rien moins que de l'intérêt de sa majesté Danoise, que cette principauté, qui avoit un poste considérable sur l'Elbe, fut aux princes de Lunebourg. L'électrice de Saxe étoit fille du margrave de Bareith, de la maison de Brandebourg ; c'étoit une très-belle princesse, & qui a toujours été fort attachée à la religion ; ce qui l'a em-

péchée d'être couronnée reine de Pologne. L'électeur, son mari, ne pouvoit pas plus mal faire, que de se mettre sur la tête la couronne de Pologne, qui lui a coûté des sommes immenses. J'ai entendu dire, que lorsqu'il apprit le départ de monsieur le prince de Conti, de la rade de Dantzic, il n'avoit pu s'empêcher de dire, que ce prince étoit bien sage de s'en retourner; & moi, avoit-il ajouté, *j'ai été bien fol de songer à cette maudite couronne : mais le vin est tiré.* L'électeur avoit beaucoup d'esprit, & une valeur extrême. Il étoit capable des plus grands desseins : mais il étoit quelquefois trop ardent, impétueux, & emporté jusqu'à la violence.

L'abbé de Polignac, au commencement de sa négociation, donna deux cents mille livres pour disposer les esprits en faveur de monsieur le prince de Conti; ce que quel-

ques-uns lui ont reproché, prétendant qu'on ne devoit jamais donner qu'à la fin aux Polonois, parce que chez eux, l'argent donné étoit compté pour rien. On lui a pareillement reproché d'avoir promis trop, & beaucoup plus que ses ordres ne portoient, & que nous ne pouvions exécuter : mais monsieur l'ambassadeur répondoit, que s'il n'avoit pas commencé par donner, personne ne feroit venu à lui : qu'il falloit apâter les Polonois par quelque chose d'effectif; qu'à l'égard des promesses exorbitantes qu'il faisoit, elles étoient nécessaires; qu'on n'en pouvoit faire de trop grandes dans les affaires populaires, pour enchanter l'esprit de la multitude, & s'en rendre maître. Le malheur de cela fut que l'élection fut double, & que l'on eut toujours besoin de la noblesse. Elle accourut à Dantzic dès que monsieur le prince de Conti fut

arrivé à cette rade ; elle lui demanda en foule l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites ; & comme il n'étoit ni en pouvoir , ni en volonté de donner tout ce qu'on exigeoit , la noblesse crut avoir lieu de se plaindre : elle dit hautement , qu'on l'avoit trompée ; qu'on ne lui tenoit pas ce qu'on lui avoit promis ; & ces plaintes sans doute n'accommodèrent pas nos affaires.

On a dit encore , que l'abbé de Polignac avoit eu tort de se brouiller avec la reine ; que pour engager & s'attirer les ennemis de cette princesse , il auroit dû seulement se contenter de rompre extérieurement , & cependant entretenir toujours un commerce secret avec elle , afin que , sensible comme elle étoit , elle ne se crût pas méprisée & sacrifiée entièrement à ses ennemis ; qu'il falloit la tromper , & tâcher de lui persuader qu'on ne vouloit la couronne ,

qu'au cas de l'exclusion des princes, ses fils ; qu'on ne travailloit pas contre eux, mais contre le prince de Bade, &c. C'étoit la route que les autres candidats avoient suivie. On ajoutoit, que ce ministre avoit fait trop tôt éclater ses desseins : qu'il auroit dû se tenir plus couvert, parce qu'il avoit donné par-là le tems à nos ennemis de dresser, contre nous, toutes leurs batteries. Monsieur l'ambassadeur répondoit au premier article, qu'outre que la reine n'étoit pas propre à se contrefaire, il étoit de son intérêt de ne garder pas le secret ; qu'ainsi le mystère auroit bientôt été découvert, & que cette intelligence secrète nous auroit infailliblement rendu suspects aux Lubomirski, & aux autres ennemis de cette princesse ; ce qui n'auroit pas manqué de diminuer leur confiance pour nous ; que ç'auroit été une fausse finesse, dont nous aurions

nous-mêmes été les dupes. Quant au second article, il répondoit, que, comme c'est la petite noblesse qui élit le roi, il falloit la prévenir de bonne heure en faveur de monsieur le prince de Conti; ce qui ne pouvoit, ni ne devoit se faire secrètement, pour lui donner une idée avantageuse de ce prince, & la guérir de la prévention qui étoit alors dans l'esprit de toutes les nations contre la Françoisse.

Le grand duché de Lithuanie a ses maréchaux & ses grands généraux, ainsi que la couronne, & ces officiers ne sont point dépendans des autres, parce que la Lithuanie n'est point sujette de la Pologne, mais qu'elle est seulement unie avec elle pour ne former ensemble qu'un même corps.

Le petit maréchal de Lithuanie, ou le maréchal de la cour, étoit un Sapieha, fils du grand général, &

gendre de feu monsieur le marquis de Bethune. Il n'avoit pas moins d'esprit, que de bonne mine & de politesse : il étoit fin & dissimulé. On disoit, qu'il n'aimoit pas monsieur l'abbé de Polignac, mais il n'en faisoit rien paroître. Il se rendit à l'abbaye d'Oliva, près de Dantzic, quelques jours avant que monsieur le prince de Conti en partît : il fit même tout ce qu'il put pour le retenir, mais ce prince avoit déjà pris son parti.

Le grand trésorier de Lithuanie est frère du grand général Sapieha. Il accompagna le cardinal-primat à l'église de saint Jean, lorsque ce prélat, après avoir proclamé monsieur le prince de Conti, y alla rendre grâces à Dieu & chanter le *Te Deum*. On n'a jamais sçu si cela étoit bien sincère : car peut-être étoit-ce lui qui avoit inspiré à son frère la conduite qu'il tint avec nous : ce sei-

gneur nous manqua au besoin; & toutes ses incertitudes, & l'espèce de neutralité qu'il affecta dans le tems de l'élection, sous le prétexte vrai ou feint de notre disette d'argent, portèrent un préjudice extrême à nos affaires. Il leur avoit déjà fait grand tort, quelques mois auparavant, quand il avoit refusé de souscrire à la lettre que l'abbé de Polignac vouloit engager les chefs de notre parti à écrire en France, pour demander la personne de monsieur le prince de Conti, parce que la cour ne jugea pas à propos de faire partir ce prince sur de simples promesses de l'abbé, ainsi que je l'ai dit, & qu'elle n'auroit pas manqué de l'envoyer, si le grand général le lui eût demandé par écrit. C'est pourquoi, lorsque ce seigneur reprocha à nos ministres de n'avoir pas fait passer en Pologne monsieur le prince de Conti, ils lui répondirent fort

bien , que c'étoit lui qui n'avoit pas voulu. Le peu de vigueur ou de bonne volonté qu'il témoigna pour nous à l'élection , nous fut assurément trop nuisible. Il étoit fort puissant , beaucoup de gens s'étoient attachés à sa fortune , & il avoit des troupes près de Warsovie. Nous comptions sur lui ; & s'il avoit montré plus d'ardeur pour monsieur le prince de Conti , & qu'il se fut hautement déclaré pour lui , comme il y étoit obligé par sa parole , & par tout l'argent qu'il avoit reçu de nous , nous aurions donné la loi au parti de Saxe , & l'évêque de Cujavie , selon toutes les apparences , n'auroit osé proclamer l'électeur. Il est vrai , que le grand général signa pour nous quelques jours après l'élection , ne pouvant plus résister aux persécutions de nos amis , & principalement des dames ; mais cela ne servit pas à grand chose. Il étoit

aussi palatin de Vilna , & extrêmement riche par ses biens & par ses charges. Son équipage avoit quelque chose de royal , il avoit une garde superbe , dans laquelle étoit une fort belle compagnie de janissaires. Quand il alloit faire quelque visite de cérémonie , il étoit toujours suivi d'un cortége si nombreux , que les rues en étoient embarrassées. Il avoit eu pour mère , une dame de cette illustre maison de Cotchewich , qui , selon les histoires , contribua tant à l'élection de Henry de Valois , duc d'Anjou , qui fut depuis notre roi Henry III. Il est certain que ce grand général eut un mauvais procédé à notre égard à l'élection , & que nous ne dûmes pas être content de lui. Il alléguoit pour ses excuses , que s'il s'étoit déclaré pour nous , le petit maréchal de Lithuanie , c'est-à-dire , le castellan de Vilna , ami de la rei-

ne, n'auroit pas manqué de lui débaucher encore son armée, & de la faire confédérer de rechef; que comme nous n'avons point d'argent, il lui auroit été impossible de parer ce coup; qu'il avoit de puissans ennemis, que la coéquation ou égalité que la noblesse de Lithuanie demandoit, avec celle de la couronne, étoit une partie dressée contre son autorité, qu'il voyoit beaucoup d'apparence que la France ne se foucioit pas de la couronne de Pologne, puisqu'elle n'envoyoit point d'argent, & que monsieur le prince de Conti n'étoit pas encore parti: que quand ce prince seroit arrivé, il iroit le recevoir à la tête de son armée; mais que jusqu'à ce tems, la prudence vouloit qu'il se tint clos & couvert, & qu'il parût ne prendre point de parti.

Il sembloit, à l'entendre, qu'il devoit faire des merveilles, lorsque monsieur le prince de Conti seroit

arrivé en Pologne, cependant quand son altesse sérénissime fut à la rade de Dantzic, il ne s'échauffa pas beaucoup, & il demeura toujours immobile en Lithuanie avec ses troupes, qu'il nous avoit tant promises. Il est vrai qu'il étoit fort harcelé par Oguienski, & que ce fut peut-être ce qui l'empêcha de se rendre à Oliwa : cet homme avoit formé un gros parti contre lui.

On ne peut disconvenir que monseigneur le prince de Conti ne fut arrivé trop tard ; il auroit dû arriver six semaines plutôt, ou du moins avant le couronnement de l'électeur : car cette cérémonie imposa au peuple, & fortifia infiniment le parti qui nous étoit opposé. Le grand trésorier de Lithuanie, ne se rendit point à Oliwa, quoiqu'on croyoit qu'il feroit des premiers à le faire ; & de tous les Sapieha, il n'y parut que le seul petit maréchal de Lithuanie, fils du

grand trésorier : encore ne fut-ce qu'à la fin. Le grand général de Lithuanie n'avoit pas beaucoup d'esprit : mais ses manières le faisoient connoître pour un grand seigneur. Sa qualité de palatin de Vilna , le rendoit le premier palatin de Lithuanie , dont Vilna est la capitale.

L'armée de Lithuanie étoit assez bonne , il y avoit beaucoup d'Allemands. Celle de la couronne n'avoit que le tiers du monde qu'elle devoit avoir : elle n'étoit point payée , & elle étoit si mal entretenue , qu'elle étoit tombée dans un délabrement pitoyable. Elle doit être de trente-six mille hommes , & celle de Lithuanie seulement de douze mille. Peu après la mort du roi Sobieski , ces deux armées avoient confédéré. On disoit alors que c'étoit la reine qui avoit fait confédérer celle de Lithuanie , pour faire de la peine aux Sapieha. A l'égard de la confédération

tion

tion de l'armée de la couronne, nous l'imputons au prince Jacques. J'ai entendu dire à des gens fort intelligens, qu'effectivement il en avoit été l'auteur, & qu'il l'avoit fait pour avoir ses troupes à sa disposition ; mais l'abbé de Polignac gagna ensuite les confédérés, & ce prince n'en fut plus le maître. La confédération de l'armée de Lithuanie, dura peu de tems ; mais celle de la couronne ne rentra dans l'ordre que fort tard, & après avoir fait des désordres effroyables, & pillé de côté & d'autre. Un bruit secret disoit alors que le grand général de la couronne avoit été fort fâché, quand elle fut revenue dans son devoir, parce qu'il craignoit que l'armée étant entièrement réunie, monsieur le prince de Conti ne l'attirât plus aisément à son parti. C'est un grand malheur pour l'état, quand ces armées se confédèrent : car comme

elles secouent alors le joug de la discipline, sous prétexte de n'être point payées, & qu'elles ne connoissent plus l'autorité de la république, ni même celle de leur grand général; à la place de ce commandant, elles élisent un nouvel officier, à qui elles donnent le nom de maréchal, & pour lors elles vivent sans règles & sans frein; elles se partagent & se jettent indifféremment sur les terres des seigneurs & des gentilshommes où elles vivent à discrétion, & commettent mille excès. On faisoit monter dans ce tems-là les dommages causés par les confédérés de la couronne, à plus de quinze millions de Pologne: c'étoit un nommé Baranowski, qui étoit leur maréchal. La coéquation qui fit tant de bruit à la diète de l'élection, & dont les gazetiers de France & de Hollande ont parlé si long-tems, rouloit sur l'excès du pouvoir des grands offi-

ciers de Lithuanie, qui étoit beaucoup plus étendu que celui des officiers de la couronne. La noblesse de cette province demandoit qu'on le resserrât, elle se plaignoit d'être tyrannisée, & de n'avoir pas la même liberté, ni les mêmes privilèges que la noblesse de Pologne, avec laquelle elle vouloit une entière & parfaite égalité, ce qu'elle appelloit coéquation. Cette affaire fut excitée par les ennemis des Sapieha : car comme ces seigneurs avoient presque toutes les grandes charges de Lithuanie, c'étoit leur autorité qu'on attaquoit.

Le petit général de Lithuanie, étoit monsieur Skluski, beau-frère du grand général de la couronne, qui avoit épousé sa sœur. Il étoit aussi castellan de Vilna. C'étoit un homme pesant & grossier. Ce seigneur, ou plutôt sa femme, étoit un des chefs du parti de la reine. Elle

fut chargée avec l'évêque de Plosko, de la conduite de la princesse de Pologne, lorsqu'elle passa en Flandre, pour épouser l'électeur de Bavière. Elle poussa jusqu'à Paris, & à Versailles, où elle reçut mille gracieusetés de tout le monde, & du roi même. Cependant elle étoit une des ennemies de monsieur le prince de Conti. Elle mit tous ses soins à traverser son élection; & elle ne laissa pas de lui nuire, parce qu'elle étoit parente & amie particulière du général de la grande Pologne, qui a épousé la nièce de son mari.

Il y avoit en Pologne quelques restes des Jagellons, c'est-à-dire, quelques seigneurs du même sang que ces anciens rois qui ont joint la Lithuanie à la Pologne; mais leur naissance ne leur donne aucun rang, parce que les princes en Pologne ne sont pas plus que les gentilshommes, & que les charges seules y don-

nent de la distinction. Les plus illustres de ces princes, étoient les ducs de Wisnovieski, & les princes de Zartoreski. Le prince Casimir de cette dernière branche, avoit assurément beaucoup d'esprit, mais il étoit bossu. Cette incommodité désagréable ne l'empêchoit pas d'avoir de l'ambition, & d'aspirer aux charges publiques. Il vouloit à toute force être maréchal des nonces à la diète de l'élection. Cette prétention le rendoit compétiteur du grand chambellan de la couronne son beau-frère; & monsieur l'abbé de Polignac eut beaucoup de peine à l'en faire désister, quoique la foiblesse de sa complexion le rendit, on ne peut moins, propre à cet emploi. J'ai entendu dire au prince de Zartoreski, qu'ils prétendoient tirer leur origine des Colonnes, ce qui est fort honorable pour ces seigneurs Romains. Il raconta là-dessus, cette plaisante

tradition qu'ils ont parmi eux ; mais à la vérité, il ne la donna que comme tant de grandes maisons débiterent leur chimère, & sans obliger d'y ajouter foi. Il dit donc qu'un seigneur de la maison de Colonne , étant tombé en Italie à cheval, & tout armé, dans un abîme fort profond , qui s'ouvrit subitement , étoit sorti de ce gouffre en Lithuanie , par une autre ouverture, & dans le même état qu'il étoit tombé ; que ce seigneur s'étant établi dans ce pays , y avoit donné commencement à leur branche ; & que c'étoit de cet événement prodigieux , qu'ils portoient pour armes dans leur écusson , un cavalier à cheval. Les Jagellons ont régné deux cens ans en Pologne , sans interruption : ils ont eu outre cela les couronnes de Hongrie & de Bohême, que la maison d'Autriche n'a eu , en quelque manière, que par la succession de Louis Jagellon , roi de Hon-

grie , qui fut tué à la bataille de Mohatz : Ferdinand , frère de l'empereur Charles V , avoit épousé la princesse Anne , sœur de ce roi. De plus , ces seigneurs étoient souverains héréditaires de Lithuanie. Enfin , ils avoient mêlé leur sang avec celui de France ; le premier Jagellon qui régna en Pologne , ayant épousé N. fille de Louis le Grand , roi de Hongrie & de Pologne , descendu en droite ligne , de Charles d'Anjou , roi de Naples & de Sicile , & frère de saint Louis. Le prince Casimir Zartoreski , étoit pour monsieur le prince de Conti ; il courut des premiers à Oliva , lui rendre ses hommages , & la princesse Zartoreski , sa femme , mit en gage ses pierreries , pour le service de son altesse.

L'évêque de Passau , ambassadeur de l'empereur à la diète , s'appelloit Lambert. Le comte son père , étoit

grand président du conseil impérial. Ce prélat qui avoit passé toute sa vie dans les ambassades , avoit eu l'évêché de Passau pour récompense. Il avoit un fort grand train , & son entrée fut des plus brillantes. Ce fut le palatin de Podlaquie qui l'alla recevoir dans un carrosse du cardinal primat , qui représente le roi , tant que dure l'inter règne. L'ambassadeur étoit seul dans le fond du carrosse , & le palatin sur le devant. L'évêque de Passau , étoit doublement intéressé à procurer l'élection de l'électeur : car outre sa commission , il avoit des liaisons particulières avec ce prince.

Le prince de Bâde étoit un des premiers candidats : mais l'Empereur , malgré toutes les obligations qu'il lui avoit , ne lui étoit pas moins opposé qu'à monsieur le prince de Conti. Nous en eûmes la preuve par les instructions de l'évêque de Passau ;

fau, dont l'abbé de Polignac attrapa une copie. Ce Ministre avoit ordre de traverser secrettement l'élection du prince de Bade. On la craignoit extrêmement à la cour impériale, à cause des liaisons de ce prince avec l'électeur de Brandebourg, & parce qu'il ne vouloit pas se laisser régenter par le conseil de Vienne, toujours ennemi des grands généraux.

Monsieur Davia, nonce du pape en Pologne, & auparavant inter-nonce à Cologne, étoit un de nos plus grands adverfaires. Il nous rendoit tous les mauvais offices qu'il pouvoit, & fans doute il nuisit beaucoup à nos affaires. On a prétendu qu'il entroit de la personnalité dans sa conduite à notre égard; qu'il avoit une jalousie secrète contre l'abbé de Polignac, & que c'étoit ce qui l'animoit particulièrement contre nous. Le mérite de notre ambassadeur éclipsoit absolument le

lien. Peut-être aussi vouloit-il marquer son ressentiment à l'abbé de Châteauneuf, collègue de monsieur de Polignac, de ce que monsieur de Castagnere, son frère, ambassadeur de France à la Porte, n'avoit pas travaillé, suivant les ordres qu'il avoit reçus du roi, à la délivrance du marquis Davia, son neveu, prisonnier de guerre à Constantinople. Monsieur de Castagnere a dit, pour sa justification, qu'il n'avoit pu demander la liberté du marquis, parce qu'il avoit été mis au nombre des esclaves du grand seigneur, auxquels on ne la redonne jamais. Quelque tems après l'élection, le pape, sur nos plaintes, envoya à monsieur Davia ordre de sortir de Pologne. Il se retira en Bohême; mais sa sainteté, voyant les avantages de l'électeur de Saxe & le désistement de la France, le renvoya dans ce royaume. Ce ministre avoit bien fait voir

sa mauvaife volonté pour nous , lorsque le parti Saxon , pour montrer que l'électeur avoit embrassé la religion catholique , produisit une attestation de l'évêque de Raab , qui portoit que ce prince avoit fait son abjuration à Vienne entre ses mains ; car ayant été consulté là-dessus , il certifia qu'il reconnoissoit le feing de monsieur de Raab ; & il accompagna ce certificat des éloges de ce prélat & de l'électeur. Ce trait nous fut fort préjudiciable , & empêcha peut-être que monsieur le prince de Contz ne fût élu d'un consentement unanime. Ce monsieur Davia étoit pour lors archevêque titulaire de Thèbes : il étoit encore jeune & il avoit de l'esprit , mais peu d'agrémens & de sincérité.

L'électeur de Brandebourg avoit un ambassadeur à la diète ; c'étoit le baron d'Owerbeck , qui , d'envoyé , fut fait ambassadeur : car le Brande-

bourg avoit droit d'envoyer un ambassadeur aux diètes d'élection. Il avoit un équipage magnifique, & qui sentoît plus le prince que le ministre ; il avoit un maréchal, un chambellan & un écuyer d'ambassade ; & ces officiers n'étoient pas à ses gages, mais à ceux de l'électeur son maître. Son entrée fut encore plus grande & plus belle que celle de l'évêque de Passau, ambassadeur de l'empereur, à cause de trente-six trabans ou gardes du corps que l'électeur lui avoit envoyés, qui étoient commandés par un lieutenant, & d'une compagnie de dragons fort leste. Il tenoit aussi une très-grosse table.

Le prince don Livio Odescalchi, neveu du pape Innocent XI, avoit aussi un ministre ou agent en Pologne. Il se nommoit l'abbé Montecatini. Les rieurs disoient que ce prince, par la grace de son oncle,

offroit à la république vingt corps saints, & plus de vingt millions, dont ils composoient plaifamment la plus grande partie. Ils mettoient cent mille écus pour tel original de Raphaël; deux cents mille écus pour un autre; un million pour une statue antique, &c. Il est vrai que don Livio, dans les propositions que l'abbé Monte-Catini fit imprimer de sa part vers la fin de la diète, ce prince s'engageoit, entre autres choses, à laisser ses biens à la République en cas qu'il mourût sans enfans, & qu'il y étoit fait mention d'un nombre infini de statues, de tableaux, de vases, & d'autres raretés curieuses qu'il se vantoit d'avoir; mais il disoit qu'il ne les comptoit pas; & qu'outre cela, son envoyé feroit voir clairement que la valeur de ses biens montoit à plus de vingt millions de livres Polonoises; ce

qui pourtant ne fait que la moitié des livres de France.

La couronne , avec laquelle sont couronnés les rois de Pologne , & tous les autres ornemens royaux , se gardent au château de Cracovie dans un coffre fort. Il a huit ferrures différentes , dont les clefs sont entre les mains des huit principaux seigneurs de la république , tant ecclésiastiques que laïques ; chacun d'eux en a une. Le grand général de Lithuanie a la sienne , comme le grand général de la couronne. L'électeur de Saxe n'avoit pour lui que la moindre partie des huit seigneurs , gardiens de la couronne : mais sans s'en embarrasser , à l'exemple d'Alexandre le Grand , qui trancha le nœud gordien , il fit lever les ferrures dont il n'avoit pas les clefs ; ainsi son couronnement ne fut pas moins violent que son élection.

L'archevêque de Gnesne est primat du royaume & légat né du saint siége; &, en vertu de cette qualité, il fait porter la croix devant lui dans les cérémonies en quelque lieu qu'il soit. Il est premier sénateur & régent pendant l'inter règne : c'est lui qui proclame les rois, lui seul a ce droit; ainsi, quand quelque autre prélat entreprend de les proclamer, ce qui n'est pas sans exemple lorsque la république s'est divisée, ce n'est cependant jamais que par entreprise & par usurpation. Monsieur le prince de Conti fut proclamé par l'archevêque de Gnesne; cependant l'électeur, qui ne le fut que par l'évêque de Cujavie, l'emporta sur lui. Les évêques de Cujavie sont heureux dans leurs proclamations; & l'électeur de Saxe n'est pas le premier qu'ils aient mis sur le trône. En 15... Etienne Battori, prince de Transilvanie, qui succéda à Henry, duc

d'Anjou , n'avoit été proclamé que par l'évêque de Cujavie : au lieu que Maximilien d'Autriche , son concurrent , l'avoit été par le grand archevêque.

Le gouvernement de Pologne est le plus beau du monde sur le papier , mais les loix ne s'y observent pas ; & la liberté a dégénéré en effroyable licence , qui pourroit enfin ruiner ce royaume , ou du moins y causer une grande révolution. Ce royaume est fort déchu de ce qu'il étoit autrefois ; & la révolte des Cosaques est une des choses qui aient le plus contribué à sa décadence. Il en coûta beaucoup de sang aux Polonois pour faire la guerre à ces rebelles , & la république par-là perdit l'Ukraine , cette province admirable qui seule valoit un royaume , & qui , avant que d'être ruinée , étoit une terre très-fertile & très-abondante , *melle & lacte fluens* , comme

en parlent leurs historiens. On prétend qu'une parole que lâcha inconsidérément le roi Ladislas, ne servit pas peu à mettre les armes à la main aux Cosaques. Un homme d'entre eux étoit venu demander à ce prince justice de plusieurs injures qu'il avoit reçues d'un gentilhomme Polonois. *N'avez-vous pas un sabre à votre côté ?* lui répondit le roi. Le Cosaque s'imprima fortement cette parole dans le cœur ; & , étant de retour de son pays, il la rapporta à ses compatriotes, & il les excita à se venger eux-mêmes, & à tâcher de secouer le joug insupportable qu'on leur imposoit. Effectivement ils étoient traités avec la dernière dureté : les Juifs, à qui les seigneurs Polonois affermoient leurs terres, les avoient réduits au désespoir par leurs exactions. Elles étoient si horribles, que j'ai entendu dire qu'ils avoient mis un impôt même sur le

batême ; de sorte qu'il falloit que ces malheureux payassent pour être chrétiens. Il faut mettre aussi , parmi les causes de la ruine de la Pologne , les courses des Tartares & la guerre des Suédois commencée en 1655. Ceux-ci se rendirent maîtres de presque tout le royaume : ils avoient pris toutes les places. La ville de Zafnoiski arrêta ces conquérans par la valeur ou le bonheur du premier mari de la reine. Ils enlevèrent de ce puissant royaume des richesses immenses : mais ils n'en profitèrent pas. Le vaisseau , qui portoit ces précieuses dépouilles à Stockholm par la mer Baltique , fit naufrage dans le trajet. Avant ces fléaux , la Pologne étoit un pays riche & florissant. La reine Louise-Marie de Mantoue fut si surprise , à son arrivée , en voyant l'opulence & les équipages superbes des seigneurs Polonois , qu'elle dit un jour en riant au roi

Ladislas, son mari, qu'elle avoit cru avoir épousé le plus grand seigneur de Pologne, mais qu'elle commençoit à en douter. Les choses sont bien changées depuis ce tems-là.

Les Polonois en général aiment beaucoup l'argent, & ne s'attachent que par intérêt. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils soutiendroient vigoureusement l'élection qu'ils avoient faite de monsieur le prince de Conti, parce que l'honneur les y engageoit. Un gentilhomme Polonois disoit fort plaisamment, quelques jours après l'élection, dans le tems que les partis étoient le plus échauffés, *pugnabimus usque ad effusionem sanguinis*; mais il dit *vini*. C'est-à-dire, nous combattons tant qu'il y aura du vin; ce mot est assez plaisant : mais il doit faire juger de leur caractère. Ils ont plus de férocité & de fanfaronade, que de véritable valeur. Ils avoient presque

toujours le sabre à la main , pendant & après la diète ; c'étoit un tumulte effroyable à Warsovie : car les gentilshommes , à ce qu'on prétend , étoient au nombre de plus de cent mille. Après l'élection , on n'entendoit crier partout que *vive Conti* , *vive Saxe* , & on ne voyoit que sabres nus , mais on ne se battoit guères ; & je ne crois pas qu'il y ait eu , pendant tout ce tems de vacarmes , plus de quinze ou vingt hommes tués. D'ailleurs , ceux de notre parti ne devoient-ils pas donner , au moment de l'élection , sur ceux qui tenoient pour l'électeur , pour les obliger à céder ? Et ne fut-ce pas une grande honte pour eux , qui étoient supérieurs en nombre , de souffrir , sans coup férir , qu'on proclamât un autre prince que le leur ? On a dit pourtant , que le grand trésorier de la couronne , & quelques autres , vouloient qu'on en vînt aux mains : mais

qu'ils n'avoient pas été secondés. Les Polonois se disoient tous les jours mille injures au kolo : mais ils n'en étoient pas plutôt fortis , qu'ils alloient boire ensemble , & qu'ils paroissoient les meilleurs amis du monde , jufqu'au lendemain qu'ils recommençoient. Le kolo est le lieu où les nonces de la noblesse s'assemblent dans la plaine de Warfovie , pour les diètes d'élection. Il est tout ouvert , & seulement environné par un fossé qui règne autour , & d'un peu de terre élevée. C'est un champ vaste & sablonneux : toute la noblesse s'y rend à cheval le jour de l'élection. Il y a quatre portes au kolo : chaque nation a la sienne ; une pour la Lithuanie , une pour la grande Pologne , une pour la petite , une pour la Prusse. Le chopà est enfermé dans le kolo , mais il y a un petit fossé entre eux. Ce chopà est le lieu où s'assemble le sénat aux di-

tes d'élection. C'est un bâtiment de bois qui ne doit pas être fermé, mais seulement soutenu par des pilliers. Cependant il a été clos depuis. Cette innovation fit beaucoup crier la noblesse, mais on la laissa crier, & la clôture subsista toujours. Les seigneurs se souvinrent apparemment de ce qui étoit arrivé à l'élection du roi Michel, où les sénateurs coururent tant de risques par la fureur de la noblesse, qui tira plusieurs coups sur eux; cela les fit songer à se mettre à couvert de l'impétuosité de cette petite noblesse mutinée, sans discipline, & presque toujours yvre.

Quand j'ai dit que les Polonois aimoient beaucoup l'argent, je n'ai pas prétendu les accuser de thésauriser; au contraire, ils sont grands dissipateurs. A mesure qu'ils reçoivent de l'argent, ils le dépensent en vin de Hongrie & en toutes sortes

de luxe. Ils étoient magnifiques dans leurs équipages de chevaux , dans leurs fourures , & ils commencent à l'être dans leurs maisons. Un seul nonce peut rompre une diète , & un sénateur ne le peut pas. Les diètes sont composées de deux chambres , celle du sénat & celle des nonces , ou députés de la noblesse. La première est comme la chambre haute d'Angleterre , & la seconde comme la basse. Le pouvoir que chaque nonce a de rompre la diète est souvent fort préjudiciable à la république , & cause de grands désordres : car, pour empêcher que les affaires ne passent , on n'a qu'à gagner un nonce ; ce qui n'est pas difficile par le pouvoir que l'argent a sur les Polonois. Les jeunes gens de la première qualité , cherchent à être nonces , pour se faire connoître de la noblesse. Un sénateur ne peut pas l'être , il faut qu'il soit pris dans l'ordre des

chevaliers. En France , toute la noblesse , depuis le plus grand seigneur , jusqu'au plus petit gentilhomme , ne fait qu'un corps , & celle de Pologne en fait deux ; les sénateurs & les chevaliers , qui sont les frères & les fils des sénateurs. Les palatins , & les castellans sont sénateurs , mais les starostes ne le sont pas. Le peuple est presque esclave , & il n'y a que les nobles qui soient admis au gouvernement de l'état. Ils ont un empire absolu sur leurs vassaux : pour exprimer le revenu d'un gentilhomme , on dit , il a tant de payfans , dont ils sont presque aussi maîtres , que de leurs chevaux. On a tort de dire , d'après Moreri , que le roi de Pologne se fait à la pluralité des voix. Il faut un consentement général , *nemine contradicente eligatur rex* , disent les loix. Le moindre du corps de la noblesse , a droit d'empêcher l'élection. On en vit un exemple

ple remarquable au couronnement de Ladislas, frère aîné du roi Casimir. Le primat ayant demandé hautement à la noblesse, si elle n'agréoit pas ce prince, un simple gentilhomme eut l'audace de dire que non, & qu'il protestoit contre l'élection. Aussitôt chacun l'ayant environné, on lui demanda à qui il en avoit, & ce qu'il trouvoit à redire en la personne de Ladislas; *rien*, répondit-il, *c'est un fort brave prince; mais je ne veux pas qu'il soit roi.* Il tint ce langage pendant plus d'une heure, ce qui suspendit la proclamation: c'étoit un coup bien hardi, & il couroit risque d'être sabré, & mis en pièces; mais Ladislas ne voulut pas qu'on se portât à cette violence; il prit le parti de la douceur, qui lui réussit. Le gentilhomme, après avoir bien fait le fier, se jeta aux pieds de Ladislas, en lui disant: *pardonnez-moi, grand prince, ce que je viens*

de faire, ne le prenez pas pour une marque de mauvaise volonté, envers votre majesté. Je suis plus touché que personne de ses grandes & admirables qualités; mais je voulois voir si notre liberté subsistoit encore, je reconnois avec joie, que nous sommes toujours libres; c'est pourquoi je donne ma voix à votre majesté, & je lui proteste qu'elle n'aura pas de meilleur sujet que moi; & il cria, vive Ladislas.

Les cardinaux n'ont point de rang au sénat, cependant cette dignité est plus recherchée en Pologne, qu'elle n'étoit autrefois, quoiqu'elle ne convienne bien qu'au primat. Cette cour n'a part aux nominations des couronnes, que depuis le roi Casimir, qui se plaignit au pape de ce que son royaume n'avoit pas les mêmes prérogatives, que les autres de la catholicité. Il obtint cet avantage pour lui & ses successeurs; mais ce sont ordinairement des ecclésiastiques étrangers, qui en profitent.

Le roi de Pologne n'a de revenu, que six cents mille livres de bonne monnoie, mais il est exempt de toutes charges. Il ne paie ni les armées, ni les ambassadeurs; & même sa garde, sa musique & sa table, sont entretenus par la république: il y a un fond particulier pour cela. La monnoie étoit autrefois bonne; mais elle a été gâtée par certaines pièces appellées *tymphes*, que la guerre des Suédois fit introduire. Il y entroit peu d'argent, elle étoit presque tout cuivre. Chacun des candidats promettoit, à la diète, aux Polonois de rétablir la monnoie. Ce seroit un fort grand bien, & non une petite entreprise. Le roi Michel l'avoit promis; mais c'étoit un pauvre prince, incapable de régner; & si le comte de saint Paul ne s'étoit pas fait tuer au passage du Rhin, il auroit certainement été mis à sa place. Toutes les mesures étoient prises

pour cela : on devoit déposer Michel, & le démarier pour cause d'impuissance. On auroit ensuite fait épouser sa femme, Eléonor d'Autriche, sœur de l'empereur, au duc de Longueville, comte de saint Paul ; ainsi la mort de ce prince, fut un coup très-malheureux pour la France.

Les tartares faisoient souvent des irruptions en Pologne, qui sont ruineuses pour ce royaume, principalement quand ils venoient ravitailler Kaminiek. Cependant ils y vinrent, à leur ordinaire, vers le commencement de la diète, & ils n'y firent aucun désordre contre leur coutume ; ils ne coururent point, & se tinrent tranquilles dans leur camp pendant plus de trois semaines. Ils étoient aux environs de Snyatin. Ce fut à nous que les Polonois en furent redevables. Pour leur faire voir que cette prétendue alliance avec les Turcs,

qu'on nous reprochoit , étoit plutôt pour la conservation des chrétiens , que pour leur destruction , & nous en faire un mérite envers la république , l'abbé de Polignac avoit fait en sorte , que le grand seigneur avoit envoyé des ordres très-sévéres & très-précis aux tartares , de s'abstenir de piller , & de faire aucun ravage sur les terres de Pologne. Bouvard , médecin de monsieur Castagnere , arriva d'Andrinople à Warsovie pour cette affaire , dans les premiers jours de la diète. Il portoit aux tartares l'ordre du sultan , afin que les Polonois ne pussent pas douter de l'obligation qu'ils nous avoient. Bouvard étoit habillé comme les Turcs , il avoit leur longue barbe ; enfin il ne lui manquoit que le turban. Quelques gentilshommes de la petite noblesse , eurent une plaisante idée à son sujet ; ils dirent que c'étoit monsieur le prince de Conti qui

étoit venu par Constantinople, & qui s'étoit ainsi déguisé. Il est certain que tout le monde croyoit ce prince caché en Pologne, & qu'il paroîtroit au moment qu'on y penseroit le moins, pour se mettre à la tête de son parti. Les uns assuroient qu'il étoit chez les religieux de sainte croix, qui étoient presque tous françois : les autres le plaçoient en mille autres endroits. Ce qui donnoit lieu à ces idées, c'est qu'on voyoit que monsieur le prince de Conti perdrait beaucoup de ces avantages, s'il ne paroîssoit pas en Pologne, immédiatement après l'élection; parce qu'en réfléchissant sur l'animosité des partis, on ne doutoit point qu'il n'y eût une scission, ou double élection, & que son concurrent ne fut quelque prince voisin, qui pourroit se rendre incontinent après dans le royaume.

Ce fut Galleran, premier secrétaire de monsieur l'abbé de Polignac,

qu'on dépêcha en France pour porter la nouvelle de l'élection de monsieur le prince de Conti. Je devois partir deux jours après avec des lettres de la république à ce prince : mais comme le grand général de Lithuanie balançoit encore , & que monsieur l'ambassadeur attendoit qu'il se fût hautement déclaré pour nous , ce ministre différa plus de trois semaines à me faire partir. Je le fis enfin à minuit dans une calèche , accompagné d'un seul valet Polonois. Tout étoit en mouvement dans ce royaume , & j'eus beaucoup de peine à passer à Posnanie , par l'attention que la double élection faisoit avoir aux magistrats des villes. J'arrivai enfin heureusement à Marly, où étoit la cour (a) le dix-huitième jour de mon départ de Warsovie : j'avoue que ce n'étoit pas faire une grande diligence ; mais , dans la situation où

(a) 20 août.

étoient les choses, ma sûreté m'obligeoit souvent de m'arrêter en quelques endroits, & d'allonger mon chemin. J'allai descendre chez monsieur le marquis de Torcy, ministre & secrétaire d'état; & le bruit s'étant répandu qu'il étoit arrivé un courier de Pologne, monsieur le prince de Conti se rendit chez ce ministre, & j'eus l'honneur de l'entretenir assez longtems. Je soupai tête à tête avec monsieur de Torcy, qui, après avoir donné de grandes louanges à la dépêche que j'avois apportée de la part de monsieur l'abbé de Polignac, me demanda pourquoi j'avois tant différé à partir de Warsovie : je répondis, que j'étois parti lorsque j'en avois eu l'ordre. Le jour suivant, monsieur le prince de Conti me mena à Paris dans son carrosse, où j'eus l'honneur d'être seul avec son altesse sérénissime. Je lui fis un long détail des affaires de Pologne,

Pologne, & je n'oubliai pas de lui marquer combien il étoit nécessaire qu'il partît incessamment. La cour hésita longtems à prendre son parti sur le départ de ce prince, qui, à la fin de septembre 1697, alla s'embarquer à Dunkerque. Deux jours après, je pris aussi le chemin de Pologne, mais par terre, & j'arrivai heureusement à l'abbaye d'Oliva, qui n'est qu'à une lieue de Dantzic sur le bord de la mer, dans la plus belle situation du monde. C'est un bénéfice fort beau & fort bon; & quoique les abbés ne soient pas commendataires en Pologne, ils n'en passent pas la vie moins agréablement. Oliva est un bourg, fameux par la paix qui s'y fit en 1660, dont la France fut médiatrice. Cette paix, qui porte le nom du lieu où elle fut faite, reconcilia la Suède avec la Pologne, qui étoient en guerre depuis très-longtems. Le lendemain

matin, je me rendis à la rade de Dantzic, où il y avoit déjà quelques jours que monsieur le prince de Conti étoit arrivé. La mer étoit si grosse & si agitée, que j'eus bien de la peine à gagner son bord; je fus long-tems à tourner à l'entour. Quand j'abordai son altesse, elle donnoit audience à des seigneurs Polonois. Lorsqu'on avoit sçu à Dantzic que le fameux marin Jean Bart, dont le nom étoit si redouté dans les mers du nord, étoit celui qui amenoit monsieur le prince de Conti, on avoit été fort allarmé, & on avoit cru à tout moment s'entendre bombarder : mais on apprit bientôt qu'il étoit venu sans bombes; on revint de la frayeur. Jean Bart étoit un homme d'un air doux, mais grossier, qui avoit toujours la pipe à la bouche. Les habitans de Dantzic, voyant qu'ils n'avoient rien à craindre, eurent l'audace de se déclarer

pour l'électeur de Saxe. Ils dirent pour leurs raisons , qu'ils étoient obligés , par un traité qu'ils avoient fait avec la Pologne , de reconnoître pour roi le premier couronné. Nous répondions , qu'ils n'avoient dû reconnoître que celui qui leur avoit été dénoncé par le cardinal-primat. Brand , major - général de l'armée de la couronne , étoit un soldat de fortune né en Poméranie. Il alla à l'abbaye d'Oliva , pour dissiper le parti de monsieur le prince de Conti , & il tâcha de s'y saisir de l'abbé de Polignac.

J'avois beaucoup d'amis à la cour de Berlin , entre autres madame de Monbail , depuis madame de Roucoulle , gouvernante du prince électoral de Brandebourg. C'étoit une Françoise , native d'Alençon , réfugiée à Berlin pour la religion. J'y étois allé en 1694 pour tâcher de ravoir tous les équipages de mon-

fieur de Polignac. La tempête les avoit jettés dans le port de Rugenval , ville de Poméranie appartenante à l'électeur. Par le moyen de madame de Roucoulle , je les obtins de son altesse électorale, avec une lettre de dix mille écus pour le dédommagement de ce qui avoit été pillé par les Brandebourgeois. Il étoit d'une grande conséquence à monsieur le prince de Conti, de n'avoir pas pour ennemi l'électeur de Brandebourg : c'est pourquoi monsieur l'ambassadeur, qui sçavoit combien heureusement j'avois réussi pour son service, n'eut garde de choisir quelqu'autre pour cette négociation. Dès que j'eus mes instructions, je partis muni d'un pouvoir de traiter avec son altesse électorale. Ce prince, qui se nommoit Frederic III se souvenoit encore un peu de mon visage ; il me reçut avec toutes sortes de bontés : il témoigna de la joie

de me revoir , & je m'attachai à lui faire ma cour le plus régulièrement qu'il étoit possible. J'avois tout sujet de me flatter de réussir dans ma négociation , lorsque j'appris que monsieur le prince de Conti étoit parti de la rade de Dantzic pour revenir en France. On disoit que c'étoit pour retourner en Pologne avec de plus grandes forces : mais je crus bien que dans le fond , c'étoit quitter la partie , & y renoncer. Effectivement quelques jours après , je reçus une lettre de monsieur le marquis de Torcy , qui me fit comprendre que l'affaire étoit finie , puisqu'il me mandoit que je pouvois revenir en France. Je me disposai donc à en prendre le chemin ; & comme j'étois encore à Berlin , j'appris que monsieur le prince de Conti avoit relâché à Coppenhague , & qu'il avoit été présenté publiquement au roi de Dannemarck sous le nom du

comte de l'Isle-Adam, gentilhomme François, qui n'avoit pas cru devoir passer dans sa capitale sans avoir l'honneur de saluer sa majesté mais qu'ensuite il étoit entré dans le cabinet du roi, qui alors l'avoit embrassé & traité en prince de Conti. Quelques jours avant mon départ de Berlin, monsieur l'abbé de Châteauneuf y arriva pour s'en retourner en France, C'étoit un homme de beaucoup d'esprit : madame l'électrice le goûta on ne peut davantage. Il avoit passé en cette cour sept ou huit mois auparavant, mais déguisé à la suite du comte de Towianski, ambassadeur de Pologne, qui, en retournant à Warsovie, l'avoit mêlé parmi ses domestiques comme un officier François à qui il étoit arrivé une affaire. On rit beaucoup de cette mascarade à la table de madame l'électrice. Je partis avec ce ministre à la fin de janvier 1698. La veille

de mon départ, l'électeur m'avoit fait donner une belle bourse remplie de huit cents pièces d'or. A mon arrivée en France, monsieur de Torcy m'honora d'une gratification de deux mille livres; & quelque tems après, il fut beaucoup question de moi pour retourner à la cour de Brandebourg, en qualité d'envoyé extraordinaire du roi. Je ne veux pas oublier, que quinze jours après que je fus à Berlin, j'eus le chagrin d'être témoin de la disgrâce de monsieur Danckelmann. Il étoit premier ministre de Brandebourg, & si absolu, que tous les autres ne faisoient qu'exécuter ses ordres. Enfin toute la cour, l'électrice même, avoit conspiré contre lui. Il n'avoit cessé de dire à l'électeur, que cette princesse n'avoit aucune amitié pour lui: qu'elle le méprisoit, & qu'elle vouloit le gouverner; que les femmes, quelles qu'elles fussent,

n'étoient bonnes & ne devoient servir qu'à donner des enfans. En même-tems , il tâchoit de persuader à l'électrice que c'étoit monsieur Kolben qui lui rendoit de mauvais offices. Depuis la chute de ce ministre , l'électeur a vécu , avec l'électrice , moins en mari qu'en amant. Ce prince même a dit, que Danckelmann n'avoit mis auprès du prince électoral , pour l'élever , que des gens grossiers , afin de perpétuer le gouvernement dans sa famille. Mais celle qui a le plus contribué à la perte de ce ministre , ç'a été madame Kolben , femme du grand chambellan , qui étoit le premier favori : il n'avoit aucuns égards pour elle. Il est vrai qu'elle n'étoit originairement qu'une simple bourgeoise d'Emmerich , petite ville sur le Rhin près de Clèves , & qu'elle avoit commencé par être femme d'un valet de chambre de l'électeur. Malgré cela , elle étoit

parfaitement bien dans l'esprit du prince, qui alloit quelquefois, par un escalier dérobé qui communique de son appartement dans celui de son grand chambellan, surprendre cette dame au coin de son feu, & passer des heures entières avec elle. Ces conversations ont été fatales à Danc-Kelmann, à qui madame Kolben n'a jamais pardonné les railleries qu'il avoit faites de ses mariages. Il y avoit outre cela, contre lui, de grandes plaintes, tant de dissipations, que d'amas de deniers, qu'on faisoit monter à trois millions en huit années. Ducros, moine défroqué, François & Gascon, à la première nouvelle de cette disgrâce, courut chez l'électrice, & la supplia de fléchir l'électeur en faveur de l'infortuné. *Je le voudrois*, lui répondit son altesse électoral; *mais*, continua-t-elle malignement, *ne savez-vous pas que les princesses n'ont point*

de crédit , & qu'elles ne sont propres qu'à donner des enfans. Il a été enfermé à Spandaw , forteresse à une lieue de Berlin. L'électeur de Brandebourg appelloit M. de Louvois le Danckelmann François, à cause de ses manières brusques & fières , & Danckelmann le Louvois Germanique. Il estimoit infiniment monsieur de Torcy.

Fin du premier volume.



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce premier
volume.

<i>D</i> iscours des rangs & préséances de France ,	page 1
<i>A</i> utre discours des rangs & préséances ,	42
<i>M</i> émoire envoyé par M. le Prince , à M. Desnoyers ,	53
<i>R</i> elation de l'audience donnée sur le sofa , par le grand visir , à M. le comte de Guilleragues ,	56
<i>P</i> ièces sans dates d'un cayer intitulé : ordres & mémoires de M. le C. M.	88
<i>R</i> elation du différend arrivé à Francfort , entre les électeurs Palatins & de Bavière , au sujet du vicariat de l'Empire ,	103
<i>R</i> elation circonstanciée , du duel des ducs de Beaufort & de Nemours ,	107
<i>D</i> ernières paroles de monseigneur le maréchal de Fabert , décédé à Sedan ,	118
<i>S</i> ommaire du discours fait par l'amirante de Castille , sur le différend entre le cardinal d'Este , protecteur de France , les cardinaux François & lui.	130

<i>Anecdotes sur la succession aux places de M. de Péréfixe, archevêque de Paris,</i>	140
<i>Relation de l'insulte faite à l'hôtel de l'envoyé de France à Mayence, & de la réparation qui en a été faite,</i>	147
<i>Copie de la lettre de M. l'abbé de Gravel, à M. le duc de Lorraine,</i>	153
<i>Copie de la réponse de M. le duc de Lorraine,</i>	154
<i>Copie d'une lettre de M. le comte de Maulevrier, écrite à M. de Vignon,</i>	155
<i>Relation de l'affaire de M. Brisacier,</i>	159
<i>Mémoires & anecdotes, pour servir à l'histoire de Pologne,</i>	169
<i>Funérailles de la reine,</i>	187
<i>Remarque sur le second mari de Louise-Marie,</i>	190
<i>Portrait du roi Sobieski,</i>	198
<i>Portrait de la reine Louise-Casimire,</i>	216

Fin de la Table.

CURIOSITÉS⁷
HISTORIQUES,
TOME SECOND.

2171201.005

11/11/11

CURIOSITÉS
HISTORIQUES,
OU
RECUEIL
DE PIÈCES UTILES
À L'HISTOIRE DE FRANCE,
ET QUI N'ONT JAMAIS PARU.
TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

M. DCC. LIX.

СЪВЕЩАНИЕ

ОБЩЕСТВЕНА

ДЪЛЖНОСТ

ОБЩЕСТВЕНА

ОБЩЕСТВЕНА

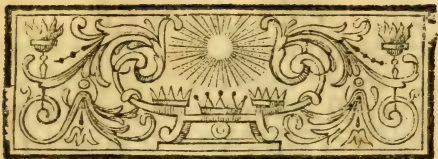
ОБЩЕСТВЕНА

ОБЩЕСТВЕНА



ОБЩЕСТВЕНА

ОБЩЕСТВЕНА



(a) PROCÈS CRIMINEL

FAIT AU CADAVRE

D E

FRERE JACQUES CLÉMENT,

J A C O B I N.

*Passport donné à Frère Jacques Clément ,
Jacobin.*



E comte de Brienne & de
Ligney , gouverneur &
lieutenant général, pour le
roi à Metz, & pays Messin.

A tous gouverneurs, leurs lieute-
nans , capitaines , chefs & conduc-
teurs des gens de guerre, tant de
cheval que de pied , & tous autres

(a) Ce titre est au dos de l'original en
papier.

Tome II.

A

qu'il appartiendra : salut. Nous vous prions & requérons vouloir sûrement & librement laisser passer & repasser, aller, venir & séjourner, frère Jacques Clément, jacobin, natif de la ville de *Xans*, (a) sans Bourgogne, de présent étudiant en cette ville de Paris, s'en allant en la ville d'Orléans, sans lui donner ni permettre qu'il lui soit donné aucun empêchement, ains lui donner toute la faveur, aide & assistance, qu'il vous requerra, comme en cas semblable nous ferons le semblable en votre endroit. Ecrit au château du Louvre, à Paris le vingt-neuvième juillet 1759.

CHARLES DE LUXEMBOURG.

Par mondit seigneur DE GEORGE.

L'AN mil cinq cens quatre-vingt-neuf, le premier jour d'août, au lieu de

(a) Sic, c'est-à-dire, Sens.

S. Cloud, le roi & son armée y étant: Nous François du Pleffis, seigneur de Richelieu, chevalier des ordres du roi, conseiller en son conseil d'état, prévôt de son hôtel, & grand prévôt de France, environ l'heure de huit heures du matin, étant avertis que sa majesté avoit été blessée, sommes incontinent allés au logis de sadite majesté, où étant, avons icelle trouvée gisant au lit, laquelle nous a dit que étant sur sa chaise d'affaires, elle avoit été blessée par un jacobin qui avoit été amené par son procureur général, lequel jacobin lui avoit donné d'un couteau dans le bas du ventre, lequel couteau sadite majesté avoit pris, & d'icelui en avoit donné deux coups audit jacobin, qui avoit depuis été tué, par aucuns gentilshommes & domestiques de sa majesté; & étoit le corps dudit jacobin en la garderobbe de sadite majesté, où à l'instant sommes entrés;

4 C U R I O S I T É S

& y étans , avons trouvé le corps mort d'un petit homme , barbe noire fort courte , ayant grands yeux , portant couronne à la forme des jacobins , vêtu d'un habit de jacobin , âgé de vingt-huit ou trente ans , que l'on nous a dit être le corps du jacobin qui avoit blessé & excédé sadite majesté ; & qu'il avoit été trouvé sur ledit corps , un passeport (a) signé , Charles de Luxembourg , à nous représenté , daté du 29 juillet dernier , par ledit quel passeport , appert que ledit jacobin se nomme frère Jacques Clément , auquel corps mort dudit Clément , jacobin , pour l'instruction du procès , des excès faits à sadite majesté , avons en tant que besoin est , ou seroit créé curateur M^e Jehan de la Verchiere , procureur en lad. prevôté de l'hôtel , duquel à cette fin , avons pris le serment en tel cas requis ; & ce fait , avons

(a) C'est la première pièce de ce cayer.

HISTORIQUES. S

informé desdits excès faits à sadite majesté, ainsi qui s'ensuit.

FRANÇOIS DUPLESSIS.

Premier témoin.

Messire Jacques de la Guesle, conseiller du roi en son conseil d'état, & son procureur général, âgé de trente-un ans ou environ, après serment par lui fait sur ce requis : a dit que le jour d'hier, sur les quatre ou cinq heures après-midi, revenant du village de Vanvre, où le déposant a une maison, il trouva un moine jacobin, petit homme, barbe noire, avec deux soldats, auxquels ayant demandé s'il étoit leur prisonnier, lui firent réponse que non, ains que c'étoit un religieux qui étoit sorti de Paris, pour venir trouver le roi, & lui faire entendre quelque chose concernant son service ; ce qu'étant entendu par le déposant, auroit dit audit jacobin, puisque

c'étoit pour le service de sa majesté qu'il venoit, il le conduiroit jusques en ce lieu ; & cependant que ledit jacobin lui pouvoit dire librement, si c'étoit chose de conséquence pour laquelle il venoit vers sa majesté, afin de la lui faire sçavoir sans découvrir, ni la communiquer à personne ; & ledit jacobin lui auroit répondu, qu'il venoit de la part de monsieur le premier président, & autres serviteurs que sa majesté avoit dans Paris, qui étoient fort affligés pour ne sçavoir aucune nouvelle de sadite majesté, & étoient fort tourmentés par les séditions, & que le duc de Mayenne, le jour précédent, en avoit fait emprisonner plus de cent cinquante, ou deux cents des principaux : ce qu'ayant oui le déposant, l'auroit mené avec lui, & l'un des frères de lui déposant, l'auroit mis en croupe sur son cheval, & étant arrivé en son

logis en ce lieu, le déposant auroit tiré à part ledit jacobin, & se feroit enquis particulièrement que ce pouvoit être qu'il vouloit dire, afin qu'il n'eût occasion d'en parler à sa majesté, si ce n'étoit chose d'importance; & lors ledit jacobin auroit dit au déposant, que c'étoit monsieur le premier président, & autres serviteurs du roi, qui l'envoyoient, afin de lui dire qu'il avoit encore bon nombre de serviteurs en ladite ville, qui étoient résolus d'exposer tout ce qu'ils avoient pour son service; & que s'il plaisoit à sa majesté leur donner une heure, ils lui tiendroient une porte ouverte; & voulant le déposant s'enquérir plus particulièrement, afin de voir s'il y avoit quelque apparence en son dire, ayant quelque soupçon que c'étoit un espion, auroit tiré ledit jacobin de dessus lui un petit papier écrit en lettre Italienne, qui lui dit être une

lettre de monsieur le premier président ; & de fait le déposant , qui a autrefois vu de l'écriture dudit sieur premier président , pensa que ç'en étoit pour la similitude grande qui apparoissoit en ladite lettre , avec l'écriture dudit sieur premier président ; mais estime maintenant par l'extrême malheur venu , que c'étoit une lettre supposée , comme il est aisé de contrefaire la lettre Italienne. Ladite lettre portoit ainsi , que , à peu près , le déposant se pût souvenir , qu'ils supplioient très-humblement sa majesté leur départir de ses nouvelles & commandemens ; qu'elle avoit plus grand nombre de serviteurs dans Paris qu'elle ne pensoit , & qu'ils la supplioient de croire le porteur pour chose qu'il lui diroit important son service : davantage ledit jacobin auroit montré audit déposant un passeport signé du comte de Brienne , Charles de Luxem-

bourg, qui étoit un moyen duquel il disoit s'être aidé pour sortir & venir ici, sous ombre & donnant entendre qu'il alloit à Orléans. Et le déposant ayant demandé audit jacobin, s'il avoit point quelques autres papiers & autres choses à dire, lui auroit fait réponse que non, sinon que le lieu par lequel l'on pourroit entrer dans Paris, & autre chose particulière qu'il ne pouvoit faire entendre que à sa majesté. Le déposant avoit tiré ce que dessus dudit jacobin avec quelque peine, lequel sembloit lui être homme assez simple; de sorte que le déposant pensoit que ceux qui l'envoyoient, avoient été contraints de se servir de lui, n'en pouvant trouver d'autre; & néanmoins pour le sonder, lui auroit demandé quand il avoit vu monsieur le premier président, qui lui auroit fait réponse que c'étoit avant-hier, & qu'il avoit vu avec lui l'abbé des

Rivault & le fils de Portail, lui figurant leurs façons & leurs visages, sur la demande que lui faisoit le déposéant, & qu'il étoit entré dans la bastille sous l'ombre du fils de Portail, pour la connoissance qu'il avoit avec la femme dudit Portail; & persistant le déposéant à l'enquérir, lui auroit demandé s'il avoit point vu l'abbé de Cerizy, son frère, à quoi ledit jacobin lui avoit répondu que non; & continuant toujours le déposéant à le sonder, lui auroit dit qu'il avisât bien à ce qu'il disoit, & qu'il ne falloit point qu'il vînt ici faire l'espion, pour faire donner quelque extraite à ceux qui iroient vers Paris pour saisir cette porte, lequel jacobin lui fit réponse, qu'il n'avoit garde de faire ce mal, & que dès qu'il auroit porté la volonté du roi à monsieur le premier président & aux autres, il reviendrait, & se mettroit entre les mains de qui sa

HISTORIQUES. II

majesté voudroit. Ce long discours achevé par le déposant, auroit dit à son frère, qu'il ne falloit point dire l'occasion pour laquelle étoit venu ledit jacobin, ains au contraire, afin que si sa majesté se vouloit servir de lui, il pût retourner à Paris; qu'il avoit pris outre la porte saint Jacques & saint Germain, comme s'il eût voulu prendre le chemin d'Orléans; & de fait, fit courir ce bruit-là parmi les siens, & le dit à quelques-uns de ses amis, qui lui en demandèrent des nouvelles; ayant donné charge qu'on le tint au logis, seroit venus vers le logis de sa majesté, pour lui faire entendre ce que dessus; & ne l'ayant trouvé, en l'attendant, seroit allé souper chez le sieur de Rambouillet; & peu après, étant retourné au logis de sa majesté, & l'ayant attendu quelques tems, auroit enfin parlé à elle étant à table, & lui auroit fait entendre som-

mairement ce que deffus, lui difant qu'il avoit retenu ledit jacobin en fon logis, & lui ayant fa majefté commandé de lui amener ce jourd'hui matin ; & le dépoſant ayant pris l'heure d'elle , feroit venu vers le logis de fa majefté, avec ledit jacobin ; & en chemin auroit rencontré Portail , auquel ledit dépoſant ayant dit que ledit jacobin avoit vu ſa femme & ſon fils, ledit jacobin lui en auroit donné des remarques & reconnoiſſances , même de la forme de ſa maiſon ; & comme ſa femme avoit été contrainte payer cinq cents écus , qu'un ſien métayer étoit venu pour quitter une ferme qu'il avoit près Paris , le nom de laquelle le dépoſant qui marchoit devant n'a entendu. De-là arrivés au logis du roi , & ayant ſçu qu'il étoit encore endormi dans le jardin avec les ſieurs du Haler, Campagnolle , & autres , depuis appellés par le ſieur
du

du Haler, & étant montés dans une galerie qui va dans la chambre de sa majesté, ayant quelque tems attendu, auroit été appelé par ledit sieur du Haler, qui lui auroit dit qu'il menât avec lui ledit jacobin; & étant tous deux entrés dans la chambre du roi, & ayant trouvé qu'il étoit sur sa chaise, auroit pris dudit jacobin les papiers ci-dessus mentionnés, & auroit fait attendre ledit jacobin près la porte; & s'étant approché le déposant, de sa majesté, lui auroit montré lesdits papiers, laquelle auroit lu la lettre que ledit jacobin disoit être du sieur premier président; & ayant fait approcher ledit jacobin, sa majesté l'auroit fait passer du côté opposé où étoit le déposant, n'y ayant avec sadite majesté, que monsieur le Grand; & sa majesté ayant demandé audit jacobin, ce qu'il vouloit dire, lui auroit fait réponse que c'étoit chose secrète, & lors le dé-

posant auroit pris la parole par deux ou trois fois qu'il eût à dire tout haut, & qu'il n'y avoit aucun danger; & sa majesté lui tendant l'oreille, ledit sieur le Grand & le déposant, se feroient retirés un ou deux pas; & ledit jacobin faisant semblant au même-tems de s'approcher auprès de l'oreille de sa majesté, auroit incontinent oui sa majesté crier en ces mots, que ce malheureux l'avoit blessé; & à l'instant jettant l'œil, auroit vu sa majesté debout, retirant un couteau de son corps, & frappant sur le visage dudit jacobin, avec ledit couteau; ce que voyant ledit déposant, & le sang qui sortoit du corps de sa majesté, & tenant son boyau en la main, qui sortoit de la playe, étonné, & éperdu d'un si grand désastre, voyant encore ledit jacobin auprès de sa majesté, & craignant qu'il eut encore quelques autres armes, auroit le déposant mis

l'épée au poing ; & s'étant jetté entre sa majesté & ledit jacobin , avec les gardes de l'épée , l'auroit repoullé & donné par le visage , auquel bruit sont entrés plusieurs gentilshommes & autres domestiques de sa majesté , qui ont tué ledit jacobin , encore que le déposant leur criât qu'ils ne le tuaient point ; mais transportés d'une très-juste colère , ne sçait s'ils ont entendu ces propos ; & s'adressant à sa majesté , se jettant à ses pieds , l'auroit supplié de faire mourir , lui déposant , comme le plus misérable homme qui fut sur la face de la terre , s'étant le mauvais génie de la France servi de son occasion , à un tel & si malheureux acte : & est ce qu'il a dit ; à lui lû & répété sa déposition , a persisté en icelle , & s'est souffigné ,

DE LA GUESLE.

FRANÇOIS DUPLESSIS.

B ij

Deuxième témoin.

François Dumont, archer de la porte du roi, demeurant à Paris, au logis du Temple, âgé de quarante-cinq ans ou environ, après serment par lui fait sur ce enquis, a dit qu'il a connu frère Jacques Clément, jacobin, pour l'avoir vû dire la messe aux Mathurins de ladite ville de Paris, environ quelques trois semaines après la fête de Noël dernier, avec frère Pierre Boufrayt, qui venoient de Notre-Dame, le corps duquel il a cejourd'hui vû mort dans la cour du logis du roi, en ce lieu de saint Cloud, qu'il a sçu avoir été tué par aucuns gentilshommes, & autres domestiques de sa majesté, parce qu'il avoit baillé un coup de couteau dans le corps de sadite majesté, étant à ses affaires: & est ce qu'il a dit; à lui lû & répété sa déposition, a persisté en icelle, & s'est soussigné,
FRANÇOIS DUPLESSIS. DUMONT.

Troisième témoin.

Bernard de Monsiries , gentil-homme ordinaire du roi , âgé de 30 ans ou environ , après ferment par lui fait & enquis , comme les précédens.

Dit & dépose, que ce jourd'hui, environ les 8 heures du matin, étant en l'antichambre , il a oui un grand bruit en la chambre du roi , auquel bruit il est accouru , & a trouvé sa majesté qui avoit les boyaux hors du ventre , & les tenoit avec sa main , quoi voyant , est accouru entre deux lits , où il a trouvé un jacobin vêtu de blanc , que le procureur général a dit avoir donné un coup de couteau à sa majesté , lequel jacobin il a pris par les cheveux & par le collet , & à même tems l'a jetté parmi la chambre , & a dit à l'instant , qu'on ne le tuât point ; toutesfois s'étant relevé ledit jacobin , aucuns gentilshom-

mes qui seroient venus en la chambre; l'auroient tué, sans qu'il ait dit autre chose: & est ce qu'il a dit; à lui lû & répété sa déposition, a persisté en icelle, & s'est soussigné,

MONSIRIES.

Quatrième témoin.

François Daupou, aussi gentilhomme ordinaire du roi, âgé de vingt-six ans ou environ, après serment par lui fait & enquis comme les précédens.

A dit que ce jour environ les huit heures, étant en l'antichambre du roi où il couche, il auroit oui un grand bruit en la chambre du roi, auquel il seroit accouru & a trouvé en ladite chambre sa majesté blessée qui a dit parlant à un jacobin, *ha, misérable, que t'avois-je fait?* & à l'instant a pris ledit jacobin par le bras, & le tenant par le bras, aucuns gentilshommes & domestiques

du roi font venus , qui ont tué icelui jacobin , encore qu'on criât , qu'on ne le tuât point : & est ce qu'il a dit, & s'est souffigné ,

DAUPOU.

Cinquième témoin.

Frix de Bas , auffi un gentilhomme ordinaire de sa majesté , âgé de vingt-sept ans ou environ , après serment par lui fait & enquis.

A dit que ce jourd'hui , environ les huit heures , étant en l'antichambre avec plusieurs autres gentilshommes ses compagnons , il a oui un grand bruit , & la voix de monsieur le Grand , qui crioit , *ha Jesus !* auquel cri , il est couru dans ladite chambre , où il a trouvé le roi qui étoit en chemise , blessé au ventre , ayant la main sur sa playe , dont les boyaux sortoient , en laquelle chambre il a vû entre les deux lits , un jacobin , que le sieur de Monfiries a

pris au collet, étant présent le procureur général qui crioit, *ha, malheureux, qu'as-tu fait?* & à l'instant ledit Monfries a jetté ledit jacobin par terre, où étant sont survenus force gens l'épée à la main qui l'ont tué, encore qu'on criât qu'on ne le tuât point: & est ce qu'il a dit, & s'est soufligné, DUFORT.

Sixième témoin.

Puissant seigneur, messire Roger de Bellegarde, seigneur dudit lieu, baron de Termes, premier gentilhomme de la chambre, & grand écuyer de France, âgé de vingt-deux ans ou environ, après serment par lui fait sur ce enquis.

A dit que cejourd'hui, environ les huit heures, étant en la chambre du roi, qui étoit sur sa chaise d'affaires, du Haler, premier valet de chambre de sa majesté, lui a dit comme le procureur général de sa-

dite majesté, lui avoit amené un jacobin pour parler à sadite majesté, laquelle a commandé qu'on les fit entrer, & à l'instant a vu ledit procureur général avec un petit papier, & un passeport qu'il tenoit en sa main, qui faisoit signe audit jacobin qu'il n'approchât plus près de sa majesté, lequel papier & passeport, ledit procureur général a baillé à sadite majesté qui l'a lû, & a dit audit jacobin ce qu'il avoit à dire, lequel jacobin a répondu: *Sire, monsieur le premier président se porte bien, & vous baise les mains*; & après ces mots a dit audit procureur général, qu'il voudroit bien parler au roi à part, & qu'il n'y eut personne, qui a donné occasion audit procureur général lui dire par deux fois, qu'il parlât haut, & qu'il n'y avoit personne en ladite chambre, à qui sa majesté n'eut confiance; & voyant sa majesté que ledit jacobin faisoit

difficulté de parler, lui a dit en ces mots, *approchez vous* : ce que ledit jacobin a fait, & s'est mis à la place dudit sieur déposant, qui s'est reculé près de sa majesté, où incontinent il a oui sadite majesté qui haussant sa voix, a dit : *ha mon Dieu !* qui a été cause que ledit sieur déposant a tourné la tête ; où il a vu sadite majesté debout, qui tiroit de son corps un couteau duquel à plein bras il a par deux fois frappé ledit jacobin dans la face, lui disant : *ha, méchant, tu m'as tué* ; ce que voyant ledit sieur déposant, sa majesté ainsi inhumainement frappée, lui a causé de sauter au collet dudit jacobin, où le tenant entre ses bras, sont venus plusieurs gentilshommes & autres domestiques du roi, qui l'ont terrassé & tué : & est ce qu'il a dit, & s'est souffigné,

ROGIER DE BELLEGARDE.

Septième témoin.

Savary de saint Pastour, écuyer seigneur de Bonrepaus, gentilhomme ordinaire de sadite majesté, âgé de vingt-six ans ou environ, après serment par lui fait & enquis comme les précédens.

A dit que cedit jour, environ les huit heures, étant avec ses compagnons en l'antichambre, a ouï la voix dudit sieur le Grand, à laquelle il seroit accouru en la chambre du roi, où il a vû sa majesté qui tenoit sa main sur son ventre, quoi voyant est allé droit au lit, où il a trouvé un jacobin, que le sieur de Monfries a levé par les cheveux, & jetté contre lui, à l'instant sont venus plusieurs personnes de la chambre, qui se sont jettés sur ledit jacobin ; & combien que ledit déposant & autres, criaissent qu'on ne le tuât point, toutefois a été tué, parce que sa ma-

jesté disoit, que c'étoit ledit jacobin qui l'avoit blessé. Dit outre, que entrant en ladite chambre, il a demandé au sieur procureur général : *hé mon Dieu, qui a amené ce misérable* ; lui, a fait réponse que c'étoit lui ; à laquelle réponse, ledit dépolant dit avoir eu volonté de frapper ledit procureur général, estimant qu'il fut cause de la mort de son maître : toutefois en a été relevé, parce qu'il disoit qu'on le tuât : & est ce qu'il a dit : & s'est soussigné,

BONREPAUS.

Huitième témoin.

Antoine Portail, chirurgien & valet de chambre ordinaire du roi, âgé de soixante ans ou environ, après serment par lui fait & enquis, comme les précédens.

Dit & dépose que ce jourd'hui environ sept heures du matin, sortant du logis du sieur maréchal d'Au-

mont, pour venir au logis du roi, a rencontré le sieur procureur général, qui étoit accompagné d'un jacobin, lequel sieur procureur général a appelé ledit déposant, & lui a dit : *voici un religieux qui vous veut dire des nouvelles de votre maison de Paris*; ce que oyant, s'est approché dudit jacobin, qui lui a dit : *j'ai vu votre femme par deux ou trois diverses fois, qui est grandement affligée, & tourmentée*; lui a demandé qui étoit l'occasion qu'il avoit été en son logis, a fait réponse qu'il avoit vu son fils en la bastille, qui étoit prisonnier, qui l'avoit prié d'aller voir sa mere, pour lui porter de ses nouvelles: a demandé audit jacobin où il alloit, lui a fait réponse qu'il s'en alloit à Orléans, mais qu'il avoit été pris prisonnier au chemin, & mené en ce lieu : & est ce qu'il a dit sçavoir, & s'est soussigné,

AN. PORTAIL.

Neuvième témoin.

Jehan Bachet , natif de Larcan , pays de Gascogne , âgé de seize ans ou environ , de présent laquais du sieur de Bonrepaus , gentilhomme ordinaire du roi , après serment par lui fait sur ce enquis.

A dit que cejourd'hui , environ les sept heures du matin , étant dans le jardin mangeant des noizilles , s'est adressé à lui un jacobin , lequel lui a demandé à qui il étoit , a fait réponse qu'il étoit à un gentilhomme du roi qui étoit couché au logis du roi , a demandé ledit jacobin , s'il (le déposant) attendoit son maître pour le lever , a fait réponse que oui : & est ce qu'il a dit sçavoir , déclarant ne sçavoir écrire ni signer.

FRANÇOIS DUPLESSIS.

CHESNEAU.

CONFRONTATIONS

Du premier jour d'août mil cinq cens quatre-vingt neuf, au lieu de saint Cloud, le roi y étant.

PAR DEVANT nous François Duplessis, seigneur de Richelieu, chevalier des ordres du roi, conseiller en son conseil d'état, prévôt de son hôtel, & grand prévôt de France.

A été mandé M^e Jehan de la Verchiere, procureur en ladite prévôté de l'hôtel, curateur créé au cadavre & corps mort de feu Jacques Clément jacobin, natif de la ville de Sens, auquel de la Verchiere audit nom, avons confronté messire Jacques de la Guesle, premier témoin, oui & examiné en l'information par nous faite, pour raison de la blessure

& excès faits en la personne du roi, par ledit Clément, & après serment respectivement pris en présence l'un de l'autre, interrogé ledit de la Verchiere, s'il a quelques reproches contre ledit sieur de la Guesle, lui enjoignant les dire & proposer présentement, auparavant que lecture lui soit faite de la déposition d'icelui sieur de la Guesle, autrement que icelui de la Verchiere, ne autre pour icelui Clément, ne feront plus reçus suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A ledit de la Verchiere audit nom, dit connoître ledit sieur de la Guesle témoin, qui est procureur général du roi, contre lequel il n'a aucun reproche. Toutefois si ledit Clément étoit vivant, il pourroit dire que foi ne doit être ajoutée à la déposition d'icelui sieur de la Guesle, procureur général, pour être sa majesté partie du corps mort dudit Clément.

Par ledit sieur de la Guesle, a été dit combien qu'il soit procureur général du roi, pour cela il ne voudroit dire, & n'a dit & déposé que la vérité de ce qu'il a vû & oui.

Lecture faite de la déposition dudit sieur de la Guesle, présent ledit sieur de la Verchiere, à icelui sieur de la Guesle, persisté en icelle, & après lui avoir été montré le corps mort dudit Clément, a reconnu ledit corps être celui du jacobin dont il a parlé par sadite déposition, qu'il a maintenue véritable, qui a fait les excès à sa majesté, ainsi qu'il est contenu par icelle sa déposition: & est ce qu'ils ont dit, & se sont soussignés,

DE LA GUESLE.

Avons aussi confronté audit de la Verchiere audit nom François Dumont, archer de la porte du roi, deuxième témoin, oui & examiné en ladite information, & ayant d'eux

respectivement pris le serment interpellé ledit de la Verchiere, s'il a quelques reproches contre ledit Dumont, lui enjoignant les dire & proposer présentement, autrement qu'il n'y fera plus ci-après reçu, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit que ledit Dumont, étant officier & commensal du roi, ne doit être reçu.

Par ledit Dumont, a été dit encore qu'il soit officier & commensal du roi, qu'il ne voudroit dire & déposer que vérité.

Lecture faite de la déposition dudit Dumont, présent ledit de la Verchiere, a ledit Dumont persisté en sadite déposition, qu'il a maintenue véritable, & dit que le corps mort à lui montré, est le corps de frere Jacques Clément jacobin, auquel il vit dire la messe en l'église des Mathurins de la Ville de Paris, &

qu'il a oui dire avoir donné un coup de couteau dans le corps de sa majesté : & est ce qu'ils ont dit , & se sont souffignés ,

DUMONT.

Avons aussi confronté audit de la Verchiere , Bernard de Monsiries , gentilhomme ordinaire du roi , troisième témoin , oui & examiné en la dite information , & après avoir d'eux respectivement pris le serment en tel cas requis ; interpellé ledit de la Verchiere , s'il a quelques reproches contre ledit de Monsiries , lui enjoignant s'il en a aucuns , les dire & proposer présentement , autrement qu'il n'y fera plus ci-après reçu , suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit que ledit de Monsiries est gentilhomme ordinaire & commensal du roi ; & partant , ne peut porter témoignage pour sa majesté.

C ij

Par ledit de Monsiries , a été dit ; encore qu'il soit gentilhomme com-
menfal du roi , pour cela il n'a dit ,
& ne voudroit dire que vérité.

Lecture faite de la déposition du-
dit de Monsiries , présent ledit de la
Verchiere , a ledit de Monsiries per-
sisté en sadite déposition , qu'il a
maintenue véritable , & reconnu le
corps mort à lui montré être le corps
du jacobin , dont il a parlé par sadite
déposition, & est ce qu'ils ont dit (a).

Avons pareillement confronté au-
dit de la Verchiere , François Dau-
pou , aussi gentilhomme ordinaire du
roi , quatrième témoin , oui & exa-
miné en ladite information , & après
avoir d'eux respectivement pris le
serment en tel cas requis , interrogé
ledit de la Verchiere audit nom , s'il
a quelques reproches contre ledit

(a) Il n'y a point ici de signature dans
l'original.

Daupou, lui enjoignant les dire & proposer présentement, autrement qu'il n'y sera plus reçu, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit qu'il n'a autre reproche, sinon que ledit Daupou est gentilhomme ordinaire du roi; & partant, ne peut porter témoignage pour sa majesté.

Ledit Daupou a dit combien qu'il soit gentilhomme ordinaire de sa majesté, toutefois pour cela, il ne voudroit dire & déposer que vérité.

Lecture faite de la déposition dudit Daupou, présent ledit de la Verchiere, a ledit Daupou persisté en icelle, & lui ayant été montré le corps mort à icelui, reconnu être le corps du jacobin, dont il a parlé par sadite déposition, qu'il a maintenue véritable: & est ce qu'ils ont dit, & se sont souffignés (a).

(a) Il n'y a point ici de signature dans l'original.

A été pareillement par nous confronté audit de la Verchiere, Frix de Bas , aussi gentilhomme ordinaire du roi , cinquième témoin oui & examiné en ladite information ; & après avoir d'eux pris le serment , interrogé ledit de la Verchiere , audit nom de curateur , s'il a quelques reproches contre ledit de Bas , lui enjoignant les dire & proposer présentement , autrement qu'il ne fera plus reçu suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit que ledit de Bas , étant gentilhomme ordinaire du roi & commensal de sa maison , ne peut porter témoignage en la cause de sa majesté.

Par ledit de Bas a été dit , combien qu'il soit gentilhomme ordinaire & commensal du roi , pour cela il ne voudroit & n'a dit & déposé que vérité.

Lecture faite de la déposition du.

dit de Bas , présent ledit de la Verchiere , a icelui de Bas persisté en sadite déposition ; & lui ayant été montré le corps mort , a icelui reconnu être le corps du jacobin , dont il a parlé par sadite déposition , qu'il a maintenue véritable. Et est ce qu'ils ont dit , & se sont soussignés. (a).

Avons aussi confronté audit de la Verchiere , audit nom , puissant seigneur messire Roger de Bellegarde , seigneur dudit lieu , & baron de Termes , premier gentilhomme de la chambre du roi , sixième témoin , oui & examiné en ladite information ; & après avoir d'eux respectivement pris le serment en tel cas requis , interpellé ledit de la Verchiere , s'il a quelques reproches

(a) Il n'y a point ici de signature dans l'original.

contre ledit sieur de Bellegarde, lui enjoignant les dire & proposer présentement, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit, comme il a dit ci-dessus, que ledit sieur de Bellegarde est commensal de la maison du roi, & partant ne peut porter témoignage pour sa majesté.

Par ledit sieur de Bellegarde a été dit encore qu'il soit premier gentilhomme de la chambre, & commensal de sadite majesté, néanmoins qu'il ne voudroit dire & n'a dit & déposé que vérité.

Lecture faite de la déposition dudit sieur de Bellegarde, présent ledit de la Verchiere, a icelui sieur de Bellegarde persisté en sadite déposition, & reconnu le corps mort à lui montré, être le corps du jacobin qui a parlé au roi, & blessé sa majesté, ainsi qu'il a dit par sadite déposition,

déposition, qu'il a maintenue véritable. Et est ce qu'ils ont dit, & se sont soussignés (a).

Avons aussi confronté audit de la Verchiere, audit nom, Savary de Saint-Pastour, seigneur de Bonrepas, gentilhomme ordinaire de sa majesté, septième témoin oui & examiné en ladite information; & après avoir d'eux respectivement pris le serment, en tel cas requis, interpellé ledit de la Verchiere, s'il a quelques reproches contre ledit de Saint-Pastour, lui enjoignant les dire & proposer présentement, autrement qu'il n'y fera plus ci-après reçu, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit qu'il ne peut dire autre reproche, sinon que ledit de Saint-Pastour est commensal du roi, &

(a) Il n'y a point ici de signature dans l'original.

pour cette cause ne peut porter témoignage pour sa majesté.

Lecture faite de la déposition dudit de Saint-Pastour, présent ledit de la Verchiere, a ledit de Saint-Pastour persisté en sadite déposition, & reconnu le corps mort à lui montré, être le corps du jacobin qu'il a vu en la chambre du roi, ainsi qu'il a dit par sadite déposition, qu'il a maintenue véritable : & est ce qu'ils ont dit, & se sont soussignés (a).

Avons pareillement confronté, audit de la Verchiere, Antoine Portal, Chirurgien & valet de chambre ordinaire du roi, huitième témoin, oui & examiné en ladite information ; & ayant d'eux respectivement pris le serment en tel cas requis, interpellé ledit de la Ver-

(a) Il n'y a point ici de signature dans l'original.

chier, audit nom, s'il a quelques reproches contre ledit Portal, lui enjoignant les dire & proposer présentement, autrement qu'il n'y fera plus reçu, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit, pour reproche, que ledit Portal, étant serviteur ordinaire & commensal du roi, ne peut porter témoignage pour sa majesté.

Lecture faite de la déposition dudit Portal, présent ledit de la Verchier, a ledit Portal persisté en icelle, & dit qu'elle contient vérité, & reconnu le corps mort à lui montré, être le corps du jacobin auquel il a parlé, ainsi qu'il a dit par sadite déposition: & est ce qu'ils ont dit, & se sont souffignés (a).

Avons aussi confronté à icelui de la Verchier, audit nom, Jean Ba-

(a) Il n'y a point de signature dans l'original.

chet, neuvième témoin, oui & examiné en ladite information; & ayant d'eux respectivement pris le serment, interpellé comme dessus ledit de la Verchiere, s'il a quelques reproches contre ledit Bachet, lui enjoignant les dire & proposer présentement, autrement qu'il n'y fera plus reçu, suivant l'ordonnance à lui donnée à entendre.

A dit que ledit Bachet, étant serviteur de l'un des gentilshommes ordinaires & commensaux du roi, ne peut porter témoignage pour sa majesté, & que foi ne doit être ajoutée à sa déposition, attendu son bas âge.

Lecture faite de la déposition dudit Bachet, présent ledit de la Verchiere audit nom, a ledit Bachet persisté en sadite déposition; & après lui avoir été montré le corps mort, a reconnu ledit corps être celui du jacobin dont il a parlé par

ladite déposition, qui a parlé à lui dans le jardin, ainsi qu'il a dit par icelle sa déposition, qu'il a maintenue véritable : & est ce qu'ils ont dit, & s'est ledit de la Verchiere souffigné, & ledit Bachet déclaré ne sçavoir écrire, ni signer.

FRANÇOIS DU PLESSIS.

JUGEMENT

Contre le cadavre de Jacques Clément.

LE roi étant en son conseil, après avoir oui le rapport fait par le sieur de Richelieu, chevalier de ses ordres, conseiller en son conseil d'état, prévôt de son hôtel, & grand prévôt de France, du procès fait au corps mort de feu Jacques Clément, jacobin, pour raison de l'assassinat commis en la personne de feu bonne mémoire Henry de Va-

lois, n'aguères roi de France & de Pologne.

Sa majesté, de l'avis de son conseil, a ordonné & ordonne, que ledit corps dudit feu Clement soit tiré à quatre chevaux; ce fait, ledit corps brûlé & mis en cendres, jetté en la rivière, à ce qu'il n'en soit à l'avenir aucune mémoire. Fait à Saint-Cloud, ladite majesté y étant, le deuxième jour d'août mil cinq cent quatre-vingt-neuf. *Signé,*

HENRY.

Et plus bas, RUZÉ:

Ledit jour exécuté audit saint Cloud.

AUTRE JUGEMENT.

Contre frere Jehan Leroi, jacobin.

LE roi, séant en son conseil, après avoir oui le rapport du procès criminel fait par le sieur de Richelieu,

chevalier de ses ordres , conseiller en son conseil d'état , prévôt de son hôtel & grand prévôt de France , à Frere Jehan Leroy , jacobin , pour raison de l'homicide inhumainement commis en la personne du feu capitaine Hernons , commandant au château de Coustance , sa majesté , pour les cas résultans du procès , a ordonné & ordonne , que ledit Leroy sera mis en un sac & jetté dans l'eau. Fait au lieu de Saint-Cloud , sadite majesté y étant , le deuxième jour d'août mil cinq cent quatre-vingt-neuf. *Signé*, HENRY. Et plus bas, RUZÉ. Prononcé & exécuté le quatrième jour d'août mil cinq cent quatre-vingt-neuf.



MÉMOIRE FIDÈLE

Des choses qui se sont passées à la mort de Louis XIII, roi de France & de Navarre, fait par Dubois, l'un des valets de chambre de sa majesté, le 14 mai 1643.

LE samedi, vingt-unième de février 1643, le roi est tombé malade d'une longue & mortelle maladie, qui paroissoit comme flux hépatique; les autres la nommèrent fièvre éti-que : laquelle ensuite causa des abs-cess dans le corps, & pourtant don- noit toujours quelque espérance de guérison ; & pour marque de cela, le premier jour d'avril que nous commençâmes le quartier, le roi se leva & fut quasi tout le jour hors du lit, & travailla fort longtems à pein- dre certains grotesques, à quoi il se divertissoit ordinairement.

Le 2 avril, il se leva encore comme les autres jours, & se divertit à l'ordinaire.

Le 3, il se leva, & voulut faire un tour de gallerie, j'avois l'honneur de lui porter sa chaise, pour se reposer; il la demandoit souvent, & ne faisoit pas vingt pas, qu'il ne la lui fallût donner, quoique messieurs de Souvré (a) & de Charost, l'un premier gentilhomme de la chambre en année, le second, capitaine des gardes de quartier, l'aidassent en le soutenant, par-dessous les bras. Ce fut la dernière promenade que fit sa majesté. Après elle se leva de fois à autre; mais elle ne s'habilla plus, & alla toujours souffrant, & s'affoiblissant jusqu'au dimanche 19 avril, qu'il dit avoir très-mal passé la nuit, & sur les huit heures du matin, il

(a) Fils du maréchal de France du même nom, qui avoit été gouverneur de Louis XIII.

dit ces mêmes paroles. *Je me sens bien , & vois mes forces qui commencent à diminuer ; j'ai demandé à Dieu cette nuit , que si c'étoit sa volonté de disposer de moi , je suppliois sa divine majesté , d'abrégér la longueur de ma maladie.* Et alors s'adressant à monsieur Bouvard , son premier médecin , il lui dit : *Vous savez qu'il y a longtems que j'ai mauvaise opinion de cette maladie-ci , & que je vous ai prié , & même pressé de m'en dire votre sentiment ; ce que monsieur Bouvard avoua , disant , il est vrai sire.* Le roi reprit la parole & dit : *je vois bien qu'il faut mourir , je m'en suis apperçu dès ce matin , puisque j'ai demandé à monsieur de Meaux , (qui étoit son premier aumônier) & à mon confesseur , les sacremens , qu'ils m'ont différé jusqu'à présent ; & continua son discours , par les plus beaux termes du monde , qui faisoient voir qu'il étoit fort préparé à mourir.* Ces paroles

furent si essentielles , qu'elles nous tirèrent des larmes en abondance. Mais l'après-dînée , sur les deux heures , il nous confirma bien plus fortement dans la croyance qu'il en avoit. S'étant levé & mis dans sa grande chaise à la romaine , où l'on se peut coucher tout de son long , où bien souvent il se reposoit & faisoit de longs sommeils , particulièrement les soirs , & dans laquelle il se soulageoit un peu de la lassitude de son lit ; étant donc assis dedans , la tête un peu haute ; il nous commanda d'ouvrir les fenêtres , afin qu'il vît , nous dit-il , sa dernière demeure. Ce fut une pensée qui nous troubla , & nous toucha vivement , puisqu'étant logé au château-neuf de saint Germain en Laye ; il avoit fait sa chambre du cabinet de la reine , duquel on a la plus belle vue du monde , particulièrement celle de saint Denis , qui se découvre fort à plein ,

& c'étoit la demeure qu'il entendoit ;
& nous aussi.

Tous les soirs il se faisoit lire la vie des saints , ou quelques autres livres de dévotion , par monsieur Lucas , secrétaire du cabinet , & quelquefois , par monsieur Chicot son médecin.

Le soir du même jour , il commanda au sieur Lucas de prendre un petit livre du nouveau testament , & de lire en saint Jean , chap. 17. *Pater meus clarifica me* , chapitre qu'il lui remarqua positivement , qui sont les méditations de la mort que fit Jesus-Christ , avant de passer le torrent de Cedron , & la priere qu'il fit à Dieu son pere sur le même sujet , qui est ravissante.

Le roi ayant fait un assez long sommeil dans sa chaise , & n'ayant plus envie de dormir , fit lire dans l'*introduction* à la vie dévote , par le bienheureux François de Salles ;

ayant commandé au sieur Lucas de lire les chapitres de la méditation de la mort ; sa majesté voyant que le-dit sieur Lucas ne les trouvoit pas assez tôt , prit le livre , à l'ouverture duquel il trouva les méditations qu'il cherchoit , & lui dit : *lisez cela*, ce qui fut fait jusqu'à minuit , après quoi le roi nous commanda de nous retirer.

Le lundi vingtième , il fit la plus haute action qui se pouvoit faire en semblable occasion. Il déclara la reine régente après sa mort. Il fit cette action , avec un visage gai & satisfait , en présence de la reine , de monsieur le duc d'Orléans (a) , de monsieur le Prince (b) , & de tout ce qu'il y avoit de grands à la cour. Messieurs les ministres d'état y étoient présens. Le roi nous ordonna

(a) Gaston , duc d'Orléans , fils de Henry IV , & frere de Louis XIII.

(b) Henry II , prince de Condé.

d'ouvrir les rideaux de son lit ; & après avoir entretenu la reine, monsieur son frère , & monsieur le prince , il haussa le ton de sa voix , & fit un très-beau discours à toute l'assemblée , puis il commanda à monsieur de la Vrilliere , secrétaire d'état , qui étoit lors en mois , de lire tout haut la régence de la reine , afin que tout le monde sçût sa dernière volonté.

Monsieur de la Vrilliere touché d'une semblable action , qui donnoit une marque évidente de la mort prochaine du roi , fit cette lecture au pied du lit de sa majesté , les larmes qui couloient de ses yeux en abondance , étoient des preuves authentiques de sa douleur. La reine étoit au pied du lit du roi , assise dans une chaise , que j'avois eu l'honneur de lui présenter : elle fondeoit en larmes ; tout le monde pleuroit aussi. Après

HISTORIQUES. 51

la lecture faite , le roi s'adressa à la reine , à monsieur son frere , & à monsieur le Prince ; & ensuite à messieurs du parlement , qui étoient aussi présens , auxquels il dit des choses si touchantes , qu'ils ne pouvoient tous se consoler. Le roi qui paroissoit ce jour-là , avec un visage vermeil , content , & sans inquiétude , marquoit bien qu'il n'avoit nulle appréhension de la mort. Tout le monde voyoit le plus grand roi de la terre chargé de conquêtes & de victoires , quitter son sceptre & sa couronne avec aussi peu de regret , que s'il n'eut laissé qu'une botte de foin pourri. Il sembloit que Dieu lui eût donné plus de force ce jour-là que les précédens , pour donner lieu de faire voir en lui une plus grande & plus généreuse action , que toutes celles qu'il avoit jamais faites.

Tout le monde se retira en pleurs ; après , le roi fut assez longtems avec

monfieur de Meaux , & fon pere confeffeur. Le foir , il fe fit lire la vie des faints.

Le mardi 21 , le roi dit qu'il avoit bien mal paffé la nuit , & qu'il fe trouvoit foible des grandes évacuations qu'il avoit faites , & faisoit encore. Après une où je me trouvai feul auprès du chevet de fon lit , lui ayant présenté fon linge pour fe nettoyer , & lui foutenant un peu haut fon drap & fa couverture , il fe regardoit le corps : après fe l'être confidéré un efpace de tems , il dit levant les yeux au ciel. *Mon Dieu que je fuis maigre !* comme en effet , on ne pouvoit pas l'être davantage. Il n'avoit plus que les os & la peau. On lui voyoit les cuiffes & les jambes fi menues du haut en bas , qu'il n'y avoit que les genoux qui faisoient remarquer un peu de groiffeur en cet endroit ; le refte sembloit un squelette.

Le

Le reste de ce jour fut employé comme les autres à prier Dieu ; ce que faisoit continuellement sa majesté avec des élévations d'esprit très-grandes ; & on lui voyoit presque toujours les yeux ouverts au ciel , comme s'il eût parlé à Dieu cœur à cœur. Aux heures accoutumées de ses prières , nous lui portions au chevet de son lit , un petit pupitre d'ébene , où il mettoit son livre du service divin , que lui-même avoit composé , intitulé : *Parva christiana pietatis officia , per christianum regem Ludovicum XIII , ordinata*. Le roi sçavoit presque tous les offices par cœur. Tous ceux de chaque jour de la semaine étoient dans ce livre , ainsi que ceux de toutes les fêtes de l'année ; beaucoup d'autres de dévotion , & particulièrement de vœux , pour demander à Dieu la grace de bien mourir , que sa majesté avoit faits pour elle particulièrement , &

qu'elle récitoit fans y manquer, tous les lundis ; & toutes ces prieres réglées , ne l'empêchoient pas d'agir à son confeil , quasi le tiers du jour , avec messieurs les ministres , avec lesquels il agissoit , comme s'il se fut bien porté , & aussi étoit-il très-sain de l'esprit.

Ce même jour , monsieur le Dauphin fut baptisé sur les cinq heures du soir , dans la chapelle du vieux château de saint Germain ; & son parrain fut monseigneur le cardinal de Mazarin , & sa maraine , fut madame la princesse (a) , & fut nommé Louis , le tout en présence de la reine , & sans cérémonie , à cause de la maladie du roi. Je voulus voir cette action-là ; & de retour , l'un des premiers , auprès de sa majesté , elle me demanda ce qui s'y étoit passé , ce

(a) Charlotte Marguerite de Montmorency , femme de Henry II , prince de Condé , mere du grand Condé Louis II.

que j'eus l'honneur de lui raconter. Le roi , après avoir entendu le récit que je lui en ai fait , en loua Dieu , il haussa les yeux au ciel , & fut assez longtems en cette action. La reine , monsieur le cardinal , & toute la cour y arrivèrent un peu de tems après , qui entretinrent le roi de la sagesse de monsieur le Dauphin , & de tout le reste (a).

Le mercredi 22 , il (le roi) se trouva fort mal , il avoit mal passé la nuit. Messieurs les médecins trouvèrent à propos qu'il communiât , l'on en avertit la reine , afin qu'elle

(a) L'exactitude de ce journal , détruit par son silence , un fait que tout le monde a entendu raconter , & que j'ai même lu imprimé. C'est que monsieur le Dauphin , après la cérémonie de son baptême , étant retourné auprès du roi , sa majesté lui demanda comment il s'appelloit , que le jeune prince avoit répondu , *Louis XIV* , & que le roi avoit répliqué , *pas encore mon fils , pas encore.*

y vint, & qu'il falloit aussi qu'elle amenât messeigneurs ses enfans, pour recevoir la bénédiction du roi.

Tout le monde se désespéroit, monsieur de Souvré me commanda d'aller attendre la reine à la porte de la salle des gardes, afin de lui donner avis qu'elle entrât par le cabinet. Ce jour-là, il faisoit grand froid, & un tems fort rude. La reine vint, je m'adressai à madame de la Flotte, & lui dis le commandement que j'avois eu de monsieur de Souvré, elle voulut le dire à la reine, qui dit aussi-tôt, *je l'ai bien entendu*. La foule du monde étoit si prodigieuse, qu'elle caufoit une grande confusion. Les seigneurs qui étoient là, prirent, l'un monsieur le Dauphin, l'autre monsieur d'Anjou, & se poufferent dans la presse, de sorte que la reine demeura seule en son carrosse avec madame de la Flotte. Sa majesté crioit, *n'y a-t-il là personne qui*

m'aide ? me laissera-t-on seule ? moi qui n'étois pas assez osé pour lui présenter la main , je m'avançai dans la presse , & fis enforte de lui amener monsieur le duc d'Uzès son chevalier d'honneur , qui la conduisit par le cabinet. Arrivant dans la chambre du roi , elle va droit au chevet de son lit , & se jeta à genoux , fondant en larmes ; elle fut longtems dans le particulier , où le roi faisoit voir qu'il lui parloit avec grande affection.

Madame la duchesse de Vendôme avoit entre ses bras monsieur d'Anjou (a) , qui crioit désespérément à cause qu'il n'avoit pas une de ses femmes avec lui : elle n'avoit pu entrer à cause de la quantité du monde. Elle me le donna pour l'ôter de-là, & m'en aider comme je pourrois ; tellement que je le portai dans le cabinet du

(a) Après la mort de Gaston , il fut appelé duc d'Orléans , & fut pere de Philippe , régent du royaume.

roi, l'assis sur la table, & lui fis croire que le roi avoit un petit cheval d'or & de diamans, & qu'il le vouloit donner à l'un des deux qui feroit le plus sage, tellement que grace à Dieu, je l'appaisai fort bien, & le remis quelque tems après entre les mains de madame de Folaine, sa gouvernante.

Dans ce tems-là, la conférence de leurs majestés finit, & la cérémonie s'acheva, & la reine présenta au roi ses deux enfans à genoux, & elle aussi, lesquels reçurent la bénédiction de sa majesté; & après ces choses faites, tout le monde se retira de-là un peu de tems. Le roi demanda à monsieur Bouvard, si c'étoit pour la nuit ensuivante; sa réponse fut que ce n'étoit pas sa croyance, s'il n'arrivoit quelque accident.

Sur le soir, messieurs les maréchaux de la Force & de Châtillon vinrent voir sa majesté, qui les

exhorta , avec amour , de quitter leur religion. Que véritablement , selon le monde , ils étoient de fort braves gens , mais , selon Dieu , qu'il n'en étoit pas de même , & qu'il n'y avoit pas deux voies pour aller au ciel ; que hors de l'église catholique , apostolique & romaine , il n'y avoit point de salut , & les convia , par de fort beaux termes , d'y penser.

Ce même jour , il reçut madame d'Elbeuf & mademoiselle sa fille.

Le jeudi 23 , il reçut l'extrême-onction , & répondit à tous les pseaumes & les litanies ; & lorsqu'il lui fallut toucher avec les saintes huiles , je me trouvai avec Laplanche , un de mes compagnons , les plus près du pied de son lit , ce fut à moi à lui découvrir les pieds. Je ne fus jamais si pressé de douleur que de voir mon maître en cet état-là , & qu'il fallût lui rendre un sem-

blable service. A la fin de la cérémonie , monsieur de Vantadour , chanoine de Notre-Dame , s'approcha du roi , & lui parla assez long-tems , & en sortit avec larmes ; ce qui obligea le roi à dire : *Je ne trouve pas mauvais que vous pleuriez , c'est une marque que vous m'aimez : mais cela me donne de la tendresse ; car Dieu sçait si je ne suis pas ravi d'aller à lui.* Continuant de parler de Dieu , il y avoit toujours grand monde qui l'étouffoit , desirant voir l'air par les fenêtres de sa chambre , il dit , en faisant signe que l'on se rangeât , *hé , messieurs , donnez-moi la vie.* En même tems , tous ceux qui n'avoient que faire sortirent.

Le vendredi 24 , il ne voulut pas prendre une prise de rhubarbe , qu'il refusa aux prières de monsieur son frère , de monsieur le Prince , & à celles de messieurs les ministres ; ce qui faisoit désespérer tout le monde de

de sa santé : néanmoins il se porta si bien l'après-dînée , qu'il commanda à monsieur de Niert , premier valet de garde-robe , d'aller prendre son luth , & il chanta des louanges à Dieu , comme *lauda anima mea Dominum* ; & fit aussi chanter Savi , Martin , Campfort & Fordenant , qui chanterent en parties des airs que le roi avoit (a) fait sur les paraphrases de David , par monsieur Godeau (b) , & ne fut chanté que des airs de dévotion , & même le roi

(a) Louis XIII aimoit beaucoup la musique , & la sçavoit bien , en voici une preuve. » L'on avoit réglément trois fois la semaine , le divertissement de la musique , que celle de la chambre du roi venoit donner , & la plûpart des airs qu'on y chantoit , étoient de sa composition ; il en faisoit même les paroles , & le sujet n'étoit jamais que madame d'Hautefort.) *Mémoires de mademoiselle de Montpensier* , tom. 1. p. 28.

(a) Antoine Godeau , évêque de Grasse.

chanta quelques-unes des basses avec monsieur le maréchal de Schomberg; ce qui nous causa de très-grandes joies , mais non pas de durée.

La reine, qui avoit de coutume de venir tous les jours à pareille heure, fut fort surprise de joie d'entendre cette musique, & ravie de voir le roi mieux. Le reste du jour se passa de même; & sur ce que le monde disoit au roi, qu'il étoit guéri, il dit tout haut, *que si c'étoit la volonté de Dieu qu'il revint au monde, il lui plût lui faire la grace de donner la paix à toute l'Europe.*

Le samedi 25, les forces sembloient bien augmenter: le roi passa bien le jour, toujours dans les prières comme à l'accoutumée.

Le dimanche 26, il se porta bien. L'après-dînée, il me demanda ceux qui étoient dans l'anti-chambre: lui ayant nommé monsieur de Guitaud,

il commanda qu'on le fit entrer, & fut assez longtems dans la ruelle de son lit à l'entretenir.

Le lundi 27, il reçut monsieur de Beringhen, premier valet de chambre, qui revenoit des occasions de Hollande, où il s'étoit signalé par ses belles actions.

Le mardi 28, il ne passa pas bien la nuit, & fut mal.

Le mercredi, 29, il se porta mieux; & ce même jour il reçut madame de Guise & messieurs ses enfans.

Le jeudi 30, il fut assez bien & passa assez bien la journée.

Le vendredi, premier jour de mai, il se trouva mal pour n'avoir pas bien passé la nuit.

Le samedi 2, il ne se trouva pas mieux; & ce même jour il reçut monsieur de Bellegarde.

Le dimanche 3, il se trouva mal.

Le lundi 4, il reçut monsieur le

Tellier secrétaire d'état , ayant la commission de la guerre , à la place de monsieur des Noyers.

Le mardi 5 & le mercredi 6 , mauvais.

Le jeudi 7 , il se trouva fort mal & dit à monsieur Chiccot , l'un de ses médecins , *quand me donnera-t-on les bonnes nouvelles , qu'il faille partir pour aller à Dieu ?*

Ce même jour , la reine fit dresser une chambre au château neuf , fut fort tard dans la chambre du roi , & y envoyoit à tout moment de la nuit.

Le vendredi 8 , il fut très-mal & eut beaucoup de peine à prendre des alimens , & pria qu'on le laissât mourir en patience. J'avois accoutumé de demeurer tous les jours dans la chambre de sa majesté , jusqu'à ce que mon frere de Souvré , qui y couchoit , me commandât de me retirer ; mais ce soir , le roi voyant que mes-

sieurs d'Archambault , Forest & Bontems , premiers valets de chambre , étoient sur les dents , sa majesté commanda que Desnoyers , Barbier & moi demeurassions au coucher , pour soulager les susdits nommés jusqu'à la mort de notre très-cher maître ; & le même soir , le roi vomit des eaux , où j'eus l'honneur de lui tenir la tête.

Le samedi 9 , il fut très-mal tout le jour. Le soir , sur les neuf heures , il lui prit un grand assoupissement : messieurs les médecins n'en étoient pas bien satisfaits. Ils firent beaucoup de bruit pour l'éveiller : ils lui tâtoient le pouls , & ne l'éveilloient point ; ils jugèrent enfin qu'il étoit à propos de l'éveiller , & en donnèrent la commission au père Dinet (a) , confesseur de sa majesté ,

(a) Ce jésuite fut depuis , c'est-à-dire , en mai 1653 , confesseur de Louis XIV , après la mort du pere Paulin , aussi jésuite.

qui s'approcha d'elle , lui cria assez haut par trois fois , *sire , votre majesté m'entend-t-elle bien ? Qu'elle se réveille , s'il lui plaît : il y a si long-tems qu'elle n'a pris d'alimens , que l'on a peur que ce grand sommeil ne l'affoiblisse trop.* Le roi se réveilla , & lui dit d'un esprit présent , *je vous entends fort bien , mon père , & ne trouve point mauvais ce que vous faites , mais bien ceux qui vous le font faire. Ils sçavent que je ne repose point les nuits , & à présent que j'ai un peu de repos , ils me réveillent.* Et s'adressant à son premier médecin , il lui dit beaucoup de choses que je laisse au bout de la plume ; & après lui avoir parlé si aigrement , il changea de discours & dit , *est-ce que vous voulez voir si j'appréhende la mort ? Ne le croyez pas ; s'il faut partir à cette heure , je suis prêt. Mon père , dit-il à son confesseur , est-ce qu'il faut aller ? Allons , confessez-*

moi, & recommandez mon ame, si les choses pressent. Ce que l'on lui assura que non : mais que la grande débilité de sa personne, & le besoin qu'il avoit de prendre des alimens, avoient fait qu'on l'avoit éveillé ; & toute cette nuit fut très-mauvaise.

Le dimanche 10, le roi fut très-mal ; & lorsque l'on le voulut presser des alimens, qui étoit une gelée fondue dans un certain verre qui avoit un grand bec courbé, de façon qu'il pouvoit prendre de la nourriture sans qu'il fallût lui lever la tête ; tout le monde le pressoit d'en prendre pour prolonger sa vie, & pour espérer toujours quelque soulagement : & il leur disoit, *hé, obligez-moi de me laisser mourir en patience.*

L'après-dînée, sur les quatre heures, monsieur le Dauphin vint voir le roi. Les rideaux du lit étoient ouverts, & le roi dormoit, mais avec la bouche ouverte & les yeux

tournés ; ce qui donnoit des marques de sa mort prochaine. Je m'approchai de monsieur le Dauphin , auprès duquel j'étois lors assez bien pour m'être attaché auprès de sa personne dans une maladie qu'il eut , où je passai plusieurs nuits entières à le chanter & à le bercer avec sa remueuse. Monsieur le comte de Vivonne (a) étoit lors auprès de lui. Je leur dis à tous deux , *considérez , je vous prie , le roi qui dort , comme il est & de quelle façon , afin qu'il vous en souvienne lorsque vous serez grands ;* ce que firent ces deux enfans avec attention. De-là , un peu de tems après , j'entrai dans la gallerie où étoit monsieur le Dauphin , lequel , après s'être joué , s'étoit assis sur une

(a) Louis-Victor de Rochechouart , qui fut depuis duc de Vivonne , étoit dès-lors favori du jeune Prince. Il a été pere de monsieur le duc de Mortemar , qui vient de mourir.

paillasse auprès de madame de Lanzaq , sa gouvernante , & monsieur de Vivonne auprès de lui. Je leur demandai à tous deux , *avez-vous bien remarqué de quelle sorte le roi dort , afin qu'il vous en souviennne ?* Ils répondirent qu'oui , qu'ils avoient bien remarqué qu'il tenoit la bouche & les yeux ouverts & tout tournés , particulièrement le gauche , & qu'ils s'en souviendroient bien.

Dupont , huissier de la chambre de sa majesté , qui étoit de garde auprès de monsieur le Dauphin , prit la parole & dit , *monsieur , voudriez-vous bien être roi ?* monsieur le Dauphin repartit *non*. Dupont reprit , *& si votre papa mourroit ?* Monsieur le Dauphin dit de son propre mouvement , la larme à l'œil , ce que j'ai jugé très-remarquable : *Si mon papa mourroit , je me jetteroie dans le fossé*. Ce qui nous surprit tous , voyant

qu'il ne pouvoit exprimer sa douleur par d'autres termes. Madame de Lanzacq prit la parolle & dit : *ne lui en parlons plus , il a déjà dit cela deux fois ; si ce malheur nous arrivoit , il y faudroit prendre garde bien exactement , quoiqu'il ne sort jamais , qu'on ne le tienne par les cordons.*

Sur les six heures du soir , le roi sommeillant , s'éveille en sursaut , s'adresse à monsieur le prince , qui étoit lors dans la ruelle , & lui dit , *je révois que votre fils , le duc d'Anguien , étoit venu aux mains avec les ennemis , que le combat étoit fort rude & opiniâtre , & que la victoire a long-tems balancé ; mais qu'après un rude combat , elle est demeurée aux nôtres , qui sont restés maîtres de la bataille.*

C'est la prophétie du gain de la bataille de Rocroy , qui se fit dans le même tems , ayant entendu ces paroles de la bouche du roi.

Sur les dix heures du soir , le roi

étoit assoupi; les médecins le trouverent froid, & quelques-uns d'entre eux crurent que c'étoit le froid de la mort, ce qui donna frayeur à tout le monde. La reine qui étoit toujours auprès du roi, se trouva fort étonnée de cet accident, & vouloit passer la nuit dans la chambre de sa majesté, sans que monsieur de Souvré, par ses prières, l'obligea d'en sortir à deux heures après minuit, il la reconduisit dans sa chambre, & j'eus l'honneur de l'éclairer. Sa chambre étoit fort proche, il n'y avoit que l'antichambre à passer. De-là, quelque tems après, la reine envoya mademoiselle Filandre, sa premiere fille de chambre, pour sçavoir des nouvelles du roi. Elle marchoit fort bellement, de peur d'éveiller sa majesté, qu'elle croyoit endormie. J'étois lors seul dans la ruelle, & proche du roi, qui ne dormoit pas. Je me donnai l'honneur

de lui dire : *Sire , il me semble que la reine soit en peine de la santé de votre majesté ; voilà mademoiselle Filandre ,* le roi dit , *faites la venir ,* il lui parla , & elle fut rendre réponse à la reine.

Sur les trois à quatre heures après minuit , il se plaignit d'une douleur de côté gauche. Elle étoit si violente , qu'il dit : *Si j'avois ma toux ordinaire , avec cette douleur , je mourrois tout présentement , n'ayant pas la force de supporter les deux : mais c'est Dieu qui ne le veut pas.* Il étoit sujet à une certaine toux sèche , qui le tourmentoit beaucoup.

Nous fîmes chauffer du lait , & le mîmes dans des vessies de porc , & le posions sur sa douleur. Après il dit que cette douleur s'élargissoit & continuoit des'en plaindre ; il lui prit ensuite un vomissement où j'eus l'honneur de lui tenir la tête , comme m'étant trouvé le plus près de

sa personne, je courois à la partie la plus pressée. Le reste du jour fut très-difficile & très-mauvais; le roi néanmoins prioit toujours Dieu, & travailloit avec ses ministres. Il fit longtems écrire sous lui monsieur de Chavigny.

Le lundi 11, il fut désespéré de tous les hommes; il sentoit de grandes douleurs, & ne pouvoit rien prendre; il passa ainsi le jour, chacun pleuroit, & se plaignoit les uns aux autres. Enfin il prit son orge mondée, qui pourtant ne lui ôta pas sa toux; de-là à deux heures, il prit son petit lait, qui la lui ôta, & le fit un peu dormir: mais bientôt après, ses douleurs de ventre lui redoublèrent, & nous lui appliquâmes des vessies de porc avec le lait. Tout ce jour fut très-mauvais.

Le mardi 12 fut très-mauvais, & on croyoit qu'il ne passeroit pas la nuit. Ceux qui étoient auprès de lui,

le prièrent instamment de vouloir prendre des alimens, entre autres, le sieur Bontemps se mit à genoux les larmes aux yeux, pria sa majesté instamment de prendre un bouillon. Il le refusa, & leur dit : *mes amis, ç'en est fait, il faut mourir ;* & se tourna la vue de l'autre côté.

Sur les sept heures du soir, l'on lui apporta le saint viatique, croyant qu'il devoit mourir ; je l'observai dans cette action, comme j'avois fait ci-devant plusieurs fois : je voyois de grosses larmes qui lui tomboient des yeux, avec des élévations d'esprit continuelles, qui faisoient connoître évidemment un commerce d'amour entre leurs majestés divine & humaine.

La reine demeura dans la chambre du roi, jusqu'à trois heures après minuit ; & monsieur le duc de Beaufort y passa la nuit toute entière, sur la paillasse, auprès de monsieur de Souvré.

Le mercredi 13 , fut mauvais. Le roi ne pouvoit prendre d'alimens. Tout le jour se passa dans des méditations & pensées de la mort. Il se faisoit entretenir , il y avoit déjà quelques jours , par messieurs les évêques de Meaux & de Lisieux , & par les peres de Vantadour (a), Dinet (b) & Vincent (c) , qui l'assistèrent jusqu'à la mort. Quelquefois il leur disoit : *Faites-moi un discours du mépris du monde , d'autres fois , des merveilles de Dieu , & d'autres , du purgatoire.* Il me souvient que le pere Dinet lui disoit , à propos des longues maladies , *que Dieu nous les envoie , pour nous faire éviter les peines du purgatoire ; & que sa majesté pouvoit espérer la même grace.* Le roi lui répondit , *mon pere , je n'ai pas une semblable pensée ; au contraire , si*

(a) Jésuite. (b) Autre Jésuite, confesseur du roi.

(c) Vincent de Paul, fondateur de l'ordre de la mission.

Dieu ne me laissoit que cent ans dans le purgatoire , je croirois qu'il me ferois une grande grace. La reine ne bougea du chevet de son lit, & elle ne s'en éloignoit, que lorsqu'il falloit changer de bassin au roi, qui en gardoit toujours sous lui. Nous lui avions fait un trou au premier des matelats, de la grandeur d'un bassin, avec un bourlet fort large, de sorte que cela ne l'incommodoit point. Il y avoit dans les selles force pus du lait qu'il avoit dans le corps, & tout faisoit une puanteur si horrible, que cela faisoit quasi mal au cœur; & ce qui m'étonnoit le plus, c'est que la reine ne bougeoit du chevet de son lit, duquel il sortoit des exhalaisons très-mauvaises: mais sa vertu étoit si grande, ainsi que l'affection qu'elle avoit pour le roi, qu'elle n'en témoignoit rien du tout, quoiqu'elle soit une des plus propres personnes qui ait jamais été au monde.

de. Le roi qui étoit aussi fort propre, lui disoit fort souvent : *Madame, n'approchez pas si près de moi, il sent trop mauvais dans mon lit.*

Je me fervis de l'occasion de présenter à la reine une petite fiole de menteca, pleine d'essence de jasmin, que j'avois encore gardée des libéralités que m'avoit faites madame Royale, ma bonne maîtresse (a), lorsque j'étois à Turin la dernière fois ; & la reine, après s'en être servie, dit tout haut, *qu'elle n'avoit jamais rien senti de si bon* ; & il fallut qu'elle sçût d'où venoit cette précieuse liqueur.

Le soir, le roi fit lire la vie de Jesus-Christ, mise en François par le pere Bernardin de Montreufe, de la compagnie de Jesus, & il ne tarda guère à être assoupi. Il rêvoit dans son sommeil, & parloit dans ses rê-

(a) Il avoit été à Madame Chrétienne de France, Duchesse de Savoye.

veries par des mots interrompus, dont j'entendois quelques-uns, entre autres de monsieur de Souvré, & souvent de ses médecins. Il avoit tout-à-fait dans l'esprit, qu'il avoit dit quelque chose à monsieur Vautier, l'un d'eux; & après ses rêveries & son sommeil passé, il me demanda où il étoit. Je lui dis, sire, il n'ose se montrer: il a peur que votre majesté ne soit en colère contre lui. Alors le roi dit, *faites-le moi venir*. Si-tôt qu'il le vit, il lui tendit la main & lui parla. Il avoit peur de l'avoir fâché; comme sa maladie étoit longue, il disoit quelquefois quelque chose qui fâchoit: mais un quart d'heure après il vous faisoit revenir, vous faisant voir qu'il n'avoit pas eu dessein de vous choquer, & vous disoit quelques paroles obligeantes.

Comme il étoit inquiet de l'affliction de la reine, il demanda au sieur

Bontems qui est-ce qui étoit auprès d'elle. Il lui dit que c'étoit madame de Vendôme. *Je l'ai cru aussi, dit le roi : elle lit un livre de la passion ? Dites à monsieur de Souvré qu'il vous donne le mien de la résurrection & de l'ascension qui est demain, & portez-le lui de ma part.*

Sur les deux heures après minuit, il retomba dans son assoupissement & dans ses rêveries. Il avoit sous lui force oreillers, dont il y en avoit qui étoient pleins de paille d'avoine, pour être plus frais, & cela lui tenoit la tête haute & les reins. Il se mit par trois fois sur le côté gauche, la tête & les épaules tout-à-fait hors de ses oreillers, & la pesanteur de son corps & sa foiblesse l'éveilloient, de sorte qu'il me commandoit de lui aider. Nous avions éloigné son lit de la muraille, en façon qu'on pouvoit tourner autour. Je me mettois derrière son chevet : je le prenois

par-deffous les bras , & le relevois doucement fur ses oreillers ; ce que je fis cette nuit-là deux fois : la troisième , il tendit le bras droit à l'un de ses médecins , nommé Courat , & lui dit , *tirez à vous* , & depuis il ne s'en ôta plus. Il demanda vingt fois quelle heure il étoit , & s'il feroit bientôt jour ; enfin , je lui dis que le point du jour commençoit à paroître. Il me commanda d'ouvrir ses rideaux & ses fenêtres : comme le jour s'augmenta , on vit que sa vue paroissoit égarée , ce qui fit croire qu'il ne vivroit plus guère. Il commanda de presser la messe , à laquelle il se trouva fort peu de monde. Après la messe , il se fit lire la passion de Jesus-Christ par son confesseur : mais il ne le laissa pas lire longtems : il lui dit , *mon père , quittez cette lecture-là , donnez-là à un autre . & allez manger pendant que vous avez le tems , vous aurez assez d'autres affaires.*

Le roi fut pressé par ceux qui étoient auprès de lui pour l'obliger à prendre son petit lait dans un verre fait exprès ; il voulut pourtant que l'on le soulevât un peu de dessus ses oreillers : ce que nous fîmes Desnoyers & moi ; & comme il fut un peu contraint , il perdit l'haleine , & pensa rendre l'esprit entre nos bras. Nous en étant apperçus , nous le remîmes en diligence & en douceur sur ses oreillers. Il y fut longtems sans pouvoir parler , & puis il dit , *s'ils ne m'eussent bientôt remis , je rendois l'esprit* ; & alors il appella ses médecins , & leur demanda s'ils croyoient qu'il pût encore aller jusqu'au lendemain , disant que le vendredi lui avoit toujours été heureux ; qu'il avoit ce jour-là entrepris des attaques qu'il avoit emportées ; qu'il avoit même ce jour-là gagné des batailles ; que ç'avoit été son jour heureux , & qu'il avoit

toujours cru mourir ce même jour-là.

Les médecins, après l'avoir fort considéré & touché, lui dirent, qu'ils n'étoient pas assurés qu'il pût aller jusqu'au lendemain, en ce que son redoublement avoit coutume de venir sur les deux heures après-midi, & que s'il étoit grand, il l'emporteroit, & qu'il n'avoit pas assez de force pour y résister.

Alors le roi leva les yeux au ciel, & pria longtems Dieu avec ferveur; puis il dit tout haut, *Dieu soit loué*; & reprit avec vigueur, *mon Dieu, votre volonté soit faite*, & appella monsieur de Meaux & lui dit, *il est tems de faire mes adieux*: & commença par la reine, qu'il embrassa tendrement, & à qui il dit beaucoup de choses que personne n'entendit qu'elle. En parlant, ils s'entremouilloient leurs visages de leurs larmes, & la reine pensa suffoquer tant elle étoit pénétrée de douleur & de dé-

plaisir. Il continua ses adieux à monsieur le Dauphin, à monsieur le duc d'Anjou, à monsieur son frère, à monsieur le Prince, & à plusieurs qui étoient dans sa chambre; & après il demanda à faire de l'eau: il ne pouvoit plus se servir de ses mains, la chaleur commençoit à se retirer; tellement que j'eus l'honneur de le servir, & de lui en faire faire dans un certain verre fait exprès, qui est un peu gros, & comme une bouteille plate par en bas, & un col un peu gros & large courbé, de sorte que l'on peut faire de l'eau sans se hausser, ni remuer. Ce fut le roi lui-même qui s'avisa de cette commodité, & de celle des *biguiers* avec lesquels il prenoit de la nourriture.

Un peu de tems après, il voulut dire adieu à monsieur de Souvré & à ses premiers valets de chambre ci-dessus nommés, & à Desnoyers,

& me fit aussi l'honneur de me donner sa main, que je mouillai de larmes ; il me fit la grace de me ferrer la main pour dernière marque de sa bonne volonté ; ce qui me toucha tellement , que me voulant lever pour faire place à mes autres camarades , qui espéroient la même grace , je tombai sur les mains quasi évanoui , & me traînai à quatre pieds. Tous les autres officiers de sa chambre se préparoient à cet adieu : mais le roi , qui se sentit touché de voir les siens si affligés , retira sa main & ne parla plus que de Dieu.

Alors messieurs les évêques de Meaux (a) & de Lisieux (b) ; & les peres de Vantadour , Dinet & Vincent entrèrent tous en la ruelle du lit , & n'en partirent plus qu'après

(a) Pierre de Bullion , fils du Surintendant.

(b) Philippe Cospeau , de Mons en Hainault.

la mort du roi , qui entretint fort son confesseur , & après monsieur l'évêque de Lisieux , qui étoient tous à genoux priant Dieu. Le roi appella monsieur Bouvard , & lui dit , *toucher-moi & me dites votre sentiment ;* ce que fit monsieur Bouvard , les larmes aux yeux : il lui dit ces mêmes paroles , *sire , je crois que ce sera bientôt que Dieu délivrera votre majesté : je ne trouve plus de poulx.*

Le roi leva les yeux au ciel & dit tout haut , *mon Dieu , recevez-moi à miséricorde ;* & s'adressant à tous , il reprit , *prions Dieu ;* & regardant monsieur de Meaux , il lui dit , *vous verrez bien lorsqu'il faudra lire les prières de l'agonie. Je les ai toutes marquées.* C'étoit un grand livre dans lequel monsieur de Meaux lisoit les prières. Tout le monde prioit & pleuroit. La reine & toute la cour étoit dans la chambre du roi. Les rideaux de son lit étoient ouverts , & la cham-

bre étoit si pleine, qu'on s'y étouffoit ; & hors les officiers de la chambre, les autres étoient tous des personnes de qualité, princes, princesses, chevaliers de l'ordre & grands seigneurs. J'étois placé entre le lit du roi & la muraille derrière sa tête. Il avoit les bras hors du lit ; nous lui avions chauffé des linges pour les lui couvrir, & pour lui tenir un peu de chaleur ; & comme il les remuoit, il se les découvroit ; j'étois derrière, & je les lui recouvrais de tems en tems, tant qu'il ne put plus remuer ; & tout cela en présence de la reine & de toute la cour. Les prières de l'agonie se récitoient ensuite des autres qui avoient déjà été dites : le roi dit au père Dinet, *il me vient des pensées qui me tourmentent. Sire, lui dit ce père, il faut résister, vous êtes au fort du combat : il faut combattre généreusement, afin de remporter la vic-*

toiré : méprifé vos ennemis , ils ne vous pourront faire de mal ; vous voyez que tout le monde vous aide par fes prières. Auffi tout le monde étoit à genoux. Il parla encore deux ou trois fois à monsieur de Lifieux , mais avec peine. A un moment de-là , ne pouvant plus parler , il regarda le pere Dinet , & mit fon doigt fur fa bouche. Je n'entendois pas ce figne. Le pere Dinet m'a dit depuis , que c'étoit à l'occasion d'une vifion d'une maifon qu'il avoit eue , & qu'il avoit reçue comme des arrhes de fon falut , & pour une marque de la miféricorde que Dieu lui faifoit ; & par ce doigt qu'il mettoit fur fa bouche , il lui difoit qu'il n'en falloit pas parler ; après cela , perdant peu à peu la parole , il perdit auffi l'ouïe & n'entendit plus.

Monsieur le duc d'Orléans & monsieur le Prince conduifirent la reine dans fa chambre ; & outrée de

douleur elle fortoit, à leur priere, de celle du roi.

Le roi étoit dans l'agonie : il ne parloit, ni n'entendoit. Tout le monde étoit en prières, & nous voyions peu à peu les esprits de la vie se retirer. Il commença à ne plus remuer les bras, ni les jambes, & on ne vit plus remuer le petit ventre. Toutes les parties se mouroient les unes après les autres, & le roi agonisoit fort doucement. J'étois tellement touché, qu'il m'en prit une foiblesse ; & par hasard on m'avoit donné à tenir l'eau bénite du roi : j'en pris avec la main que je me jettai sur le visage. Le bon monsieur de Lisieux, me voyant dans cet état, me dit ces mêmes paroles, *mon ami, consolez-vous.*

Le roi diminuoit à vue, & ses hoquets étoient de loin à loin les uns des autres ; de sorte qu'on le croyoit passé, lorsque, quelque peu

de tems après, il jetta le dernier à deux heures trois quarts après-midi, le jeudi quatorzième mai 1643, jour de l'ascension, au bout des trente-trois ans de son règne, à une heure près.

Monsieur de Lifieux lui donna de l'eau bénite, & lui ferma les yeux qui étoient demeurés fixes dans le ciel.

Messieurs les aumôniers & les religieux continuèrent leurs prières, & tout le monde lui jeta de l'eau bénite.

Monsieur de Souvré étoit sorti pour aller donner ordre à beaucoup de choses nécessaires.

M. de Liancourt, son compagnon, étoit là présent, auquel je m'adressai & lui dis, que, s'il trouvoit à propos que tout le monde se retirât pour un moment, nous ôterions un bassin qui étoit sous le roi, dans lequel il y avoit de la matière

si âcre & si mauvaise, qu'elle ne tar-
deroit pas à corrompre la chair du
roi ; que de plus, nous raccom-
moderions son lit, & le mettrions
plus proprement ; qu'il avoit com-
mandé, durant sa maladie, que l'on
ne le laissât pas falement après sa
mort.

Monsieur de Liancourt trouva
fort à propos ce que je disois : il
commanda aussitôt que l'on se reti-
rât pour un tems. Mes compagnons
& moi lui raccommodâmes son lit,
& le remîmes fort proprement dessus,
couvert de son drap & de sa couver-
ture, le visage découvert. Nous lui
ôtâmes le mouchoir dont nous lui
avions bandé la tête & le menton,
pour lui faire tenir la bouche fer-
mée, & nous lui croisâmes les bras
sur son estomach, & lui remîmes un
petit crucifix de cuivre fort bien
fait, monté sur une petite croix d'é-
bene que mademoiselle Filandre

avoit prêté. Le roi le tenoit dans sa main droite.

Messieurs les aumôniers & les religieux reprirent leurs places , & un valet de chambre de chaque côté du chevet , qui furent toujours de garde jour & nuit , & accompagnèrent le roi jusqu'à saint Denis.

Le lendemain , sur les neuf heures du matin , on ouvrit le corps du roi , ce que je n'avois point de curiosité de voir : mais un garçon de la chambre me dit que monsieur de Souvré me demandoit. Il étoit présent à l'ouverture ; de sorte que je jettai la vue sur ce triste spectacle. Je vis le corps du roi , qui m'avoit été si précieux , étendu sur la table en la gallerie , le coffre tout ouvert ; & proche de-là , sur un billard dans des bassins , les entrailles , les boyaux dans l'un , le foye , la ratte & le cœur dans l'autre. Je vis un de ses boyaux percé , le bas mesenterre

quasi pourri ; dans le haut mesenterre un ulcère & quantité de vers qu'on lui avoit aussi trouvés ; le foye assez beau , pourtant un peu pâle ; la ratte belle & les poulmons assez sains , & le cœur fort beau. Je vis dans ce corps , qu'il y venoit encore un ver dans les reins. Dans ce tems monsieur de Souvré m'appella , & me commanda d'aller auprès du roi d'aprésent , pour le suivre & le servir comme j'ai fait depuis.

Voilà les remarques véritables que j'ai faites , & les assure telles pour avoir vu les choses de mes yeux , & entendues de mes oreilles.



JOURNAL

DE FEU MONSEIGNEUR

LOUIS,

DUC DE BOURGOGNE.

PERE DE LOUIS XV.



JOURNAL

DU VOYAGE

*Où j'accompagnai le roi d'Espagne
dans ses Etats.*

Nous partîmes de Versailles le samedi quatrième décembre 1700, sur les onze heures, dans le carrosse du roi, qui nous accompagna jusqu'à Sceaux (a). Là, étant entré dans le château, le roi d'Espagne lui dit

(a) Château magnifique à deux lieues de Paris. C'est monsieur Colbert qui l'a fait bâtir. Il passa bien-tôt à la maison du Maine; & madame la duchesse du Maine (Anne-Louise-Benedicte de Bourbon-Condé) le rendit le temple des jeux & des ris, par les fêtes de Sceaux, dont on parlera toujours.

adieu, & nous prîmes congé de lui avec beaucoup de larmes versées de part & d'autre. Nous montâmes alors dans nos carrosses. En sortant de Sceaux, nous trouvâmes une grande demi-lieue, durant le chemin, plein de beaucoup de monde, qui étoit venu pour voir le roi d'Espagne encore une fois. Nous traversâmes la plaine de Long-Bois, nous passâmes à Lonjumeau & à Linas, & nous arrivâmes, sur les quatre heures du soir, à Chartres, petite ville à huit lieues de Paris & à sept de Versailles, qui fut notre première couchée.

Il arriva dès ce jour du désordre dans les équipages; car les gens de monsieur le maréchal de Noailles (a), ayant pris le chemin de Chartres

(a) C'étoit Anne-Jules de Noailles, pair & maréchal de France, capitaine de la première compagnie des gardes du corps, chevalier des ordres du roi, &c.

pour celui de Châtres (a), n'arrivèrent qu'à dix heures du soir. Il seroit difficile de marquer la quantité d'équipages qui suivirent dans ce voyage ; & je n'entreprends pas d'en faire le dénombrement : je me contenterai de dire seulement, que le roi d'Espagne & moi, nous avions chacun un carrosse du corps & deux de suite ;

Ce seigneur fut honoré par Louis XIV, de la commission d'accompagner Philippe de France, duc d'Anjou, roi d'Espagne, jusqu'à la frontière de ses Etats. Ce maréchal mourut à Versailles, le 2 d'octobre 1708, âgé de cinquante-neuf ans.

(a) On a remédié, autant qu'il a été possible, à l'inconvénient que causoit quelquefois l'équivoque de ces deux villes, en érigeant le du mois d'octobre 1720, Châtres en marquisat, sous la dénomination d'Arpajon, en faveur de messire Louis d'Arpajon, lieutenant général des armées, chevalier des ordres du roi, & de l'ordre de la toison d'or en Espagne, mort le 21 août 1736.

Il étoit père de madame la comtesse de Noailles, qui vient d'être faite grand-

que monsieur de Beauvillier (a) & monsieur de Noailles avoient aussi chacun quatre carrosses, & que plusieurs autres gens de qualité en avoient à eux, ou les avoient loués : il y avoit aussi beaucoup de chaises à une & à deux personnes.

Le lendemain, dimanche 6, nous eûmes pour chapelain le chevalier de l'ordre de Malthe : mais l'air d'un ancien Noël, empêchera que le nom de Châtres ne s'éteigne absolument ; & on se souviendra toujours, que dans l'occasion dont il s'agit ici, le curé du lieu, chanta ce compliment au roi d'Espagne.

Tous les bourgeois de Châtres,
Et ceux de Montlhéry,
Menent fort grande joie,
En vous voyant ici :
Petit fils de Louis,
Que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don don.
Cent ans & par de-là
La la,
Regne dessus l'Espagne.

(a) Paul, duc de Beauvillier, pair de

partîmes de Châtres à onze heures ; & après avoir passé par Etréchy le Larron, nous arrivâmes sur les deux heures à Estampes. Cette ville est située à six lieues de Châtres sur la rivière de Juine ou d'Estampes ; car la ville lui donne ce nom & est assez raisonnable : elle est fort longue & n'a presque qu'une rue. Nous y fûmes complimentés par les officiers du bailliage : cette même ville est célèbre par le combat qui y fut donné du tems de la guerre civile (a).

France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi, & de la toison d'or, &c. étoit alors gouverneur de Philippe V, roi d'Espagne, de Louis duc de Bourgogne, & de Charles, duc de Berry ses frères. C'étoit en cette qualité qu'il étoit de ce voyage. Il est mort en 1714, âgé de soixante-six ans. Il étoit frère aîné de monsieur le duc de S. Aignan d'aujourd'hui, mais d'une autre mere.

(a) En 1652, Louis XIV resta pendant

Le lundi 6, nous partîmes d'Estampes à dix heures, & nous entrâmes dans les plaines de Beauce; après avoir passé par Monerville & Angerville; nous arrivâmes sur les trois heures à Thoury, qui n'est qu'un gros village à dix lieues d'Estampes. Nous sortîmes en ce jour du gouvernement & de la généralité de Paris, & nous entrâmes dans ceux d'Orléans, dont le gouverneur est monsieur de Sourdis (a), & l'intendant monsieur de Bouville. Ce

fix semaines entières devant cette ville. Il fit plusieurs attaques, où il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre : il fut enfin obligé de lever le siège, pour aller à la rencontre de Charles IV, duc de Lorraine, qui accouroit au secours du prince de Condé, avec une armée de neuf ou dix mille hommes.

(a) François d'Escoubleau, marquis de Sourdis, lieutenant général des armées en 1689, & chevalier des ordres, mourut au mois de septembre 1707.

village

village est si mal bâti , qu'on fut toute la nuit en appréhension du feu qui prit même en quelques endroits. Il arriva le soir un courier, qui nous apprit que le roi d'Espagne avoit été proclamé à Madrid avec des acclamations infinies du peuple.

Le mardi 7, nous partîmes de Thoury à dix heures ; & après avoir passé par Artenay , puis dans la forêt d'Orléans , nous arrivâmes en cette ville sur les trois heures. Le maire harangua le roi d'Espagne à la porte ; les rues étoient remplies de la bourgeoisie sous les armes , & étoient tapissées. On présenta aussi le dais au roi d'Espagne : mais il ne le prit point. Nous fûmes une grande demi-heure à aller depuis la porte jusqu'à l'évêché , où nous étions logés , par la foule du peuple qui embarrassoit le chemin. Le soir , nous reçûmes les harangues des chapitres de Sainte-Croix & de saint

Agnan, du présidial, de l'université (a) de droit, & de l'élection. Orléans est une très-grosse ville, capitale d'un des douze grands gouvernemens. Elle est située sur la rivière de Loire à trente-quatre lieues de Paris. L'évêque est monsieur le cardinal de Coislin (b), grand au-

(a) On l'honore de ce nom, quoique ce ne soit qu'une faculté des droits. Elle a cependant un recteur à sa tête. On en a établi une à Dijon absolument sur le même pied, comme on le dira dans la suite. L'école d'Orléans est fort ancienne: on fait remonter sa fondation avant l'an 1300.

(b) Pierre du Camboût, cardinal de Coislin, commandeur des ordres du roi, fut nommé à la place de grand aumônier de France, sur la démission d'Emmanuel-Théodore de la Tour d'Auvergne, cardinal de Bouillon, qui mourut à Rome doyen du sacré collège, le 2 de mars 1715. Le cardinal de Coislin avoit cessé de vivre dès le 5 de Février 1706, âgé de soixante-neuf ans. Quand on apprit sa mort à Louis XIV: *J'en suis fâché*, dit

mônier , qui étoit alors à Rome. Elle est célèbre par ses deux sièges : le premier que la Pucelle (a) fit lever

ce roi , c'étoit un honnête homme , qui m'a toujours dit du bien de tout le monde , & dont personne ne m'a jamais dit de mal.

(a) Jeanne d'Arc , plus connue sous le nom de *la pucelle d'Orléans* , étoit une paysanne de Dam-Remi la pucelle , village du duché de Bar sur la Meuse. Je ne prétends point décider s'il y a eu du miracle dans sa conduite , ou si elle n'a été qu'un personnage suscité par Jean Batard d'Orléans , comte de Dunois , pour relever le courage de Charles VII , des seigneurs & du peuple , qui tous l'avoient perdu. Quoiqu'il en soit , ç'a été une héroïne. Son coup d'essai fut de faire lever le siège d'Orléans aux Anglois : ensuite elle les défit à Pattay en Beaufle , elle leur reprit la champagne , elle mena le roi à Reims , où elle le fit sacrer. Mais malheureusement dans une sortie qu'elle fit de Compiègne , elle fut prise par les Bourguignons , de qui les Anglois enrages des maux qu'elle leur avoit faits , l'acheterent. Ils la traînerent devant une cour ecclésiastique , assemblée à Rouen , à

104 C U R I O S I T É S
aux Anglois en 1428, & le second,
où François, duc de Guise, fut tué

la hâte : Pierre Cochon, évêque de Beauvais en étoit président. Elle y fut accusée de magie, d'hérésie & de prostitution, &c. Tout ce qu'on put prouver, fut qu'elle avoit pris l'habit d'homme, & porté les armes. Ce tribunal inique la condamna à une prison perpétuelle, au pain & à l'eau : mais les Anglois, dont la fureur n'étoit pas satisfaite, firent tant que ces Juges l'excommunièrent, & la leur livrèrent. Ils la firent brûler vive, dans le vieux marché de Rouen, le 30 mai 1430. Charles VII, fit insinuer aux parens de la Pucelle, quelques années après de demander au pape des commissaires pour la révision de son procès, & il les aida secrètement de son crédit. Calixte III, nomma des Prélats à cet effet ; ils s'assemblèrent à Rouen, réhabilitèrent sa mémoire, & firent lacérer & brûler son procès. On a ajouté à cela que la plupart de ceux qui l'avoient condamnée, étoient morts subitement, ou d'une manière infâme. On a prétendu depuis qu'elle n'avoit pas été brûlée, mais qu'ayant été conduite le 24 mai sur un échaffaud, elle y fut seule-

par Poltrot (a) en 1562. Il y a eu autrefois un royaume d'Orléans, qui étoit possédé par Clodomir, un des enfans de Clovis ; il s'est tenu aussi plusieurs conciles en cette ville.

ment admonestée, qu'on la reconduisit en prison ; qu'ensuite pour assouvir la rage des Anglois, on avoit brûlé une autre criminelle sous son nom ; qu'enfin après la mort du duc de Betfort, régent de France, pour le roi d'Angleterre, & général des Anglois arrivée à Rouen en 1435, elle avoit recouvré sa liberté, & épousé en 1436, Robert des Armoises, gentilhomme fort riche. On trouvera ce dernier fait plus étendu à la fin de cette relation.

(a) Jean Poltrot de Méré, gentilhomme des environs d'Angoulême, étoit attaché au seigneur de Soubize, l'un des chefs des protestans. Il voulut le défaire du duc de Guise, qui étoit devant Orléans. Il y réussit : mais ses mesures n'ayant pas apparemment été bien prises pour sa propre sûreté, il fut arrêté, envoyé à Paris, où il fut écartelé & brûlé.

Monfieur & madame (a) de Beauvillier arrivèrent ce foir , ayant été arrêtés deux jours à Versailles , parce que monfieur de Beauvillier étoit incommodé.

Le mercredi 8 , jour de la conception de la fainte vierge , nous féjournâmes en cette ville , & nous entendîmes la melle & vêpres dans l'église de Sainte-Croix , qui eft la cathédrale. Nous fûmes encore harangués le matin par les tréforiers de France ; & l'après-dînée nous allâmes en carroffe voir le pont de la Loire , fur lequel font les figures de Charles VII & de la Pucelle à genoux devant un crucifix ; le tout eft de bronze. La table du roi d'Ef-

(a) Cette dame fe nommoit Henriette Colbert : elle étoit fille du célèbre Jean-Baptifte Colbert, miniftre & fecretaire d'état ; l'un des plus grands hommes , que la France ait jamais eu.

pagne fut renversée, à la fin de son dîner, par la quantité de monde qui y étoit. Le jeudi 9, nous partîmes d'Orléans à dix heures, & nous passâmes à Clery, qui en est à quatre lieues : nous nous y arrêtâmes pour y voir le tombeau de Louis XI; & nous arrivâmes vers les trois heures à saint Laurent-des-Eaux, qui est un village à huit lieues d'Orléans. Le gîte y étoit si mauvais, que plusieurs des jeunes gens, qui nous suivoient, allèrent jusqu'à Blois, qui étoit la couchée du lendemain.

Le vendredi 10, étant partis de saint Laurent à dix heures, nous allâmes à Chambort, qui en est à quatre lieues. Ce château a été bâti par François I en 1533 : la pierre en est aussi belle que s'il venoit d'être fait ; il n'est pas encore tout-à-fait achevé : il est au milieu d'un parc qui a huit lieues de tour ; le gouver-

neur du château est le marquis de (a) Sommery, qui a fait recevoir son fils en survivance. Après avoir visité ce château, dont le dessein est tout particulier & qui est parfaitement beau, nous allâmes coucher à Blois, qui en est à quatre lieues. Nous passâmes le pont de la Loire. Le roi d'Espagne y fut reçu comme à Orléans, & nous eûmes le soir les harangues du chapitre & du présidial. Le château de cette ville est célèbre par les états qui s'y tinrent en 1588, où le duc de Guise (b) fut tué par ordre de

(a) N. Johanne, marquis de Sommery, a depuis été nommé par le testament de Louis XIV, sous-gouverneur du roi. Il est mort en..... & a laissé deux fils, dont l'aîné est actuellement gouverneur de Chambort; & l'autre, évêque de Rieux.

(b) Il se nommoit Henry de Lorraine; duc de Guise, & il étoit le premier du nom. On a trouvé la porte du cabinet
Henry

Henry III. Feu Monsieur (a) y avoit fait travailler : mais il n'est pas

où il vouloit entrer. Le cardinal de Guise son frère (Louis de Lorraine , archevêque de Reims) fut tué en même-tems à coups de pertuisanes , dans une prison basse du même château , où il avoit été enfermé.

(a) Gaston-Jean-Baptiste de France , duc d'Orléans , fils de Henry IV , & frère de Louis XIII , si connu , dans les guerres civiles de la minorité de Louis XIV , pour ses irrésolutions , s'y retira en 1652 , après avoir fait son accommodement avec la cour. Il y mourut le 2 février 1660 , âgé de cinquante-deux ans , peu regretté. Louis XIV en reçut la nouvelle à Aix , où il étoit alors. Ce fut l'abbé de Roquette , depuis évêque d'Autun , qui l'apporta de la part de monsieur le prince de Conty , pour qui il demanda en même-tems le gouvernement de Languedoc. Le roi s'expliqua qu'il garderoit Chambord , pour son plaisir. La perte de monsieur le duc d'Orléans ne troubla point les réjouissances du mardi gras : leurs majestés n'ayant pas laissé d'aller l'après-dinée à la Cassine de monsieur le commandeur Paul ,

encore achevé. On y a érigé depuis peu un évêché : l'évêque est monsieur Bertier (a).

Le samedi 11, nous partîmes de Blois à dix heures, & nous marchâmes toujours sur la levée de la rivière de Loire : nous vîmes de l'autre côté le château de Chaumont, bâti par le cardinal d'Amboise (b), à cinq lieues

où on leur servit une magnifique collation ; & de souper le soir en festin, chez le cardinal Mazarin, d'où l'on retrancha seulement les violons.

(a) C'est à-dire en 1697. David-Nicolas Bertier, d'une famille de robe, en fut le premier évêque. Il mourut le 20 août 1719.

(b) Georges d'Amboise, cardinal évêque de Montauban, ensuite archevêque de Narbonne, & enfin de Rouen, étoit premier ministre sous Louis XII. Il sera toujours l'exemple des bons ministres, pour sa capacité & sa fidélité. Ce fut lui qui conseilla à Louis XII, d'entreprendre la conquête du royaume de Milan, qui lui appartenoit légitimement. Si ç'avoit été pour lors la mode de faire des ducs,

HISTORIQUES. III

de Blois ; & nous arrivâmes à Amboise , qui est à dix lieues de Blois , sur les trois heures. Nous logeâmes au château bâti par Charles VIII , où il y a une tour où l'on peut monter en carrosse. Ce fut aussi à un balcon de ce château que furent pendus les complices de la fameuse (a) conf-

les neveux de ce grand ministre , l'auroient été à très-juste titre. Il mourut le 25 mai 1510 à Lyon , âgé de cinquante ans , pleuré des grands & des petits.

(a) Godefroi de Barri de la Renaudie , dit la Forêt , gentilhomme de Perigord , étoit le chef de cette conspiration : Pardillan , ou Pardaillan son cousin , envoyé par le roi , avec des cavaliers , pour prendre les conjurés , le rencontre dans la forêt de Château-Renaud , & lui tira un coup de pistolet , qui ne prit point feu , & la Renaudie le tua de deux coups * d'épée , & fut aussi-tôt tué d'un coup de pistolet , par un valet de Pardillan. Son corps fut apporté & pendu sur le pont d'Amboise , avec cette inscription : La

* Le 18 mars 1560.

piration d'Amboise contre le roi François II. Nous entrâmes en ce jour dans la généralité de Tours, dont l'intendant étoit alors monsieur de Miroménil.

Nous séjournâmes le dimanche 12, & nous allâmes à la messe & à vêpres dans la collégiale, où nous vîmes un prétendu bois (a) de cerf,

Renaudie, dit la Forêt, chef des rebelles. Les autres conjurés, furent passés au fil de l'épée, & pendus aux fenêtres du château.

(a) Je m'attendois à trouver ici un trait que j'ai lu dans la description de la France, qui est que beaucoup de personnes avoient cru ce bois de cerf naturel : mais que Philippe de France, duc d'Anjou, & roi d'Espagne, & les princes ses frères, Louis de France, duc de Bourgogne, & Charles de France, duc de Berry, passant à Amboise sur la fin de 1700, examinèrent, & firent examiner ce bois, & d'autres ossemens de ce prétendu animal, & qu'il fut reconnu que le tout étoit factice. On disoit dans le pays, que ce cerf avoit été pris sous le règne de Charles VIII, qui mourut dans ce château, l'an 1498.

d'une grandeur prodigieuse, qui est suspendu à la voûte de l'église.

Le lundi 13, nous partîmes d'Amboise à neuf heures ; nous passâmes le Cher à Bleré, qui est une petite ville à deux lieues d'Amboise. Nous entrâmes alors en Touraine, dont le gouverneur est monsieur le marquis de Dangeau (a). Nous arrivâmes sur les quatre heures à Loches, après avoir passé la rivière d'Indre, qui coule au pied des murailles de cette ville, qui est distante d'Amboise de huit lieues. Nous fûmes

(a) Il se nommoit Philippe de Courcillon : il avoit été menin de Louis I dauphin, en 1680, & chevalier d'honneur de la dauphine, dite de Baviere, en 1685. Il fut depuis chevalier des ordres du roi, grand maître de celui de saint Lazare, chevalier d'honneur de madame la dauphine, dite de Bourgogne, mère du roi, gouverneur de Touraine, &c. Il est mort le 13 mai 1720, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans.

logés au château que Louis XI y avoit fait bâtir , & où Ludovic Sforce (a) mourut en prison sous le règne de Louis XII. Monsieur de Beauvillier en est gouverneur. Nous reçûmes le soir les complimens du chapitre, du bailliage & de l'élection.

Le mardi 14, nous entendîmes la messe dans la collégiale, où nous vîmes le tombeau (b) d'Agnès So-

(a) Louis ou Ludovic Sforce, dit le More ou l'Ethiopien, avoit empoisonné Jean Galeas, duc de Milan, & s'étoit emparé de son duché. Quelque tems après, il se ligua avec les ennemis de la France : mais Louis de la Tremoille, général des François, le surprit près de Novarre, déguisé en simple soldat. Il fut conduit à Lyon en 1500, & de-là dans le château de Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer, qu'on y voit encore. Il y mourut, après avoir languï dix ans.

(b) Agnès Sorel, dame de Fromenteau, surnommée *la belle des belles*, parce qu'elle étoit la plus belle personne de son siècle,

rel, maîtresse de Charles VII : après
quoi nous partîmes vers les neuf heu-

étoit née en 1409 au village de Fromen-
teau en Touraine, dans le diocèse de Bour-
ges. Elle étoit fille d'honneur de la rei-
ne Marie d'Anjou, femme de Charles VII.
Ce roi ayant eu la curiosité de la voir ,
en devint éperdument amoureux , la com-
bla de biens , & lui donna entre autres son
château de Beauté , sur Marne , dont elle
prit le nom par son ordre , & fut appelée
mademoiselle de Beauté. C'étoit en effet
un prodige de charmes ; car outre l'éclat
& la régularité de ses traits , elle avoit
l'esprit agréable & amusant , l'humeur
douce & enjouée ; elle parloit avec une
grace infinie , & elle avoit encore plus de
grandeur d'ame & plus d'esprit que de
beauté. Comme le roi négligeoit pour
elle , le soin de ses états , elle commença
en 1429 , à lui reprocher qu'il préféroit
l'amour à la gloire , & elle lui conseilla
de l'oublier pendant quelque tems , pour
ne penser qu'à combattre les Anglois.
Enfin après l'avoir tiré de son indolence ,
elle sçut si bien l'animer contre les An-
glois , qu'il se mit en état de les chasser
de son royaume. Elle lui dit même un

res; & ayant passé dans la petite ville de Ligeuil, qui est à trois lieues de

jour, qu'un astrologue lui avoit prédit qu'elle seroit aimée du plus grand roi du monde, & qu'apparemment ce seroit du roi d'Angleterre. Ces reproches touchèrent vivement le roi; il prit les armes, & il fit tant, qu'il reprit la Guienne, & la Normandie, vainquit les Anglois, & les chassa de la ville de Paris, dont ils étoient maîtres depuis dix-huit ans. Agnès Sorel mourut d'une prompte dysenterie à l'âge de quarante ans, le 9 février 1450, dans le château de Mesnil, à un quart de lieue de l'abbaye de Jumièges, en Normandie. Elle avoit encore tout l'éclat de sa première jeunesse, toutes ses graces, & tous ses attraits, & elle paroissoit en parfaite santé, ce qui fit croire qu'elle avoit été empoisonnée, par ordre du dauphin (Louis XI) qui ne la pouvoit souffrir, parce que son père l'aimoit. On mit son cœur & ses entrailles à Jumièges, & son corps fut porté au château de Loches, où elle fut enterrée au milieu du chœur de l'église collégiale, sous une tombe de marbre noir. Sa figure y est représentée en marbre blanc, avec des anges qui tien-

Loches , nous arrivâmes vers les quatre heures à la Haye , qui en est

nent un carreau , sur lequel elle repose sa tête , & deux agneaux à ses pieds. Elle avoit fait de grands biens à cette église : cependant en 1461 , après la mort de Charles VII , les chanoines demandèrent à Louis XI , la permission d'ôter ce tombeau du milieu de leur chœur , disant qu'il les incommodoit dans leurs cérémonies ; & croyant que l'aversion de ce prince , pour Agnès Sorel , passeroit jusqu'à ses cendres ; il seignit de leur accorder leur demande ; mais il ajouta la condition qu'ils renonceroient de leur côté aux biens qu'elle leur avoit faits. Charles VII eut deux filles d'Agnès Sorel : l'aînée , qui s'appelloit Charlotte , fut mariée à Jacques de Brezé , comte de Maulevrier , & la cadette nommée Marie , épousa Olivier de Coëtivi , seigneur de Taillebourg. Charlotte , avant son mariage , étoit appelée , madame Charlotte de France ; car alors les bâtards de nos rois , portoient encore la qualité d'enfans de France. On dit que François I , se trouvant un jour dans la maison d'Artus Gouffier de Boissy , comte d'Etampes , autrefois son gouver-

à sept lieues. Cette ville est fort petite, & les maisons y sont fort mauvaises : la rivière de Creuse y passe.

Le mercredi 15, nous partîmes de la Haye sur les dix heures & demie ; & après avoir fait une demi-lieue, nous entrâmes en Poitou, dont le gouverneur est monsieur de la Vieuville (a), & l'intendant mon-

neur, & pour lors grand-maître de France, s'amusa à feuilleter un porte-feuille, où l'on avoit rassemblé les portraits destinés de plusieurs belles personnes, & où se trouvoit, entre-autres, celui d'Agnès Sorel ; & que ce roi, après avoir fait des devises, & des vers pour chacun de ces portraits, écrivit ceux-ci, de sa propre main.

Plus de louange, & d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrier,
Cloise nonnain, ou bien dévot hermite.

(a) René-François, marquis de la Vieuville. Il avoit succédé à son père dans ce gouvernement. Il fut aussi chevalier

fleur d'Ablege. Nous arrivâmes vers les trois heures à Châtelleraud , qui est une ville à quatre lieues de la Haye , renommée par les bons couteaux & ciseaux que l'on y fait. Nous y fûmes harangués par le chapitre , la sénéchaussée & l'élection.

Le jeudi 16 , nous partîmes sur les neuf heures. Nous passâmes , en sortant , la rivière de Vienne sur un pont de pierre , & arrivâmes l'après-dînée à Poitiers , ville capitale du Poitou , qui est à sept lieues de Châtelleraud. Elle est située sur la petite rivière de Clain , qui se jette ensuite dans la Vienne : elle est fort grande , mais presque déserte. C'est auprès de cette ville que se donna la bataille (a) qui en porte le nom , &

d'honneur de la reine Marie - Thérèse d'Autriche , & mourut le 9 juin 1719.

(a) En 1356 , le roi fut fait prisonnier avec son jeune fils Philippe , qui depuis fut duc de Bourgogne , & surnommé le

où le roi Jean fut pris par les Anglois. Il y a aussi un évêché possédé par monsieur Girard (a). Monsieur le maréchal (b) d'Estrées, qui com-

hardi. Dans cette malheureuse journée, périt la plus grande partie de la meilleure noblesse de France. C'étoit Edouard, prince de Galles, fils d'Edouard, roi d'Angleterre, qui commandoit l'armée Angloise, qui, selon les historiens, n'étoit composée que de sept mille hommes, tandis qu'ils font monter celle de France, à soixante mille.

(a) Antoine Girard, petit fils d'un conseiller d'état, & non d'un chirurgien, comme on le disoit, fut précepteur de Louis César, comte de Vexin, & des autres fils naturels de Louis XIV, ensuite nommé à l'évêché de Toul, & avant que ses bulles fussent arrivées à celui de Poitiers, en 1698. Il mourut le 2 mars 1702.

(b) Jean, comte d'Estrées, maréchal de France, vice-amiral, viceroi de l'Amérique, & chevalier des ordres du roi, mourut en 1707, à l'âge de quatre-vingt trois ans. Il étoit père du dernier maréchal d'Estrées, avec qui sa maison s'est éteinte. Il contoit fort plaisamment. Il disoit

mande dans cette province, étoit à une demi-lieue de la ville à la tête de la noblesse à cheval, & l'épée à la main. Le roi d'Espagne y fut reçu à la porte par le maire, qui lui présenta le dais & les clefs : les rues étoient tapissées & garnies de deux hayes de milices.

Nous séjournâmes le vendredi 17, & nous entendîmes la messe à la cathédrale (a), où l'évêque nous

un jour, qu'il avoit vu dans une église de Guinée, des chanoines noirs absolument nus, & qui n'avoient pour tout habillement, que leur aumusse sur le bras gauche.

(a) Cette église est dédiée à Notre-Dame, & le chapitre jouissoit depuis plus de cinq siècles, du droit d'exercer toutes les juridictions dans cette ville, depuis le lundi des rogations, à l'issue des vêpres, jusqu'au mercredi à la même heure. Voici l'origine de ce droit. En 1202, les Anglois étant devant Poitiers, gagnèrent un clerc du Maire, qui s'engagea de leur livrer l'une des portes de la ville. Pour

harangua en entrant : ensuite nous reçûmes encore les complimens du

remplir la convention , le clerc éveilla son maître à quatre heures du matin , & lui demanda les clefs pour faire sortir un officier , qui vouloit aller trouver le roi Philippe. . . . Le Maire chercha inutilement les clefs sous le chevet de son lit. Allarmé de ne les y point trouver , il se leve avec précipitation , fait prendre les armes aux bourgeois , & va remercier Dieu dans la cathédrale d'avoir eu le tems de prévenir la trahison. Pendant qu'il adressoit ses prières à la sainte Vierge , & qu'il la supplioit de lui faire retrouver ses clefs perdues , elle lui apparut les tenant dans sa main ; elle les remit au maire. On cria miracle ; & c'est depuis ce tems , & sur le fondement de ce miracle , que le chapitre eut non seulement le droit de juger toutes les affaires qui se poursuivroient pendant ces deux jours : mais encore de mettre en liberté un prisonnier détenu pour dette. En 1731 , un gentilhomme obtint son élargissement des prisons de Poitiers , où il avoit été enfermé pour une somme de deux mille deux cens livres. Son créancier furieux con-

chapitre de saint Hilaire, de l'université, du présidial & de l'élection. L'après-dînée, nous fortîmes pour aller à la chasse : mais le grand froid nous fit bientôt revenir sans avoir rien trouvé.

Le samedi 18 fut encore jour de séjour. Nous allâmes à la messe à

tre cette grace, qui le mettoit hors d'état d'être jamais payé, prit le chapitre à partie, & le traduisit pardevant le présidial de Poitiers. Ce tribunal charmé de l'occasion de recouvrer l'entière juridiction, condamna le chapitre. La sentence du présidial fut bientôt relevée par un appel au parlement de Paris, qui le 1734, rendit un arrêt qui confirme la sentence avec amende & dépens, détruit par un appel comme d'abus, de monsieur le procureur général, le droit du chapitre, au sujet du prétendu miracle, nonobstant la longue & immémoriale possession, & qui abroge en même-tems l'arrêt de la cour du 26 juin 1507. Le parlement étoit sans doute plus crédule, il y a deux cens ans, qu'il ne l'est aujourd'hui.

saint Hilaire, & nous fûmes ensuite harangués par les trésoriers de France.

Le dimanche 19, nous partîmes de Poitiers à neuf heures, nous allâmes coucher à Lusignan, qui en est à cinq lieues : où nous arrivâmes à deux heures, nous logeâmes au château (a), dans lequel les gens du

(a) La tradition de ces cantons, est que ce château fut autrefois bâti par une fée, moitié femme, & moitié serpent, c'est-à-dire, par quelque dame extraordinaire, de la célèbre & ancienne maison de Lusignan. On a eu tort de faire venir le nom de *Melusine*, de ceux de *Melle*, & *Lusignan*, puisqu'il est prouvé que la première de ces deux terres n'a jamais appartenu à la maison de Lusignan : mais ne composeroit-on pas avec plus de justesse ce nom des mots : *Mere-Lusignan*, puisqu'il y a même aujourd'hui une infinité de gens qui appellent cette prétendue fée, *Mer-Lusine*. On montre encore aujourd'hui à Lusignan un petit bois nommé le *bois des pays*

pays croient que revient Mélusine.

Le lundi 20, nous partîmes de Lusignan à sept heures : nous dînâmes à Chenay, village qui en est à quatre lieues, & nous arrivâmes à deux heures à Melle, village qui est à sept lieues de Lusignan. Nous couchâmes à Saint-Léger qui est au bas, parce qu'on disoit que les carrosses ne pouvoient monter à la ville, qui est sur une montagne ; mais cela ne se trouva pas vrai : car tous les équipages des gens de la cour, qui y étoient logés, y montèrent aisément, & nous en fûmes quittes pour

fées, dont on compte des merveilles. On y voit aussi un lieu appelé le cimetière des fées, où il y a un grand nombre de tombes de pierre, longues de six à sept pieds, & larges de quatre. Il y en a encore plus de vingt entières. Elles sont élevées sur de la maçonnerie, à trois pieds de terre, & portent des caractères ou des hiéroglyphes, qui mériteroient bien l'attention des antiquaires.

avoir cette nuit un très-mauvais gîte, & pour une grande pluie; car étant partis le matin par une forte gelée & un tems fort clair, il changea tout d'un coup sur le midi, & il plut tout le soir & toute la nuit. Le mardi 21, nous partîmes à sept heures de Saint-Léger de Melle, & nous dînâmes à Aunay, petite ville qui en est à cinq lieues, où il y a une église bâtie par Charlemagne, dont on voit encore la figure sur la porte. Nous allâmes coucher à Saint-Jean d'Angely, ville qui est à 3 lieues d'Aunay: nous y arrivâmes à 5 heures & demie. Depuis que nous étions partis d'Amboise, nous voyons de jour en jour croître les lieues, enforte qu'alors elles étoient presque doubles de celles d'auprès de Paris; & que quoique cette journée ne fut que de 8 lieues, il y avoit plus loin que de Paris à Fontainebleau. La ville de Saint-Jean d'An-

gely a été fameuse du tems des guerres des Huguenots : elle a soutenu deux sièges, l'un sous le règne de Charles IX (a), & l'autre sous celui du feu roi (b), qui en fit raser les fortifications, dont on ne voit plus que quelques restes. Elle est située sur la rivière de Boutonne, qui se jette ensuite dans la Charente. Nous logeâmes à une abbaye de bénédictins (c), où l'on voit encore les restes d'une grande église abbatue par les Huguenots, & dont celle qui y est présentement n'est pas la moitié.

(a) En 1569, le siège en fut formé par Henry duc d'Anjou, depuis roi de Pologne, & enfin de France, sous le nom de Henry III, la ville se rendit un mois après.

(b) C'est-à-dire, sous Louis XIII, en 1621. Cette place fut prise malgré la résistance du seigneur de Soubise, qui y commandoit pour les calvinistes.

(c) Elle avoit été fondée, & batie par Pepin le bref, l'un de nos rois, vers l'an 942.

Nous y séjournâmes le mercredi 22, & nous reçûmes les harangues du présidial & de l'élection. La pluie continuelle, qui dura pendant tout ce jour, nous empêcha de sortir.

Le jeudi 23, nous partîmes à huit heures; & après avoir dîné à Escoyeux, village qui en est à deux lieues, nous traversâmes des bois, où les chemins étoient fort mauvais, & nous arrivâmes sur les quatre heures à Saintes, ville capitale de Saintonge, située sur la Charente, à cinq lieues de Saint-Jean d'Angely. Nous vîmes, en passant sur le pont, une espèce d'arc de triomphe qui a été construit par les Romains. Saint Louis gagna auprès de cette ville une bataille (a) contre les Anglois, qui en porte le nom.

Le roi d'Espagne y fut reçu avec

(a) Cette victoire fut remportée le 22 de juillet 1242.

les mêmes honneurs que dans les autres villes.

Le vendredi 24, veille de Noël, nous entendîmes la messe dans l'église cathédrale, & nous fûmes harangués par l'évêque qui s'appelle du Pleffis (a) de Gesté, & a été grand vicaire à Paris. L'après-dînée, nous entendîmes vêpres dans la même église, & le roi d'Espagne alla à l'abbaye, dont madame de Lausun (b) est abbesse, & qui est de l'autre

(a) Guillaume du Pleffis de Gesté, gentilhomme Angevin, fut nommé à l'évêché de Saintes en 1677. Il y mourut au mois de mars 1702, accablé des fatigues d'un jubilé.

(b) Le nom de cette dame, étoit Charlotte. Elle avoit eu pour père, Gabriel Nompar de Caumont-Lausun, & elle mourut au mois d'octobre 1701. Elle étoit sœur d'Antoine Nompar de Caumont, duc de Lausun, capitaine des gardes du corps, & chevalier de l'ordre de la Jarretière, &c. Cet ancien favori de Louis XIV, dont les grandes aventures ont fait

côté de la Charente. Le soir, nous entendîmes les matines, & ensuite les trois messes de minuit dans la cathédrale.

Le samedi 25, jour de Noël, le roi d'Espagne entendit la grande messe, le sermon & les vêpres à la cathédrale : pour nous nous allâmes à la grande messe à l'abbaye, & au sermon & vêpres aux Jésuites.

Le dimanche 26, nous partîmes de Saintes à neuf heures en chaloupe, parce qu'on disoit que les chemins étoient mauvais le long de la rivière. Nous la remontâmes une demi-lieue durant, après quoi nous

tant de bruit, est mort en novembre 1723, âgé de près de quatre-vingt onze ans. Il conserva jusqu'à sa mort toute la vivacité, & tous les agrémens de son esprit : c'est ce qui fit dire à feue madame la princesse de Montauban, que quand elle le rencontroit, elle croyoit toujours voir un de ces embrions, qui se conservent dans l'esprit-de-vin.

nous mêmes en carrosse ; nous allâmes coucher à Pons à quatre lieues de Saintes , où nous arrivâmes à deux heures. Nous fûmes logés dans le château qui appartient à monsieur le comte (a) de Marfan , & dont la vue est très-belle.

Le lundi 27 , nous partîmes de Pons à neuf heures , & nous arrivâmes à deux à Mirambeau par des chemins affreux. Comme ce village n'étoit pas suffisant pour loger toute la cour , on en envoya la moitié au petit Niort , autre assez mauvais village , qui étoit à une petite demi-lieue par-delà.

Le mardi 28 , nous partîmes de Mirambeau à sept heures & demie : à une lieue de-là , dans un fond fort méchant , des charettes & chariots embourbés causèrent un grand embarras. Un carrosse de monsieur de

(a) N. de Lorraine , comte de Marfan.

Noailles, où étoit M. le comte (a) d'Ayen, versa. Comme nous vîmes qu'il nous étoit impossible de passer en carrosse, & que nous étions dans un chemin creux, d'où nous ne pouvions sortir, nous montâmes à cheval; & après avoir fait environ deux lieues, il survint une grosse pluie, qui nous conduisit jusqu'à Etoliers, village à quatre lieues de Mirambeau, où nous nous séchâmes & où nous dînâmes : les carrosses rejoignirent pendant le dîner, & nous arrivâmes sur les trois heures &

(a) C'est monsieur le maréchal de Noailles d'aujourd'hui, que le roi vient d'envoyer (en avril 1746) à la cour de Madrid, en qualité de son plénipotentiaire. Il a succédé à Anne-Jules de Noailles, son père, dans tous ses gouvernemens & qualités. Il épousa en 1698, Françoise-Charlotte-Amable d'Aubigné, fille du marquis d'Aubigné, frère de madame de Maintenon, dont il est veuf depuis la fin de 1739. Il fut fait maréchal de France, en 1734.

demie

mie à Blaye , qui est à deux ou trois lieues d'Étoliers. Nous entrâmes l'après-dînée dans le gouvernement de Guyenne , dont monsieur le duc (a) de Chevreuse est gouverneur , & monsieur de la Bourdonnaye intendant. Nous trouvâmes à Blaye monsieur le marquis de Sourdis (b) , qui commande par toute la Guyenne.

Blaye est une petite ville , dont monsieur le duc de Saint-Simon (c) est gouverneur : elle est située sur la Gironde , & on y a bâti depuis peu une citadelle , pour garder cette rivière. Nous allâmes sur le port en

(a) Charles-Honoré d'Albert , tué dans le combat donné le 9 juillet 1701 , à Carpi , près l'Adige.

(b) J'en ai parlé à l'article d'Orléans.

(c) Louis III , duc de saint-simon , pair de France , & grand d'Espagne , actuellement vivant ; ce fut lui , qui en 1721 , fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Espagne , pour y demander l'infante Marie-Victoire en mariage , pour le roi.

arrivant, où nous vîmes embarquer des équipages, & arriver quelques vaisseaux étrangers. Le roi d'Espagne se retira de bonne heure le soir, s'étant trouvé un peu incommode.

Le mercredi 29, nous entendîmes la messe à l'église de saint Sauveur, où nous fûmes harangués par l'abbé de Vaillac (a), & l'après-dînée, nous visitâmes la citadelle : nous passâmes encore une partie de la journée sur le port comme le soir précédent. L'évêque de Catane, en Sicile, étoit arrivé depuis quelques jours à Bordeaux, pour saluer le roi d'Espagne : & il vint jusqu'à Blaye, où il eut l'honneur de le voir pour la première fois ; il l'a suivi jusqu'à Madrid. Il ne parle point François, & dit quelques mots de méchant

(a) Jean-Baptiste Gourdon de Vaillac, abbé de saint Romain de Blaye.

Latin. Sa figure est assez extraordinaire, ainsi que son équipage.

Le jeudi 30, nous nous embarquâmes à trois heures & demie dans le bâtiment que la ville de Bordeaux nous avoit fait préparer. Il étoit tapissé en dedans de velours cramoisi chamarré de galons & de franges d'or, avec des sièges & des tables de même, & étoit remorqué par quatre chaloupes pleines de très-bons rameurs. Nous partîmes avec la marée, & nous passâmes fort doucement le bec d'Ambez, qui est l'endroit où la Garonne & la Dordogne se joignent. Nous jouâmes jusqu'à sept heures, & alors nous déjeûnâmes, en partie de ce que les officiers de la bouche avoient préparé, & en partie de ce que les jurats de Bordeaux avoient eu soin de faire accommoder. Nous fûmes en vûe de la ville sur les huit heures.

Sa situation est très-belle ; en arrivant , à droite , on voit le Château-Trompette (a) qui sert de cita-

(a) Je saisis l'occasion de venger la vérité d'une calomnie qu'a fait naître l'envie , que la malignité a ensuite adoptée , & que pourroit réveiller l'histoire du règne de Louis XIV , qui vient de paroître à Avignon. Je ne fais point cette note , pour les personnes instruites. Il s'agit de la marquise de Maintenon , qui mourut à saint Cyr le 15 avril 1719 , âgée de plus de quatre-vingt-trois ans. Dès le tems de sa plus grande faveur, on a publié qu'elle avoit eu pour mère, la fille d'un Geolier , & qu'elle étoit née en Canada , où elle n'alla jamais. Dans une épitaphe de Louis XV , en stile lapidaire , qui parut aussi-tôt après la mort de ce roi , elle est appelée *Canadensis puella*. Le monde étoit pourtant encore plein de gens en état de démentir l'imposture : mais on trouva apparemment plus plaisant de la laisser subsister. Théodore-Agrippa d'Aubigné , homme de qualité & de mérite , fut honoré de la faveur & de la confiance de Henry le grand ; il fut gentilhomme de sa chambre , & maréchal de ses camps ,

delle à cette ville. Le port forme ensuite une espèce de croissant, &

il est connu dans la république des lettres, par une Histoire de France, favorable au protestantisme, dont il faisoit profession, par la Confession de Sancy, par le Divorce satyrique, & par le Baron de Fœneste. Il se retira à Genève, où il épousa, âgé de soixante douze ans, Susanne de Lezai, fille unique d'Ambroise de Lezai, baron de Surinean, & de Renée de Vivonne. De leur mariage, naquit Constans d'Aubigné, qui fut baron de Surinean, & gouverneur de Maillezais. Ce fils qui ne fut pas irréprochable dans ses mœurs, fut enfermé au château-trompette. Pierre de Cardillac, seigneur de la Lane, y commandoit en qualité de lieutenant du duc d'Epéron. Ce prétendu geolier avoit de Louise de Montalambert, une fille nommée Isabelle de Cardillac. Constans d'Aubigné chercha à lui plaire, il y parvint; & bientôt cette nouvelle Ariadne lui facilita les moyens de s'échapper du labyrinthe. Ils s'épousèrent aussi-tôt, & d'Aubigné fut bientôt repris pour une nouvelle affaire, & enfermé dans les prisons de Niort, où sa femme s'enferma

on voit par-dessus la ville en amphitéâtre. La rivière étoit pleine de vaisseaux , que l'on avoit tous rangés sur la même ligne. Notre bâtiment étoit accompagné de beaucoup d'autres , tant chaloupes que canots , qui étoient pleins de mon-

avec lui , & mit au monde le 28 de novembre 1635 , une fille nommée Françoisse. La dame d'Aubigné qui ne cessoit de solliciter la liberté de son mari , l'obtint enfin : mais apparemment à condition qu'il passeroit en Amérique ; car ils s'embarquèrent pour la Martinique. La petite Françoisse d'Aubigné seroit infailiblement morte dans la traversée , sans les bons soins de sa mère , dont j'ai toujours entendu parler , comme d'une femme d'un grand mérite. Ils arrivèrent & se logèrent au *Prêcheur* , c'est un quartier de l'Isle. Le dictionnaire de Moreri , article *Aubigné* , auroit suffi pour fournir la vraie origine de madame de Maintenon : mais on a mieux aimé la chercher dans des libelles. On trouve dans le *Segraisiana* , beaucoup de traits qui la composent.

de ; quand nous fûmes dans le port , le château & les vaisseaux nous saluèrent. Nous descendîmes sur les 9 heures , après avoir été environ sept heures à faire sept lieues. Les jurats complimentèrent le roi d'Espagne en sortant du bâtiment ; ensuite nous montâmes en carosse , & nous allâmes à l'archevêché , où nous étions logés. Nous y trouvâmes le Duc de Popoli (a) , frère du cardi-

(a) Ce seigneur Italien se nommoit Rostaing Cantelmi duc de Popoli , & prince de Pettorano. En 1696 , il s'étoit retiré dans le royaume de Naples , où il fut fait général des troupes de cet état. Après la mort de Charles II , roi d'Espagne , il fut des premiers à reconnoître Philippe V. Pour récompenser cet attachement , Louis XIV le fit chevalier de ses ordres , dès 1701. Il devint bientôt grand d'Espagne , & chevalier de la toison d'or. C'est le père de Joseph Cantelmi , qui en 1717 vint en France épouser Berthe de Boufflers , fille du feu maréchal de ce nom. Le cardinal Cantelmi s'appelloit

nal Cantelmi , archevêque de Naples , homme d'esprit & fort poli , qui étoit envoyé pour complimenter le roi d'Espagne sur son avènement à cette couronne. L'après-dinée , le roi reçut aussi les harangues du Parlement. M. de la Trefne , premier président , portant la parole , & de la cour des aydes.

La ville de Bordeaux est une des plus considérables du royaume , est capitale de la province de Guyenne : elle avoit été long-tems entre les mains des Anglois , sur qui elle

Jacques. Il fut inquisiteur à Malthe , & s'acquitta avec honneur de la nonciature de Pologne , & de quelques autres. En 1690 , le pape Alexandre VIII , l'honora de la pourpre. A l'exemple de son frère , il fut des premiers à se déclarer pour Philippe V ; & en 1702 , il eut l'honneur de recevoir ce roi à Naples. Ce prélat y mourut l'onze de décembre de la même année , âgé d'environ cinquante-sept ans. Ces deux seigneurs étoient petits-fils de

fut enfin reprise sous le règne de Charles VII ; & depuis , elle s'est quelquefois révoltée pour divers sujets , & a même soutenu un siège (a). On y a abbattu depuis quelque tems le palais de *Tutela* (b) , qui avoit été construit par les Romains , parce qu'il commandoit le Château-Trompette. On y voit encore une ruine , que l'on dit être le palais où Galien (c) demeuroit , & qui porte encore son nom. Il y a un archevêché dans cette ville , possédé par M. de Bezons (d) : il

Fabrice Cantelmi , que Philippe IV , roi d'Espagne , créa prince de Pettorano.

(a) Cette ville fut assiégée par mer & par terre en 1653 , pendant les guerres civiles.

(b) C'étoit un temple consacré à la divinité , qui protégeoit la ville , comme le nom le porte.

(c) Ce palais anciennement connu sous le nom des Arenes de Bordeaux , n'étoit qu'un bel amphitéâtre.

(d) Armand Bazin de Bezons , fut d'a-

s'y est aussi tenu plusieurs conciles.

Le vendredi trente-un , nous entendîmes la messe à la cathédrale ; après quoi , nous reçûmes les harangues du parlement , de la cour des aydes , de l'université , de l'élection , des trésoriers de France & du chapitre de saint Severin ou Surin. L'après-dînée nous montâmes à cheval avec le roi d'Espagne , & nous allâmes aux chartreux , qui sont à un quart de lieue hors la ville , & dont le cardinal de Sourdis (a) est fondateur ; ensuite nous

bord agent du clergé ; il fut nommé à l'évêché d'Aire en 1685 : mais à cause du différent survenu avec la cour de Rome , il ne fut sacré qu'en 1693 , après l'accommodement ; & l'an 1698 , il fut transféré à l'archevêché de Bordeaux. Il étoit frère de Jacques Bazin , comte de Bezons , maréchal de France.

(a) François d'Escoubleau , fils du marquis d'Alluye , fut créé cardinal par Clément VIII en 1598. Il étoit archevêque

visitâmes le Château - Trompette ,
& nous rentrâmes à soleil couchant.

Le samedi , premier jour de Janvier de l'année de 1701 , première de ce nouveau siècle , le roi d'Espagne entendit la grande messe à l'église cathédrale , & nous aux carmelites ; & l'après-dînée , le roi alla encore à vêpres à la même église , & nous aux jésuites. Le connétable de Castille , qui étoit arrivé la veille fort tard , salua le matin le roi d'Espagne , qui l'envoya aussi-tôt ambassadeur extraordinaire auprès du roi ; mais il ne partit qu'après nous. Nous séjournâmes encore à Bordeaux , le dimanche deux & le lundi trois , sans rien faire de considérable.

Le mardi quatre , nous partîmes de Bordeaux , & il mourut dans cette ville le 8 de février 1628 , dans sa cinquante-troisième année.

de Bordeaux à sept heures &c de-
mie, & nous allâmes dîner à la pe-
tite ville de Castres, qui en est à
quatre lieues ; ensuite nous passâ-
mes à la porte de Poudensac, autre
petite ville qui est à une lieue de
Castres. En sortant, nous vîmes à
notre gauche, & de l'autre côté de
la Garonne, le château de Cadil-
lac, que feu monsieur d'Epéron (a)
avoit fait bâtir, & qui appartient
à présent à monsieur le duc de

(a) Bernard de Nogaret de la Valette,
duc d'Epéron, chevalier des ordres du
roi, & de la jarretière, colonel général
de l'infanterie françoise, mourut à Paris
sans postérité, le 25 juillet 1661, âgé de
soixante-neuf ans. Il avoit eu de Gabriel-
le-Angélique légitimée de France, fille
naturelle de Henry IV, & de Henriette de
Balzac, marquise de Verneuil, Louis-
Charles-Gaston, duc de Candale. Ce fils
si renommé pour ses bons airs, & pour
sa parure, étoit mort à Lyon dès le 28 de
janvier 1658, sans avoir pris d'alliance.

Foix (a) : Nous arrivâmes sur les cinq heures à Preignac, village à six lieues de Bordeaux, où nous fûmes logés dans une assez jolie maison, dont le jardin alloit jusques sur le bord de la Garonne.

Le mercredi cinquième, nous partîmes à huit heures; nous passâmes le long des murailles de Langon, ville située sur la même rivière, à une lieue de Preignac, & nous dinâmes à une hôtellerie qui est toute seule à une lieue par-delà: l'après-dînée, comme il faisoit fort beau, nous marchâmes quelque tems à pied, & nous arrivâmes enfin sur les deux heures à Bazas, petite ville à quatre lieues de Preignac. L'évêque, qui est monsieur

(a) Henry-François de Foix, chevalier des ordres du roi, & le dernier de cette grande maison, est mort le 2 de février 1714, sans laisser aucune postérité.

de Gourgues (a) , fit tirer le soir un feu d'artifice qui réussit assez bien.

Le jeudi six , nous séjournâmes , le roi d'Espagne entendit la messe à la cathédrale , & nous aux cordeliers : l'après-dînée , il alla aux vêpres aux capucins , & nous à la cathédrale.

(a) Jacques-Joseph de Gourgues , étoit d'une bonne noblesse de Guyenne. Ses ayeux avoient pris presque tous le parti de la robe. Son ayeul étoit maître des requêtes , & son père étoit président à mortier au parlement de Bordeaux. Un de ses ancêtres y avoit même été premier président. Il fut nommé à l'évêché de Bazas en 1684 ; mais il n'en put prendre possession qu'en 1693. Il mourut en 1724. Il étoit arrière neveu d'un Dominique de Gourgues , qui sous le règne de Charles IX , équipa trois vaisseaux , & se vengea si bien en Floride des Espagnols qui l'avoient auparavant condamné aux galères sans raison ; & qui mourut à Tours , comme il alloit commander la flotte d'Angleterre contre les Espagnols , appelé par la reine Elisabeth.

Le vendredi sept, nous partîmes de Bazas à six heures & demie, & nous entrâmes dans les landes; nous dînâmes à Pithet, hameau qui est à deux grandes lieues de Bazas, qui en valent quatre ou cinq de ce pays-ci, & nous arrivâmes à six heures à Roquefort-de-Marsan, mauvaise petite ville à six grandes lieues de Bazas: nous n'avons guère fait de plus mauvais gîte de toute la route.

Le samedi 8, nous partîmes de Roquefort à neuf heures; nous dînâmes à Ecaloi, village qui en est à deux lieues, & nous arrivâmes à deux heures au Mont-de-Marsan, qui en est à quatre: c'est une assez jolie petite ville pour le pays, qui n'est couvert que de bruyères & de bois de pins, sans voir de maisons que de lieue en lieue; elle est située sur la rivière du Midou, qui se jette dans la Douze, à un quart de lieue

au-deffous. Le duc de Bejar , qui s'appelle Zuniga (a) , en son nom , son frère & son oncle saluèrent le roi d'Espagne à la descente de son carosse ; & le soir , nous eûmes les harangues de l'évêque d'Aire , qui s'appelle (b) Fleuriau d'Armenonville , & du présidial.

Le dimanche 9 , nous séjournâmes , & nous montâmes le matin à cheval pour aller tirer : l'après-dînée , le roi d'Espagne entendit

(a) C'est le nom d'une des plus grandes maisons de Castille.

(b) Louis Gaston Fleuriau , fut consécutivement chanoine de Chartres , trésorier de la sainte Chapelle de Paris , & nommé en mars 1698 à l'évêché d'Aire , d'où en 1706 il passa à celui d'Orléans , où il est mort en 173. . . . Il étoit frère de Jean-Baptiste Fleuriau , marquis d'Armenonville , nommée Garde des Sceaux de France , le 28 février 1722. Et qui fit les fonctions de Chancelier au sacre du roi , qui se fit à Rheims cette même année.

vêpres

vêpres dans la principale église , & nous dans celle des religieuses de sainte Claire.

Le lundi 10 , nous partîmes du Mont-de-Marsan à 8 heures & demie ; nous dînâmes à Meilleau , qui en est à deux lieues , & nous allâmes coucher à Tartas , petite ville sur la rivière de douze , qui est à quatre lieues de Mont-de-Marsan : nous y arrivâmes sur les deux heures , & y trouvâmes le duc d'Osborne , qui , après avoir salué le roi d'Espagne à Amboise , étoit allé à Versailles saluer aussi le roi.

Le mardi 11 , nous partîmes de Tartas à sept heures & demie ; nous dînâmes à Pontous , village qui en est à deux lieues ; nous passâmes dans des ruisseaux où l'eau étoit fort haute , & nous arrivâmes à deux heures à Dax. Cette ville est située sur la rivière de l'Adour , & est fort petite : il y a un évêché , possédé par un gentilhomme du pays , qui

s'appelle d'Arbocave (a). Il y a vers bout de la ville une fontaine d'eau chaude & minérale , qui est toujours couverte d'une épaisse fumée, & qui est bonne pour la guérison de plusieurs maladies : il y a apparence que la ville en a pris son nom.

Le mercredi 12 , nous séjournâmes ; & après avoir entendu la messe dans l'église cathédrale , & y avoir été harangués par l'évêque, nous allâmes à la chasse , où nous ne trouvâmes pas grand chose. Comme le jour étoit fort beau , nous vîmes , pour la première fois , les Monts-Pyrennées , qui nous paroissoient tout proches , quoique nous en fussions à douze ou quinze lieues.

Le jeudi 13 , nous nous embarquâmes à sept heures sur la rivière , dans la chaloupe dont monsieur le

(a) Bernard d'Abadie d'Arbocave. Il fut nommé à cet évêché en 1690.

duc de Grammont (a) se sert quand il est à Bayonne. Tous les équipages allèrent par terre ; mais les gens de la cour s'embarquèrent aussi sur différens bâtimens. Nous arrivâmes en vûe de Bayonne sur les deux heures , après avoir eu du vent & du mauvais tems , car la vague étoit fort grosse , & nous fîmes en sept heures neuf lieues de ce pays.

La ville de Bayonne est fortifiée , & est d'un assez grand commerce , n'étant qu'à une demi-lieue de la mer. Il y a sur l'Adour un pont de bois qui s'ouvre par le milieu , quand les vaisseaux veulent entrer plus avant dans la riviere ; de l'autre côté de l'Adour est la citadelle bâtie sur une montagne & du même cô-

(a) Antoine-Charles duc de Grammont, chevalier des ordres du roi. Il fut envoyé en 1704 , ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V , roi d'Espagne , qui l'honora de la toison d'or.

té ; en bas , est le fauxbourg appelé du Saint-Elprit , où sont les juifs que l'on y appelle Portugais , qui font le principal commerce de ce pays. Il y un Evêché dans cette ville ; le gouverneur est monsieur de Grammont : c'est la dernière ville de France de ce côté là , & il n'y a que six lieues de là en Espagne.

Nous y trouvâmes en arrivant , monsieur le duc (a) d'Harcourt , ambassadeur du roi en Espagne , & beaucoup de seigneurs Espagnols , entr'autres , don Antonio-Martin

(a) Il s'appelloit Henry , marquis de Beuvron. Ce fut en sa faveur que Louis XIV érigea le marquisat de Beuvron en duché , sous le nom d'Harcourt. Les lettres de cette érection , sont du mois de novembre 1700. Il revenoit de sa première ambassade d'Espagne , où il avoit résidé trois ans auprès de Charles II. Il y fut envoyé en la même qualité , quand Philippe V alla prendre possession de son

Alvarès de Toledé (a), fils du duc d'Albe , le marquis de Castanage , le comte d'Onnate & le comte de Galve , qui eurent tous l'honneur de saluer le roi d'Espagne , aussi-bien qu'une infinité de gens de moindre considération ; le soir , on fit trois décharges de l'artillerie , tant de la ville , que de la citadelle , & de l'équipage de campagne qui nous avoit été préparé à Bayonne , en cas qu'il y eût quelque mouvement de ce côté-là.

royaume. Il le suivit jusqu'à Madrid. Ce roi le voulut créer chevalier de la toison ; mais il pria sa majesté d'en honorer son frère le comte de Sezanne. Il fut maréchal de France , capitaine des gardes du corps , chevalier des ordres du roi , & il mourut le 19 octobre 1718.

(a) Il prit en 1701 , le nom de duc d'Albe à la mort d'Antoine son père. Il devint connétable de Navarre , & mourut dans l'ambassade de France à Paris , le 28 mai 1711.

Le vendredi 14 , & le samedi 15 , nous allâmes , malgré la pluye , à une lieue de Bayonne , sur le bord de la mer , que nous n'avions jamais vûe.

Le dimanche 16 , nous séjournâmes encore , & nous ne fîmes rien de tout ce jour.

Le lundi 18 , nous vîmes l'après-dînée la fête des taureaux , qui étoit préparée dans la place , sur le bord de la petite riviere de Nive , qui se jette dans l'Adour , dans la ville même : elle étoit environnée de tous côtés d'échafauds , dont même un tomba , & bleffa quelques seigneurs Espagnols qui étoient deffous. Il y eut quelques coups assez adroits des gens qui couroient les taureaux : un fut tué tout roide d'un épieu qu'on lui enfonça dans la tête ; & un autre , d'un coup de poignard entre les deux cornes ; mais les taureaux ne se défendirent pas bien , & par-là ,

ne donnèrent pas grand plaisir. Quand les taureaux étoient morts , on les emmenoit avec des mulets qui alloient au grand galop.

Le mardi 18 , nous allâmes voir la citadelle & l'endroit que l'on veut fortifier pour envelopper le fauxbourg du Saint-Esprit ; ensuite nous montâmes en chaloupe , & après avoir été voir une frégate construite nouvellement , nous allâmes jusqu'à l'embouchure de la rivière voir la barre , qui est un grand banc de sable , au milieu duquel il n'y a qu'un très-petit chenal par où les vaisseaux puissent entrer , & encore faut-il qu'ils ne soient pas bien gros. Il y avoit à Bayonne deux frégates armées , qui ne pouvoient en sortir , & attendoient la grande marée de l'équinoxe : nous rentrâmes à soleil couchant.

Le mercredi 19 , nous partîmes de Bayonne à huit heures & de-

mie , & allâmes dîner à Bidar , village qui en est à deux lieues ; ensuite nous arrivâmes à Saint-Jean-de-Luz (a) , qui en est à quatre lieues. C'est un grand village situé sur le bord de la mer , au fond d'une anse , dont l'entrée est gardée à droite , par la tour de Sainte-Barbe ; & à gauche , par le fort de Socoa , bâti depuis peu : ce village est séparé par une petite rivière d'un autre appelé Siboure (a). Ces deux villages se haïssent de tout tems , ne font

(a) Ce village est devenu fameux par le traité des Pyrénées en 1659. C'étoit-là que demouroit le cardinal de Mazarin , de même que D. Louis Mendez de Haro demouroit au village d'Iron ; l'un & l'autre se rendoient dans l'isle des Faisans , dite depuis *de la Conférence* , pour travailler à cette fameuse négociation , qui fut terminée après vingt-cinq conférences , le 7 novembre 1659.

(b) Autre village célèbre , par le privilège de la pêche de la baleine.

jamais

HISTORIQUES. 157

jamais d'alliances , quelquefois se tirent du canon dont ils ont de part & d'autre : ce sont , sans contredit , les deux plus beaux villages de France , & j'ai passé par beaucoup de villes qui ne les valent pas.

Le Jeudi 20 , nous sortîmes pour aller à la chasse ; mais , ne trouvant rien , nous allâmes au fort de Socoa , où il y a aussi un petit port , mais il n'y entre que de très-petits vaisseaux : ce fort n'est autre chose qu'une tour où il y a des embrasures entourées de batteries basses ; le tout est bâti sur des rochers qui avancent dans la mer : nous vîmes aussi de loin quelques vaisseaux en mer , qui passèrent sans qu'aucun s'approchât.

Le vendredi 21 , nous montâmes à cheval sans le roi d'Espagne , & allâmes voir la redoute d'Andaye : nous vîmes de-là la ville de Fontarabie que Charles - Quint a fait fortifier , & dont on leva le sié-

ge (a) sous le règne du feu roi. Cette place est petite , mais fort bonne & difficile à attaquer ; elle est située à l'embouchure de la rivière de Bidassoa , & une lieue plus loin , vers la mer , est le château du Figuier , qui défend encore l'entrée de cette rivière : nous vîmes de la hauteur toutes les côtes de Biscaye , jusqu'à plus de vingt lieues.

Le samedi 22 , qui fut le plus triste jour de tout le voyage , nous partîmes de Saint-Jean-de-Luz sur les 11 heures , & après avoir passé à Orogne ; nous arrivâmes sur les une heure au passage de Beobie , qui sépare la France & l'Espagne , & qui est à 2 lieues de Saint-Jean-de-Luz : les gardes , les suisses & tous les carrol-

(a) Au commencement de septembre 1638 , par la faute de M. de la Valette , malgré les avis réitérés de Henry II , prince de Condé , qui commandoit à ce siège ; le cardinal de Richelieu voulut ôter le gouvernement de Guyenne à M. de la Valette , & à M. d'Epernon.

ses y étoient rassemblés. Lorsque le duc d'Harcourt, qui étoit dans le carrosse du roi d'Espagne, eût vû si tout étoit prêt, nous descendîmes & embrassâmes le roi d'Espagne pour lui dire adieu, en versant beaucoup de larmes. M. de Beauvillier, M. de Noailles, & tous les autres gens de la cour prirent aussi congé de lui, & aussitôt nous remontâmes en carrosse & revînmes à Saint-Jean-de-Luz. On avoit fait un pont de bateaux sur la rivière de Bidassoa, par où tous les équipages passèrent; mais le roi d'Espagne s'embarqua dans un bâtiment que la ville de Fontarabie lui avoit fait préparer: il fut reçu de l'autre côté de la rivière, par un grand nombre de seigneurs Espagnols. Dès qu'il fut à terre, il alla à l'église d'Iron; on y chanta le *Te Deum*, où l'archevêque de Pampelune officia. Monsieur le comte d'Ayen, & quelques au-

tres, suivirent le roi d'Espagne & allèrent à Iron avec lui : voilà ce qui se passa depuis que nous fûmes partis de Versailles, jusqu'à ce que nous nous séparâmes du roi d'Espagne au passage de Beobie; & comme nous avions alors accompli le principal dessein de ce voyage, le roi nous avoit permis, avant que de partir, de ne pas revenir par le plus court, afin de voir encore une grande partie du royaume, & même la plus belle.

Le dimanche 23, nous partîmes à huit heures de Saint-Jean-de-Luz, & nous revînmes dîner à Bayonne.

Le lundi 24, nous partîmes de Bayonne à six heures, nous dînâmes à Saint-Vincent, village qui en est à quatre lieues, & nous revînmes coucher à Dax. Nous n'y arrivâmes qu'à 7 heures du soir : il plut tout le jour : les chemins étoient horriblement mauvais : beaucoup de voitures demeurèrent derrière; & comme la ri-

vière étoit déjà grosse, nous passâmes dans l'eau en plusieurs endroits.

Le mardi 25, les eaux augmentèrent de telle sorte, que l'on ne pouvoit plus repasser le pont, ni fortir de la ville; elles augmentèrent encore le mercredi 26, & le jeudi 27, enforte que la campagne en étoit toute couverte, & qu'on ne voyoit que la pointe des arbres.

Le vendredi 28, elles commencèrent à baisser, mais si lentement, qu'il fallut faire un pont de bateaux au bout du pont de pierre, & que nous fûmes obligés d'y passer le jour de la Purification: pendant ce tems, nous allâmes deux fois tirer, & une fois promener dans le jardin des capucins qui est grand, & dont la vûe est assez belle: nous apprîmes aussi que deux jours après notre départ de Bayonne, la rivière y avoit cru si prodigieusement, qu'elle avoit emporté le pont du Saint-Esprit,

endommagé plusieurs vaisseaux & brisé plusieurs chaloupes.

Enfin nous partîmes de Dax le jeudi 3 de février à onze heures, & arrivâmes à cinq à Tartas ; & le vendredi 4, nous repartîmes de Tartas à neuf heures, & après avoir dîné à Campanne, nous arrivâmes à trois heures au Mont-de-Marsan.

Le samedi 5, monsieur de Beauvillier nous dit adieu, parce que le roi, avant que de partir, lui avoit ordonné de revenir à Versailles par le chemin le plus court : nous avions dit adieu dès le soir à madame la duchesse (a).

Nous partîmes donc du Mont-de-Marsan avant six heures ; & après avoir passé dans des chemins horriblement mauvais, nous arrivâmes à midi & demi au Houga, village à quatre lieues du Mont-de-Marsan. Nous sortîmes en ce jour de la généralité de Bordeaux, & nous entrâ-

(a) On a déjà parlé de cette Dame.

mes dans celle de Montauban , dont l'Intendant est M. le Gendre. Nous arrivâmes entre quatre & cinq heures à Nogarot , petite ville à deux lieues du Houga , dans l'Armagnac , qu'on appelle le noir , parce que les moutons y sont de cette couleur.

Nous y séjournâmes le dimanche 6 , & nous en partîmes le lundi 7 à huit heures : nous dînâmes à Demeu , village qui en est à deux lieues & demie , & nous arrivâmes à quatre à Villefigenfac , qui en est à quatre lieues. Cette ville étoit autrefois assez considérable , & on y voit encore les restes d'un château des comtes d'Armagnac ; mais les logemens des gens de guerre l'ont entièrement ruinée. Le feu prit la nuit dans la maison où nous étions logés , & il auroit pû faire du désordre si l'on n'y avoit remédié promptement.

Le mardi 8 , nous partîmes à huit

heures & demie ; nous vîmes en passant le château de Biran , qui appartient à monsieur le duc de Roquelaure (a) : nous dînâmes à Ourdan , village à deux lieues de Villefigenlac , & nous arrivâmes à quatre heures à Auch , qui en est à quatre lieues. Cette ville est fort haute & basse , l'église principale est fort belle , l'archevêque est présentement monsieur de la Suze (b).

Le 9 , mercredi des cendres , nous allâmes entendre la messe à la cathédrale , & nous y fûmes harangués par l'abbé de Chaulnes , qui est

(a) Gaston-Jean Baptiste-Antoine de Biran , duc de Roquelaure , commandant pour le roi dans le Languedoc , chevalier des ordres de S. M. , mourut doyen des maréchaux de France , à Paris le

(b) Ce prélat qui étoit d'un mérite distingué , s'appelloit Anne-Tristan de la Beume , de la Suze. Il fut consécutivement évêque de Tarbes , ensuite de saint Omer , & enfin archevêque d'Auch.

grand-vicaire; l'après-dînée j'eus un accès de fièvre , qui m'obligea de demeurer à Aufsch le jeudi & le vendredi suivans.

Nous en partîmes le samedi 12 , à neuf heures : nous dînâmes à Aubut , petite ville qui en est à deux lieues , & nous allâmes coucher à Gimont , qui en est à trois lieues & demie : l'enceinte de la ville est assez grande , mais elle n'est point habitée , & il n'y a qu'une seule rue qui soit bâtie.

Le dimanche 13 , nous partîmes de Gimont à onze heures , & nous arrivâmes à deux à Lisle en Jourdain , petite ville , qui en est à trois lieues.

Le lundi quatorze , nous partîmes de Lisle à huit heures ; nous dînâmes à Aiguevin , qui en est à deux lieues , & nous arrivâmes à trois heures à la porte de Toulouse , qui en est à quatre lieues. Cette ville

est fort grande , & se dit la seconde du royaume : elle est capitale de la province de Languedoc , dont le gouverneur est monsieur le duc (a) du Maine ; & l'intendant, monsieur de Basville : monsieur le comte de Broglia (b) y commande.

(a) Louis-Auguste de Bourbon , prince de Dombes, duc du Maine, &c., fils naturel de Louis XIV, légitimé par lettres-patentes du 19 décembre 1673. Il mourut l'onze de mai 1736. Monsieur son fils aîné, Louis-Auguste , prince de Dombes , &c. avoit été pourvu il y a déjà plusieurs années , de la charge de colonel général des Suisses & Grisons , & du gouvernement de Languedoc en survivance.

(b) C'est l'ancien & véritable nom de messieurs de Broglia ou de Broglie , comme on les appelle aujourd'hui. J'ai vu une grande quantité de lettres , signées , *Carlo di Broglia* ; c'est je crois le premier qui est venu s'établir en France , où il a joué un assez grand rôle , sous le ministère du cardinal de Mazarin. Leur nom n'étoit pas encore francisé , au tems où monsieur le duc de Bourgogne écrivit ce journal.

HISTORIQUES. 167

Elle est située sur le bord de la Garonne, que l'on traverse, avant que d'y entrer, sur un beau pont de pierre. Elle étoit habitée autrefois par des peuples qui s'appelloient les Tectosages : depuis elle fut de la province Romaine, puis demeura quelque tems sous la domination des Visigots qui tenoient l'Espagne, & enfin a eu long tems des comtes qui en portoient le nom, jusqu'à ce que cette province ait été réunie à la couronne (a).

Nous fûmes complimentés par les capitouls, qui sont la même chose que les échevins à Paris, & nous marchâmes toujours entre deux

(a) C'est-à-dire, après la mort de Jeanne, comtesse de Toulouse. Elle avoit été mariée vers l'an 1241, à Alphonse de France, comte de Poitiers, frère de saint Louis ; & étant morte sans enfans, le 15 août 1271, Philippe III, dit le Hardy, roi de France, réunit ce comté à la couronne. Les comtes avoient commencés à y régner en 862.

haies de milices, jusqu'à l'archevêché, où nous étions logés : le pont étoit gardé par deux compagnies que le corps des marchands avoit formées, & qui étoient comparables à tout ce qu'il y a de plus beau en fait de troupes : dans la plûpart des rues, il y avoit des fontaines de vin. Nous vînmes donc loger à l'archevêché, qui est une fort grande & belle maison, bâtie par monsieur de Villacerf (b), qui en est présentement archevêque, & où il y a des appartemens magnifiques & très-bien meublés; il y a aussi un assez grand jardin, chose rare dans les grandes villes : le soir on tira un feu

(a) Il s'appelloit Jean-Baptiste-Michel Colbert, & étoit frère d'Edouard Colbert, marquis de Villacerf. Il avoit débuté par être conseiller-clerc au parlement de Paris : mais la vocation qu'il avoit pour l'église, le fit nommer à l'évêché de Montauban, d'où il passa à l'archevêché de Toulouse, où il mourut en 1710.

d'artifice dans la place qui est devant l'archevêché.

Le mardi 15, nous entendîmes la messe à saint Etienne, qui est la cathédrale, & nous y fûmes harangués par l'archevêque. Cette église est bisarrement bâtie, car la nef est à droite, & le chœur à gauche, en sorte qu'il semble que ce soient deux bâtimens différens : nous fûmes ensuite harangués par le parlement, les trésoriers de France, l'université & le présidial.

Le mercredi 16, nous allâmes entendre la messe à saint Saturnin ou Sernin, comme on l'appelle dans le pays : elle est fort ancienne, & nous y vîmes beaucoup de reliques. On prétend qu'il y a plusieurs corps d'apôtres. L'après-dînée nous allâmes au cours, où il y avoit assez de carrosses & beaucoup de peuple.

Le jeudi 17, nous allâmes entendre la messe à la maison professe des

jésuites , de-là nous allâmes aux dominiquains , où est le corps de saint Thomas d'Aquin ; puis nous passâmes par l'hôtel de ville , où il y a des peintures fort curieuses : c'est dans la cour de cet hôtel de ville que le duc (a) de Montmorency eût la

(a) Il s'appelloit Henry II, duc de Montmorency, & de Damville, pair & maréchal de France, &c. chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Languedoc. Il étoit fils de Henry I, connétable de France, & le roi l'avoit fait amiral de France à dix-huit ans. Il étoit frère de Marguerite de Montmorency, femme de Henry II de Bourbon-Condé, premier prince du sang ; mais ni ces qualités, ni celles qu'il ne tenoit que de lui, ne purent garentir sa tête, ayant été pris les armes à la main, le premier septembre 1632, au combat de Castelnaudari. Le cardinal de Richelieu, ennemi déclaré des princes & des grands, le fit conduire à Toulouse, & condamner par le parlement, comme criminel de leze-majesté, à perdre la tête. Toute la France s'intéressa à sa vie, & s'empressa d'obtenir la

tête coupée sous le règne du feu roi (1). L'après-dînée nous allâmes aux chartreux, dont la maison est aussi grande que celle qui est à Paris; puis nous allâmes voir le moulin du Basacle, qui appartient au chapitre de la cathédrale. Toute la Garonne est soutenue pour le faire aller, & il y a seize meules avec aussi de grands maillets pour fouler le drap, en sorte qu'il est d'un grand revenu. Nous passâmes en revenant par l'Eglise de la Daurade, qui est occupée par des bénédictins: on prétend que c'étoit autrefois un temple dédié aux idoles: elle est remplie de mosaïque en dedans, mais qui ne porte aucun vestige de l'idolâtrie. Il y a dans la place de ce héros; mais le cardinal fut toujours inflexible, & l'arrêt fut exécuté le 30 octobre 1632. J'ai lu quelque part, qu'aussi-tôt après l'exécution, les soldats étoient accourus tremper leurs épées dans son sang.

(a) Louis XIII.

cette église une image de la sainte Vierge , que l'on porte en procession pour demander la pluye ou le beau tems , selon le besoin.

Le vendredi 18, nous partîmes de Toulouse sur les 9 heures ; nous allâmes dîner à Mongiscarel, qui en est à 3 lieues, & coucher à Villefranche-de-Lauragais qui en est à six, & où nous arrivâmes à 3 heures ; nous vîmes plusieurs fois le fameux canal de Languedoc , par lequel on a joint les deux mers , qui fut fait par les soins du feu sieur Riquet (a) : j'en parlerai plus au long dans la suite. Nous partîmes de Villefranche le samedi 19, à dix heures & demie, & nous arrêtâmes à deux lieues pour voir le bassin de Naurouze , où se fait la séparation du canal : les eaux qui le forment sont tirées des montagnes du haut Languedoc , que l'on

(a) Il étoit alors directeur des fermes du Languedoc.

nomme montagnes noires. Il y a dans ces montagnes un grand réservoir, qu'on appelle de Saint-Ferréol, où toutes les eaux se ramassent par différentes petites rigoles ; & de-là, elles sont conduites , par une rigole assez large, dans le bassin de Naurouze , qui est celui dont je viens de parler , & qui en est environ à cinq lieues. Dans le plus haut de la pleine , à la droite du bassin , est l'écluse de l'océan , par où sort le canal pour s'aller jeter dans la Garonne , auprès de Touloute ; & à gauche , celle de la Méditerranée , par où sort aussi le canal pour aller se rendre dans cette mer. On dit que le feu sieur Riquet, qui a été l'auteur de cette entreprise , & qui l'a heureusement achevée , malgré toutes les traverses que lui a causé l'envie , en passant dans cet endroit , avoit souvent remarqué qu'en mettant une pierre au milieu d'un ruisseau qui venoit des

montagnes , il se féparoit en deux bras , dont l'un alloit du côté de la Garonne , & l'autre du côté de la Méditerranée, & qu'il avoit formé là-dessus le projet du canal. Nous arrivâmes à deux heures à Castelnaudari (a), ville à trois lieues de Villefranche , célèbre par le combat qui se donna auprès , & où le duc de Montmorency fut pris.

Nous en partîmes le dimanche 20 , à neuf heures ; & , après avoir dîné à Alcau , qui en est à trois lieues , nous arrivâmes à quatre heures à Carcassonne , qui en est à cinq lieues. Cette ville est assez grande : il y a une cité qui est bâtie sur une montagne ; le reste est

(a) Il faut joindre cette note avec la pénultième. Ce fut contre le maréchal de Schomberg , que combattit le duc de Montmorency. Il fut blessé de deux coups de pistolet , & l'état où il étoit , le fit faire prisonnier.

en bas , auprès de la rivière d'Audé , que l'on y passe sur un pont de pierre : l'évêque est monsieur de Grignan (a). Depuis Toulouse , nous ne trouvâmes plus de méchants chemins : car depuis quinze ou vingt ans ils ont été raccommodés à merveilles , & sont entretenus de même par les soins de monsieur de Basville : nous séjournâmes le lundi 21 , & allâmes seulement l'après - dînée voir une manufacture de drap pour le Levant , qui s'y est établie depuis quelques années , & qui réussit à merveilles.

Le mardi 22 , nous partîmes de Carcassonne à neuf heures ; & à une petite ville qui est à une lieue de-là , nommée Trebes , nous vîmes un pont sur lequel passe le canal , de

(a) Louis Joseph , d'une illustre & ancienne maison de Provence. Il avoit été évêque d'Evreux , avant de l'être de Carcassonne.

crainte que la rivière qui passe dessous n'y apportât des pierres & du sable, si elle entroit dedans, & n'en rendit la navigation difficile : nous arrivâmes à trois heures & demie à Azilles, petite ville à cinq lieues de Carcassonne.

Le mercredi 23, nous partîmes d'Azilles à une heure; & à une lieue de-là, nous nous embarquâmes sur le canal dans une barque que le président Riquet nous avoit fait préparer; elle étoit tapissée en dedans de damas, avec une frange d'argent tout autour : il nous fit aussi servir un magnifique repas, & à toute la suite qui étoit dans plusieurs autres barques. Nous vîmes en deux endroits le canal soutenu sur deux ponts comme le jour précédent, & allant à mi-côte près d'une lieue durant : nous passâmes aussi dans un endroit qu'on a été quinze ans à tailler, parce qu'il est de pierre à fusil, &

qu'en un jour on n'en emportoit pas plein un chapeau : nous descendîmes de la barque après avoir fait environ trois lieues , & nous arrivâmes à quatre heures à Capestan , qui est une petite ville à quatre lieues d'Azilles.

Le jeudi 24 , nous partîmes de Capestan à dix heures ; nous nous rembarquâmes sur le canal , & nous passâmes sous la montagne de Malpas , qui dure environ cent cinquante toises , & qui a été percée avec une peine infinie , en sorte qu'on crut même l'ouvrage échoué quand on y travailloit. Avant que d'y entrer , & après en être sorti , on va long-tems entre deux escarpemens de roc , qui ont aussi donné beaucoup de peine : la voute est d'une espèce de terre plus dure que la pierre même. Quand nous fûmes à un quart de lieue de Beziers , nous mîmes pied à terre pour considérer les huit éclu-

ses , moyennant lesquelles on fait descendre au canal une montagne : quand elles sont ouvertes , il n'y a point de cascade qui fasse un plus bel effet : nous arrivâmes sur les trois heures à Beziers , dont l'évêque se nomme de Biscarras (a). Cette ville est située sur une montagne d'où l'on découvre à droite les montagnes de Roussillon , en-deçà la pleine de Narbonne , & en tirant sur la gauche , les étangs de Thau & de Cette , & la mer Méditerranée : nous n'avons passé en aucun endroit où la vue soit si belle , & si variée qu'en cette ville.

Nous en partîmes le vendredi 25,

(a) Jean-Armand de Rotundis de Biscarras , fils de Jacques , gouverneur de Charleville , & du Mont-Olympe , fut d'abord nommé à l'évêché de Digne , en 1668 ; mais avant d'avoir pris possession de ce bénéfice , il fut fait évêque de Lodève , en 1669 , & enfin de Beziers , en janvier 1671. Il est mort le 15 février 1702.

à neuf heures , passâmes à la porte de Pezenas , ville qui en est à quatre lieues , & où les états se font quelquefois tenus. Il y a , en sortant , une chaussée qui a une demi-lieue , parce qu'il y passe une rivière , qui , quelquefois , couvre d'eau tout cet espace : nous arrivâmes à quatre heures à l'abbaye de Valmagne , que monsieur le cardinal de Bonzi (a) ,

(a) Il se nommoit Pierre de Bonzi. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit , & fort habile dans les négociations. Il s'y appliqua toute sa vie & y réussit toujours. Il fut deux fois ambassadeur de France en Pologne. La première , pour conseiller le roi Jean Casimir , dans l'affaire de son abdication ; & la seconde , pour faire élire à sa place , Michel Wisnovieski. La dextérité avec laquelle il mania ces affaires , lui mérita la nomination de la Pologne , au cardinalat. Il n'étoit encore qu'évêque de Beziers : il fut bientôt nommé à l'archevêché de Toulouse , d'où il passa en 1688 , à celui de Narbonne. Il fut nommé à l'ambassade extraordinaire

archevêque de Narbonne, fait accommoder, & où il a fait faire un jardin fort agréable : elle est présentement à monsieur l'Abbé de Castres ; elle est à six lieues de Beziers.

Nous partîmes de Valmagne le samedi 26, à neuf heures ; nous passâmes à Loupian, sur le bord de l'étang de Thau, où nous vîmes jeter un coup de filet : c'est de l'autre côté de cet étang, & au pied d'une montagne qui les sépare de la mer, qu'est le port de Cette, auquel on a

d'Espagne, commandeur des ordres du roi, grand aumônier de la reine, & mourut à Montpellier l'onze juillet 1703, âgé de soixante-treize ans. Il étoit né en Italie. Un jour qu'il passoit à Montpellier, la faculté de médecine, par la bouche de son doyen, lui fit la harangue suivante :

Italia te fecit nobilissimum, Gallia potentissimum, Polonia eminentissimum : O utinam & Roma sanctissimum, & nostra facultas incolumem.

travaillé

HISTORIQUES. 181

travaillé depuis peu : nous dînâmes à Gigean , village à trois lieues de Valmagne , & nous arrivâmes à quatre heures à Montpellier , qui en est à six lieues. Cette ville est assez grande , & située sur une petite montagne : c'est le lieu où les états s'assemblent d'ordinaire : l'air y est excellent ; & dans les environs de la ville , on sent une bonne odeur , qui vient des herbes dont la terre est couverte : on tira le soir un beau feu d'artifice , qui fut fort bien exécuté , & fit un bel effet.

Le dimanche 27 , nous allâmes entendre la messe à l'église cathédrale , & nous passâmes dans la place du Peiron , qui est hors de la ville. Elle est soutenue en terrasse , & la vue est fort belle : nous fûmes harangués , en entrant dans l'église , par monsieur de Croissy (a) , qui

(a) Charles-Joachim Colbert de Croissy , évêque de Montpellier , y est mort le

en est évêque ; & ensuite , nous reçûmes les harangues de la chambre des comptes & des autres compagnies.

L'après-dînée , nous vîmes tirer le perroquet , par deux compagnies de gens de la ville , à coup de flèches. Il est attaché au haut d'un mât fort élevé , & celui qui l'abat remporte le prix. Nous allâmes ensuite à la citadelle , qui est du côté de la mer , & n'est pas encore achevée.

Le lundi 28 , nous allâmes à la Verune , qui est une maison de plaisance de l'évêque , à une lieue de la ville, où il y a des jardins assez grands. Nous y jouâmes au mail , & ensuite l'évêque nous y donna une collation.

Le mardi premier de mars , nous

8 avril 1738. C'étoit un mardi de Pâques. Il étoit dans la soixante-onzième année de son âge , & dans la quarante-deuxième de son épiscopat.

partîmes de Montpellier à huit heures ; nous dînâmes au pont de Lunel , qui en est à quatre lieues , & nous arrivâmes à quatre heures & demie à Nîmes , qui en est à huit. Cette ville est une ancienne colonie Romaine : on y voit encore des restes de ce tems , qui marquent qu'elle étoit plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui : l'on y voit encore les vestiges de l'ancienne enceinte , qui est deux fois plus grande qu'elle n'est présentement.

Le mercredi 2 , nous allâmes à la messe à la cathédrale , & y fûmes reçus par monsieur Fléchier (a) , qui

(a) Cet illustre prélat, se nommoit Esprit Flechier. Il étoit né le 10 juin 1632, à Pernes, ville du comtat Venaissin, non loin d'Avignon. Il fut d'abord évêque de Lavaur, c'est-à-dire, en 1685 ; & deux ans après, il fut transféré sur le siège de l'église de Nîmes où il est mort le 16 février 1710, âgé de soixante-dix-huit ans. Les beaux panégyriques des saints, & les

en est évêque , & qui nous fit une très-belle harangue : l'après-dînée nous montâmes à cheval , & allâmes d'abord aux Arenes , qui est un amphithéâtre bâti par les Romains , & qui est presque entier encore. On y voit les galeries qui tournoient tout autour , les gradins où se plaçoit le peuple , & les portes par où il entroit ; mais le milieu de la place est remplie de vilaines maisons , qui ne laissent pas voir toute la beauté de cet édifice. Nous allâmes de-là à la maison quarrée , qui est un temple quarré , long , entouré de demies colonnes d'ordre corinthien , par derrière & par les côtés ; le devant , est un péristile soutenu par six colonnes du même ordre , qui sont d'une proportion merveilleuse : on y voit encore les ornemens de la Frise fort

éloquentes oraisons funèbres qu'il nous a laissées , rendront sa mémoire à jamais recommandable.

bien conservés , & c'est un des plus beaux monumens des Romains & des plus entiers que l'on puisse voir. L'on dit qu'Adrien fit bâtir ce temple en l'honneur de Plotine , femme de l'empereur Trajan , qui l'avoit fait adopter par son mari , & qui fut cause par-là qu'il fut empereur lui-même. Nous passâmes ensuite au temple de Diane , qui est à demi ruiné : mais dont les restes sont encore fort beaux. Nous vîmes de-là une tour , qu'on appelle dans le pays la Tour - Magne : elle est située au bout de l'enceinte de la ville sur la montagne , & est encore un reste des Romains. On dit dans le pays , que c'étoit le lieu où l'on gardoit le trésor public ; mais les gens plus savans prétendent que c'est un sépulchre de quelque grand homme , parce qu'on en voit encore plusieurs comme celui-là. Cette tour est de

figure octogone, & est à demi-ruinée. Nous finîmes par voir la citadelle qu'on a bâtie dans les derniers tems pour contenir les nouveaux convertis, fort puissans en cette province, & surtout dans cette ville.

Nous en partîmes, le jeudi 3, à huit heures, & nous allâmes dîner à Beaucaire, dernière ville du Languedoc, qui est située sur le Rhône à quatre lieues de Nîmes, & nous y couchâmes.

Le vendredi 4, nous partîmes de Beaucaire à huit heures : nous passâmes à pied le pont du Rhône, qui n'est que de bateaux ; ce sont deux ponts qui sont à deux ou trois cents pas l'un de l'autre, & qui sont joints dans le milieu de la rivière par une chaussée de pierre, qui est de même sens que le courant.

En sortant du pont, nous entrâmes en Provence, dont le gouver-

HISTORIQUES. 187
neur est monsieur le duc de (a) Vendôme, & l'intendant monsieur le

(a) Louis-Joseph, duc de Vendôme, &c. pair & général des Galeres, chevalier des ordres du roi, & de la toison d'or, généralissime des armées en Catalogne, & de celles d'Espagne, & l'un des plus grands capitaines que la France ait eu, mourut sans postérité à Vinsrotz, dans le royaume de Valence, l'onze de juin 1712, âgé de cinquante-huit ans. Pendant sa vie, on lui avoit rendu en Espagne les mêmes honneurs qu'aux infants. On les lui continua après sa mort; il fut inhumé au monastère de l'Escurial, dans le tombeau des infants d'Espagne. Il étoit petit fils de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henry IV, roi de France, & de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, femme séparée par arrêt, pour cause d'impuissance d'avec le seigneur de Liancour. Il étoit fils de Louis de Vendôme, duc de Mercœur, &c. qui après la mort de Laure Mancini sa femme, fut créé cardinal, & appelé le cardinal de Vendôme. Celui qui a donné lieu à cet article, revenant un jour à Paris, après de grandes victoires. Mademoiselle de la

Bret , aussi premier président du parlement d'Aix. Monsieur de Grignan (a) y commande présentement. Nous passâmes devant la porte de Tarascon , qui est la première ville de Provence , située vis-

Force lui chanta ce couplet , sur l'air de la chanson , que Henry IV fit autrefois pour sa bisayeule.

Le fils de Gabrielle ,
 Revient donc en ces lieux ;
 Une gloire nouvelle ,
 Le rend égal aux Dieux :
 Les cœurs sur son passage ,
 Sont aujourd'hui ;
 Et c'est le seul hommage ,
 Digne de lui.

(a) Louis-Provence-Adhémar de Monteil , connu sous le nom de marquis de Grignan , est mort en 1704 , & son illustre maison a péri en lui. Il étoit fils de François Adhémar de Monteil , comte de Grignan , chevalier des ordres du roi , lieutenant général , & commandant en Provence , & de Françoise de Sévigné , fille de la célèbre marquise de Sévigné ,

à-vis de Beaucaire : nous allâmes dîner à Boisverd , qui en est à quatre lieues ; ensuite nous traversâmes la crau d'Arles, qui est une plaine d'une très-grande étendue & toute couverte de pierres. On y fait paître les moutons , & on en tire par-là un gros revenu. Il fait toujours un grand vent dans cette plaine aussi-bien que le long du Rhône. Nous arrivâmes à trois heures & demie à Salon, petite ville à sept lieues de Tarascon , située sur une montagne : en bas est un couvent de cordeliers , où on voit le tombeau de Nostradamus (a) ; & l'on dit dans le pays ,

(a) Michel Nostradamus , ou de Notre-Dame, fut médecin ordinaire de Henry II. Il étoit fils de Jacques Nostradamus , notaire à saint-Remi , petite ville du diocèse d'Avignon , & de Renée de saint Remi , c'est-à-dire , née à saint-Remi , comme c'étoit alors l'usage de se nommer. J'ai lu quelque part que René d'Anjou , roi de Jerusalem & des deux

qu'en mourant il avoit dit, qu'on trouveroit dans ce tombeau l'expli-

Sicules, & pénultième comte de Provence, avoit donné son nom à cette femme, qui étoit petite-fille de son médecin, & fille de celui de Jean, duc de Calabre, fils aîné de ce roi. L'exemple & les conseils de ses parens maternels, l'entraînèrent dès sa première jeunesse, dans l'étude de la médecine; & comme dans ce tems-là, cette science étoit inséparable de l'astrologie; il se livra plus particulièrement à cette dernière, dont son ayeul étoit plus entêté. Il étudia à Montpellier, & ensuite il alla à Toulouse & à Bordeaux. En 1555, il publia ses fameuses centuries, qui lui firent une si grande réputation, que le roi Henry II, voulut en voir l'auteur. Le comte de Tende, gouverneur de Provence, reçut ordre de l'envoyer à Paris; le roi fut si content de sa science, qu'il lui fit donner deux cens écus d'or, & qu'il l'envoya à Blois, vers les princes ses fils. Charles IX, l'un d'eux, passant en Provence en 1564, lui fit aussi des présens considérables. Nostradamus ayant épousé une fille de Salon en Provence, s'établit dans cette

cation de ses centuries : mais que celui qui l'ouvreroit, mourroit dans l'année, ce qui fait que personne n'a jamais osé faire cette épreuve.

Le samedi 5, nous partîmes de petite ville, qui depuis a passé souvent pour sa patrie. Il y mourut le 2 juillet 1566, âgé de soixante-deux ans & quelques mois. On prétend qu'il descendit tout vivant dans son tombeau, & qu'il s'y fit enfermer, avec une bonne provision de papier, de plumes & d'encre : mais cette fable est tombée, ainsi que les prophéties de l'auteur, qu'on ne regarde plus que comme des *rebus* de Provence. César Nostradamus voulut à son tour faire le prophète, séduit par l'exemple, & par la fortune qu'avoit faite Michel son père, dont nous venons de parler. Le fils, pendant le siège de je ne sai quelle ville, assura qu'elle ne périroit que par le feu. Afin que sa prédiction eut son effet, dans le moment de la prise de la ville, il se multiplia pour porter le feu par-tout. M. de S. Luc qui en fut averti, & qui en fut témoin, outré de colere contre ce misérable, poussa sur lui son cheval, & l'écrasa.

Salon à neuf heures , & nous arrivâmes sur les trois heures à Aix , qui est capitale de la Provence , & où il y a cinq lieues de Salon. Cette ville est une colonie Romaine. Elle fut bâtie par Sextius , qui la nomma *Aquæ Sextiæ* , à cause qu'il y avoit des eaux minérales en cet endroit. Elle est fort bien bâtie. En arrivant , on passe dans le cours , qui est assez long : des deux côtés sont de très-belles maisons , & deux rangées d'arbres. Il y a plusieurs fontaines jaillissantes dans les rues. On y avoit dressé des arcs de triomphe ; ce qui les embellissoit encore. L'archevêque , qui est monsieur de Cosnac (a) , n'y étoit pas alors.

(a) Daniel de Cosnac, étoit de la même maison , que Bertrand de Cosnac , évêque de Cominges , que le pape Grégoire XI créa cardinal en 1371. Daniel en arrivant à Paris , s'ouvrit de grandes entrées chez Armand , prince de Conti, frère

HISTORIQUES. 193

Le dimanche 6, nous entendîmes la messe à la cathédrale, & ensuite nous reçûmes les harangues du parlement, de la chambre des comptes, & des autres compagnies de cette ville. L'après-dînée, après avoir entendu vêpres aux peres de l'oratoire, nous allâmes dans une maison, dont les fenêtres donnent sur le cours, d'où nous vîmes un combat d'oranges. Il y avoit deux partis, l'un rouge & l'autre bleu, de cent cinquante hommes chacun,

du grand prince de Condé. Il fut un des grands promoteurs de son mariage, avec Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, ce qui lui valut peu après l'évêché de Valence, d'où il fut transféré à l'archevêché d'Aix. Il fut fait commandeur des ordres du roi en 1701, & mourut à Aix le 18 janvier 1708, dans sa quatre-vingt-unième année. Il étoit le doyen des prélats du royaume. On trouve dans les mémoires de l'abbé de Choisy, beaucoup de traits singuliers sur ce prélat.

qui s'attaquèrent en se frondant des oranges : le combat dura quelque tems indécis ; mais enfin les rouges eurent l'avantage , & repoussèrent les bleux bien loin hors du cours , sans qu'ils pussent leur résister davantage. Nous allâmes de-là à l'église du grand prieuré de Malthe , où nous vîmes un étendard fort grand , pris sur les Turcs , que le grand-maître de l'ordre y avoit envoyé. Nous y vîmes aussi plusieurs tombeaux des anciens comtes de Provence.

Le lundi 7 , nous partîmes d'Aix à huit heures & demie ; & après avoir marché toujours entre des montagnes couvertes de rochers , nous arrivâmes à midi à la Viste , qui est à quatre lieues d'Aix , & y dînâmes. Nous y trouvâmes monsieur le bailli de Noailles (a) , qui com-

(a) Jacques de Noailles , bailli de Mal-

mande les galeres, qui étoit venu au-devant de nous jusqu'en cet endroit. On découvre de-là la ville de Marseille, qui n'en est éloignée que d'une lieue, & qui est environnée d'une infinité de bastides, ou maisons de campagne; ce qui fait un fort bel effet. On voit aussi la rade & la grande mer. Après-dînée, nous montâmes à cheval malgré la pluie qui avoit duré depuis le matin, & nous avançâmes sur le bord de la rade pour la mieux voir. Elle est en forme de demi-cercle, & a environ deux lieues de large; à l'entrée sont les isles d'If, Pommegués

the, lieutenant général des galeres de France, & ambassadeur de la religion auprès du roi, mourut le 22 avril 1712. Il étoit fils d'Anne de Noailles, en faveur de qui le comté d'Ayen, fut érigé en duché pairie, par lettres-patentes du mois de décembre 1663, & de Louise Boyer, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche.

& Ratonneau, où font des batteries pour défendre cette entrée. La rade est aussi entourée de plusieurs batteries, que l'on fit faire lorsque la flotte des Hollandois & des Anglois étoit dans la mer Méditerranée, & qu'on appréhendoit qu'elle ne vînt bombarder Marseille. La ville est dans le fond de la rade, un peu plus à gauche, comme je dirai plus en détail dans la suite. Après avoir bien examiné cette situation, nous remontâmes en carrosse, & arrivâmes à la ville à trois heures & demie. Elle est fort belle & bien bâtie, surtout ce qui a été fait depuis trente ans. Les rues sont larges, & le cours garni de rangées d'arbres : mais les maisons n'en sont pas si belles qu'à Aix. Le gouverneur est monsieur de Forville, & l'évêque monsieur du Luc (a) ; il n'y étoit pas alors.

(a) Charles - Gaspard - Guillaume de
Le

Le mardi 8, nous allâmes à la messe à la cathédrale, & de-là au fort de saint Jean, qui défend la droite de l'entrée du port, comme la citadelle en défend la gauche. Dans le fond de la rade, & un peu à gauche, comme je l'ai déjà dit, est une petite anse qui s'étend aussi sur la gauche : mais l'entrée du port est précisément dans le fond. On ferme cette entrée par une chaîne : & elle est si étroite, que quand les galères en sortent, elles ne peuvent pas voguer, & levent leurs rames.

Vintimille, des comtes de Marseille du Luc, fut nommé en 1692 à l'évêché de Marseille, d'où en 1704, il fut transféré à l'archevêché d'Aix, d'où enfin il fut appelé en 1729 à celui de Paris, pour succéder à Louis Antoine de Noailles, cardinal, archevêque de Paris. M. de Vintimille y est mort le dimanche treize mars 1746, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il étoit le doyen des Prélats du royaume, & d'une très-bonne maison de Provence.

Le passage est du côté du fort de saint Jean (a), & est resserré par un pillier qui est au milieu de l'ouverture. Après avoir fait le tour du fort, nous montâmes dans une tour, d'où l'on découvre tout le port, qui est quarré long, & où l'on entre par un des bouts. Il est entouré de beaucoup de belles maisons à gauche, & dans le fond étoient les quarante galères du roi, & les vaisseaux marchands, avec les barques des pêcheurs, étoient sur la droite. Il ne se peut rien voir de plus beau, que le coup d'œil de ce port. Dès qu'on nous eut vu, les galères mirent toutes leurs flammes & pavillons, nous saluèrent trois fois de leur mousqueterie & de leur canon. Nous allâmes ensuite le long du port les voir de plus près, & nous entrâ-

(a) Ce fort a été bâti par Henry IV. On voit son chiffre, & les armes de Navarre, accolées sur la porte.

mes sur la réale, qui est une des plus grandes. L'après-dînée, nous allâmes au vieil arsenal, où nous vîmes la salle d'armes, qui est à gauche, belle & bien garnie. Nous visitâmes aussi les magasins, & nous vîmes deux galères qu'on construisoit, & qui étoient dans les formes. J'expliquerai dans la suite ce que c'est que ces formes, & à quel usage elles servent. Nous vîmes divers ateliers, & entre autres celui où l'on fait les rames. Nous montâmes ensuite dans un brigantin fort propre qui nous avoit été préparé, & nous fîmes le tour du port, pour voir les galères par devant.

Le mercredi 9, nous allâmes au nouvel arsenal, où l'on fait les toiles de chanvre & de coton, & où est la corderie, qui est très-longue. Nous entrâmes aussi dans un hôpital qu'on a établi pour les forçats invalides; ce qui leur fera d'un grand soulage-

ment. Nous visitâmes le reste des magasins de tout ce qui est nécessaire à une galère. On nous fit voir après un vieux corps de galère coupé en long : enforte que nous vîmes la manière dont le fonds de cale est rempli de toutes les choses qu'on y met, & l'ordre avec lequel elles y sont rangées. De-là, nous allâmes voir mettre une galère à l'eau, de la manière dont je vais l'expliquer. On la construit, comme j'ai déjà dit, dans la forme, qui est une espèce de galerie creusée en terre d'environ huit à dix pieds, & qui est séparée du port par une cloison de bois garnie de terre, enforte que l'eau n'y entre point. La galère étoit au milieu de cette forme, soutenue sur des pièces de bois. On commença alors à ouvrir la cloison en plusieurs endroits, afin que l'eau pût entrer dans la forme. A mesure que l'eau gagnoit la galère, les pièces de bois,

qu'il la soutenoient, tomboient d'elles-mêmes ; & enfin, au bout d'une demi-heure , la galère fut absolument à flot. Voilà ce que nous en vîmes : mais on dit, que quand la galère est ainsi à flot, on acheve de rompre la cloison, & qu'on la remorque dans le port avec les cacques ; c'est ainsi qu'on appelle les canots des galères. L'après-dînée, nous vîmes hors de la ville les quarante compagnies des galères, de cinquante hommes chacune, qui formoient cinq petits bataillons. Elles firent l'exercice, & ensuite défilèrent devant nous. Il ne se peut rien voir de plus beau que ces troupes : & si elles étoient habillées de bleu, elles feroient à comparer au régiment des Gardes. En rentrant, nous passâmes à une manufacture nouvellement établie, où l'on contrefait les étoffes de Perse, de Venise.

& de Gênes. Le soir, nous vîmes tirer le feu d'artifice de la ville au milieu du cours ; & durant une grande demi-heure, l'air parut toujours en feu.

Le jeudi 10, nous montâmes à cheval l'après-dînée, & nous allâmes avec monsieur de Vauban (a), qui étoit alors à Marseille, voir le projet qu'il a fait pour envelopper la ville. Nous montâmes de-là au

(a) Sébastien le Prêtre, marquis de Vauban, maréchal de France, & chevalier des ordres du roi, avoit commencé dès dix-sept ans à porter les armes dans la compagnie de monsieur de Montal, père de celui d'aujourd'hui, même il y déserta. Le goût qu'il avoit pour l'étude des fortifications, se manifesta bientôt en lui. Il s'appliqua dès sa jeunesse, à cette science. Il y fit des progrès qui lui ont mérité les honneurs auxquels il est parvenu, & qui rendront à jamais son nom recommandable. Il mourut à Paris le 30 mars 1707, âgé de soixante-quatorze ans.

château de Notre-Dame de la Garde (a), qui est à un quart de lieue de la ville, d'où on la voit avec son port, sa rade, les isles, & ses environs; ce qui fait encore un plus bel effet que de la Viste. Le soir, nous allâmes chez monsieur de Montmon, intendant des galères, qui nous donna une illumination & un feu d'artifice dans son jardin.

Nous ne fîmes rien du tout le vendredi 10; & nous devions partir le lendemain: mais comme nous avions eu dessein d'aller en mer sur les galères, & que le vent nous en avoit toujours empêchés, nous résolûmes d'y demeurer encore le samedi, pour voir si le tems ne nous seroit point plus favorable.

En effet, le lendemain samedi 11,

(a) Il y en a une description fort plaisante, dans l'ingénieux voyage de Chappelle & Bachaumont. Scudery en avoit été gouverneur.

le vent se calma tout-à-fait, & nous nous embarquâmes sur la réale à neuf heures, & fortîmes du port suivis de neuf autres galères, dont les trois premières étoient celles des chefs d'escadre. Nous commençâmes à aller par la droite, marchant toujours à la tête. Toutes nos galères étoient en colonne; & lorsque la réale faisoit une manœuvre, les autres la faisoient aussitôt. Il n'y avoit presque point de vent: mais comme il y avoit encore un peu de mer, beaucoup de gens se trouvèrent incommodés: nous eûmes une voile pendant un peu de tems que le vent nous fut favorable. Après avoir été environ trois lieues avant en mer, nous repliâmes à gauche, vîmes repasser en l'isle de Ratonneau à gauche, & celle de Pomme-gués à droite. Nous laissâmes aussi à notre droite le petit château d'If, qui est dans une troisième isle du même

même nom , & rentrâmes dans le port entre onze heures & midi. L'abord de la ville me parut plus beau du côté de la mer , que d'aucun autre. L'après-dînée , nous allâmes à la citadelle , dont monsieur de Beringhen (a) , premier écuyer , est gouverneur : nous descendîmes sur le bord de la mer , & nous entrâmes dans une chaloupe à l'endroit où l'on avoit préparé la pêche ; nous y prîmes plusieurs poissons avec des tridens ; car comme l'eau est fort claire , on les voit aisément au fond. Nous revînmes de-là à la citadelle , & , en attendant que la nuit fût venue , nous y jouâmes dans une es-

(a) Jacques - Louis de Beringhen , comte de Château-neuf , &c. , premier écuyer du roi , étoit aussi gouverneur du fort de saint-Jean , à Marseille. Il mourut le premier mai 1723. Monsieur le premier d'aujourd'hui , Henry-Camille , ci-devant chevalier de Malthe , est son fils.

pèce de loge qu'on y avoit fait préparer. Lorsque la nuit fut bien fermée, on donna un signal; &, en moins d'un demi-quart d'heure, toutes les galères furent illuminées: la proue, la poupe & la tente étoient chargées d'une si grande quantité de petites lampes, qu'on voyoit presque aussi clair dans le port qu'en plein jour. On fit une décharge de mousqueterie & de canon; & lorsque la fumée fut passée, on tira de dessus la rambade, ou château de proue de chaque galère, une quantité prodigieuse de fusées; ce qui faisoit un effet surprenant; car l'air étoit tout plein de jets de feu, & paroïssoit tout en feu lui-même; enfin on ne sçauroit en rien dire qui représente bien la beauté de ce spectacle, qui recommença par trois fois. lorsqu'on avoit fait une décharge de mousqueterie & de canon. Je puis dire, que dans tout

mon voyage, il n'y a point eu de jour où j'aie vu de plus belles choses que dans celui-là.

Le dimanche 13, nous partîmes de Marseille à huit heures & demie, dînâmes à Aubagne, petite ville qui en est à trois lieues; & ensuite après avoir passé les bois de Coignoux, où l'on marche entre des rochers & des précipices pendant près de trois lieues, nous arrivâmes à cinq heures au Bauffet, autre petite ville qui est à sept lieues de Marseille.

Nous en partîmes le lundi 14; & ayant passé à cheval les vaux d'Olioulles, où le chemin est ferré pendant une lieue entre des rochers, & où il y a aussi des précipices, nous arrivâmes à midi à Toulon, qui est à environ trois lieues du Bauffet. On avoit commencé de fortifier cette ville du tems de Louis XIII, & c'est le roi qui en a fait achever

les fortifications. Le gouverneur est monsieur de Chalmazel (*a*), & l'évêque monsieur de Chalucet (*b*). François I y fit faire un port; & depuis environ vingt ans, le roi y en a fait faire un nouveau beaucoup plus grand que l'ancien, mais qui

(*a*) Hubert - François de Talaru, de Chalmazel, de lieutenant colonel au régiment de Picardie, fut fait commandant à Toulon, & brigadier des armées en 1692. Il avoit épousé en 1681, Marie-Anne d'Ornaïson, sœur de Louis d'Ornaïson, marquis de Chamarande, lieutenant général des armées, ci-devant premier maître d'hôtel de la reine. Il s'est défait de cette charge, depuis quelques années, en faveur de monsieur le marquis de Chalmazel, son neveu.

(*b*) Armand-Louis Bonnin de Chalucet, évêque de Toulon, rendit de si grands services à la ville épiscopale, dans le tems qu'elle fut assiégée en 1707, par le duc de Savoye; qu'en reconnoissance, elle lui érigea un monument où ce fait est consacré. Ce prélat mourut en 1712.

n'est pas tout-à-fait si bon, parce qu'il y a beaucoup de vers, & qu'il n'y en a point dans l'ancien. Le vieux est à gauche, & le neuf est à droite. Ils sont séparés par une chauffée, & ont deux entrées différentes; il y a néanmoins une communication de l'un à l'autre; il y a, avant que d'entrer dans le port, deux rades, dont le mouillage est fort bon, & qui s'étendent toutes deux dans les terres sur la droite: la première, qu'on appelle la grande, a plus d'étendue, & est ouverte au Sud-Est; l'entrée de la seconde, qui est plus petite, est flanquée de plusieurs batteries qui se croisent, pour empêcher les ennemis d'y entrer. La ville & le port sont à gauche, en sorte que de la ville on ne voit point l'entrée de la grande, mais seulement de la petite. Tous les vaisseaux du monde pourroient tenir, à ce que je crois, dans ces deux rades, & même avec

facilité. Sur la gauche (a), de l'entrée de la grande rade, sont les isles d'Hyerès, que l'on découvre quand on est environ au milieu de la petite. L'après-dînée, nous allâmes voir le port. Dans le vieux sont les vaisseaux déarmés; dans le neuf, qui n'est achevé que depuis six ans, il n'y en avoit que deux armés : car on n'y tient point les vaisseaux ordinairement, à cause des vers, comme je l'ai déjà dit. Il y en avoit aussi d'armés dans la rade, qui venoient de porter des troupes en Italie, & qui n'étoient pas encore rentrés dans le port.

Nous vîmes premièrement lancer un vaisseau à l'eau. Il étoit sur le chantier, soutenu sur des pièces de

(a) Le prince a fixé la droite & la gauche, par rapport à la position où il étoit, regardant le midi. Ces isles sont à la droite de l'entrée de la grande rade, par rapport à ceux qui l'embouchent.

bois, & les deux côtés étoient posés sur des coins de bois; enforte néanmoins que la quille ne touchât à rien, & le tout étoit sur une coulisse. Après qu'on eut ôté les pièces de bois, & qu'on eut ébranlé le vaisseau avec des capestans, il marcha sur la coulisse avec tous les coins, qui le quittèrent à mesure qu'il entra dans l'eau. Le feu prit à la coulisse par la violence du frottement : la même chose arrive toujours en pareille occasion. On avoit attaché un cable à la poupe, pour empêcher que le vaisseau n'allât trop loin : car sans cela, il auroit été choquer les autres vaisseaux qui étoient vis-à-vis. Nous allâmes de-là à l'arsenal, qui est à la droite du nouveau port, & qui est magnifique : mais il n'est pas encore achevé. Nous vîmes la corderie, qui est une triple voûte, à deux étages, fort longue, & où l'on fit devant nous un cable

de vingt-deux pouces de circonférence ; nous vîmes aussi les forges , les magasins de fil pour faire les cordages , & ceux de goudron ; puis nous vîmes assembler un mât , qui est composé de cinq pièces : la principale , qui est au centre , & sur laquelle on emboîte les autres , s'appelle la mèche ; ensuite quand on y a joint les quatre autres pièces , on les affermit avec des cercles de fer & des cordages , & l'on goudronne le tout , afin que cela tienne ferme ; que le hâle ne le fatigue pas , & que la pluie n'y pénètre point. Nous finîmes par voir le magasin de l'artillerie , qui tient un assez grand espace de terrain , sans que l'on voie que des piles de canons , de mortiers , de bombes & de boulets.

Le mardi 15 , nous vîmes commencer une épreuve de tirer un vaisseau hors de l'eau , pour le mettre sur le chantier. Cela fut imaginé &

exécuté par monsieur de Langeron (a) ; & le soir, il étoit absolument hors de l'eau, enforte qu'on pouvoit y travailler, comme quand il étoit neuf. Nous vîmes ensuite la chaudière où l'on trempe les cables dans le goudron une demi-heure durant, & les étuves où on les fait sécher : ensuite nous vîmes aussi les magasins des voiles, des poulies, des cordages, & de beaucoup d'autres choses nécessaires aux vaisseaux. Cela nous mena jusqu'à la chaîne du nouveau port. On a fondé la jettée qui la resserre dans la mer même, & il y a en cet endroit trente-deux pieds d'eau. L'après-dînée, nous allâmes voir la fonderie ; le fourneau où l'on fond le métal, qui n'étoit pas allumé alors, les moules des pièces & des mortiers, la manière dont on

(a) Il étoit lieutenant général des armées navales, de même que monsieur de Nesmond, dont on va parler.

les fait, & comment on y coule les pièces. Nous en vîmes aussi réparer une qui venoit d'être tirée du moule.

Le mercredi 16, nous montâmes à cheval ; & malgré la pluie, nous fîmes le tour de la ville par dehors, pour en voir les fortifications ; ensuite nous vîmes la nouvelle boulangerie, où l'on fait le pain & le biscuit des équipages & des soldats, puis nous vîmes les troupes des vaisseaux qui demeurent à Toulon & dans les lieux voisins, à quatre ou cinq lieues à la ronde. Il y avoit trente compagnies de cinquante hommes chacune, commandées par le marquis de Nesmond, lieutenant-général, & qui formoient trois bataillons. Ces troupes sont fort belles, & ressemblent fort au régiment du roi. Nous rentrâmes ensuite, & vîmes sur la place la compagnie des gardes de la marine, qui est aussi belle que les mousquetaires, & qui

fait l'exercice avec une grande justesse. L'après-dînée, nous vîmes la joute sur l'eau; ce sont des matelots qui se poussent avec des bâtons (a), & le plus fort jette le plus foible dans l'eau; ils sont sur des batteaux, qui font force de rames l'un contre l'autre, ce qui rend le choc fort rude. Pendant ce tems, nous vîmes chauffer un vaisseau. On le panche enforte qu'on lui voye la quille, &

(a) Cette sorte de bâtons, dont les jouteurs sont armés, porte environ six pieds de longueur, & l'extrémité qui doit appuyer sur les assaillans, est terminée par une petite planche ronde d'environ un demi-pied de diamètre. On les appelle *targues*, dans les ports de Provence, & *lances* à Paris, où j'ai vu quelquefois de ces sortes de combats sur la seine. Je crois pourtant avoir remarqué que ces lances sont un peu différentes de la description que j'en viens de faire, en ce que l'extrémité, qu'on peut appeller le bouton, m'a paru fait du même morceau, que le corps de la lance.

alors on allume sur un radeau, qui est auprès, beaucoup de fagots; en sorte que le feu consume tout ce dont il étoit enduit, pour mieux aller à la mer: alors on le visite, & quand il a été bien calfaté, on remet par-dessus la même composition, qui fait qu'il glisse mieux contre l'eau.

Le jeudi 17, nous montâmes en chaloupe entre neuf & dix heures: nous sortîmes du port, & nous allâmes voir tirer des bombes d'une galiotte qui étoit dans la petite rade; de-là, nous allâmes dans la grande, & nous y vîmes deux vaisseaux à la voile, qui firent en une heure de tems, toutes les manœuvres qu'ils pouvoient faire en aussi peu de tems, & dans un lieu aussi étroit. Après avoir fait le tour de la rade, nous rentrâmes dans le port, & nous vîmes en passant mâter un vaisseau. On élève, avec des machines, le mât au-dessus du vaisseau, & on le

met en un moment dans sa place avec beaucoup de facilité. L'après-dînée, nous allâmes voir le Tonnant, vaisseau de quatre-vingt-seize canons, & de trois ponts & demi. Nous visitâmes tous les ponts, & nous remarquâmes ce que l'on pouvoit voir du fond de calle, par les endroits par où l'on y descend; ensuite on fit devant nous l'exercice du canon, qui se fait avec autant de facilité que celui du mousquet; puis étant montés sur la dunette, nous vîmes appareiller comme si on alloit mettre à la voile. On déferla & on déborda les voiles, puis on les changea, comme lorsque le vent change; & enfin on les cargua & on les ferla, comme lorsqu'on a jetté l'ancre. Avant que nous fussions entrés dans le vaisseau, & après que nous en fûmes sortis, il nous salua de sa mousqueterie & de son artillerie. Le soir, nous vîmes le feu d'artifice qui étoit

préparé autour du nouveau port. On jeta une grande quantité de fusées & de bombes de carton pleines d'artifice, qui firent un fort bel effet. Il y avoit un théâtre illuminé au milieu de l'eau, & Neptune devoit paroître sur un char, suivi de monstres marins, jettant du feu & de l'artifice : mais tout cela ne parut que de loin, & ne réussit pas comme on l'avoit espéré. Il n'y a rien qui marque plus la grandeur du roi, que ce que nous avons vu à Marseille & à Toulon, & rien qui mérite mieux d'être vu un peu à loisir.

Nous repartîmes de Toulon le vendredi 18; &, ayant repassé à cheval les vaux d'Olioules, nous dînâmes à l'hôtellerie du bois de Coignoux, qui en est à quatre lieues, & nous arrivâmes sur les cinq heures à Aubagne, d'où nous partîmes le lendemain, samedi 19, à huit heures. Nous passâmes à la petite ville

de Roqueveyre, qui en est à une lieue ; & ayant dîné à la Pomme, hôtellerie qui en est à deux, nous arrivâmes à quatre heures à Aix, à cinq lieues d'Aubagne, après avoir marché une partie de la journée entre des rochers & des précipices.

Le 20, dimanche des rameaux ; j'entendis la grande messe à l'église cathédrale, & vêpres dans celle des pères de l'oratoire. Mon frère de Berry eut un peu de fièvre pendant ce jour, & ne sortit point de sa chambre.

Nous partîmes d'Aix, le lundi 21, à midi, & nous arrivâmes à quatre heures à Lambesc, qui est une ville qui en est à trois lieues. C'est en ce lieu que se tiennent les états de Provence. Nous en partîmes le mardi 22 à neuf heures, & nous dînâmes à Mallemort, bourg qui en est à deux lieues ; ensuite nous passâmes la Durance sur des batteaux, & nous en-

trâmes de l'autre côté dans le comtat Venaissin, qui appartient au pape. Monsieur de San-Vitali, vice-légat d'Avignon, nous y salua : nous arrivâmes à trois heures à Cavaillon, petite ville à quatre lieues de Lambesc. Nous fûmes harangués le soir par l'évêque, qui s'appelle de Sade (a), & ensuite par les états du comtat, ayant à leur tête les évêques de Carpentras, de Cavaillon & de Vaison.

Nous partîmes le mercredi 23 à

(a) La maison de Sade est fort distinguée dans le comtat d'Avignon. La belle Laure, que les vers de Petrarque, son amant, rendent immortelle, en étoit sortie. Le prélat dont il s'agit ici, s'appelloit Jean-Baptiste de Sade de Mazan. Il avoit été fait évêque en 1665, & il est mort le 19 décembre 1707. Il étoit fils de Jean-Baptiste de Sade, seigneur de Mazan, gouverneur héréditaire du château de Vaison, mestre de camp de cavalerie, dans le comtat Venaissin, & de Diane de Simiane.

neuf

neuf heures : nous dînâmes à Caumont, village qui en est à deux lieues, & nous arrivâmes, vers les deux heures & demie, à la porte d'Avignon, à quatre petites lieues de Cavaillon. Cette ville est située sur le Rhône, & est la capitale du comtat Venaissin.

Le pape Clément VI l'acheta de Jeanne I (a), reine de Naples, en 1348. Les papes y demeurèrent quelque tems depuis, & ensuite, pendant le schisme, Avignon fut le siège de plusieurs Papes (b). L'ar-

(a) Elle étoit en même tems comtesse de Provence. Elle vendit au pape le comtat, du consentement de Louis de Tarente son mari, pour la somme de quatre-vingt mille florins, à condition en outre, que le pape aideroit la reine à recouvrir ses états, dans lesquels elle fut rétablie en 1352 ; mais en 1382, elle mourut tragiquement, ou étranglée, ou étouffée. Elle n'étoit âgée que de cinquante-huit ans.

(b) Gregoire XI, à la persuasion de
Tome II. T

chevêque, qui s'appelle Fiefque (a), étoit alors à Rome quand nous y fûmes.

La compagnie des chevaux-légers (b) du pape vint nous recevoir

sainte-Catherine de Sienne, rétablit le saint siége à Rome, d'où il avoit été transféré depuis l'année 1308.

(a) C'est le nom de l'une des plus grandes maisons de Gênes. Il en vint une branche s'établir en France, où elle a fait un rôle considérable. Scipion de Fiefque, comte de Castellan & de Savagne, fut chevalier d'honneur de la reine Catherine de Medicis, à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir, par Magdeleine de Medicis, femme d'Alphonse Strozzi. Cette branche a fini en 1708, par la mort de Jean-Louis de Fiefque, comte de Lavagne. L'archevêque d'Avignon s'appelloit Laurent. Il fut ensuite archevêque de Gênes, nonce extraordinaire en France, & enfin cardinal en 1706.

(b) C'étoit le marquis Maldachini qui la commandoit. Il avoit le titre de général de la cavalerie du pape, dans le comtat; & cette cavalerie ne consiste qu'en une

à un quart de lieue de la ville , & marcha devant le carrosse. Nous descendîmes avant que d'entrer , & nous mêmes pied à terre dans une loge faite exprès , où les consuls nous présentèrent les clefs. Nous passâmes ensuite sous plusieurs arcs de triomphe que l'on avoit dressés , & nous arrivâmes enfin au château , qui est le palais des papes où nous étions logés. Nous allâmes peu de

compagnie de cinquante maîtres. Ce général, qui avoit près de quatre-vingt-ans , n'avoit jamais monté à cheval , aussi fit-il à monseigneur le duc de Bourgogne , ce plaisant compliment , avec son accent italien : *Monsignour , vous avez mon poucelage*. Il étoit frère du cardinal François Maldachini , dont le pape Innocent X disoit : *è più bruto di me* ; & tous les deux étoient neveux de la fameuse dona Olimpia Maldachini , qui força , pour ainsi dire le pape , à honorer de la pourpre , son cher neveu François , qu'elle ne trouvoit pas si laid.

tems après à l'office des ténèbres dans l'église cathédrale.

Le 24 , jeudi saint , nous entendîmes la grande messe & les ténèbres dans la même église ; l'après-dinée , le vice-légat eut audience , en qualité de nonce du pape , & nous présenta à chacun un bref de sa sainteté : les consuls de la ville nous présentèrent aussi des médailles d'or , ainsi que les députés du comtat l'avoient fait à Cavaillon , comme j'avois oublié de le dire. Le soir , nous vîmes passer la procession des pénitens , qui , toute cette nuit , vont , en plusieurs bandes distinguées par différentes couleurs , visiter toutes les églises de la ville. Le 25 , jour du vendredi saint , nous entendîmes encore l'office du matin & celui des ténèbres à la cathédrale.

Le 26 , samedi saint , nous enten-

dîmes la grande messe dans la même église, & les complies dans celle des célestins, qui a été fondée par le roi Charles VI.

Le dimanche 27, jour de pâques, nous entendîmes encore la grande messe, le sermon & vêpres à la cathédrale.

Le lundi 28, nous partîmes d'Avignon à onze heures, & nous arrivâmes à trois & demie à Caderouffe, qui en est à quatre lieues. Le vice-légat nous y suivit, parce nous étions encore sur les terres du pape.

Le mardi 29, nous partîmes à neuf heures, & allâmes passer la petite rivière d'Egue, sur un pont à un quart de lieue de la ville d'Orange, qui est à une lieue de Caderouffe. On voit du chemin l'arc de triomphe que Marius (a) fit bâtir après avoir vaincu les Cimbres &

(a) Je crois qu'il fut élevé en l'honneur de Marius & de Lucatius.

les Teutons, peuples qui étoient venus du nord , & avoient inondé cette partie de la France , & même la Lombardie. Il est encore presque entier. Nous dînâmes au village de Mornas , qui est à trois lieues de Caderouffe , & ensuite nous montâmes à cheval , pour aller voir le pont Saint - Esprit , qui est sur le Rhône , à une demi-lieue à gauche du chemin. Il est de vingt arches toutes fort larges , & il est très-élevé par le milieu. Il fait toujours de très-grands vents le long du Rhône , & particulièrement en cet endroit. La ville du Saint-Esprit , qui est de l'autre côté du Rhône , est du Languedoc. Nous arrivâmes à quatre heures à Boulene , petite ville à cinq lieues de Caderouffe.

Nous partîmes de Boulene , le mercredi 30 , à huit heures , & le vice - légat y prit congé de nous. Après une lieue de chemin , nous

entrâmes en Dauphiné, dont le gouverneur est monsieur le duc de la Feuillade (a), & l'intendant mon-

(a) Louis d'Aubusson, duc de la Feuillade, lieutenant général des armées, & ambassadeur à Rome, & maréchal de France, au retour de son ambassade, mourut le 29 de janvier 1725. Il étoit fils de François, duc de la Feuillade, pair & maréchal de France, mort en septembre 1691. Ce fut ce dernier qui fit construire la place des victoires, & qui obligea ses héritiers à perpétuité, à l'entretenir. Comme il étoit colonel des gardes-françoises, il voulut que tous les jours, une compagnie de ce régiment, y allât monter la garde. En y arrivant, les officiers saluoient la statue de l'esponton : mais cette cérémonie ne subsista pas long-tems. Plusieurs personnes ont entendu dire comme moi, qu'il avoit été pratiqué du couvent des petits peres, jusqu'au-dessous de la figure du roi, une petite voûte souterraine, qui se terminoit à un lieu quarré, dans lequel on prétend qu'on a dit la messe dans les commencemens. Les quatre angles de cette place, étoient autrefois décorés chacun d'un groupe de trois

fieur Bouchu. Nous arrivâmes à deux heures & demie à Montelimart, petite ville à cinq lieues de Boulene. Elle est située sur une rivière très-petite, appelée le Robiou, qui se jette dans le Rhône à un quart de lieue de la ville, & qui est fort sujette à se déborder.

Nous partîmes de Montelimart, le jeudi 31, à huit heures : nous dînâmes à Lauriol, autre petite ville qui en est à quatre lieues ; ensuite nous passâmes la Dromme, rivière aussi sujette à se déborder que le Robiou, sur un pont de bateaux qui avoit été fait exprès, & nous

colonnes de marbre, posées en triangle ; chaque groupe étoit surmonté d'un grand fanal de bronze, doré d'or moulu, destiné à éclairer la place pendant la nuit. On cessa de les allumer, en vertu d'un arrêt du conseil d'état, du 20 avril 1699 ; & ces quatre groupes de colonnes, ont été détruits en vertu de l'arrêt du conseil du 23 octobre 1717.

arrivâmes

arrivâmes sur les quatre heures à Valence, qui est à sept lieues de Montelimar. La situation de cette ville est fort agréable, & le Rhône, qui passe au pied, coule dans de belles prairies; de l'autre côté, sont les montagnes de Vivarais, sur lesquelles on voit le château de Crussol, qui est ruiné, & sur la droite sont les montagnes même de Dauphiné.

Nous y séjournâmes le vendredi premier avril, & l'après-dînée, nous allâmes à une maison, nommée Plaisance, à une demi-lieue de la ville, où nous trouvâmes quelque gibier à tirer, & où on nous donna une belle collation. On découvre de cette maison la ville, le Rhône & les montagnes de part & d'autre; ce qui fait une vue fort agréable.

Nous partîmes de Valence, le samedi 2, à onze heures, & nous allâmes coucher à Romans, qui en est à trois lieues, sur la rivière de

l'Isère, que l'on y passe sur un pont : elle est d'une rapidité extraordinaire, & l'eau en est toujours noire, parce qu'elle prend sa source dans des mines d'ardoise. Nous fûmes logés dans la maison de l'abbé de Lesseins, qui est toute peinte en dehors; & le soir, on tira un feu d'artifice. Nous partîmes de Romans, le dimanche 3, à onze heures, & nous arrivâmes à trois à Saint-Marcellin, petite ville qui en est à quatre lieues; il neigea pendant une grande partie de la journée.

Nous en partîmes, le lundi 4, à sept heures, & nous dînâmes à Moirans, qui en est à quatre grandes lieues. La neige, qui avoit duré toute la nuit précédente, continua encore tout le matin & une partie de l'après-dînée. Nous arrivâmes à cinq heures à Grenoble, qui est à trois lieues de Moirans. On ne voit cette ville que quand on y est; parce

qu'elle est cachée entre des montagnes. En y entrant , on passe l'Isère sur un beau pont de pierre. La ville n'est pas fort grande : elle est néanmoins la capitale du Dauphiné. L'évêque est monsieur le cardinal le Camus (a).

Le mardi 5 , nous séjournâmes , & nous allâmes à la messe à la cathédrale , où nous fûmes complimentés par le cardinal ; & ensuite le parlement & les autres compa-

(a) Ce prélat se nommoit Etienne , & il étoit fils de Nicolas le Camus , conseiller au grand conseil , procureur général de la cour des aydes , & intendant d'armée. Il fut fait évêque , prince de Grenoble ; & en 1686 , le pape Innocent XI , de son propre mouvement , le fit cardinal. Egalemant recommandable par son érudition solide , & par la sainteté de ses mœurs , il mourut âgé de soixante-seize ans , en 1707 , après une résidence de trente-six ans , qu'il ne viola que depuis sa promotion au cardinalat , à l'occasion de deux conclaves.

gnies nous haranguèrent aussi. Le soir, nous vîmes tirer un feu d'artifice sur la rivière ; il fit encore grand froid tout le jour, & tomba plusieurs fois de la neige. Nous séjournâmes encore le lendemain mercredi 6, & nous en repartîmes le jeudi 7 à huit heures : nous revînmes dîner à Moirans, & coucher à la Frette, méchant village à six lieues de Grenoble, où nous arrivâmes sur les trois heures. Nous en repartîmes le lendemain, vendredi 8, à huit heures ; nous dînâmes à Artas, village qui en est à quatre lieues, & arrivâmes à trois heures & demie à Erieu, petite ville qui en est à six.

Le samedi 9, nous partîmes d'Erieu à neuf heures, & nous arrivâmes à trois heures à Lyon, qui en est à quatre lieues. Cette ville est située sur la Saône, qui la traverse : le Rhône, qui vient du lac de Genève, passe au pied des murailles,

& la Saône s'y jette en sortant de la ville. Elle est toute en amphithéâtre, & l'abord en est fort beau. Elle est capitale du Lyonnais, & se dit la seconde du royaume. Monsieur le maréchal de Villeroi (a) en est gouverneur, & l'archevêque, qui se dit primat des Gaules, & est reconnu par trois autres archevêques, est monsieur de Saint-Georges (b). La

(a) François de Neuville, duc de Villeroy, pair, & premier maréchal de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur de sa personne, général de ses armées, ministre d'état, chef du conseil royal des finances, &c. mourut à Paris le 20 juillet 1730.

(b) Claude de saint-Georges, archevêque de Lyon, fut d'abord comte de S. Jean, & agent général du clergé. Il fut désigné évêque de Mâcon en 1682; de Clermont en 1684, & ensuite archevêque de Tours: mais il ne put prendre possession d'aucun de ces sièges, n'ayant pu obtenir ses bulles, à cause du différend qui étoit entre le pape, le roi & le clergé de

ville est fort ancienne & d'un très-grand commerce. Nous traversâmes le fauxbourg de la Guillotière, qui est fort long, & où nous trouvâmes beaucoup de carrosses qui étoient venus au devant de nous ; ensuite nous passâmes le Rhône sur un pont de pierre, & nous fûmes complimentés, à la porte de la ville, par le prévôt des marchands. Nous traversâmes ensuite la place de Bellecour (a), qui est la plus grande & la

France. Il y avoit un peu contribué, par sa conduite dans son agence. Innocent XI refusa des bulles à tous ceux qui avoient assisté à l'assemblée de 1682 ; mais enfin les affaires s'étant accommo-dées, il fut sacré le 28 novembre 1693, & il mourut en 1714. Il s'étoit donné bien des mouvemens, pour rendre l'église de Rouen, sujette de celle de Lyon ; mais il perdit sa cause au conseil privé.

(a) On l'appelle aujourd'hui *la place de Louis-le-Grand*, depuis le 28 de décembre 1713, qu'on y a érigé une statue équestre à Louis XIV, au bruit du canon, & de la mousqueterie.

plus belle qui soit dans le royaume. Les rues & la place étoient garnies de compagnies de marchands sous les armes ; nous fûmes logés dans une maison, dont la vue donnoit sur la place dont je viens de parler.

Le dimanche 10, nous passâmes la Saône sur le pont de bois qui est le plus proche de son embouchure, & nous entendîmes la grand'messe, qui fut célébrée, en cérémonie, par l'archevêque, & qui dura près de deux heures. L'après-dînée, nous allâmes à vêpres à l'abbaye d'Ainay, qui est située dans la pointe entre les deux rivières ; & ensuite nous vîmes tirer de l'arc un oiseau, qui est sur le haut d'un mât, & nous y tirâmes même quelques flèches : puis nous allâmes dans une maison, dont la vue est sur la Saône, & nous vîmes la joute sur l'eau. Les quais, le pont de bois & celui de pierre, qui est plus haut, étoient tous remplis

de monde ; ce qui faisoit un fort beau spectacle. Quand la nuit fut venue , on tira un feu d'artifice , qui fut fort beau , & où toutes les décorations brûlèrent dans le milieu de la rivière. Il n'y a qu'en cette ville qu'on ait accoutumé de faire tout brûler.

Le lundi 11 , nous allâmes entendre la messe aux carmelites , qui sont à mi-côte du même côté que Bellecour , & nous visitâmes la maison. Madame de Villeroi , fille du maréchal , en est prieure. L'après-dînée , nous vîmes tirer au blanc avec des carabines rayées , & nous y tirâmes nous-mêmes ; ensuite nous vîmes tirer l'oye sur la Saône. Il y a une corde tendue d'un côté à l'autre de la rivière , à laquelle est attachée une oye ; & c'est à qui l'enlevera le plutôt. On passe dessous avec des bateaux à force de rames , & on faist l'oye jusqu'à ce qu'on l'ait arra-

chée. Quelquefois celui qui la tient tombe dans l'eau, ne pouvant l'avoir ; ensuite il y a une cage pendue aussi à la même corde, que l'on tâche de rompre à coups de maillet : quand elle est ouverte, il en sort beaucoup de canards, & les bateliers se jettent à la nâge après, parce que les canards sont à ceux qui les prennent.

Le mardi 12, nous allâmes à la messe au collège des jésuites, & ensuite nous vîmes leur bibliothèque, qui est fort belle & fort curieuse. L'après-dînée, nous allâmes à l'hôtel de ville, où nous vîmes travailler les étoffes d'or ; puis nous vîmes aussi la manière de dorer l'argent, & de le filer pour l'employer. Quand on commence à passer la barre d'argent dans la filière, il faut que dix ou douze hommes tournent un capestan, & à la fin une femme le fait avec un rouet. On rend à la fin

cette barre menue comme des cheveux ; enforte que l'on dit , qu'elle tiendrait depuis Lyon jusqu'à Toulon. Nous allâmes de-là voir l'abbaye de saint Pierre , qui est sur la place même de l'hôtel de ville : madame de Chaulnes en est abbessé ; & c'est un très-grand & très-beau bâtiment.

Le mercredi 13 , nous nous embarquâmes sur la Saône , auprès de la porte d'Alincourt , à huit heures. On avoit fait partir , deux jours auparavant , la plupart des équipages , enforte qu'on mit sur des bateaux le peu qui restoit. Après avoir fait cinq lieues , nous passâmes sous les murailles de Trévoux , capitale de la principauté de Dombes , qui appartient à monsieur le duc du Maine. Nous laissâmes à notre droite la Dombes , puis la Bresse ; & à notre gauche le Lyonnais , le Forez , & enfin la Bourgogne. Nous arrivâmes

à sept heures du soir à Mâcon, qui est à douze lieues de Lyon. Nous débarquâmes à la droite de la rivière, & nous passâmes en carrosse le pont, pour entrer dans la ville, qui est à gauche. Nous entrâmes aussi en Bourgogne, dont le gouverneur est monsieur le Prince (a), & l'intendant monsieur Ferrand. L'évêque de Mâcon s'appelle de Tilladet (b). Nous nous rembarquâ-

(a) C'étoit alors Henry-Jules de Bourbon, prince de Condé, mort le premier d'avril 1709, ayeul de leurs alteſſes ſéréniffimes meſſieurs les comtes de Charollois, & de Clermont, & biſayeul du jeune prince de Condé.

(b) Ce prélat étoit Michel Caſſagnet, fils du marquis de Tilladet, & d'une ſœur du chancelier le Tellier. Il fut nommé en 1676 à l'évêché de Mâcon; & en 1682, à celui de Clermont; mais comme c'étoit en ce tems, que les cours de France & de Rome, n'étoient pas en fort bonne intelligence, il ne put obtenir ſes bulles, pour ce nouvel évêché. Il dit qu'il voyoit

mes sur la Saône , le lendemain jeudi 14 , à sept heures , par la pluie. Nous laifsâmes à gauche la ville de Tournus , qui est à six lieues de Mâcon , & nous arrivâmes à six heures à Châlons , qui en est à onze lieues. Avant que d'ariver à cette ville , la rivière , qui , depuis Lyon est assez droite , tourne beaucoup. L'évêque de Châlons est monsieur Felix (a). Il n'y a rien de plus beau que les environs de la Saône depuis Lyon ; & je ne crois pas que , dans tout notre voyage , nous ayions vu un plus beau pays.

bien par-là, que Dieu ne vouloit pas qu'on en changeât Il garda sa première église , jusqu'à sa mort.

(a) Henry Felix de Tassy , fils d'un premier chirurgien de Louis XIV , fut d'abord trésorier de la sainte chapelle de Vincennes. Il fut nommé à l'évêché de Digne , en septembre 1675 , d'où il fut transféré à celui de Châlons sur Saone , en juin 1677. Il y mourut l'onze de novembre 1711 , âgé de soixante-douze ans.

Nous partîmes de Châlons, le vendredi 15, à neuf heures, & arrivâmes à trois heures à Beaune, qui en est à six lieues. Cette ville est située au milieu des meilleurs crus du vin de Bourgogne. Nous en partîmes, le samedi 16, à neuf heures; & après avoir passé à Nuys, autre petite ville, qui en est à trois lieues, nous arrivâmes à trois heures à Dijon, qui est à sept lieues de Beaune. Nous traversâmes, en arrivant, le jardin de la Colombière, qui appartient à monsieur le prince; & ensuite nous passâmes par le cours, qui est fort long, & où il y a de beaux arbres. Nous entrâmes ensuite dans la ville, & nous allâmes loger dans la maison du roi (a), où est la salle des états, qui est grande &

(a) La maison ou le logis du roi, comme on l'appelle à Dijon, est dans une place en fer à cheval, dite *la place royale*. Au commencement de 1725, on y éleva sur un piédestal, une statue équestre

très-belle. La ville de Dijon est capitale du duché de Bourgogne. Elle n'est pas fort grande : mais le dedans en est beau. Elle est du diocèse de Langres (a) , dont monsieur de

de Louis XIV , fondue à Paris , sur le modèle de celle de la place de Vendôme , & par le même ouvrier. Elle a resté pendant un grand nombre d'années (j'ai entendu dire , au moins trente) à la Brosse , hameau de la paroisse de Venay , entre Auxerre & Noyers. On n'avoit pu la traîner plus loin ; & comme il ne se présentoit personne qui entreprit de la conduire à sa destination , on jugea à propos de l'entourer dans le champ , où elle avoit été déposée , d'un bâtiment de moëlons , couvert de Chaume. Enfin , au mois de mai 1722 , cette statue arriva à Dijon : mais il survint un nouvel inconvénient , quand il fut question de la guinder. L'architecte Morin , qui en fut l'entrepreneur , s'aperçut , quand sa charpente fut élevée , qu'il n'y avoit pas assez d'ouverture. Il fallut recommencer , & Morin en mourut de chagrin.

(a) Dijon n'est plus du diocèse de Langres. Il est lui-même évêché ; & l'abbaye collégiale de S. Etienne , est devenue une

Tonnerre (b) est évêque. Elle est environnée de grandes plaines, & il y cathédrale. Monsieur Jean Bouhier, en fut le premier évêque: il fut sacré en 1729. Il survint bientôt des contestations, entre le nouveau chapitre, & les religieux Bénédictins de l'abbaye de S. Benigne: il s'agissoit du pas dans les processions. Ces moines en avoient toujours eu les honneurs jusqu'alors: mais l'évêque vouloit qu'à l'avenir, ils fussent pour le clergé de sa cathédrale. Ces contestations formèrent un procès; & comme les Bénédictins ne demanderent plus qu'à marcher sur une même ligne, du côté gauche du clergé, comme il se pratique à Blois, depuis l'érection de l'évêché, leur demande leur fut accordée, par arrêt du conseil. C'étoit feu monsieur le duc (Louis-Henry de Bourbon, prince de Condé, mort à Chantilly, le 27 janvier 1740) qui avoit procuré l'établissement d'un siège épiscopal à Dijon, capitale de son gouvernement. On lui est encore redevable d'avoir fait ériger dans cette ville, une université, pour la faculté des droits. Les lettres-patentes d'érection, sont du 20 septembre 1723. Monsieur Bouhier, premier évêque, est mort en 1742.

(a) François-Louis de Clermont-Ton-

païe une petite rivière, qu'on nomme l'Ouche.

Le dimanche 17, nous séjournâmes & vîmes, à la Ste Chapelle, la Sainte Hostie que le pape Eugène IV donna à Philippe (a) le Bon ;

nerre, évêque, duc de Langres, étoit fils de Jacques de Clermont, comte de Tonnerre, & de Charlotte-Virginie de Flear, Dame de Pressins. Il étoit aumônier du roi, quand au mois de décembre 1695, il fut nommé à l'évêché de Langres. Le 23 juillet 1701, il fit dans l'église de St Denis l'éloge funèbre de MONSIEUR, Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Ce prélat mourut dans son Diocèse, le 12 mars 1724. Il faut prendre garde de le confondre avec son oncle, François de Clermont-Tonnerre, évêque, comte de Noyon. Ce dernier, qui étoit de l'académie françoise, & si connu par ses rodomontades, étoit mort dès le 15 de février 1701.

(a) Ce prince étoit le troisième du nom de Philippe. Il institua en 1429, l'ordre de la toison d'or. Cet ordre est composé de fusils, & de pierres à feu liés ensemble
duc

duc de Bourgogne , & qui est encore toute entière. On y voit les

ble , de façon que la pierre , comme étant frappée , jette des étincelles. Le mot étoit : *ante ferit , quam flamma micet* ; & au bout de la chaîne , pend la toison , ou peau de mouton d'or , avec cette inscription : *Præitium non vile laborum*. La grande maîtrise de cet ordre , est demeurée au roi catholique , par la mort de l'empereur Charles VI. Paul Colomier , page 126 , *Keimelia Litt.* rapporte que monsieur Vossius lui a dit , qu'il se souvenoit d'avoir lû dans une chronique Flamande , que ce prince (Philippe le bon) avoit institué l'ordre de la toison d'or , sur la rencontre qu'il avoit faite , d'un poil de sa maîtresse , qui étoit de couleur jaune , ce que confirme André Favin , *Théâtre d'honneur* , to. II. » D'autres , dit-il , disent que Philippe , » duc de Bougogne , gouvernant avec » beaucoup de privauté , une dame de » Bruges , douée d'une exquise beauté ; » & entrant un matin dans sa chambre , » trouva sur sa toilette , de la toison de » son pays d'en-bas , dont cette dame peu » soigneuse , donna sujet de rire aux gentils hommes , suivans dudit duc , qui

marques des coups qu'un Juif y avoit donnés, & on dit qu'il en sortit du sang. Le soir, on tira un feu d'artifice autour d'une grande place, en demi-cercle, qui est devant le château, & il réussit fort bien.

Nous partîmes de Dijon, le lundi 18, à sept heures; & à un quart de lieue de la ville, je quittai mon frère de Berry, & montai en chaise. Monsieur de Noailles y monta aussi. Je passai le val de Suzon; il y a une montée & une descente longues & roides, & qui est à trois lieues de Dijon. De-là, j'allai dîner à Chanceaux, qui en est à sept lieues; puis je passai la Seine, qui n'est qu'un très-petit ruisseau en cet endroit. De-là, je passai à Montbard,

» pour couvrir ce mystère, fit serment,
 » que tel se moquoit, qui n'auroit pas
 » l'honneur de porter un collier de l'ordre
 » de la Croix, qu'il désignoit d'établir,
 » pour l'amour de sa Dame. »

petite ville à sept lieues de Chameaux ; & je vins coucher à Noyers, autre ville à sept lieues de Montbard. J'y arrivai à quatre heures, & j'en repartis le lendemain, mardi 19, à huit heures. Je passai à Auxerre, qui en est à sept lieues, & dont l'évêque est monsieur Colbert (a). Cette ville est située sur la rivière d'Yonne. De-là, je passai à

(a) André Colbert, fils d'un conseiller, ensuite président au présidial de Reims. Cette branche étoit si éloignée de celle du grand Colbert, qu'il n'y avoit plus de parenté, puisque dans un procès qu'eut le père du ministre, sa partie adverse ayant refusé le président, celui-ci prétendit n'être point parent, & pouvoir connoître de l'affaire : il en connut effectivement. Les enfans du président cherchèrent depuis à se rapprocher du ministre, qui leur demanda d'où & de qui ils venoient, & qui leur objecta pour preuve, qu'ils n'étoient point de ses parens, que leur père avoit été juge dans une affaire qui regardoit le sien. Cependant il

Joigny , qui est à six lieues d'Auxerre ; & ensuite à Sens , à six lieues de Joigny , où j'arrivai à trois heures. Monsieur de la (a) Hoguette ,

voulut bien les aider de sa protection. André Colbert succéda en 1676 , sur le siège d'Auxerre , à Nicolas son oncle , sous qui il s'étoit formé aux travaux de l'épiscopat. Ce fut un prélat de mérite & appliqué : malgré ses bonnes qualités , il eut de grands démêlés avec son chapitre. Il est vrai qu'il gagna les procès qu'ils lui avoient intentés , & que les chanoines furent obligés d'aller lui demander pardon , avec de grandes soumissions. Il mourut le 19 de juillet 1704.

(a) Hardouin Fortin de la Hoguette , eut pour père un petit gentilhomme de Gascogne , auteur du testament qui porte son nom. Sa mere étoit sœur d'Hardouin de Beaumont de Péréfixe , précepteur de Louis XIV , & archevêque de Paris. La faveur de l'oncle fit valoir le mérite du neveu , qui vraisemblablement étoit en même-tems son filleul. Celui ci fut bientôt évêque de S. Brioux en 1675 , de-là transféré à Poitiers en 1680 , & enfin il devint archevêque de Sens en 1685 , & il

qui en est archevêque , m'y reçut dans sa maison , & m'y donna à souper. La ville de Sens est aussi sur la rivière d'Yonne.

Le mercredi 20, je partis de Sens à quatre heures & demie , vins

y mourut le 28 novembre 1715. Ce prélat a donné un exemple de modestie admirable , sur-tout dans un homme de son pays. A l'imitation du maréchal Faber , il ne se crut pas fait pour l'honneur que Louis XIV lui voulut faire , de l'associer à l'ordre du S. Esprit. Il a fait dans la cathédrale de Sens , une fort belle fondation ; c'est qu'à toutes les messes hautes qui s'y disent dans le chœur , au moment du *Memento* pour les morts , le sous-diacre s'approche du célébrant , & lui dit , *Memento , Domine, utriusque Harduini, pontificis*. Il a fait lui-même son épitaphe en ces termes. *Hic jacet Harduinus pontifex , qui vixit pacificè cum tribus capitulis Briocensi , Pictaviensi , & Senonensi. Orate pro eo ut Deum habeat pacificum*. Sans doute que le chapitre de Sens , en faisant réparer le carreau de son église , aura eu soin de conserver cette inscription.

dîner à Fontainebleau , où je fus à neuf heures ; & j'arrivai enfin à Versailles à deux heures après-midi. Mon frère de Berry , après avoir couché à Chanceaux , Montbard , Noyers , Auxerre , Joigny & Sens , y prit aussi la poste , & arriva à Versailles , le dimanche 24 , sur les trois heures.



TRAIT CURIEUX,

SUR

LA PUCELLE D'ORLÉANS,

*Rapporté par DONNEAU DE VIZE',
dans son mercure-galant.*

Du mois de novembre 1683.

» J' A V O I S toujours oui dire, que
» Charles VII, pour récompenser
» les services importants, rendus à
» l'état, par cette vaillante fille (a),
» avoit ennobli ses frères, & leurs
» descendans ; mais ce qui vient
» de tomber entre mes mains, don-
» ne sujet de douter, si ceux qui se
» disent nobles de ce côté-là, ne
» sont point de la race même de
» cette héroïne, que l'on prétend
» avoir été mariée, malgré le nom

(a) Jeanne d'Arc.

„ de pucelle , qu'on lui a toujours
 „ donné ; & qui par conséquent ,
 „ n'auroit pas été brulée à Rouen ,
 „ par les Anglois , comme le mar-
 „ quent toutes nos histoires. Ce sen-
 „ timent , quoique contraire à l'opi-
 „ nion publique , est appuyé sur
 „ deux témoignages rapportés par
 „ un homme très-digne de foi , &
 „ que son rare mérite , & sa pro-
 „ fonde érudition , ont rendu fa-
 „ meux. Je parle du pere Vignier ,
 „ prêtre de l'Oratoire , si estimé dans
 „ cette célèbre congrégation , & qui
 „ est mort en 1661 , âgé de 56 ans ,
 „ dans la maison de S. Magloire.
 „ Pour être persuadé qu'il ne donnoit
 „ point dans la bagatelle , il ne faut
 „ que lire l'éloge qu'en fait le pere
 „ d'Achery , dans sa préface du cin-
 „ quième tome de son grand ouvra-
 „ ge , intitulé : *Spicilegium* , & impri-
 „ mé à Paris , chez Charles Savreux ,
 „ en 1662. Après avoir fait connoître
 qu'il

» qu'il étoit né en Bourgogne, de
 » la noble & ancienne famille des
 » Vignier; il dit que dès l'âge de
 » trente ans, ses écrits lui avoient
 » acquis la réputation d'être un des
 » plus sçavans de l'Oratoire; qu'il
 » a donné au public quantité d'ou-
 » vrages, avec un très-grand tra-
 » vail; sçavoir, la généalogie des
 » seigneurs d'Alsace; un supplément
 » très-utile aux œuvres de S. Au-
 » gustin; une concordance françoise
 » des évangiles; & qu'il avoit été
 » surpris de la mort, lorsqu'il étoit
 » prêt à faire imprimer un très-beau
 » traité de S. Fulgence, inconnu
 » jusques ici; l'origine des rois de
 » Bourgogne; la généalogie des
 » comtes de Champagne, & l'his-
 » toire de l'église gallicane, pour les-
 » quels ouvrages il avoit employé
 » beaucoup d'années & de veilles,
 » & parcouru toute la France, la
 » Lorraine & l'Alsace. Il ajoute que

» ce qui étoit le plus fâcheux , c'est
 » qu'après sa mort , quelque envieux
 » de sa gloire , ou plutôt de l'avan-
 » tage des lettres , s'étoit emparé de
 » ses écrits , sans que ses héritiers
 » en eussent pu avoir connoissance.

Cet éloge fait connoître , que le
 pere Vignier ne doit pas être suspect ,
 dans les témoignages que vous al-
 lez trouver dans une lettre de
 monsieur Vignier son frère , dont
 je vous envoie la copie.

A M O N S I E U R

D E G R A M M O N T.

A Richelieu ce 2 novembre 1683.

*V*ous m'avez trouvé bien hardi ,
 monsieur , de vous dire que Jeanne
 d'Arcq , dite la pucelle d'Orléans ,
 n'a point été brûlée à Rouen. Vous
 m'estimerez encore plus téméraire au-

jourd'hui , de soutenir qu'elle a été mariée , qu'elle a eu des enfans , & que ceux qui descendent de cette illustre source , en font leur plus grande gloire. Je sçai tout ce que les historiens disent de la cruelle mort de cette héroïne , & je ne fais pas de doute , que ceci ne soit mis au nombre des fables. Peut-être aussi , qu'il se trouvera quelqu'un qui fera réflexion sur la force de mes preuves , & sur l'autorité de celui de qui je tiens une histoire si surprenante. Il n'étoit pas impossible au Dieu des armées , qui avoit envoyé miraculeusement la pucelle d'Orléans , pour délivrer la France , de l'oppression de ses ennemis , de la tirer aussi de leurs mains , après l'examen d'un sordide cochon , évêque de Beauvais , & de plusieurs Docteurs , canonisés-esclaves de la tyrannie Angloise. C'est ce qu'on peut insérer de ce que vous verrez dans la suite de cette lettre , & ce qui fit que les Ans

glois exposèrent aux flâmes en sa place , quelque malheureuse criminelle , pour ne jetter pas la terreur dans leurs troupes , si elles eussent sçu en liberté le bras qui les avoit mises tant de fois en fuite. Je vous ai déjà dit , monsieur , que le pere Vignier de l'Oratoire , mon frère , fut celui qui découvrit ce que les Anglois , & les François même , ont tâché d'étouffer. L'étroite amitié qu'il avoit liée avec monsieur Vignier , marquis de Ricey , son proche parent , le fit résoudre de faire avec lui , le voyage de Lorraine , où il alloit intendant de justice. Ce fut-là , qu'en passant dans toutes les villes , bourgs & villages , il mettoit en pratique , ce qu'il dit dans sa preface de la généalogie de la maison d'Alsace , s'informant soigneusement des antiquités , & particularités des lieux. Il fit dans Metz , une fort exacte recherche , qui ne lui fut pas inutile , pui que le bonheur lui fit tomber entre

les mains , un ancien manuscrit des choses arrivées en cette ville. Je l'ai vu , & je vous envoie la copie de l'extrait qu'il en fit faire à Nancy , par un notaire royal , & qu'il me donna quelque tems après son retour. Elle est en ces termes.

L'AN mil quatre cens trente-six , fut M^{re}. échevin de Metz , Phlin Marcou , & le vingtième jour de mai l'an dessus dit, vint la pucelle Jehanne , qui avoit été en France , à la Grange oz Ormes , près de S. Privé , & y fut amenée pour parler à aucun des sieurs de Metz , & se faisoit appeller Claude ; & le propre jour y vindrent voir ses deux frères , dont l'un étoit chevalier , & s'appelloit messire Pierre ; & l'autre Petit-Jehan , écuyer , & cuydoient qu'elle fust arse ; & tantôt qu'ils la virent , ils la cognurent , & aussi fit-elle eux. Et le lundi vingt & unième jour dudit

mois, ils amènent leur sœur avec eux à Boquelon, & lui donnent le sieur Nicole, comme chevalier, un rouffin au prix de trente francs, & une paire de houflés; & sieur Aubert Boule, un chaperon; & sieur Nicole Grognet, une épée. Et ladite pucelle, faillit sur ledit cheval très-habille-ment, & dit plusieurs choses au sieur Nicole. Comme donc il entendit bien que c'étoit elle qui avoit esté en France, & fut reconnue par plusieurs enseignes pour la pucelle Jehanne de France, qui amenet sacré le roy Charles à Reins; & vindrent dire plusieurs qu'elle avoit été arse en Normandie, & parloit le plus de ses paroles paraboles, & ne disoit ne fut ne ans de son intention, & disoit qu'elle n'avoit point de puissance devant la S. Jean-Baptiste. Mes quant ses frères l'eurent mené, elle revint tantôt en fête de Pentecoste, en la ville de Marnelle, en chief

Jehan Renat, & se tient-là jusqu'à environ trois semaines, & puis se partit pour aller à Nostre-Dame d'Alliance, le troisiéme jour; & quant elle volt partir, plusieurs de Mets l'allent voir à ladite Marnelle, & lui donnent plusieurs inelz, & ils cognurent que c'estoit la pucelle Jehanne de France. A donc ly donnet sieur Geoffroy dex un chlx., & puis s'en allait à Erlon, en la duché de Luxembourg, & y fut grande presse, jusqu'à ten, que le fils le comte de Wnenbourg la menet à Cologne, de costé son père, le comte de Wnenbourg, & l'aimoit ledit comte très-for. Et quant elle en vault venir, il ly fit faire une très-belle curasse, pour le y armer, & pris, s'en vint à ladite Erlon; & là, fut fait le mariage de monsieur de Hermoise chevalier, & de ladite Jehanne la pucelle, & puis après s'en vint ledit sieur Hermoise, avec sa femme

la pucelle, demeurer en Mets, en la maison que ledit sieur avoit devant sainte Seglenne; & se tinrent-là, jusqu'à tant qu'il leur plaisir aller.

L'article ci-dessus, est extrait d'un ancien manuscrit de certaines choses arrivées en la ville de Mets; & ce conformément le sein du souscript, notaire royal, demeurant à Nancy; cy mis pour témoignage, cejour d'huy xxv mars 1645. COLIN.

Le père Vignier n'auroit pas ajouté beaucoup de foi à ce manuscrit, s'il n'eût été fortifié par une preuve qu'il crut incontestable, & que je laisse au jugement des Savants. Comme il étoit fort aimé de toutes les personnes de qualité de Lorraine; il les visitoit souvent; & se trouvant un jour à dîner chez M. des Armoises, d'une illustre maison, & de l'ancienne chevalerie, il fit tomber la conversation

sur la généalogie de ce seigneur ; mais comme ce n'est pas toujours le fort des plus nobles , de bien connoître ceux dont ils sont descendus , il lui dit qu'il en apprendroit plus dans son trésor , que de sa bouche. Notre curieux ne demandoit autre chose. Aussi , le dîner ne fut pas plutôt achevé , qu'en lui mettant un gros troussseau de clefs entre les mains , on le conduisit à ce trésor. Il y passa le reste de la journée , à remuer quantité de papiers & de titres fort anciens. Enfin il trouva le contrat de mariage d'un Robert des Armoises chevalier , avec Jeanne d'Arcq , dite la pucelle d'Orléans. Je vous laisse à penser , monsieur , si le pere Vignier fut surpris de cette confirmation ; & quelle fut la joie de son hôte , quand il sut ce qu'il avoit ignoré jusqu'alors , & qu'il descendoit de cette illustre personne , qu'il préféreroit à toutes les grandes alliances. Je crois vous avoir conté la rencontre que je fis

de monsieur son fils, dans la gallerie de Conflans. Il étoit arrêté devant le portrait de cette généreuse pucelle, & disoit à son gouverneur : voilà celle de qui je viens. *A quoi, sans l'avoir jamais connu, je fis réponse. Votre nom, monsieur, est donc des Armoises? & le vôtre, me dit-il incontinent, doit être Vignier. Monsieur des Moulins, qui étoit présent, vous peut témoigner les civilités que ce jeune gentilhomme me fit, quand il apprit que j'étois frère de celui qui avoit déterré ce qu'il estimoit de plus honorable dans sa famille. Il est vrai, monsieur, que vous m'avez dit des raisons capables de détruire une nouveauté, contre laquelle tout le monde se soulevera; mais vous m'avouerez qu'un contrat de mariage, ensuite d'un manuscrit dont vous voyez l'extrait, est digne de considération.*

Après la mort du père Vignier, l'original de cet ancien manuscrit, eut

la même destinée , que tous ceux dont il est parlé dans l'éloge que le père d'Achery a fait de lui ; mais comme il pourroit faire découvrir ceux qui se sont emparés des autres à mon préjudice , je n'attens pas qu'on le mette en lumière , tant que je serai vivant. S'il étoit en mon pouvoir , je le donnerois de tout mon cœur au public , aussi-bien que l'extrait ; & j'aurois une joye extrême d'exercer les esprits des curieux sur une si belle matière. Je suis , monsieur , votre &c. VIGNIER.



RELATION

*De l'entrée de M. le duc d'Aumont ,
ambassadeur extraordinaire de
France , à la cour de Londres , le
12 juillet 1713.*

MONSIEUR l'ambassadeur se rendit *incognito* à Greenwich , à cinq mille de Londres , sur la rivière , à dix heures du matin , avec une grande partie de son cortège & de ses gentilshommes , dans la maison du capitaine Robinson , commandant le yacht de la reine , qui avoit passé son excellence de Calais à Douvres. Le reste de sa suite vint à la tour , où les équipages & les gens de livrée avoient été envoyés , pour y attendre monsieur l'ambassadeur. Monsieur le chevalier Cotterel , maître des cérémonies , qui fait en An-

gleterre la fonction d'introducteur des ambassadeurs, vint à une heure après-midi complimenter son excellence, & l'avertir que mylord comte de Scardall, qui avoit été nommé pour le recevoir, & l'accompagner à son entrée, alloit arriver; quelques momens après, ce seigneur vint dans une berge de la reine, suivi de six gentilshommes de la chambre de sa majesté Britannique. Il fut reçu, à la porte de la maison, par les gentilshommes de monsieur le duc d'Aumont, qui alla au-devant de lui sur l'escalier, & descendit cinq ou six degrés; il donna la main au comte qui étoit accompagné de ces six gentilshommes: Il le conduisit dans une chambre, le fit asséoir dans un fauteuil, se mit dans un autre vis-à-vis, & au-dessous; ils se couvrirent l'un & l'autre: & après que monsieur le comte de Scardall eut fait son compliment, &

que monsieur l'ambassadeur lui eut répondu , ce qui fut très-court , ils se levèrent , s'entretinrent quelque tems , & descendirent ensuite dans la salle , où son excellence avoit fait servir un ambigu de deux tables à vingt couverts chacune ; on mangea debout & à deux tables : le comte , le secrétaire de l'ambassadeur , le maître des cérémonies , les six gentilshommes de la chambre , & les principales personnes du cortége , mangèrent à la première table , avec monsieur l'ambassadeur. Les six gentilshommes de son excellence , furent à la seconde table. A trois heures après-midi , on se mit en marche pour aller s'embarquer ; & en sortant de la maison , le comte de Scardall tendit la main à son excellence , comme les six gentilshommes de la chambre firent aux siens , qui la leur avoient donnée dans la maison. M. l'ambassadeur entra dans la

berge de la reine , avec le comte de Scardall , le secrétaire de l'ambassade , & le maître des cérémonies , qui lui donnoit la main ; & avec eux , les personnes les plus qualifiées de la suite , les six gentilshommes de la chambre , entrèrent seuls dans la seconde berge de la reine , moins magnifique que la première ; & tout ce qui suivoit , se mit dans quatre autres berges de sa majesté britannique , & dans quelques autres ; le duc de Leeds avoit aussi envoyé la sienne au-devant de monsieur le duc d'Aumont , ces berges étoient richement décorées. A la sortie de Greenwich , plusieurs yachts de la reine , ornés de leurs pavillons , saluèrent de tout leurs canons , & de leurs voix , monsieur l'Ambassadeur ; les bâtimens qui sont sur la rivière , se trouvèrent chargés d'une multitude infinie de gens venus pour voir son excellence , tout cela formoit sur la tamise ,

un spectacle agréable & singulier, depuis Greenwik, jusqu'à la tour; cette rivière étoit occupée des deux côtés, par deux rangs de vaisseaux chargés de monde jusqu'aux mâts, & d'où partirent continuellement des décharges d'artillerie, & mille acclamations, accompagnées de tous les mouvemens extérieurs de joie & de satisfaction. Son excellence arriva à la tour, les autres berges l'avoient précédé; chacun descendit, & alla se placer dans le carosse qui lui étoit destiné. Monsieur le comte de Northampton, connétable de la tour, vint recevoir & complimenter monsieur l'ambassadeur, quand il sortit de sa berge, (ce qu'il faut observer comme une distinction sans exemple, les ministres de France n'y ayant été reçus auparavant que par les commandeurs de la tour, qui sont regardés comme les lieutenans de roi.) En sortant de la tour, au
haut

haut de laquelle on avoit arboré le grand étendard d'Angleterre ; monsieur le duc d'Aumont trouva les gardes en bataille , enseignes déployées , & les tambours battans aux champs , & les officiers saluèrent ; honneur qui n'avoit été rendu à aucun ambassadeur , depuis monsieur de Commines.

A la tête de la marche , il y avoit six officiers du chevalier maréchal , dont la charge répond à celle de grand prévôt de l'hôtel en France , ils étoient à cheval , le carrosse de monsieur le comte de Scardall marchoit immédiatement après , dans lequel étoit monsieur English , maréchal , ou aide des cérémonies. Ce carrosse étoit suivi des quatre suisses de monsieur l'ambassadeur , qui étoient à cheval , & de trente valets de pied , richement habillés , le chapeau sur la tête , avec des plumets blancs , & des cocardes blanches ;

après eux , marchoient douze pages à cheval , magnifiquement vêtus , portant des plumets de la même couleur , & des houffes de la livrée ; ils étoient précédés par deux écuyers à cheval , & suivis de deux autres , & de huit domestiques de la petite livrée , qui étoient à pied.

Dans le carrosse de la reine , qui venoit ensuite , étoit monsieur le duc d'Aumont , monsieur le comte de Scardall, le secrétaire de l'ambassade , & le maître des cérémonies. Dans le second carrosse de la reine , il y avoit quatre des six gentilshommes de la chambre de sa majesté Britannique. Les carrosses de son excellence , au nombre de cinq , marchoient après ; le premier étoit vuide , il avoit les glaces levées , & garni en dedans d'un velours cizelé à fleurs , & enrichi d'un galon , & d'une crépine d'or ; l'impériale couverte du même velours galonné d'or , accompa-

gné de huit pommes dorées, en forme de vases; tous les panneaux en-dehors, étoient peints sur un fond d'or, par Tessier, Perrault, Christophe des Portes, & autres, tout le reste étoit dans le même goût; il étoit attelé de huit chevaux gris pommelés, avec des harnois dorés, des aigrettes de plumes rouges, jaunes & blanches, des guides de foye jaune. Messieurs les marquis du Dremay, & Nicolaï, étoient dans le second, avec deux autres personnes du cortége, c'étoit une caleche garnie de velours à ramages, le fonds blanc, enrichi d'une crépine d'or, le train doré à fonds, & le tout enrichi d'une sculpture finie; l'attelage étoit de huit chevaux bais, avec des harnois dorés, les guides vertes, & les aigrettes vertes, or & rouges.

Le troisiéme carrosse étoit à deux fonds, ouvert par les côtés, garnis d'un velours couleur de rubis, avec

un galon d'or brodé à jour ; tous les panneaux & le train , sculptés & dorés. Il étoit attelé de huit chevaux noirs Anglois à longues queues , les harnois dorés , les guides rouges , & les aigrettes d'or.

Le quatrième étoit une berline , toute sculptée , garnie d'un velours verd , & les extrémités d'un velours couleur de cerise , brodé en couleur d'or ; les panneaux peints de fleurs , d'ornemens , & des armes dorées à fonds , glacé d'un verre transparent ; elle étoit attelée de huit chevaux Anglois , les guides blanches , & les aigrettes de même , avec de l'or.

Le cinquième carrosse , étoit une seconde berline , garnie d'un velours cramoisis à ramages , attelée de huit coureurs Anglois ; les guides cramoisis , & les aigrettes de même ; le long des attelages de tous les carrosses , marchaient à pied vingt hom-

mes de la petite livrée ; une partie des gentilshommes de monsieur l'ambassadeur, remplissoit les trois derniers carrosses de son excellence, à la suite desquels étoient quatre carrosses à six chevaux de messieurs Anisson, Fenelon, & de quelques autres gentilshommes François, qui ce jour-là, & celui de l'audience publique, prirent la livrée de monsieur le duc d'Aumont, afin d'augmenter son cortège, & de passer devant tous les autres carrosses ; deux des six gentilshommes de sa majesté Britannique, qui n'avoient pu avoir place dans le second carrosse de la reine, se mirent dans celui du grand trésorier, qui marchoit le premier des carrosses à six chevaux, des seigneurs Anglois, qui vinrent à cette entrée, au nombre de cinquante, dont voici la liste ci-après.



Liste des carrosses des Seigneurs & autres , qui ont été envoyés à l'entrée.

D U C S.

De Buckingham.

De Grafton.

D'Ormond.

De Beaufort.

De Northumberland.

De Leeds.

D'Argyle.

De Cardigan.

De Burlington.

D'Abingdon.

De Rochester.

De Marr.

De Lowden.

De Scafield.

D'Orckney.

De Portemon.

De Tomond.

D'Arron.

C O M T E S.

D'Oxford, grand trésorier.

D'Armouthe, secrétaire d'Etat;

De Salisbury.

De Northampton.

De Chesterfield.

De Scardall.

De Clarendon.

V I C O M T E S.

De Bolingbroke.

De Neymouth.

De Longswill.

De Laonsdale.

L O R D S.

Pagett.

Berklay.

Asburnham.

Gore.

Martham.

Landfownd.

Bathurst.

Mansfieldt.

Holey.

Bruce.

C H E V A L I E R S.

Richard Child.

John Walter.

W^r. Cortney.

Le vice chambellan.

Johnmans.

M. César.

M. Vanc.

M. Gon.

Tout le canon tira de la tour ,
 quand on en fut sorti, la marche se fit
 dans cet ordre-là , jusqu'au palais de
 Sommerfet , au milieu d'un grand
 concours de peuple , dont les rues ,
 les maisons & les toits étoient cou-
 verts , monsieur l'ambassadeur jetta
 beaucoup d'argent , & toute la ville
 lui témoigna sa joie par de vives &
 continuelles

continuelles acclamations, & par des démonstrations convenables aux différentes conditions des personnes qui cherchoient à lui témoigner leur satisfaction, on convient que depuis le jour du rétablissement de Charles II, on n'avoit point encore vu autant de monde rassemblé, puisque tous les seigneurs & les personnes de considération d'Angleterre, de même qu'un peuple infini, furent spectateurs de cette entrée, monsieur le duc d'Aumont descendit à la porte du palais de Sommerfet, & suivit en cela l'usage, qui, peut-être, est fondé sur la considération que l'on a pour les ambassadeurs, dont les carrosses ne pouvoient entrer dans les maisons royales, quand ceux des rois & des reines y entreroient. Le carrosse de la reine n'entra point, l'ambassadeur ayant déclaré au maître des cérémonies, que si ses carrosses n'y entroient point avec ce-

lui de la reine, il convenoit beaucoup mieux de descendre à la porte du palais, après avoir passé la cour, où la garde donnée à son excellence depuis l'incendie de son hôtel, & qui avoit été redoublée, se trouva en bataille rangée, enseignes déployées, tambours battans, & les officiers saluans, au bruit des trompettes, & des timballes, placées sur une terrasse. Son excellence tendit la main à monsieur le comte de Scardall, ses gentilshommes firent de même à l'égard de ceux de la chambre. Après quelques momens de conversation, ce comte prit congé de l'ambassadeur, qui l'accompagna jusqu'au vestibule, où il le vit monter dans sa chaise; il remercia aussi les six gentilshommes de la reine; une demie-heure après, le maître des cérémonies l'avertit que mylord-comte de Windfor arrivoit, pour le complimenter sur son arrivée,

de la part de sa majesté Britannique. L'ambassadeur alla au-devant de lui, à l'entrée de la première salle, le vit sortir de sa chaise, qui entra dans le vestibule, lui donna la main, marcha avec lui jusqu'à la seconde salle, où le comte se mit dans un fauteuil, vis-à-vis de son excellence; & au-dessous, le maître des cérémonies, sur un tabouret, à la gauche de l'ambassadeur. Ils se couvrirent, le comte fit son compliment, auquel monsieur le duc d'Aumont répondit en peu de mots; ils se levèrent, & peu de tems après, monsieur le comte de Windsor fut reconduit par son excellence, jusqu'à sa chaise, où il le vit entrer & partir, après cependant l'avoir prié à souper, aussi-bien que monsieur le comte de Scardall. Un gentilhomme alla dès le même jour, remercier de sa part, Monsieur le duc de Leeds, qui lui avoit envoyé sa berge à

Greenwick, & chargé un gentilhomme de le complimenter. Monsieur l'ambassadeur fit aussi faire des remercimens à monsieur le comte de Northampton, connétable de la tour, qui l'y avoit reçu à la descente de sa berge.

Monsieur l'ambassadeur a été pendant trois jours, traité magnifiquement aux dépens de la reine, & servi par les officiers de sa majesté Britannique, dont les hoquetons ont fait la garde au palais de Sommerfet, depuis le mercredi au soir, jusqu'au samedi; il y avoit trois tables, deux de vingt-cinq couverts, & une troisième de quatorze. M. l'ambassadeur étoit seul assis au haut bout de la première, le cademat devant son couvert; plusieurs seigneurs, comme les ducs de Grafton, de Northumberland, les comtes de Scardall, Windsor, Cartery, Scissea, mylord Lifford, &c., sont venus manger

avec lui pendant six repas ; les personnes les plus distinguées de sa suite , étoient à cette table , & les gentilshommes de sa maison , y mangeoient alternativement. On y buvoit toujours debout les santés du roi & de la reine de la grande Bretagne , au bruit des trompettes , des timbales , & des hautbois de S. M. Britanique , placés dans le jardin de Somerset , au-dessus des fenêtres de la salle à manger ; la chere a été des plus grandes , & on a remarqué beaucoup d'attention de la part des officiers de la reine ; il y a toujours eu un grand concours de personnes de considération , présentes à ce repas. La deuxième table étoit pour les gentilshommes de son excellence ; monsieur Inghliss , aide des cérémonies , en faisoit les honneurs. Les pages & les gouverneurs , mangeoient à la troisième.

Le samedi 15 juillet , jour de l'au-

dience publique, monfieur le comte de Salfbury , conduit par le maître des cérémonies , & accompagné de fix gentilshommes de la chambre , vint fur les fix heures du foir , de la part de la reine , au palais de Sommerfet , pour conduire fon excellence dans les carroffes de fa majefté. Monfieur le duc d'Aumont alla le recevoir dans la falle des gardes , comme il avoit fait , monfieur le comte de Windfor ; il lui donna la main , il le fit entrer dans fon appartement ; & après quelques momens d'entretien , ce comte , & les fix gentilshommes , l'ambaffadeur & fon cortége , fortirent à la porte de la falle des gardes ; fon excellence , & fes gentilshommes reprirent la droite ; la difpofition de la marche , fut la même que le jour de l'entrée. A la porte du palais de S. James , où les carroffes de la reine n'entrèrent point , monfieur l'ambaffadeur fut reçu par le

chevalier maréchal, près le concierge du palais, ayant son bâton de commandement à la main; & par les quatre grands portiers, qui sont gens de condition, tenant lieu de capitaines des gardes de la porte en France; il trouva dans la cour, les gardes en bataille, habillés de neuf, drapeau déployé comme à la tour, & à Sommerfet: les valets de pied de son excellence, ses quatre fuiffes à la tête, étoient rangés en haie sur le grand escalier; les pages se tinrent dans la salle des gardes, on fit entrer monsieur l'ambassadeur dans la petite chambre du conseil, pour se reposer, après quoi un gentilhomme de la chambre, le vint avertir que la reine étoit sur son trône; il sortit de cette chambre, & fut reçu à l'entrée de la salle des gardes-hoquetons, par mylord Paget leur commandant, qui l'accompagna jusqu'au bout de cette salle; il trouva dans une

autre les gentilshommes pensionnaires en haye, la pertuisane à la main, & monsieur le duc de Beaufort leur capitaine, reçut & accompagna monsieur le duc d'Aumont dans cet endroit, comme mylord Paget venoit de faire dans l'autre; le cortége marchoit devant, & s'ouvrit à l'entrée de la salle d'audience, qui est la grande chambre du conseil, pour laisser passer monsieur l'ambassadeur. Monsieur Cook, vice-chambellan, en l'absence du grand chambellan, le reçut à la porte; & son excellence ayant cet officier à sa droite, & le comte de Salisbury à sa gauche, fit en entrant la première révérence; il en fit une seconde au milieu de la salle, la reine s'inclina, ne pouvant se lever, sur quoi elle avoit prévenu son excellence, & mylord Darmouth avoit écrit la veille à monsieur le duc d'Aumont, que cette princesse étoit tellement incommo-

dée de la goutte , qu'elle ne se croyoit pas en état de se tenir debout pour le recevoir. Il s'avança jusqu'au trône , où il fit une troisième révérence ; la reine avoit autour d'elle un si grand nombre de dames & de seigneurs , que sa cour n'a jamais été si brillante que ce jour-là , monsieur l'ambassadeur fit son discours , au commencement duquel il ne demeura couvert que quelques momens , par considération personnelle pour sa majesté Britannique , étant en droit de ne se couvrir que quand il nomme le roi son maître , ou le souverain à qui il parle.



*Harangue de M. le duc d'Aumont.***MADAME,**

» C'est un moment bien illustre
» pour moi que celui-ci, dans la plus
» heureuse, & la plus brillante des
» conjonctures, j'ai l'honneur de
» rendre à votre majesté, de la part du
» roi mon maître, des témoignages
» publics de tous les sentimens qui
» l'attachent à votre personne sacrée.
» Les événemens d'une longue &
» terrible guerre, n'ont rien pris sur
» l'amitié que les liens du sang lui
» ont inspiré, ni sur cette haute con-
» sidération qui est dûe aux quali-
» tés personnelles, plus respectables
» que la majesté des titres, & que
» toute la puissance du trône.

» Ces sentimens, Madame, ont
» été mutuels, & l'intelligence qu'ils

» ont formée entre les deux couron-
 » nes, a dissipé les projets des par-
 » tis, défarmé les nations de la ter-
 » re, changé la face des états, don-
 » né de nouveaux rois à l'Europe,
 » & affermi, si j'ose le dire, la gloire
 » même de votre majesté.

» Par des conditions dont elle a
 » été l'arbitre, elle procure le bon-
 » heur de ses sujets, l'avantage de
 » ses alliés, & couronne en même-
 » tems les grands & mémorables
 » événemens de son règne, dont l'an-
 » tiquité n'a point montré d'exem-
 » ple, & nouveaux même, sur le
 » trône où régna Elifabeth.

» La France accoutumée à trouver
 » dans ses malheurs de la gloire &
 » des ressources, n'en bénira pas
 » moins les conseils de votre ma-
 » jesté. Elle a reçu avec de vives ac-
 » clamations, les nouvelles d'une
 » paix, dont la modération & la
 » bonne foi exercées de part & d'au-

» tre avec émulation , ont tranché
 » toutes les difficultés , & levé tous
 » les obstacles.

» Ces vertus si rares , & si étrangè-
 » res dans les traités , ont été récipro-
 » ques dans le cours de la dernière
 » négociation ; & elles font deve-
 » nues le présage & le fondement
 » d'une union ferme & durable , qui
 » dépose entre les mains de votre
 » majesté , & dans celles du roi mon
 » maître , la balance de toutes les
 » puissances de l'Europe.

Après cette harangue , il présenta
 sa lettre de créance , la reine lui ré-
 pondit en peu de mots , en déclara-
 rant publiquement les mêmes senti-
 mens qu'elle a toujours témoignés
 pour le roi , & son desir extrême de
 conserver une bonne intelligence ,
 d'où dépendoit le bien des deux na-
 tions ; elle fit aussi connoître à mon-
 sieur le duc d'Aumont , l'estime &

la considération qu'elle avoit pour lui ; son excellence se retira ensuite marchant en arrière , entre le vice-chambellan , & monsieur le comte de Salisbury en observant de faire les mêmes révérences qu'en entrant ; il repassa par la salle des gentilshommes pensionnaires , & celle des gardes hoquetons ; il fut salué & reconduit par les mêmes seigneurs & officiers qui l'avoient reçu avant l'audience , de même que sur l'escalier , & jusqu'à la porte du palais ; les gardes étoient aussi sous les armes , tambours battans ; & il monta dans le carrosse de la reine , avec le comte de Salisbury ; & revint au palais de Sommerfet , dans le même ordre qu'il étoit venu à S. James , donna la main à ce comte chez lui ; & après s'être entretenu quelque-tems , le reconduisit à sa chaise , le remercia aussi-bien que les six gentilshommes de la chambre de sa majesté Britannique.

Monsieur le duc d'Aumont fera occupé pendant quelques jours à recevoir, & à rendre les visites nécessaires, & celles de bienféance.

F I N.



T A B L E

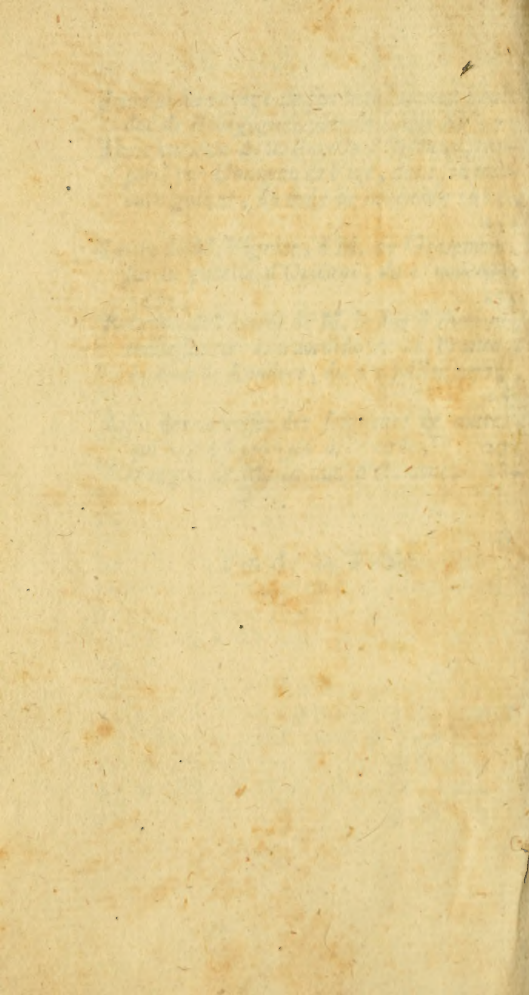
De ce qui est contenu dans ce second
volume.

<i>Procès criminel, fait au cadavre de frère Jacques Clément, jacobin,</i>	<i>page 1</i>
<i>Premier témoin,</i>	<i>5</i>
<i>Second témoin,</i>	<i>16</i>
<i>Troisième témoin,</i>	<i>17</i>
<i>Quatrième témoin,</i>	<i>18</i>
<i>Cinquième témoin,</i>	<i>19</i>
<i>Sixième témoin,</i>	<i>20</i>
<i>Septième témoin,</i>	<i>23</i>
<i>Huitième témoin,</i>	<i>24</i>
<i>Neuvième témoin,</i>	<i>26</i>
<i>Confrontation du premier jour d'août 1589, au lieu de saint-Cloud, le roi y étant,</i>	<i>27</i>
<i>Jugement contre le cadavre de Jacques Clé- ment,</i>	<i>41</i>
<i>Autre jugement contre Jehan le roi,</i>	<i>42</i>
<i>Mémoire fidèle des choses qui se sont passées à la mort de Louis XIII, roi de France & de Navarre, fait par Dubois, un des valets de chambre de sa majesté, le mai 1643.</i>	<i>44</i>

<i>Journal du voyage de feu monseigneur Louis duc de Bourgogne , père de Louis XV ,</i>	73
<i>Trait curieux de la Pucelle d'Orléans , rap- porté par Donneau de Vizé , dans son mer- cure galant , du mois de novembre 1683 ,</i>	251
<i>Lettre de M. Vignier , à M. de Grammont , sur la pucelle d'Orléans , du 2 novembre 1683 ,</i>	255
<i>Relation de l'entrée de M. le duc d'Aumont , ambassadeur extraordinaire de France à la cour de Londres , du 12 juillet 1713 ,</i>	265
<i>Liste des carrosses des seigneurs & autres , qui ont été envoyés à l'entrée ,</i>	274
<i>Harangue de M. le duc d'Aumont ,</i>	286

Fin de la Table.





(5)

262 line

1754

